LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

MON ONCLE CÉLESTIN

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES DE FERDINAND FABRE

PUBLIÉES DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume

L'ABBÉ TIGRANE (12e mille) . . . . . 1 vol.
JULIEN SAVIGNAC (3e mille) . . . . . 1 vol.
LE CHEVRIER . . . . . 1 vol.
LE ROMAN D'UN PEINTRE (2e mille) . . . . . 1 vol.
LES COURBEZON (7e mille) . . . . . 1 vol.
Mlle DE MALAVIEILLE . . . . . 1 vol.
L'HOSPITALIÈRE, drame rustique en cinq parties . . . . . 1 vol.
MON ONCLE CÉLESTIN (3e mille) . . . . . 1 vol.
LE ROI RAMIRE (2e mille) . . . . . 1 vol.
LUCIFER (5e mille) . . . . . 1 vol.
BARNABÉ (nouvelle édition) . . . . . 1 vol.
MONSIEUR JEAN (4e mille) . . . . . 1 vol.
MADAME FUSTER . . . . . 1 vol.
TOUSSAINT GALABRU . . . . . 1 vol.
NORINE (5e mille) . . . . . 1 vol.
UN ILLUMINÉ . . . . . 1 vol.
XAVIÈRE (4e mille) . . . . . 1 vol.
TAILLEVENT (3e mille) . . . . . 1 vol.

PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Format petit in-32 de poche à **4** fr. le volume

L'ABBÉ TIGRANE, avec 2 dessins de J.-P. LAURENS, gravés par COURTRY . . . . . 1 vol.
JULIEN SAVIGNAC, avec 2 dessins de J.-P. LAURENS, gravés par COURTRY . . . . . 1 vol.
LE CHEVRIER, avec 2 dessins de J.-P. LAURENS, gravés par CHAMPOLLION . . . . . 1 vol.

7989. — L.-Imprimeries réunies, 2, rue Mignon, Paris.

F1232.m6

FERDINAND FABRE

MON ONCLE CÉLESTIN

MŒURS CLÉRICALES

QUATRIÈME MILLE

45671
21/5/00

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1898

PQ
2241
F3M6

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LIVRE PREMIER

LES AIRE

I

..... Dès le commencement du printemps 1846, il fut manifeste que mon oncle Célestin, desservant de la paroisse des Aires, Saint-Michel et Margal, avait perdu les bénéfices de la cure de vingt et un jours qu'il avait faite l'année précédente, à Amélie-les-Bains, dans les Pyrénées. Vainement M. Anselme Benoît, un rustre qu'autrefois mon oncle avait arraché à la charrue et entretenu de son argent à Montpellier pour y conquérir un brevet d'officier de santé, épuisa-t-il les formules mucilagineuses du *Codex* ; vainement M. le docteur Barascut, de Bédarieux, l'autorité médicale de la haute vallée de l'Orb, fut-il appelé en consultation, la face du malheureux convalescent était redevenue blême, sa joue creuse, et, symptôme plus alarmant que tout le reste, la toux reparaissait. La phthisie laryngée, un moment enrayée, reprenait son cours.

Ce fut le dimanche des Rameaux, à la grand'messe, qu'après des gloussements étouffés, éclata la première quinte. Quel coup pour la vieille gouvernante Marianne, dont l'oreille, les yeux, l'âme tout entière demeuraient constamment ouverts sur M. le curé ! Comme je passais à côté d'elle, en allant, dix minutes avant l'*Elévation*, renouveler, à la sacristie, le feu à peu près éteint de l'encensoir, elle tira le pan de ma soutanelle rouge d'enfant de chœur et me souffla ces mots :

— Dis donc à ton oncle de ne pas chanter si fort. Il se rendra malade.

Je fus étourdi de la nouvelle. Je ne m'étais pas aperçu que la voix de mon oncle, une voix vibrante, sympathique, eût dépassé son diapason ordinaire, quand tout à l'heure *il avait joué Jésus* dans le drame poignant de la *Passion* selon saint Mathieu. Au contraire, tandis que Jean Maniglier, dit *Braguibus*, ermite de Saint-Michel, planté fixe près de la Sainte-Table, devant l'antiphonaire du lutrin, lançait aux voûtes, de toute la force de ses poumons, la prose calme de l'*Historien*, que Simonnet Garidel, le plus jeune chantre de la paroisse, debout sur la chaire à prêcher, avec des détonations de gosier formidables, *faisait Barabas*, mon oncle, d'un ton pénétrant, suave, avait détaillé les rares paroles que l'Évangéliste met dans la bouche de Jésus, cette phrase surtout avec une incomparable douceur :

« Vous savez qu'on célébrera la Pâque dans deux jours et que le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié. *Scitis quia post biduum pascha fiet; Filius Hominis tradetur ut crucifigatur...* »

Je vole à la sacristie, j'avive d'un coup de soufflet énergique mes braises mourantes, je jette dessus quelques débris de charbon neuf, je recours au soufflet une dernière fois, et je retourne au chœur précipitamment. Il était temps. L'officiant, les mains de toute leur longueur appliquées l'une contre l'autre, les yeux arrêtés sur le calice couvert de sa pale, m'attendait. Je lui présentai l'encensoir, et un autre acolyte — Pierre Sureau, de Margal, — lui offrit la navette de cuivre doré débordant de menus grains et de poussière d'encens. Pendant que mon oncle, murmurant des textes latins, puisait dans la navette avec une mignonne cuiller d'argent, moi, préoccupé des recommandations de Marianne, je le regardais; mais, encore qu'il eût toussé de nouveau et que je le trouvasse bien pâle, je n'osais lui parler. Soudain, un

nuage dégageant l'odeur délicieuse des lis en pleine floraison s'éleva, semblable à une colonne blanche, entre mon oncle et moi. Ne le voyant plus, ne distinguant pas même les galons brillants de sa chasuble, je me sentis devenir courageux, et je lui dis, à travers les ondes parfumées qui nous séparaient :

— Ne chantez pas si fort, mon oncle Célestin, ne chantez pas si fort. Marianne et moi, nous vous en prions.

Ne recevant aucune réponse, je redescendis les cinq degrés qui formaient un large piédestal au maître-autel. Pierre Sureau tintait les trois coups de l'*Élévation*. Tout le monde, dans l'église, avait courbé la tête. D'un élan superbe de mes bras, merveilleusement prestes aux besognes sacrées, j'encensai l'hostie et le calice que l'officiant, se grandissant pour la circonstance, recueilli et solennel, éleva tour à tour au bout de ses doigts.

Dès le premier jour de mon arrivée aux Aires, — à ce mois d'avril, il y avait un an, — au moment de nous mettre à table, mon oncle, fidèle aux usages du grand séminaire, où le réfectoire continue la salle d'étude, m'avait tendu un livre court, épais, et m'avait dit :

— Lis-moi un chapitre du *Nouveau-Testament* pendant que je mange la soupe. Tu as les dents jeunes, tu me rattraperas. Cet exercice t'habituera à articuler le latin, la plus belle des langues humaines, une langue presque divine.

Après cette interminable messe des Rameaux, la plus longue du rituel romain, je pris donc, sur la tablette de la cheminée où il demeurait en permanence, le bouquin à tranche rouge, et, comme Marianne déposait la soupière fumante au beau milieu de la nappe, je prononçai à haute et intelligible voix :

« *Sanctum Jesu-Christi Evangelium...* »

— Je te dispense de la lecture aujourd'hui, mon enfant, interrompit mon oncle.

Une pareille faveur me surprit. Avant de toucher au repas, je n'avais jamais manqué de débiter mes versets. Je refermai le livre. Je regardai mon oncle Célestin. Il était penché sur son assiette et prenait son potage maigre — une purée de pois chiches — à petits, à très petits coups. Après chaque cuillerée, il s'arrêtait et haletait longuement, ainsi qu'un homme ayant fourni une trop longue course. Je demeurais immobile, tournant le *Nouveau-Testament* entre mes doigts.

— Eh bien ! me dit-il, tu n'as donc pas faim?

— Si fait ! si fait !

Je remis le livre à sa place sur la tablette de la cheminée, juste au-dessous d'une gravure ronflante, d'après Jouvenet, représentant la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, — elle est encore devant moi, cette gravure, — puis j'attaquai ma soupe délibérément.

Cependant mon oncle avait assaisonné les pois chiches dans le saladier: deux fois je l'avais vu les arroser de notre vinaigre rouge si clair, trois fois de notre huile si blonde, et je ne parvenais pas à me débarrasser de ma purée.

— Laisse cette soupe, si tu ne peux pas l'achever, me dit-il.

— J'ai fini, balbutiai-je.

— C'est étrange comme je te trouve l'air défait ! insista-t-il!... Du courage, mon enfant, nous voici au bout de l'épreuve. Encore huit jours, et nous chanterons *Alleluia* !

— Oh ! ce n'est pas moi que ce carême fatigue le plus, hasardai-je.

Et mes deux yeux tirèrent sur lui à bout portant.

Mon oncle ne répliqua pas à ce coup de feu; il se versa un filet de vin de notre vigne de Canals, près Bédarieux, dont mon père lui avait envoyé une pipe de trois setiers, et le but en s'y reprenant à plusieurs fois.

— Ce n'est pas moi qu'il fatigue, le carême, c'est vous! repris-je avec une ardeur courageuse qui prenait sa source dans mon immense affection.

— Moi !

— Croyez-vous, par exemple, qu'on ne vous ait pas entendu tousser pendant la messe !

— J'ai toussé ?

— Demandez à Marianne.

Et, ne prenant conseil que de mon cœur :

— Marianne ! appelai-je, Marianne !

La gouvernante parut. Mon oncle, un peu troublé, me fit un signe pour m'inviter à me taire. Puis, s'adressant à sa vieille servante :

— Mon neveu prétend que j'ai toussé à l'église. Est-ce vrai, cela, Marianne ?

— Si vous avez toussé ! s'écria la pauvre femme, oignant les mains d'un élan de touchante affliction, si vous avez toussé! Jésus-Maria ! vous avez toussé sans comparaison comme une ouaille quand elle a avalé une mauvaise herbe dans la prairie. Vous, certes, aussi bien nourri qu'un poupon, et même mieux, ce n'est pas un vilain herbage que vous avez mâché, mais c'est le carême qui vous a affaibli les sens. A-t-on jamais vu jeûner le matin, manger quatre légumes à midi et faire collation avec une poignée de châtaignes le soir. En voilà un régime pour un homme chétif et qui marche sur ses cinquante ans !

— Vous avez bien soixante-quatre ans, vous, et pourtant vous pratiquez la loi de l'Église dans sa rigueur.

— Moi, c'est différent... En vérité, il ne manquerait plus que je n'arrivasse pas au bout de mon carême. Je voudrais voir ça, par exemple !

Elle se rapprocha de la table, et, élevant la voix de plusieurs tons :

— Est-ce que je suis née à la ville, moi, dans des chambres où l'on a tout à souhait, où l'on trouve des

armoires en noyer qui brillent comme des miroirs ? Si vous l'avez oublié, je suis née à Eric-sous-Caroux, dans une pauvre cabane, parmi la misère et le travail, et je ne vous ressemble pas plus qu'un gros châtaignier de la montagne ne ressemble à un osier fin de la rivière.

— Marianne a raison, elle ne vous ressemble pas du tout, mais là pas du tout, dis-je, satisfait dans mon amour-propre de parent et de citadin de voir que la vieille paysanne du mont Caroux reconnaissait n'avoir rien de commun avec M. le curé des Aires, dont la famille habitait une ville, Bédarieux !

Mais mon oncle Célestin, qui, lorsque sa gouvernante était entrée, m'avait déjà fait un signe, par un geste m'intima de nouveau le silence, et arrêtant sur la montagnarde d'Eric des regards où le prêtre mit je ne sais quel enthousiasme pieux, le maître je ne sais quelle reconnaissance attendrie :

— Marianne, lui dit-il avec la gravité qu'il imprimait à sa parole dans les sermons, ne vous comparez pas à moi. Moi, je ne suis qu'un malheureux pécheur très en peine de son salut; vous, vous êtes une sainte, et je vous le dis en vérité, un jour vous verrez Dieu.

Puis, la considérant toujours, je l'entendis murmurer bien bas, d'abord en son cher latin, puis en français :

« *Beati mundo corde, quia ipsi Deum videbunt.* Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! »

II

On ne parla plus guère jusqu'à la fin du repas. Au moment où Marianne, ayant enlevé assiettes et

couverts, ramenait la nappe, la repassait de ses mains soigneusement, l'arrangeait dans les mêmes plis avec des précautions inimaginables, mon oncle, d'un air fin, malicieux :

— Et le café ? demanda-t-il.

— Le café ?

— Vous savez bien que j'en prends tous les dimanches.

— Mais le médecin...

— Mon café !

— Dimanche passé, quand il est venu vous visiter M. Anselme Benoît ne vous a-t-il pas dit : — « Dans votre état, monsieur le curé, le café ne vous vaut rien?... »

— En avez-vous fait ?

— Je crois qu'il en reste un peu au fond du sac.

— Il faut le moudre.... Vite !

Marianne étouffa un soupir et s'en alla.

— Petit, me dit-il, radieux de sa victoire, ouvre le buffet et prends les tasses de M. l'abbé Combescure.

Les tasses de M. l'abbé Combescure !.... Nous avions deux espèces de tasses à café. D'abord, six tasses en terre de pipe, éraillées, écornées sur les bords, aux soucoupes ébréchées, fendues, et les tasses de porcelaine bien conservées de M. l'abbé Combescure. Les premières étaient un cadeau de ma grand'mère lorsque, vingt-sept ans auparavant, prenant possession de la succursale de Soumaltre, près Bédarieux, mon oncle avait monté son ménage; les secondes avaient été acquises de M. l'abbé Combescure, ancien desservant des Aires et autres annexes des environs. Cent fois Marianne, en me recommandant de ne jamais toucher aux porcelaines de M. l'abbé Combescure, m'avait conté le grand événement de leur achat. Au moment de quitter les Aires pour gagner son nouveau poste, Lignières-sur-Graveson, dans le canton de Lunas, le pauvre M. Combescure, dont les habitudes charitables invétérées vidaient les poches perpétuellement,

s'aperçut qu'il allait lui manquer cinquante francs pour le transport de son mobilier, et avait vendu son cabaret à son successeur. Du reste, ces douze tasses, de forme octogone, un peu massives, mais relevées par des peintures délicates et fines, — des boutons de roses entrelacés, avec profusion de feuilles tombantes, — valaient bien le prix énorme que mon oncle les avait payées. Elles n'avaient subi aucune avarie, et non seulement, étalées dans un plateau à galerie à jour, elles s'offraient intactes au regard, mais intact aussi était le sucrier aux deux anses contournées, intact le mignon pot au lait laissant gentiment retomber sa lèvre d'or comme pour sourire, intacte la haute pièce du milieu, la cafetière au ventre rebondi, au col démesuré, élégant, imperceptiblement recourbé au bout.

Jusqu'à mon arrivée aux Aires, les porcelaines de M. l'abbé Combescure étaient demeurées rangées dans leur plateau sur le buffet de la *salle*, pièce qui servait tout ensemble de salon et de salle à manger. Mon oncle mettait je ne sais quelle ostentation naïve à afficher cette splendeur aux yeux de tous.

— J'ai plaisir à voir ces tasses resplendissantes comme les vases de l'autel, puis elles me rappellent les vertus de mon saint prédécesseur, répondait-il à Marianne, toutes les fois que, depuis vingt-cinq ans, celle-ci, prise de peur à la pensée qu'elle pourrait casser quelque pièce en la nettoyant, demandait qu'on serrât le cabaret dans un placard.

Il fallut cependant se résoudre à l'enfermer, ce cabaret magnifique. Je n'étais pas à la cure depuis huit jours qu'une après-midi qu'il pleuvait, jouant à la balle dans le salon, j'entendis tout à coup : clic La balle, en retombant du plafond sur une soucoupe, l'avait fait chavirer contre le rebord du plateau, et un fragment de porcelaine avait tinté avec le bruit sec d'un sou jeté, à l'Offrande, dans l'assiette de cuivre du marguillier.

— Seigneur ! cria mon oncle, interrompant son chapelet qu'il récitait assis devant une flambée.

Il courut au cabaret, se renseigna sur le malheur qui venait d'arriver en tournant et retournant la soucoupe ébréchée entre ses doigts, eut une moue chagrine, se contenta du bout de l'index de me faire un signe qui me fut un grave reproche, puis, ayant ouvert le buffet, y enfouit le plateau chargé de son attirail au complet, et tout fut dit.

On devine maintenant avec quelles précautions je dus prendre la tasse qu'on me demandait. Par une habitude déjà ancienne, je la déposai sur la table avec sa soucoupe d'un mouvement droit de mon bras raidi, sans qu'il se produisît le moindre cliquetis. Mon oncle Célestin considéra la porcelaine, les bouquets de fleurs plus frais que jamais, et parut réjoui.

— C'est singulier, dit-il, comme on aime ce que l'on a ! Hélas je ne suis pas assez détaché de la terre et de ce qu'elle contient. — Et toi, mon enfant, tu t'oublies ?

— Moi !

— Allons, sois de la fête, puisque aussi bien te voilà tout pâlot, tout défaillant.

— Je vous assure que je vais très bien.

— Une goutte de café te remontera.

Comme j'avais ouvert la porte de la cuisine et réclamais modestement de Marianne un de nos tessons en terre de pipe.

— Non, non ! s'écria-t-il, pour aujourd'hui je veux que tu boives dans une tasse de M. l'abbé Combescure.

La joie enfantine qu'éprouva mon oncle à voir reluire devant lui deux pièces du fameux cabaret le rendit très exigeant. Aussi, quand sa gouvernante affairée entra tenant à la main un pot de deux sous enfumé par la flamme, les bords baveux d'une écume noirâtre, refusa-t-il de se laisser servir le café.

— Mettez-le dans la cafetière de M. l'abbé Combescure, lui ordonna-t-il.

— Hardi ! hardi ! monsieur le curé, je me brûle les doigts.

— Je veux la cafetière de M. l'abbé Combescure !

Marianne déposa son pot de grosse faïence sur le perron du foyer, et, maugréant, s'empressa de satisfaire le caprice de son maître.

— Eh bien ! le trouvez-vous meilleur, maintenant qu'il est passé par la cafetière de M. l'abbé Combescure ?

— Il est un peu trouble.

— Pardi, ça se comprend. Pourquoi m'obligez-vous à le remuer !

— Peut-être, avez-vous oublié de verser dans votre pot un filet d'eau froide pour précipiter le marc ?

— Je l'ai versé, votre filet d'eau froide, je l'ai versé... Jésus-Seigneur ! si, au lieu de vous en mêler, vous me laissiez faire mon métier, à la cuisine...

— Enfin !... conclut mon oncle.

D'un geste lent, mesuré, précis, — le geste de l'officiant à l'autel, — il reporta à ses lèvres la tasse de M. l'abbé Combescure, dont l'anse dorée, au beau milieu de laquelle venait de tomber une goutte de la liqueur, lui mit au doigt un anneau épiscopal avec son améthiste enchâssée.

Mais mon oncle Célestin, qui buvait dans un recueillement profond, redressa la tête tout à coup. La sonnette du presbytère, violemment secouée du dehors, chantait un épouvantable carillon.

— Ah ! mon Dieu ! gémit-il douloureusement.

— Je suis sûre que c'est *lui*, cria Marianne... Eh bien ! tant mieux, cela vous apprendra...

C'était *lui*, en effet, avec son large chapeau, ses lunettes vertes, sa mine sombre qui m'effrayait, *lui*, l'officier de santé des Aires, l'aimable Anselme Benoît, médecin ordinaire de M. le curé.

— Comment, encore du café, malgré ma défense ! s'écria-t-il, dévisageant la haute cafetière de M. l'abbé Combescure.

— Que voulez-vous, mon cher docteur, balbutia mon oncle, absolument déconfit... Ayez pitié de ma faiblesse...

— « L'esprit est prompt et la chair est faible. » Comment tournez-vous ça en latin ?

— « *Spiritus promptus est, caro autem infirma* », répondit mon oncle, docile comme un écolier récitant sa leçon.

— Allons, mon cher ami, je ne vous en veux pas d'avoir déchiré l'ordonnance. Un doigt de café après tout...

— Cela ne peut pas faire beaucoup de mal peut-être, acheva Marianne.

— Où sont les tasses ? Je ne vois là que la cafetière...

Il s'arrêta, et avec un claquement de langue sonore:

— Peste ! la cafetière de M. l'abbé Combescure ! Mais que sont devenues les tasses, répéta-t-il d'un ton gouailleur, les tasses de M. l'abbé Combescure ?

Penaud, rougissant, mon oncle découvrit la sienne, enfouie sous sa serviette, et je montrai la mienne, difficilement dissimulée derrière mes deux mains.

— Ah ! joli, joli, très joli ! s'écria M. Anselme Benoît.

Un rire énorme, sans retenue, dilata sa bouche jusqu'aux oreilles. Cette bouche immense et profonde de l'officier de santé m'apparut comme un gouffre noir avec quatre pierres blanches sur les bords. — Quelle gueule affamée ! pensai-je. — Mon oncle Célestin leva sur son terrible ami un regard qui demandait grâce; puis, lui montrant une chaise autour de la table :

— Voyons, mon cher Anselme, lui dit-il avec une douceur humiliée qui faillit m'arracher des larmes, ne soyez pas méchant aujourd'hui. Asseyez-vous là et causons tranquillement... A propos, s'il

vous était agréable de prendre du café avec nous ?...

— Dans une tasse de M. l'abbé Combescure!.. Volontiers.

— Marianne ! commanda mon oncle.

M. Anselme Benoît tendit le bras une longue minute, car la gouvernante, qui s'était emparée de la cafetière, versait la liqueur un peu opaque avec une lenteur désespérante, presque goutte à goutte.

— Allons donc! allons donc !

— Mais il me semble, monsieur le médecin... balbutiait la servante.

Et, montrant la tasse du doigt, elle indiqua qu'elle commençait à déborder.

— Croyez-vous, par exemple, que le bain de pied me fasse peur ! insista M. Anselme Benoît, le bras toujours en avant. Continuez. Moi, d'abord, il me faut énormément de café, parce que j'y mets énormément de sucre.

Quand la cafetière, en dépit des ménagements de Marianne, qui, fidèle à ses habitudes de parcimonie, aurait voulu ne pas l'épuiser complétement, eut rendu l'âme, notre convive incongru amena à lui le sucrier et y puisa avec une révoltante indiscrétion. Ce sans-gêne glouton n'émut guère mon oncle, plein d'indulgence pour les incartades d'un homme qu'il redoutait presque autant qu'il l'aimait; mais il irrita singulièrement Marianne, ménagère de toutes les provisions de la cure, surtout du sucre, « une denrée qu'on ne fabriquait pas même à Bédarieux et qu'on faisait venir des pays étrangers ». Lui, M. Anselme Benoît, ne se troublait pas le moins du monde; il agitait bruyamment sa cuiller dans le café, et de temps à autre la portait ruisselante à ses lèvres, ayant l'air de se demander s'il était à point, s'il ne fallait pas un morceau de plus. Enfin, satisfait de tant d'épreuves répétées, avec des sifflements que provoquait une aspiration trop avide, il engloutit sa tasse d'une lampée.

— Délicieux ! dit-il.

Et la soucoupe à son tour fut vidée.

— Quel café ! quel café ! répéta-t-il... Oh ! puis cela n'a rien d'étonnant, dans les porcelaines de M. l'abbé Combescure !...

— N'est-il pas vrai, docteur, que, dans ces tasses, dorées comme des calices... dit mon oncle, dont le visage, soucieux jusqu'ici, s'épanouit délicieusement.

— Mais, j'y pense, vous connaissez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Comment, vous ne savez rien ?

— Je ne sais rien, mon ami.

— Dans ce cas, je ne devrais peut-être pas...

— Dites toujours, dites.

— Il s'agit justement de M. l'abbé Combescure, curé de Lignières-sur-Graveson.

— Eh bien ?

— Eh bien, il est mort, voilà.

— Mort !

— M. le docteur Barascut, de Bédarieux, avec qui e suis allé causer de vous hier, revenait de Lignières, comme j'arrivais chez lui. Que voulez-vous ? à quatre-vingt-sept ans !.. C'est M. Carpezat, archiprêtre de Saint-Fulcran, de Lodève, qui a donné l'absoute...

— « Que les anges du Seigneur le conduisent au ciel, ainsi qu'il est écrit dans l'*Office des Morts*, *In paradisum deducant eum angeli !* » articula mon oncle dont la voix tremblait.

Après avoir tendu les deux mains par un mouvement qui lui était familier au cimetière, quand il accompagnait de sa bénédiction un cercueil descendant dans la fosse, il les joignit dévotement l'une contre l'autre et se réfugia en Dieu. M. Anselme Benoît, un peu décontenancé, recueillait, tantôt du bout de sa petite cuiller, tantôt du bout des doigts, les menus grains de café épars dans sa tasse, à travers sa soucoupe, les portait à ses lèvres et les mâchait doucement.

III

La vieille servante ne put supporter longtemps la vue de l'accablement où son maître était tombé. Deux minutes, elle branla la tête d'un air d'indécision; puis elle se retira. Au bruit qu'elle fit en refermant la porte de la salle, mon oncle Célestin ouvrit ses yeux clos à demi; ses lèvres murmurantes cessèrent tout balbutiement, toute prière, car il priait pour le repos de l'âme de M. l'abbé Combescure, et il regarda M. Anselme Benoît. Ce regard eut quelque chose de timide, de troublé, de furtif. Evidemment mon oncle voulait interroger son médecin ordinaire, mais il n'osait pas. Pourquoi n'osait-il pas?

Pourtant M. Anselme Benoît avait broyé le dernier grain de café collé à l'or de la porcelaine, et il restait devant la table, les membres raides, sans le moindre mouvement de sa forte machine, et chose extraordinaire chez un homme peu habitué à *laisser sa langue au nid*, absolument silencieux. Lui aussi paraissait contraint, embarrassé.

— Oui, je *l'*ai vu, murmura-t-il enfin, je *l'*ai vu hier.

— Que vous a-*t*-*il* dit? demanda M. le curé avec un effort.

M. Anselme Benoît plaça au milieu de la soucoupe la tasse de M. l'abbé Combescure, imprudemment abandonnée sur le bord, et ne répondit pas. Mon oncle, déjà fort pâle, pâlit encore un peu plus, et ses doigts blancs, posés le long de ses genoux, eurent sur le drap noir de sa soutane de légers frémissements convulsifs.

— Mon Dieu, monsieur le curé, dit l'officier de santé des Aires, prêt à triompher d'un dernier scrupule, mon Dieu....

— Je vous sais gré d'invoquer Dieu, mon ami, interrompit mon oncle, dont la voix s'était raffermie ; Dieu, en effet, tient dans ses mains la vie et la mort de sa créature, et je me repose dans la confiance de sa miséricorde infinie. Parlez sans réserve, rapportez-moi mot pour mot votre entretien avec M. le docteur Barascut.

— Pour commencer, puisque vous autorisez une absolue franchise, M. Barascut, de Bédarieux, docteur très illustre de la Faculté de Paris, n'est pas d'avis que vous retourniez cette année à Amélie-les-Bains.

— Ah ! il n'est pas d'avis...

— Il a à vous proposer, pour guérir votre laryngite, une médication sur l'efficacité de laquelle il compte beaucoup. Il craint seulement que vous n'ayez de la peine à vous soumettre à l'ordonnance.

— Je suis disposé à tous les sacrifices pour améliorer mon état. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de prendre du repos.

— Du repos ! Comment l'entendez-vous ?

— M. Barascut croit que le moment est venu pour vous de quitter le service actif de l'Église. La confession, la prédication deviennent autant d'excitants fâcheux...

— Quitter le service actif de l'Église ! s'écria mon oncle avec désespoir. Cela n'est pas possible. Je mourrais, si je devais m'éloigner de cette paroisse que je dessers depuis vingt-six ans.

— Combien de vos confrères pourtant se résignent, chaque jour, à prendre leur retraite. Et tenez, M. l'abbé Boutaric, ancien curé de Douch, n'a-t-il pas obtenu dernièrement de Monseigneur d'être relevé de ses fonctions ? Je ne vois pas pourquoi l'évêché vous refuserait ce qu'il a accordé à M. Boutaric.

— Monseigneur m'a toujours traité avec une ex-

trême bienveillance, et Sa Grandeur m'accorderait certainement la même faveur qu'à M. l'abbé Boutaric. Mais cette faveur, je ne l'envie point et je me garderai de la solliciter. Quand M. Boutaric a demandé qu'on lui donnât un successeur à Douch, la goutte l'avait réduit à un état presque complet de paralysie. Dieu, qui ne veut pas m'éloigner de son service, ne m'a pas éprouvé à ce point. Je tousse, j'ai parfois des syncopes fort pénibles; mais enfin, il m'est accordé d'aller, de venir, et mon enrouement me laisse encore assez de voix pour jeter la semence divine dans le sillon. Oh! puis si vous saviez, cher docteur, quel élan une foi ardente est capable de communiquer à un corps débile! L'autre jour, j'éprouvais un malaise qui m'avait absolument brisé les jambes. On sonne à la porte. Mariane s'empresse d'ouvrir, et Simonnet Garidel m'annonce que son beau-père, Ambroise Combal, en élaguant un frêne au bord de la rivière, est tombé de l'arbre, qu'il s'est heurté la tête contre une pierre et qu'il me réclame pour les derniers sacrements. Je voudrais, mon ami, que vous m'eussiez vu en ce moment-là! Simonnet n'avait pas achevé de parler, que j'étais debout vigoureux et ferme, courais à l'église, revêtais le surplis, l'étole, retirais du tabernacle les saintes espèces, le vase au saint-chrême, et m'acheminais vers le lieu de l'accident, où je suis parvenu sans broncher... Du reste, demandez à mon neveu...

— C'est vrai, monsieur Anselme Benoît, je vous le jure! me hâtai-je de dire, heureux d'être cité pour rendre témoignage de la vaillance de mon oncle.

— Dieu est bon, reprit-il, et, toutes les fois que j'aurai besoin de son assistance, je suis sûr...

Sa voix, qui avait faibli peu à peu, s'embarrassa, puis brusquement s'éteignit. M. Anselme Benoît rejeta sa chaise, et, s'élançant vers mon oncle, dont il releva la tête penchée en lui appliquant une main sur le front :

— Du vinaigre ! cria-t-il, du vinaigre !

Ce coup de gosier du médecin avait fait trembler les vitres.

— Marianne ! Marianne ! appelai-je, incapable de bouger de ma place.

— Ah ! Seigneur du ciel ! gémit notre gouvernante. M. le curé...

Elle ouvrit trois placards et finit par découvrir la burette au vinaigre. M. Anselme Benoît s'en inonda les mains, puis passa et repassa ses gros doigts noyés du liquide rouge sur la face, sur les tempes principalement, de M. le curé. Mais mon oncle Célestin, le visage blanc comme le corporal de l'autel et parsemé de gouttelettes de sueur, ne revenait pas de son évanouissement. Il ne bougeait ni ne parlait. Cette immobilité que je n'avais vue à personne me remplissait d'un effroi indicible, et je balbutiai dans un torrent de larmes :

— Mon oncle, mon oncle Célestin, ayez pitié de nous, êtes-vous vif ou mort ?

Il rouvrit les yeux, me regarda, puis il leva sa main droite péniblement et m'ordonna par un signe de me calmer. Je lui souris à travers mes sanglots.

Cependant M. Anselme Benoît, après lui en avoir mouillé les cheveux, la tonsure, le front, les joues, le menton, le petit collet dégrafé de la soutane, ne cessait de lui faire aspirer du vinaigre à l'aide d'un mouchoir surabondamment imbibé.

— Assez ! murmura le malade, qui eut la force de repousser le bras de l'officier de santé.

— Mon bon monsieur le curé... bredouilla Marianne, passant une main sur ses yeux troubles pour mieux dévisager son maître ressuscité.

— Merci, mon cher docteur, dit enfin mon oncle. Il est fort heureux que vous ayez été là... M. Barascut a raison : il me faut du repos, beaucoup de repos....

— C'est cela, interrompit le médecin satisfait.

— La semaine dernière, quand M. Barascut m'a

ausculté si minutieusement, j'ai surpris un clignement d'yeux qui était à votre adresse, et j'ai deviné la gravité de mon état...

— Vous vous trompez, monsieur le curé, votre état n'est pas grave le moins du monde, et, si vous pouviez prendre sur vous de renoncer momentanément à desservir la grosse paroisse des Aires, je réponds...

— Alors, vous pensez que plus tard ?...

— J'ai la conviction que, plus tard, vous seriez à même de solliciter un nouveau poste de Monseigneur. Toutefois, à vous parler franchement... pour éviter des rechutes... puisque vous voilà décidé à écrire à l'évêché.., à votre place... je demanderais ma mise à la retraite purement et simplement.

— La retraite... la retraite... soupirait-il lamentablement.

Il promenait des yeux vagues, chargés de mélancolie, à travers la salle, comme pour exprimer à ces vieux murs, qu'il faudrait quitter, l'immense chagrin qui l'accablait. L'officier de santé, très dévoué à son bienfaiteur, dans le but unique de lui faire des jours plus longs, s'acharna à vaincre toutes les résistances.

— Et qu'a de si effrayant la retraite ? dit-il. Il est peu de fonctionnaires qui, après trente ans de services, ne l'acceptent avec plaisir.

Mon oncle dressa la tête vivement et, avec un élan d'orgueil dont je ne devais pénétrer le secret que plus tard :

— Les prêtres ne sont pas des fonctionnaires. Apprenez cela, mon ami.

— Comment, est-ce que vous n'émargez pas au budget ?

— Ce n'est pas à titre d'appointements que nous recevons de l'argent de l'État, c'est à titre d'indemnité, répliqua-t-il un peu fâché.

M. Anselme Benoît, qui n'avait jamais lu les débats de l'Assemblée constituante de 1789, qui ignorait le

discours de Mirabeau sur la *Constitution civile du clergé*, qui peut-être ne connaissait pas le nom du grand orateur, ouvrit des yeux pleins de surprise.

— L'État ne paie pas l'Église, il lui restitue une partie de ce qu'il lui a pris, insista mon oncle Célestin.

— Alors, si les prêtres ne sont pas *payés*, ils ne sont pas fonctionnaires, et, s'ils ne sont pas fonctionnaires, ils n'ont pas droit à la retraite ?

— Dieu merci !

— On ne vous fait donc pas de retenue sur vos mandats ?

— Nos mandats ne sont soumis à aucune retenue.

— Diable ! je comprends à présent que vous hésitiez à envoyer votre démission à Monseigneur ! se récria l'officier de santé, trop cévenol pour ne pas accorder à la question d'argent la première place dans les préoccupations de M. le curé.

Mon oncle avait décidément repris force et courage. Souriant, non sans malice :

— Ce n'est pas la pauvreté qui m'effraye, mon ami, dit-il avec une dignité simple et touchante. De quoi vivons-nous aux Aires, depuis vingt-six ans, Marianne et moi, sinon de pauvreté ? D'ailleurs, sans parler du petit revenu que je retirerais de mes messes, j'ai à Bédarieux une famille qui ne me laisserait manquer de rien. Puis, si le gouvernement ne s'inquiète guère des ecclésiastiques que leurs infirmités ou la vieillesse condamnent à résigner leurs fonctions, il serait injuste de prétendre qu'il les abandonne tout à fait. Dernièrement, M. Boutaric, grâce aux démarches d'un député de notre département qui a vu le ministre des cultes, n'a-t-il pas obtenu un secours de deux cents francs. Enfin, après la famille, après le gouvernement, reste la caisse diocésaine, dont Monseigneur tient la clef et qu'il peut ouvrir quand bon lui semble pour alléger la situation d'un de ses prêtres trop malheureux. Le même M. Boutaric a touché cinquante francs au jour de l'an.

— Cinquante francs !... Quelle pitié !

— La caisse n'est pas riche et les besoins sont innombrables. Mais encore un coup, mon cher docteur, l'effroi de la gêne, de la misère même, n'entre pour rien dans mon indécision. Ah ! s'il ne s'agissait que de supporter la faim, la soif, avec quel élan je volerais à Bédarieux, le lieu de ma naissance, l'endroit que je chéris le plus sur la terre après Soumaltre et les Aires, les deux paroisses que j'ai desservies. Mais en me poussant vers Bédarieux, vous ne m'invitez pas au repos, vous m'invitez à un supplice pire que la mort : celui de me sentir désormais inutile à l'Église, pour laquelle il m'aurait été doux de donner la dernière goutte de mon sang.

Il se tut et pleura. Marianne de nouveau se hâta de fuir. J'aurais voulu la suivre; malheureusement je me sentais l'estomac si serré, les jambes à la fois si lourdes et si molles que j'eus peur de ne pouvoir marcher. M. Anselme Benoît, un peu gêné, considérait mon oncle attentivement.

— Il me vient une idée ! s'écria-t-il d'un air triomphant.

— Une idée ? soupira le malade.

— La paroisse des Aires, avec ses annexes de Margal, de Saint-Michel, etc... ne compte pas moins de cinq cents feux, quinze cents habitants au bas mot. Pourquoi, au lieu d'adresser une démission à Monseigneur, ne lui demanderiez-vous pas une paroisse de moindre importance à desservir ?

— Une paroisse de moindre importance ?

— Celle que M. l'abbé Combescure vient de laisser vacante, par exemple. Lignières a deux cents âmes, deux cent vingt-cinq tout au plus.

Mon oncle regarda son médecin avec anxiété.

— M. l'abbé Combescure, poursuivit l'officier de santé, malgré son grand âge, a pu suffire à son troupeau jusqu'au dernier jour; à plus forte raison y suffiriez-vous, vous qui n'avez que cinquante ans...

— Au fait, au fait... répéta-t-il ébranlé.

— Puis Lignières-sur-Graveson est un endroit très abrité, plus sec que les Aires, où le voisinage de l'Orb et nos immenses oseraies répandent une humidité qui vous est contraire, qui finirait par vous devenir fatale.

— Oui, mais Lignières-sur-Graveson est du ressort de Lunas, et M. l'abbé Clochard, curé-doyen de ce canton, n'a pas pour moi, je le crains, une sympathie bien vive... Hélas ! mon cher Anselme, les prêtres, eux aussi, connaissent les misères de l'humanité. Puis si Monseigneur refusait d'accueillir ma requête ?...

— Ce n'est pas possible, accompagnée qu'elle sera du certificat de M. Barascut constatant l'état de votre santé.

— Je tremble... Je n'ai jamais sollicité aucune faveur, et il me serait pénible...

— Vous ne possédez donc aucun appui à l'évêché ? Est-ce que M. l'archiprêtre Carpezat ne fut pas votre doyen, lors de votre vicariat à Saint-Gervais-sur-Mare ?

— M. Carpezat, en effet, a été mon doyen ; je sais même qu'il me conserve une vive affection... Mais j'ai été le condisciple de M. le vicaire-général Vidalenc, et M. Vidalenc est plus en position de me servir...

— Quoi ! vous connaissez le vicaire-général du piocèse et vous hésitez à écrire ?

— Mon cher docteur, à l'instant même, je vais écrire à M. Vidalenc.

Et, m'interpellant :

— Petit ! une feuille de papier à lettre, du beau !

Il traça d'enthousiasme ces quatre mots, illustrés de quatre majuscules superbes :

« Monsieur Le Vicaire-Général... »

Après cet énorme effort, il retint sa plume et, arrêtant sur M. Anselme Benoît, sur moi, des yeux

souriants, il ajouta d'un ton de fierté confiante qui n'allait peut-être pas sans quelque vague amertume :

— Quand je songe que ce long abbé Vidalenc, que je tutoyais, ordonné prêtre deux ans seulement avant moi, est aujourd'hui vicaire-général du diocèse, chanoine titulaire de la cathédrale de Saint-Pierre, vice-président de l'Officialité, que demain immanquablement il sera évêque ! Que de fois, le samedi, au grand séminaire, je lui prêtai pour se raser le miroir à barbe que vous voyez là !

D'un geste convaincu, il nous montra une glace étroite comme la main, encadrée d'un filet de noyer, qui demeurait suspendue, non loin de la fenêtre, à la muraille du salon.

IV

La santé de mon oncle Célestin subissait des hauts et des bas qui nous surprenaient beaucoup au presbytère. Un jour, il ne lui restait plus que le souffle, et c'était tout au monde si, appuyé sur mon bras, il pouvait se traîner jusqu'à l'église et y murmurer une messe basse ; le lendemain, debout sur ses jarrets redevenus vigoureux, dédaigneux de mon aide, il partait vers Margal, vers Saint-Michel, par des sentiers de chèvre, et je l'entendais, sous la voûte sonore des châtaigneraies, réciter son bréviaire d'une voix pleine et assurée. Ces alternatives cruelles, connues de tous ceux dont ce mal terrible, la consomption, soutira les forces goutte à goutte, nous désespéraient, Marianne et moi. Que de chapelets récités, le soir, sous les figuiers de notre jardin, quand quelque dévote retenait M. le curé au confessionnal, et que de neuvaines

à sainte Philomène ! J'ignore quelle place sainte Philomène occupe à l'heure présente dans la piété des catholiques ; en 1846, on n'avait pas encore ouï parler des apparitions de la Vierge à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, et sainte Philomène était une bien grande sainte. Mon oncle avait fait venir de Lyon l'image en cire de la jeune martyre, et j'ai conservé le souvenir de mes longues stations dans sa *chapelle privilégiée*, mes yeux enthousiastes, enflammés de ferveur, arrêtés sur ses beaux yeux d'émail paisibles et doux, me complaisant à voir insatiablement son pur visage de jeune fille, le diadème de pierreries qui lui ceignait le front, la magnifique robe de satin blanc de laquelle se dégageaient ses deux petits pieds roses de baby, à admirer tout jusqu'à l'étoffe bleue qui tendait le fond de la châsse et où étincelaient, comme au ciel, des étoiles d'or à l'infini.

Cependant, si mon oncle Célestin, de temps à autre, avait éprouvé quelque amélioration dans son état, jamais cette amélioration ne s'était produite aussi complète qu'aujourd'hui. Non seulement, depuis que, pressé par M. Anselme Benoît, il avait écrit à l'évêché, il ne lui était pas arrivé de tousser une fois, mais son œil abattu avait retrouvé l'animation des anciens jours avant la maladie, et son teint blafard, absolument exsangue, aux pommettes particulièrement montrait de vagues reflets carminés, pronostic d'une circulation plus riche, plus libre, indice de la vie qui revenait.

— Pourquoi faut-il que j'aie demandé mon changement, quand Dieu me fait la grâce de me rendre la santé ! nous répétait-il à tout propos.

Puis il ajoutait, consterné :

— Peut-être suis-je à la veille de quitter les Aires...

— Et si, encore une fois, vous envoyiez une lettre à M. Vidalenc pour lui dire que vous ne vous souciez plus d'aller remplacer M. l'abbé Combescure à Li-

gnières-sur-Graveson ! intervenait Marianne, aussi effrayée que son maître à l'idée d'un déplacement.

— Et M. Anselme Benoît ? articula mon oncle, pris d'un scrupule.

— C'est vrai, et M. Anselme Benoît ? dis-je.

— A-t-on besoin de raconter à M. Anselme Benoît le fin du fin des affaires de la cure ? observa la vieille gouvernante .

— Et M. le vicaire-général Vidalenc, auquel, pour obtenir son appui, j'ai rappelé les menus services que je lui rendis au grand séminaire, que pensera-t-il, lui ?

— Vous avez raison, mon oncle, que pensera-t-il, celui-là ?

Il continua, scandant chaque mot :

— Ce n'est pas mon miroir à barbe seulement que je lui prêtais, mais aussi mes rasoirs, ma savonnette, mon plat et souvent mes livres. Vous savez, Marianne, la tache qui est à la page 240 du troisième volume de mon *Theologiæ cursus completus* ? Et bien ! c'est lui qui l'a faite. M. l'abbé Clochard me le dénonça... Si je voulais tout avouer ! Un dimanche qu'il devait servir de diacre à la cathédrale, ne lui ai-je pas fait présent d'un rabat neuf avec bordures de perles ! Il était si pauvre ! On prétendait que son père exerçait le métier de cordonnier au village de Murviel. Et le voilà vicaire-général !... Mon Dieu ! c'est comme cet abbé Clochard, avec qui j'ai été vicaire à Saint-Gervais, du temps de M. Carpezat, et qu'on a nommé curé-doyen de Lunas ; son père est maquignon au pays minervois... Maquignon !... Enfin !...

Il se tut.

— Pourtant, reprit-il anxieux, si M. Vidalenc obtenait pour moi le poste de Lignières-sur-Graveson, comme je serais attrapé !... Je lui récrirai demain.

Le lendemain, en effet, sur une magnifique feuille de papier, à l'extrémité de laquelle se détachait en relief le mot *Bath*, mon oncle commença sa lettre.

Assis de l'autre côté de la table, où je traduisais péniblement un passage du *Selectæ e profanis*, je l'épiais curieusement.

Il commença :

« Les Aires, 18 avril 1846.

» Monsieur Le Vicaire-Général,

» Je vous dirai qu'après de mûres réflexions... »

Sa main, qui avait glissé d'une belle allure, s'arrêta court. Il regarda la ligne tracée en caractères grêles, étirés, puis réfléchit. Durant ce recueillement profond de sa pensée, je l'entendis répéter à plusieurs reprises :

« Je vous dirai qu'après de mûres réflexions... Je vous dirai qu'après de mûres réflexions... »

Il leva sur moi sa face congestionnée et parut chercher quelque chose dans mes yeux.

— Il serait plus habile, au lieu de m'adresser à M. le vicaire-général, de m'adresser à Monseigneur lui-même, me dit-il, m'ayant observé un moment, bien que je ne fusse pas le moins du monde l'objet de ses préoccupations et que son esprit vaguât loin de moi. Au bout du compte, c'est Sa Grandeur qui prendra la décision qui me concerne, non point M. Vidalenc.

— Certainement, mon oncle, lui répondis-je, plantant là ma version trop difficile et passant à un thème sur la question *Unde*.

— Je vais préparer mon épître aujourd'hui en allant à Margal, et demain...

Il s'interrompit pour ajouter, tout aise d'avoir trouvé un prétexte de renvoyer la besogne :

— ..... Et demain : Epître de Célestin, prêtre, à Charles, évêque, *Epistola Celestini, presbyteri, ad Carolum, episcopum*.

En proie à l'inquiétude des caractères faibles, toujours en quête de voies pour fuir leurs résolutions, mon oncle, pour échapper d'un côté à la peur qui lui venait de son médecin, de l'autre au tourment de son

indécision éternelle, se mit à parcourir le vaste cahier duquel il avait, un instant auparavant, retiré la feuille de papier-Bath et où il venait de la remettre soigneusement. Ce cahier grand format, contenant cinq cents feuillets environ, pourvu d'une reliure solide en épais carton rougeâtre, à dos de maroquin vert plucheux, à tranche ingénieusement marbrée de petits cailloux de diverses couleurs qui prenaient des airs de mosaïque, avait été acheté, dix ans auparavant, chez Jean-Pierre Audidert, libraire à Bédarieux. Je n'ai pas oublié avec quel geste solennel, me le montrant à mon arrivée aux Aires, mon oncle me dit :

— C'est un ouvrage que j'écris. N'y touche jamais.

Le soir même, j'ouvrais le précieux manuscrit, et j'avais le temps de lire ceci sur la première page :

VIE

DE SAINT CÉLESTIN, PAPE

PAR

L'ABBÉ CÉLESTIN,

Curé desservant de la paroisse des Aires,
Saint-Michel et Margal
(canton de Saint-Gervais, diocèse de Montpellier),
Membre correspondant
de la Société archéologique de Béziers,
Auteur d'une notice
sur l'ermitage de Saint-Michel archange.
(Hérault.)

Mon oncle feuilleta le lourd in-folio, quelquefois s'arrêtant pour lire quatre ou cinq lignes, le plus souvent tournant les pages sans les regarder. Je le guettais du coin de l'œil et je demeurais stupéfait des changements brusques de sa physionomie quand il lui arrivait de happer à la volée une phrase de la *Vie de Saint Célestin*. Tantôt il souriait d'un sourire discret, tantôt ses traits immobiles prenaient un air de sévérité inconnue. Pourquoi se montrait-il tour

à tour souriant et sévère ? De quoi paraissait-il content ? Était-ce de son œuvre ? A qui semblait-il en vouloir ? Était-ce à son patron ? Parvenu au milieu du cahier, il tomba en arrêt devant une longue page écrite d'une écriture serrée, microscopique. Il laissa aller sa tête entre ses deux mains et déchiffra ce grimoire à haute et intelligible voix, avec tous les repos, tous les bégaiements d'un écolier qui épelle sa leçon. J'écoutais des deux oreilles et j'appris cette chose inouïe que Boniface VIII, un pape, avait fait jeter en prison Célestin V, un autre pape, et l'y avait laissé mourir dans le plus triste état. Je copie dans le manuscrit, que mon oncle m'a légué plus tard par testament avec *ses papiers quelconques*, ce court passage qui bouleversa ma foi naïve, qui fut la première atteinte portée à ma virginité religieuse, comme un trait aigu qui me déchira l'âme et la fit saigner.

« Le génie de Célestin se trouva si contraire au » faste et aux grandeurs de la cour pontificale, que se » ressouvenant toujours de sa chère solitude, il se » résolut enfin de retourner à sa cellule. Boniface VIII, » qui luy succéda, et qui s'accommodait mieux du » pontificat que luy, craignant que la sainteté de sa » vie ne le fit appeler, donna incontinent ordre qu'on » le poursuivît, et qu'on se saisît de sa personne. » Ayant esté pris, il le fit mettre en une prison fas- » cheuse et étroite près d'Anagni, où il mourut » l'an 1296. »

Après ces lignes épouvantables, il avait fermé le cahier d'un tour de main violent.

— Et vous croyez que c'est vrai, ça, mon oncle Célestin ? lui demandai-je enhardi par sa mauvaise humeur très évidente.

— Malheureusement, mon cher petit.

— Il y avait donc deux papes en 1296 ?

— Il n'y en avait qu'un, Boniface VIII.

— Et le pape Célestin ?

— Célestin V avait abdiqué le souverain pontificat.

— Ce n'était pas une raison pour le mettre en prison, il me semble.

— Non, mon enfant, ce n'était pas une raison.

— Pourquoi Boniface VIII fut-il si méchant?

— L'ambition...

Il se mordit la langue. Puis, avec effort :

— Tu liras mon livre un jour et tu y découvriras toutes choses... Pourtant, bien que je fusse, au grand séminaire, des plus forts en *Histoire ecclésiastique*, plus fort même que l'abbé François Vidalenc, un flambeau pour le *Dogme*, et plus fort que l'abbé Clochard, un foudre pour la *Morale*, si j'avais prévu les difficultés multiples du sujet, je n'eusse pas entrepris d'écrire l'histoire de mon saint patron. Il ne s'agirait que de lui, ma tâche serait commode, n'ayant qu'à relater des traits d'humilité, de charité chrétienne admirables. Mais, à chaque pas de la vie de Célestin, se trouve amalgamée la vie de Boniface VIII, et comment parler du premier sans juger le second?... Cependant Boniface VIII, comme Grégoire VII, comme Innocent III, a rendu d'immenses services à l'Église... Je suis bien malheureux. Parfois l'envie me prend de jeter ce manuscrit au feu, et puis, je recule, pensant aux renseignements, aux notes recueillis, aux livres compulsés, à l'argent dépensé pour savoir la vérité, rien que la vérité, et sur Célestin V et sur Boniface VIII. Une fois, n'ai-je pas fait copier, à la Bibliothèque royale de Paris, une pièce qui me manquait? Cette pièce seule m'a coûté quarante francs...

— Quarante francs!

Mon oncle joignit les mains, et, levant les yeux au ciel :

— Seigneur! puisqu'il vous plaît de me rendre la santé, et que prochainement je vais être mis à même de reprendre cet ouvrage depuis longtemps délaissé, faites que je puisse dire, comme le saint roi David : — « Vous m'avez manifesté les choses incertaines et

les choses cachées de votre sagesse, *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestastis mihi !* »

Il regarda la pendule dans son long coffre de bois.

— Allons, petit, ta version. Il est onze heures.

Je fus stupéfait. J'avais si peu travaillé ! Mon oncle se leva pour aller chercher dans sa chambre la traduction interlinéaire de *Selectæ*, qu'il enfermait, non sans mystère, dans son prie-Dieu, au chevet de son lit. Il reparut, le livre à couverture mordorée à la main. Je connaissais ce tome, édité chez Jules Delalain, rue des Mathurins-Saint-Jacques, à Paris. En dépit d'une séparation forcée, nous nous fréquentions de temps à autre. Mais ce matin-là, nulle dévote, nul malade n'ayant appelé M. le curé, je n'avais pu rendre visite dans sa cachette à mon discret ami, et j'avais grand'peur. Mon oncle se rassit. Il s'arrangeait une assiette commode sur le siège où il devait rester une heure immobile, quand une grosse voix retentit dans la cuisine brusquement.

— Le facteur ! m'écriai-je.

Nous ne recevions pas de journal à la cure, et l'arrivée d'une lettre était un événement. L'homme entra suivi de Marianne, et tendit à M. le curé un papier qu'il venait de tirer de son havre-sac de cuir.

— C'est de l'évêché, soupira mon oncle.

— Qu'est-ce qu'on vous veut de l'évêché ? demanda Marianne.

Mon oncle lut d'une voix déchirante :

ÉVÊCHÉ

Secrétariat général,

« Ce 28 avril 1846.

» Monsieur le curé,

» Je suis heureux de vous annoncer que, conformément au désir que vous m'en avez exprimé, j'ai

» obtenu pour vous de Monseigneur le poste de » Lignières-sur-Graveson, canton de Lunas... »

— Mon Dieu ! soupira Marianne.

— Mon Dieu ! répétai-je.

« .... Sa Grandeur vous donne l'ordre d'aller oc- » cuper votre nouvelle paroisse dans le plus bref » délai, M. le curé-doyen de Lunas ayant été dé- » chargé, à partir de ce jour, du soin de veiller au » service de Lignières-sur-Graveson, et M. l'abbé » Rascol, aumônier du couvent des Dames-Noires, » ayant été nommé desservant des Aires, Saint-Michel » et Margal.

» Votre frère
» en Notre-Seigneur Jésus-Christ,
» FRANÇOIS VIDALENC, vicaire-général. »

Mon oncle laissa glisser de sa main l'épître glaciale de son condisciple du grand séminaire, et, s'affaissant dans son fauteuil de l'air d'un homme assommé par un terrible coup :

— Mon Dieu ! articula-t-il à son tour, mon Dieu !...

V

S'en aller, quitter les Aires, Saint-Michel, Margal, quelle affaire, quelle affaire énorme !

Après deux jours d'effarement, de larmes, car mon oncle avait beau se raidir, on surprenait des traces luisantes sur ses joues plus pâles, plus creuses que jamais, les regards parurent moins troubles, et l'on

songea à se préoccuper du déménagement. Le marguillier Simonnet Garidel, l'ermite Jean Maniglier dit *Braguibus*, M. Anselme Benoît offraient leurs services à qui mieux mieux. L'officier de santé déclarait qu'il accompagnerait mon oncle jusqu'à Lignières-sur-Graveson; Simonnet Garidel proposait sa carriole et ses mulets pour transporter notre mobilier; quant à Braguibus, on pouvait l'utiliser à telle besogne qu'on voudrait: à faire des malles, à clouer des caisses, à ficeler des paquets...

La lettre du vicaire-général Vidalenc était arrivée un lundi matin, et, le mercredi soir, mon oncle Célestin n'avait pris, relativement à son départ, aucun parti décisif. Je le vois encore, après avoir récité ses vêpres, assis sur le perron à la porte du presbytère, rentrer dans la salle, lancer avec je ne sais quel emportement contenu son bréviaire sur la table ronde, puis se promener de long en large, poussant des soupirs qui ressemblaient à des sanglots. Il s'arrêta devant une immense lithographie placée au-dessus du buffet. Cette lithographie représentait Jésus et la Samaritaine à la fontaine de Jacob.

— Seigneur! murmura-t-il.

Son œil ardent de fièvre allait de la margelle du puits, ébréchée, tapissée de mousse, à la cruche que la jeune Samaritaine, d'un mouvement pudique, penchait vers les lèvres de Jésus. Une minute, il demeura recueilli, plongé dans un anéantissement religieux que je ne lui avais connu qu'à l'autel. Penché en avant, il gardait l'attitude qu'il prenait, à la messe, à l'instant unique de la Consécration. J'entendais comme un murmurement à peine distinct. A plusieurs reprises, il se passa une main sur le front; puis je vis, du bout de ses doigts, se détacher une goutte d'eau qui brilla d'un éclat de perle et tomba.

— Seigneur ! répéta-t-il, Seigneur ! donnez-moi à boire, ainsi que la Samaritaine vous donna à boire à la source de Jacob, *Da mihi potum*.

Et, comme si quelque ange invisible, ou Jésus lui-même versait à son âme altérée de courage et de résolution le rafraîchissement dont elle avait besoin, dans les ténèbres commençantes, je crus apercevoir mon oncle tendant le col en avant par le mouvement qui lui était familier lorsqu'il approchait ses lèvres du calice, et savourant le breuvage divin. Mais soudain il se redressa. J'ouïs un grincement aigu le long de la muraille, au-dessus du buffet. Que se passait-il ? O surprise ! mon oncle, la soutane souillée de poussière, de toiles d'araignées, était planté debout contre la grande table ronde du salon, maintenant contre une de ses jambes *Jésus et la Samaritaine* qu'il venait de décrocher.

— Alors, c'est décidé, nous partons ? demanda Marianne.

— Nous partons.

— Dieu de miséricorde ! et quand partons-nous ?

— C'est aujourd'hui mercredi. Il faut que, dimanche, je dise la messe à Lignières-sur-Graveson.

— Mais nous n'aurons jamais le temps...

— Monseigneur l'ordonne.

— Ah ! si je pouvais le tenir, Monseigneur, c'est moi qui lui parlerais ! Maintenant que vous voilà un peu plus en force, pourquoi irions-nous à Lignières, un endroit misérable, à ce que l'on dit, et si petit qu'on n'y compte pas plus de vingt-cinq ou trente feux. Quelle paroisse pour passer les derniers jours de sa vie, car nous y mourrons tous, bien sûr, nous y mourrons. Voyez ce qui est arrivé à M. l'abbé Combescure...

— Petit, interrompit mon oncle, demain matin, de bonne heure, tu iras prévenir M. Anselme Benoît, Simonnet Garidel, l'ermite Jean Maniglier, qu'on a besoin d'eux à la cure... Tu pousseras jusqu'à Margal, et tu diras à Pierre Sureau que je tiens beaucoup à l'embrasser avant mon départ. Il m'a servi tant de fois la messe ! Je lui donnerai une

image de son saint patron avec les clefs du paradis à la main.

Quel désordre le lendemain ! Non, je n'ai jamais vu pareil entassement d'objets poussiéreux, vermoulus, par-ci par-là disloqués. Et pourtant, quand chaque tableau — nous possédions sept grandes lithographies imprimées rue Galande, à Paris, — quand chaque chaise, quand le fauteuil en paille de la salle, — le fauteuil de mon oncle ! — quand chaque casserole de cuivre rouge, chaque assiette, chaque cafetière, — on en a par douzaines dans les ménages du Midi — quand la lourde table ronde en noyer occupaient les places que mon oncle et Marianne leur avaient assignées vingt-six ans auparavant, tout cela, nettoyé, époussetè, fourbi par la main diligente de la vieille gouvernante, toujours prête à leur verser de *l'huile de bras*, comme elle disait pittoresquement, se tenait si bien, avait si bon air !

Encore qu'il demeurât à quatre kilomètres de chez nous, Pierre Sureau, attiré par la promesse d'une belle image, était arrivé à la cure le premier, et tout de suite, je lui avais encombré les bras de dix paillassons tressés en forme de corbeille, où, le vendredi de chaque semaine, Marianne boulangeait notre pain. Je suis honteux de l'avouer, en dépit de l'apparence piteuse que j'essayais de donner à ma mine, dans le fond j'étais content. Ce remue-ménage effroyable, qui mettait la mort dans l'âme des miens, m'amusait, moi, au delà de ce que je pourrais dire. Oh ! l'enfance !...

— Tiens, disais-je à Pierre Sureau, emporte ceci, emporte cela, emporte tout ! Plus tôt ce sera fini, plus tôt nous partirons.

Et je prenais plaisir à le charger comme un baudet, et je lui riais au nez, et je lui faisais des grimaces grotesques, sans bien savoir pourquoi par exemple. Vers le soir de cette première journée, le jeudi, comme Simonnet Garidel et l'ermite Jean Maniglier

avaient complétement vidé le salon de meubles, dans cette pièce qui ne m'avait jamais paru si grande, une idée, une idée infernale me traversa soudainement l'esprit. Certes, du haut de la chaire, j'avais trop souvent entendu M. le curé maudire le bal, « cette caverne où l'on vole la vertu des jeunes filles, *Spelunca latronum* », pour avoir eu jamais envie d'aller voir ce qui se passait derrière la tente qu'à la fête patronale on élevait sur la place du village, contre la muraille du four communal. Eh bien, qui le croirait ? en découvrant tout à coup notre salle de la cure si vaste, il me parut qu'elle ressemblait à la salle d'un bal, et saisissant à la taille Pierre Sureau, bien ahuri de l'aventure, je l'entraînai vigoureusement dans l'espace, obligeant ses jambes peu déliées à des gambades ridicules et sa bouche innocente à des fredons qui ne lui étaient pas moins inconnus qu'à moi.

Mon oncle avait réservé pour le dernier moment le déménagement de sa bibliothèque. Il ne voulait pas que ses livres courussent le risque d'être foulés par les grosses pièces, et, après les avoir serrés en de larges corbeilles, il avait le dessein de les faire placer sur le devant de la carriole où il devait s'asseoir lui-même, où le cas échéant il lui serait permis de les protéger. Qui dira du reste si, dans sa lenteur à faire emballer des objets si précieux, il n'entrait pas encore quelque espoir de rester ? Une chose, jusqu'à un certain point, pouvait justifier l'opiniâtreté de ses espérances : son successeur n'était pas arrivé. Arriverait-il ?

Mon oncle, debout sur une chaise, en me passant les Œuvres de saint Bernard, *Sancti Bernardi opera omnia*, trois volumes à couverture chocolat clair édités chez Gaume, à Paris, rue du Vieux Colombier, mon oncle se perdait en toute espèce de plaintes, de doléances, de récriminations à haute voix. Pourtant ses poussées d'irritation, qui lui arrachaient plus d'une parole peu séante, — une fois il osa qualifier la

terrible hiérarchie ecclésiastique de *chaîne de fer*, ce qui était chez un prêtre si humble, si soumis, d'une audace incroyable, — ne duraient pas, et le mot vif n'avait pas été articulé qu'il était aussitôt racheté par une oraison jaculatoire où le cœur sacerdotal du bon prêtre se montrait tout entier.

« Mon Dieu, pardonnez-moi ! Mon Dieu, je vous aime ! Mon Dieu, venez à mon secours, *Domine, ad adjuvandum me festina !* »

Le vendredi, vers les onze heures du matin, comme je recevais des mains de mon oncle Célestin le deuxième tome du *Theologiæ cursus completus*, le facteur rural, qui, trouvant les portes grandes ouvertes et tout un monde affairé besognant de droite et de gauche, avait traversé plusieurs pièces sans être aperçu, se dressa devant nous.

— Une lettre ! cria-t-il.

— Une lettre ! dit mon oncle, sautant de sa chaise d'un bond d'écureuil... C'est de M. le vicaire-général sans doute.

Il déchira et lut :

« Montpellier...

» Monsieur le curé,

» Je regrette que de graves difficultés pécuniaires » pour monter mon ménage ne m'aient pas encore » permis d'aller occuper le poste auquel vient de » m'appeler Monseigneur. Mais je serai aux Aires » dimanche, dès huit heures du matin, pour y rem- » plir mes nouvelles fonctions de curé.

» Votre très humble serviteur,

» Rascol. »

— Rascol ? Rascol ? demandai-je.

— M. l'abbé Rascol, aumônier des Sœurs-Noires, à Montpellier, a été nommé curé des Aires... à ma place... C'est fini...

— Ah ! cet affreux M. Vidalenc, qui nous chasse d'ici ! m'écriai-je furieux.

— Vidalenc ! Vidalenc ! répéta mon oncle, le menton serré, l'œil en feu... Veux-tu savoir ce qu'il a fait, ce Vidalenc, que j'ai secouru au séminaire comme un pauvre ? Regarde !

Il ouvrit d'un mouvement brusque le troisième tome du *Theologiæ cursus completus*, qu'il tenait justement pour me le passer, et je vis une énorme tache d'encre étalée.

— Il est vicaire-général du diocèse, reprit-il avec emportement, et il n'a jamais songé à écrire à M. l'abbé Migne, libraire-éditeur, chaussée du Maine, à Paris, pour me faire remplacer ce volume. Voilà les hommes !

A cet instant pénible, Marianne parut, soutenant de ses doigts noueux, crochus, résistants comme des crochets de fer, le plateau où étincelaient, rangées en bataille, les porcelaines de M. l'abbé Combescure.

— Eh bien, demanda-t-elle, dois-je les arranger avec des linges dans mon panier, où dois-je les laisser ici ?

— Emballez tout, emballez tout, murmura mon oncle véritablement désespéré.

VI

C'est le samedi matin, par exemple, à l'heure solennelle du départ que j'eus le cœur serré ! La paroisse, avec toutes ses annexes, était venue assister à la dernière messe de mon oncle, et, au sortir de l'église, la foule épaisse des paysans, des paysannes, des enfants, s'était répandue aux alentours du presbytère, bruissante comme mille essaims échappés. Chacun, soucieux de donner un souvenir à M. le curé,

apportait quelque chose à la main : qui tenait un quartier de jambon salé ; qui deux ou trois douzaines de petits fromages de chèvre encore humides de la faisselle ; qui six serviettes fabriquées avec du fil du pays, le fil renommé tiré des genêts de Saint-Michel ; qui une paire de poulets de grain... Marianne, les paupières rougies, la mine défaite, recevait ces humbles cadeaux, et, ne pouvant parler, remerciait de la tête. Moi, je regardais stupidement dans l'espace, n'osant arrêter mes yeux sur personne. Soudain, je me sentis toucher au côté. Je me retournai. Pierre Sureau bourrait les poches de ma veste de jolies noisettes, des noisettes de Margal, tendres, fines, d'un goût exquis.

— Je sais que tu les aimes bien, me dit-il.

— Vive M. le curé ! crièrent cinq cents voix.

Mon oncle Célestin, qui avait été long à sortir du presbytère, venait de se montrer. Il referma la porte de la maison curiale à double tour ; puis, tendant la clef à Ambroise Combal :

— Monsieur le maire, accentua-t-il très distinctement, je vous prie, quand M. l'abbé Rascol se présentera ici demain pour prendre possession de son poste, de lui dire que je confie les riches de la paroisse des Aires à son zèle et les pauvres à sa charité.

— Vive M. le curé ! répéta-t-on.

Mais mon oncle, qui descendait à peine de l'autel, où il avait, à n'en pas douter, puisé des forces véritablement miraculeuses, à la surprise générale, s'élança vers la carriole des Garidel.

— Non ! non ! Margouette, je vous le défends ! s'écria-t-il, s'adressant à une vieille paysanne déguenillée.

— Ce n'est qu'une douzaine d'œufs... que je mettais là... dans cette poignée de foin, sur la charrette...

— Vous êtes trop pauvre.

— Alors, je serai la seule de la paroisse qui ne

vous aura pas fait son présent, sanglota la malheureuse femme.

Et son visage parcheminé, creusé de rides profondes, parut subitement noyé de pleurs.

Mon oncle, dont la face blême avait rougi légèrement, reprit deux à deux, dans le tablier de la pauvresse, les œufs qu'elle y avait replacés docilement, et, les glissant lui-même avec des précautions infinies dans l'étroit réduit où on avait tenté de les cacher :

— Vous avez raison, ma brave Margouette, vous avez cent fois raison de m'offrir quelque chose, vous aussi. Je n'ai pas le droit de refuser le denier de la veuve.

J'avais remarqué que, la douzaine d'œufs enfouie dans le trou, mon oncle avait déboutonné les petits boutons en crin noir de sa soutane, à l'endroit de la ceinture, et passé la main dans l'entrebâillement du drap. Ce geste lui était familier quand, pour se renseigner sur l'heure, il retirait de la poche de son gilet sa montre d'argent, un gros oignon bien luisant, au tictac retentissant de pendule, dont ma grand'mère lui avait fait cadeau le jour de son ordination. Mais, au lieu d'amener la montre, sa main fluette amena un gros écu de cinq francs.

— A quoi pense M. le curé ? marmotta Marianne, la langue déliée comme par miracle.

— Margouette, dit mon oncle, je n'entends pas vous payer vos œufs, que je reçois avec plaisir. Je tiens seulement, de même que j'emporte un souvenir de vous, à ce que vous ayez un souvenir de moi.

Il lui coula la pièce blanche entre les doigts.

— Eh bien, Simonnet, demeurerons-nous ici jusqu'à la semaine prochaine, mon garçon ? cria Marianne, à qui la crainte de nouvelles largesses de M. le curé communiqua le courage de presser le départ.

Le jeune Garidel fit claquer son fouet, et la car-

riole, tirée par deux forts mulets, des bêtes magnifiques que certainement, en épousant Liette Combal, la fille de M. le maire, Simonnet n'avait pas été fâché de trouver dans l'écurie de son beau-père, la carriole s'ébranla.

La multitude des ouailles, de peur d'être dépassée par la charrette, dont les roues bien graissées tournaient rapidement, se précipita en avant comme une avalanche. Marianne, pâle mais énergique, marquant le pas courbée sur son bâton sec de châtaignier sauvage, allait derrière, l'œil à tout et à tous, aux paroissiens éplorés, à moi tenant la main de Pierre Sureau, à mon oncle s'entretenant avec M. Anselme Benoît qui lui avait offert le bras, aux meubles surtout empilés vaille que vaille sur la charrette, et qu'en dépit des cordes passées et nouées dans tous les sens, elle redoutait toujours de voir se détacher, tomber, se briser sur le chemin.

— Jésus-Maria! l'entendais-je marmotter, Jésus-Maria! pourvu que cela tienne jusqu'à Lignières, dans la montagne ! Ciel de Dieu ! y a-t-il du bon sens, de la part de Monseigneur à nous envoyer à Lignières à notre âge, avec notre santé ? Et si nous versons en route, car ça ne doit pas être bien plénier les chemins qui vont à notre nouvelle paroisse, est-ce Monseigneur, avec sa crosse et sa mitre, qui nous rendra nos meubles et tout ce que nous avons ? Ces pauvres porcelaines de M. l'abbé Combescure, s'il allait leur arriver accident !... Dieu est bien dur aux humains quelquefois... S'il ne s'agissait que de moi, cela me serait égal, et on pourrait bien me travailler comme la pâte dans le pétrin sans me faire crier. Mais M. le curé !...

Je laissai Marianne à ses jérémiades, et me rabattis vers mon oncle qui venait de s'arrêter au beau milieu de la place du village.

Quel spectacle touchant ! Sur le perron en pierre granitique de Caroux, qui fait une bordure saillante

au four communal, petit monument rustique en manière de rotonde, une vingtaine de vieux, de vieilles se trouvaient assis. Ceux-là, infirmes, épuisés jusqu'à la dernière goutte de vie par le travail de la terre si âpre en nos contrées cévenoles, les membres déjetés, le corps tordu, n'avaient pu arriver jusqu'au presbytère, et attendaient M. le curé au passage pour lui donner leur adieu, leur *adichias*, selon le mot du pays. En apercevant ces braves gens, dont quelques-uns venaient de quitter le lit pour se traîner jusque-là et tenaient leur dos collé à la muraille chaude du four communal, immobiles, à demi glacés, mon oncle demeura fixe une seconde. Puis, surmontant une émotion qui avait eu la violence d'un saisissement, et allant au premier de ces vieillards plié en deux sur son long bâton, de cette voix angélique que devait avoir Jésus quand il se séparait des malheureux qu'il avait consolés, guéris dans les hameaux de la Galilée :

— Jacques Sévère, lui dit-il, ne m'oubliez pas.

Et il l'embrassa.

A côté de Jacques Sévère, une petite vieille, âgée de quatre-vingt-dix ans, le visage réduit, ridé dans tous les sens comme un fruit trop mûr, parsemé de ces croûtes terreuses qui dénoncent l'épuisement total de la machine, la mort anticipée du tissu, se soutenait avec peine sur ses jarrets tremblants. Mon oncle lui sourit avec bonté; puis, écartant de la main, par un geste empreint tout ensemble d'affection et de respect, la touffe de cheveux blancs de la nonagénaire :

— Annette Martinage, priez pour moi.

Et ses lèvres effleurèrent le front étroit de la plus âgée de ses paroissiennes.

Il étreignit toute la file. M. Anselme Benoît regardait ahuri. Moi, j'avais les yeux troubles. Nous nous remîmes en marche.

— ... Quant au régime lacté, dit le médecin, re-

prenant une conversation interrompue, je me range tout à fait à l'opinion de M. le docteur Barascut, qui vous ordonne ce régime. Le lait est à la fois nutritif et rafraîchissant, et dans votre cas, son efficacité ne saurait être mise en doute.

— Je ne connais pas Lignières-sur-Graveson. Découvrirai-je seulement une chèvre dans ma nouvelle paroisse ?

— Des chèvres ! Il y en a partout.... Au fait, pourquoi n'achèteriez-vous pas une chèvre en passant à Hérépian ? C'est la foire aujourd'hui...

— Une chèvre ! Et qui en prendrait soin ? Marianne n'a déjà que trop de besogne à la maison.

— A mon avis, une chèvre que vous auriez chez vous offrirait un double avantage : vous boiriez du lait toujours de même qualité, et vous le boiriez encore tiède de la mamelle, ce qui ne me paraît pas indifférent pour le résultat à obtenir. Songez-y, dans les irritations chroniques de la gorge, il faut...

Cent voix couvrirent la voix de l'officier de santé.

« *Sancte Michaël !* » chantait la foule des paroissiens, immobile au milieu du sentier piquant droit vers la vallée de l'Orb.

— Mais ce sont les *Litanies des Saints !*... dit mon oncle.

En cet endroit ombragé par de hauts peupliers, sur une sorte d'esplanade verdoyante est plantée une grande croix de bois. Un Christ de taille démesurée, sculpté à la hache et au couteau par quelque pâtre de la montagne, depuis plus d'un siècle souffre là sa passion, montrant au passant ses pieds meurtris, son flanc percé, ses mains déchirées par d'énormes clous, sa tête douloureuse, où s'enfonce une couronne d'épines enchevêtrées comme un buisson de houx. Ce calvaire rustique est d'un aspect plus cruel que touchant. Mon oncle Célestin tomba à genoux sur une dalle moussue, sorte de piédestal de ce crucifix colossal, et demeura plongé dans un profond recueille-

ment. Caché derrière la carriole de Simonnet Garidel, dont les mulets, atteints par ce vacarme subit, s'étaient arrêtés, je suivais cette scène non sans inquiétude. Pourquoi mon oncle, au lieu de poursuivre son chemin, escaladait-il le calvaire? Nous n'étions qu'au commencement de mai, et c'est à la fin de ce mois seulement qu'on célèbre, à travers champs, la jolie fête des Rogations. Essaierait-il de chanter, lui qui, hélas! n'avait plus que le souffle?

Cependant la paroisse des Aires continuait avec transport.

« *Sancta Lucia!*

» *Ora pro nobis!* » me surpris-je à crier.

Mon oncle se releva, et, la face tournée vers ses ouailles, les considéra sans rien dire. Je l'entendis tousser, non pas heureusement de cette grosse toux de poitrine qui nous alarmait tant à la cure, mais d'une petite toux de la gorge, qui lui était habituelle, même dans l'état de bonne santé, quand il voulait parler à haute voix à l'église, soit du haut de la chaire aux vêpres, soit à la messe du haut des marches du maître-autel. Allait-il prêcher?

« *Omnes sanctæ Virgines et Viduæ!* » entonnaient les autres.

« *Orate pro nobis!* » répondis-je à mon insu.

Mon oncle Célestin étendit son bras amaigri sur la multitude, qui se tut incontinent.

— Mes chers enfants, dit-il, je vous quitte, mais...

Sa voix très faible s'embarrassa, et il demeura silencieux, les yeux égarés à travers *ses enfants* prosternés parmi les cailloux, muets maintenant, pétrifiés. Impuissant, sous l'émotion qui le brisait, à trouver des mots pour formuler un plus long adieu, il allongea ses deux mains vers nous, et, avec un effort suprême:

« *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus!* »

Aux Rogations, tout le monde, après la bénédiction

solennelle qui clôt la cérémonie, renvoie au célébrant un *amen* formidable. Cette fois, personne ne répondit. Les mulets de Simonnet Garidel entraînèrent la carriole. Mon oncle, qui avait repris le bras de M. Anselme Benoît, passa devant moi ; il tenait collé contre son visage son grand mouchoir de cotonnade à carreaux rouges; ses yeux ruisselaient.

— Allez-vous-en tous, allez-vous-en ! répétait l'officier de santé, de mauvaise humeur.

Les paroissiens se retirèrent par groupes, discrètement. Nous descendîmes d'un pas rapide vers le creux de la vallée.

VII

Cette vallée de l'Orb, qui, de Lunas à Olargues, offre des aspects si variés, si pittoresques, présente, entre les Aires et Hérépian, son plus merveilleux morceau. Au nord comme au midi, le terrain rocailleux, rougeâtre, sec et dur, n'a permis qu'une végétation fort pauvre aux bords de la rivière cherchant sa voie sur l'échine d'énormes blocs granitiques enfouis aux profondeurs du sol ; ici, les arbres, nombreux, pressés, avec cette écorce lisse qui annonce la santé, sont d'une venue magnifique. Sans parler des oseraies, cette fortune des naturels des Aires, qui de tout temps préférèrent la vannerie à la culture, sans parler de ces oseraies touffues développant leurs perspectives blanchâtres à perte de vue de l'un et l'autre côté de l'Orb, les saules, les bouleaux, les peupliers de France et les peupliers d'Italie dressent sur tous les points leurs rameaux tendres, leurs amoncellements cotonneux, leurs pyramides de feuillages hautes et aiguës comme des clochers.

Certes, la rivière rencontre encore plus d'un obstacle sur sa route, car nous sommes aux approches de Caroux et de l'Espinouse, ce nœud et cette épine des Cévennes dont les ramifications, les veinules, les fils capillaires ont parfois hors de terre de terribles soubresauts; il s'en faut néanmoins que l'Orb, grossi désormais de la Mare, rencontre les mêmes barrages, les mêmes murailles de rochers formidables comme des remparts. Étendu mollement sur une arène où des roches micacées allument sous le soleil de véritables écrins. il coule clément, emportant avec des rires joyeux les ombres moirées des grands arbres et des basses oseraies penchées sur lui Charme suprême de ce paysage unique! les collines, qui, aux environs de Latour par exemple, resserrent si étroitement la vallée, ont fait plusieurs pas en arrière, et le gros bourg d'Hérépian respire à l'aise au milieu d'une aire élargie. Les maisonnettes blanches, recouvertes de tuiles rouges, ne s'entassent plus pressées, opprimées, étouffées par la montagne menaçante; elles s'éparpillent librement.

Ce matin-là, le ciel était d'une limpidité admirable; un vent frais agitait les arbres, fiers de leurs frondaisons toutes neuves, et, parmi les rocailles gigantesques, la rivière avait des bruissements qui ressemblaient à des caquets. Après de poignantes inquiétudes de cœur, charmé par cette nature jeune, tout imprégnée des senteurs robustes du sol d'où elle venait de jaillir, moi, je m'en allais vers Lignières-sur-Graveson, l'inconnu! avec une parfaite tranquillité. Tantôt j'étais en avant de la carriole, tantôt en arrière, jamais trop loin des miens, bondissant comme un chevreau à ses premiers élans dans la prairie. C'est étonnant le plaisir que je pris, quand nous côtoyâmes les oseraies d'Ambroise Combal, à suivre des yeux les multitudes d'oiseaux voletant de toutes parts. Chaque bestiole avait son bec

allongé d'un brin de paille, d'un fil, d'un fragment de laine blanc et léger comme un flocon de neige, d'une plumule trouvée on ne sait où. O joie, c'était la saison des nids ! Y aurait-il, dans notre paroisse de Lignières, des nids aussi beaux que ceux des Aires, de Margal, de Saint-Michel, farcis jusqu'aux bords de pinsons, de chardonnerets, de bouvreuils, le cou pelé, le bec jaune, la gorge rouge de sang et toujours ouverte vers moi pour la becquée ?

Simonnet Garidel incline ses mulets vers la gauche, et nous quittons le chemin ombragé des Aires pour nous engager dans la grande route de Béziers.

— Quel vacarme ! dit mon oncle Célestin, descendant de la carriole où M. Anselme Benoît l'avait contraint de monter.

— C'est aujourd'hui la foire d'Hérépian, et les porcs de la montagne s'amusent, répondit Marianne, époussetant de la main avec une familiarité maternelle la soutane de M. le curé un peu salie sur le devant.

Puis, elle ajouta :

— Jésus-Seigneur-Dieu ! quand je pense que vous avez mis votre plus belle ceinture pour voyager !

Simonnet faisait claquer son fouet pour remettre l'équipage en marche, lorsque, à l'entrée du pont, un homme petit, maigre, — bossu, je crois, — accosta mon oncle :

— Pardon, excuse, monsieur le curé..., bredouilla-t-il, tirant son chapeau de feutre noir aux larges bords.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon brave ?

— Vous allez à Lignières-sur-Graveson, sans doute ?

— J'y vais.

— Alors, vous êtes notre nouveau curé ?

— Je suis le nouveau desservant de Lignières, le successeur de défunt M. l'abbé Combescure.

— Moi, je m'appelle Thomas Galtier, je suis

le bedeau de la paroisse de Lignières, et je venais à votre rencontre...

— Hue ! cria Simonnet Garidel.

Un énorme troupeau de porcs envahit le pont avec nous, et, durant cinq minutes, nous nous trouvâmes noyés dans cette avalanche, qui balayait tout irrésistiblement. En me sentant soulevé par la cohue, je m'accrochai à l'arrière de la charrette et grimpai dessus lestement. Je vis mon oncle. Il se tenait collé au parapet, et Marianne, devant lui, repoussait, tantôt du pied, tantôt du bâton, les bêtes qui, le groin traînant, voulaient flairer son maître de trop près. Je ne lui connaissais pas cet air méchant, cette figure de combat, ferme et résolue. Je finis par découvrir M. Anselme Benoît. Comme nous avions hasardé dix pas à peine sur le pont à l'instant de la bousculade, il avait eu le temps de rétrograder vers le sentier des Aires, où il se tenait à l'abri bravement. Quant à Thomas Galtier, je l'aperçus enfin, mais en quel état, mon Dieu ! J'en ris encore, et c'était si triste pourtant ! Au moment même où il adressait sa dernière parole à mon oncle, un animal de taille démesurée, un de ces cochons plantureux comme on en élève du côté de Pézènes, engraissé de raves et de châtaignes, d'une vigueur exceptionnelle, s'était, on ne sait par quel hasard, glissé entre ses deux jambes écartées et l'avait emporté à califourchon avec fureur. Vainement le bedeau, ahuri de l'aventure, redoutant de tomber au milieu d'un troupeau féroce, qui le piétinerait, le blesserait, le mangerait peut-être, car le porc a des gloutonneries qui font frémir, criait-il, hurlait-il, tendait-il désespérément les bras aux porchers, aux chiens, gardiens de cette tourbe endiablée, les porchers riaient et les chiens ne l'entendaient pas. Enfin la bête, qui, sous le poids inattendu qui la chargeait, s'échauffait de plus en plus et menaçait de devenir enragée, dans son aveuglement se heurta la tête contre une des roues de notre char-

rette immobile. Le choc fut terrible, et elle s'abattit lourdement des quatre pattes, entraînant son cavalier. Le bedeau roula, roula... Finalement il put se relever, avant que la colonne de ces hideux quadrupèdes, qui le touchait, dont il sentait l'haleine épaisse sur son visage, ne le foulât à le tuer. Une fois l'effroyable meute passée, nous nous hâtâmes tous vers le malheureux bedeau. Son pantalon avait de nombreuses éraflures, surtout aux genoux et un peu plus haut. Quant à sa face, elle était blanche de poussière et tachée par-ci par-là de gouttelettes de sang. Son nez particulièrement, un beau nez crochu à fortes narines bien ouvertes, avait souffert dans la chute : il était d'un noir bleuté, ce qui, sur son masque de plâtre, en dépit de la circonstance si pénible, était d'un effet comique qui me fit rire aux éclats.

— Pauvre Galtier, quel malheur ! soupira mon oncle.

— Ce ne sera rien, dit M. Anselme Benoît.

— Mon chapeau est aussi aplati qu'une fouace sortant du four... Mon Dieu ! quand la Galtière verra ça ! pleurnicha-t-il.

— La Galtière ? interrogea Marianne.

— Oui, la Galtière, ma femme.

Il promena un regard anxieux sur son costume de sergette verte, et, avisant des trous aux genoux, des trous aux coudes :

— Mon Dieu ! répéta-t-il, quand la Galtière verra ça !

— N'ayez pas peur, je parlerai à la Galtière, moi, intervint mon oncle. Puis, si vous avez besoin de quelque chose, je...

— Cet homme n'a besoin de rien ! interrompit Marianne. — Allons, Simonnet, pousse tes bêtes.

Au sortir du pont, très étroit, la route devient plus large ; mais ce jour là elle était encombrée jusqu'au milieu de la chaussée. Par ce beau temps, les paysans de l'Espinouse, débarrassés enfin de la neige, qui du-

rant des mois les retient prisonniers dans cette région, la plus âpre des Cévennes, étaient descendus à la foire, eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux. Hérépian, d'ordinaire silencieux dans la verdure vivace de ses prés, au confluent des deux jolies rivières de la Mare et de l'Orb, était envahi, débordé, noyé dans des multitudes compactes, d'où s'échappaient, au milieu des jurons sonores des hommes et des bavardages des femmes, les grognements, tantôt assourdis, tantôt stridents, des porcs mordus par les chiens, les braiements prolongés des ânes, les hennissements haut montés des chevaux, les bêlements tremblés des chèvres et des moutons, les appels des coqs, les harpions liés pour la vente, les gloussements résignés des poules encagées et laissant pendre le col hors des barreaux.

— Faites place ! faites donc place ! criait Simonnet Garidel.

Enfin nous atteignîmes le haut de la rue très spacieuse qui coupe en deux le bourg, et nous allions prendre, à droite, la route vers Bédarieux, lorsque Thomas Galtier s'élança vers Simonnet et l'obligea à arrêter la carriole.

— Vous ne voulez donc pas que je dise adieu à Marie ? s'écria-t-il.

— Marie ? demanda mon oncle.

— C'est ma fille, je l'ai emmenée de Lignières pour la louer comme *pastoure* à quelque *herbager* de l'Espinouse. Nous sommes trop de bouches affamées à la maison. J'ai neuf enfants.

— Et où est-elle, votre fille ?

— Là-bas.

Il désignait une prairie dans le sentier de l'ermitage de Notre-Dame-de-Capimont.

— Où l'on voit les chèvres ? s'informa M. Anselme Benoît.

— Oui.

Il partit comme un trait.

— Qui sait si sa fille est jolie ? demanda de but en blanc l'officier de santé.

— Monsieur le médecin, souvenez-vous de Ninette Catinel ! articula Marianne sévèrement.

— C'est une plaisanterie, dit-il, penaud. Je me moque bien de la fille du bedeau de Lignières, moi ! Devinez à qui je pense en ce moment ?

Il se pencha à l'oreille de notre vieille gouvernante ; puis, d'une voix si basse que j'eus de la peine à l'entendre :

— Pourquoi me parler de Ninette Catinel ? Si cette fille s'est noyée, vous savez bien que ce n'est pas ma faute... Je pense à M. le curé.

— A M. le curé ?

— M. Barascut ordonne qu'il achète une chèvre bonne laitière.

— Nous, une chèvre !

— M. Barascut croit que du lait, plusieurs fois par jour, opérerait très efficacement...

— Jésus-Maria ! une chèvre à présent... Elles valent peut-être beaucoup d'argent aujourd'hui, les chèvres.

— Il faut que M. le curé guérisse.

Elle alla vers mon oncle Célestin.

— J'ai bien envie de marchander une chèvre, lui dit-elle. Si nous avancions jusqu'à la prairie ?

— Une chèvre, Marianne ! Vous êtes déjà surchargée de tant de besognes !

Sauf Simonnet, tenu de garder ses mulets, nous enfilons tous le chemin creux vers Notre-Dame-de-Capimont.

VIII

C'est dans le courant du mois de mai que les grands troupeaux de chèvres et de moutons qui, en octobre, étaient descendus vers la plaine, chassés par la neige et les vents terribles des hauteurs, remontent vers la montagne redevenue hospitalière. Il faut voir, dès les premières tiédeurs du printemps, ces bandes innombrables défiler à travers nos vallées étroites, toutes luisantes de gazons et d'arbustes neufs. Un pâtre de haute taille, vêtu de la *grisaoudo*, sorte de dalmatique en toile écrue, tient la tête de la *tarrine*, pour employer le langage du pays, montrant la route; des chiens-loups, race hérissée, hargneuse, féroce, courant sur les flancs de la colonne, la maintiennent en bon ordre; des aide-bergers, des *pillards*, autre mot cévenol, ferment la marche, pressant les traînards, lançant des pierres aux chèvres gourmandes, dont la langue et l'œil guignent toujours quelque bourgeon.

A l'Espinouse, cette rocaille sombre des Cévennes, l'arrivée des *tarrines* est le signal d'un redoublement d'activité et de vie. Comme la nature endormie sous les frimas, l'homme, tapi en l'intérieur des métairies, avait sommeillé durant des jours et des jours. Mais voici l'heure venue du réveil, du travail, de la lutte acharnée pour le pain quotidien. La montagne, du reste, se fait superbe : les châtaigniers, qu'on eût pu croire morts, revivent, se décorent, s'étalent; les cours d'eau, qu'on n'entendait plus, jasent, parlent, galopent; il n'est pas jusqu'aux rochers, attristés dans l'anéantissement si poignant de l'hiver, qui n'éclatent en sou-

rires dans cette renaissance universelle du sol. Et les bergeries désertes hier, quelle animation aujourd'hui ! A la voix des montagnards qui se perdait sans réveiller d'écho, mille voix chevrotantes répondent maintenant, en haut, en bas, partout. Quelle joie, les bêtes sont revenues !

C'est dans le feu de cette surexcitation générale que les ménagères, créatures vaillantes, viennent à la foire d'Hérépian pour y louer qui des pastoures, qui des porchers, qui des faucheurs. L'homme, trop occupé, s'exterminant sur les monts, la femme est partie toute seule pour le bourg, proprette, blanche, son panier d'osier au bras, pressée, affairée, « comptant déjà dans sa pensée », comme Perrette, qu'en dehors de la fille ou du garçon qu'il faudrait prendre à gages, « un porc à s'engraisser coûterait peu de son ». Oh ! le porc, qu'en mai on achète tout petit pour dix francs, quelquefois moins, et qu'on vend en janvier deux cents francs, quelquefois plus !

Nous touchâmes à la prairie où se tient, à Hérépian, la foire aux domestiques. Il y avait là une cinquantaine de forts gaillards appuyés sur de longs bâtons, la mine grave, attendant la pratique. Parmi eux, se trouvaient des filles robustes, aux joues rondes, épanouies, les manches retroussées pour montrer leurs bras musculeux. Celles-ci étaient bien moins sérieuses que ceux-là, au milieu desquels elles semblaient prendre plaisir à se faufiler, comme pour jouer à cache-cache, avec des rires d'une révoltante immodestie.

— Eh bien ! eh bien ! cria mon oncle offusqué.

Et se tournant vers le bedeau de Lignières-sur-Graveson :

— Comment avez-vous pu laisser votre fille seule au milieu de cette jeunesse folle ?

— Pardi ! ne faut-il pas qu'elle apprenne à vivre !... Elle est timide comme un roitelet de bruyère... Ça la formera de batifoler un peu avec ces gens... Mais je

ne vois pas Marie. — Marie Galtier ! Marie Galtier ! appela-t-il.

La voix du bedeau, une voix grêle et nazillarde, une voix de bossu, se perdit dans le fracas des bêtes et des gens. Personne ne répondit.

— La coquine ! pourvu qu'elle ne soit pas retournée à Lignières ! maugréa-t-il. Ça l'amuse si peu de voir du pays et d'entrer en service !

Et, de toute la force de ses poumons :

— Marie Galtier ! Marie Galtier !

— Votre fille est là-haut, près de la source, avec le *Santi-Belli*, lui dit un passant.

— Est-ce que le Santi-Belli l'a louée, ma fille ? s'informa Thomas Galtier.

— Êtes-vous de votre pays, vous, par exemple ! répondit l'autre, persiflant.

Nous poussâmes jusqu'au bout de la prairie, tirant vers l'ermitage de Capimont. Là, de la crête de la roche nue, par une fente obstruée de mousse, sourd un mince filet d'eau claire. C'est plutôt un suintement qu'un jet. Le granit rose, fendillé, cassé par-ci par-là, a reçu tous les germes que le vent lui a apportés, les a vus naître, se développer, et les produit orgueilleusement aux yeux. Ce bloc, grâce à l'humidité entretenue par la source, s'offre comme un gigantesque bouquet. Au bas, une cuvette naturelle, creusée dans le roc, est constamment pleine, et les gouttes qui s'en échappent nourrissent des gazons drus, d'un vert presque noir. Sur ces gazons épais, nous trouvâmes douillettement assis, avec d'autres paysans vidant bouteille, Marie Galtier et l'Italien Jacopo Rusca, dit le *Santi-Belli*.

— Ah ! tu te conduis comme ça, toi ! nasilla le be-
e précipitant vers sa fille et lui décochant un
soufflet.
homas Galtier ! intervint mon oncle.
elle brute ! grommela M. Anselme Benoît avec
tion.

— Quelle brute ! répétai-je, non moins indigné.

C'est au milieu de cette bagarre que Marianne, demeurée en arrière, nous rejoignit. Elle tirait à elle une jolie chèvre noire ayant deux magnifiques taches blanches, l'une au front, l'autre au poitrail. La corde était fort lâche, et la chèvre folâtre en profitait pour se cabrer de toute sa taille, étalant l'ampleur de ses mamelles pleines et la richesse de son poil soyeux.

— Elle s'appelle *Zite*, elle a deux ans, elle a chevroté depuis trois mois à peine, nous dit notre gouvernante, enchantée de son acquisition.

Mais mon oncle n'entendait ni ne voyait rien, occupé à calmer les fureurs paternelles du bedeau.

— Savez-vous qu'avec tout ça il sonne deux heures, se lamentait le bossu, — sa bosse me faisait peur, — et qu'à quatre heures, il n'y aura plus un chat à la foire. Que faire alors ? Fraudra-t-il que je ramène cette fille à la maison, où nous continuerons à être onze, quand il y a de la pitance pour trois... M. le curé Combescure n'est plus là pour nous assister... C'est moi qui en recevrais une trempe si la Galtière me voyait reparaître avec Marie !

— Comment, votre femme vous bat ? demanda le médecin, pouffant de rire.

— Si vous connaissiez la Galtière !

Il se retourna vers sa fille, aussi immobile, aussi blanche que la tige élancée du bouleau contre lequel elle s'appuyait, au bord de la source.

— Pourquoi n'es-tu pas restée là-bas où sont les loueurs et les loueuses ?

— C'est lui, murmura-t-elle en montrant le Santi-Belli.

Jacopo Rusca fit quatre pas vers nous, et, quand nous comptions l'entendre parler pour se justifier, nous le vîmes d'abord s'incliner humblement, puis tomber aux pieds de mon oncle Célestin.

— Je vous salue, Révérendissime Père, au nom de Jésus-Christ, Notre-Seigneur...

Il se remit debout, et, nous désignant du doigt les mille objets retenus par des ficelles qui pendaient à sa ceinture rouge, aux boutons de sa veste de velours bleu, à toutes les parties de son vêtement : chapelets en cornaline, en verre, en coco, médailles de cuivre luisantes comme des sous neufs, estampes plus petites que la main, encastrées en des lamelles de laiton, statuettes de saintes en plâtre colorié :

— Je vendais ma marchandise bénite aux herbagers de la montagne, continua-t-il avec un zézaiement qui me fit perdre plus d'un mot, quand cette fille, Marie Galtier, s'est approchée de moi et m'a demandé en pleurant une médaille qui lui portât bonheur. Je lui ai donné pour rien saint Fulcran, évêque de Lodève, un saint du pays. Alors, elle a voulu savoir si saint Fulcran ferait le miracle de la reconduire à son village, qui est Lignières-sur-Graveson, et c'est en lui racontant la vie du grand saint Fulcran, qu'elle m'a suivi jusqu'à la source...

— Vous auriez mieux fait de la laisser se louer, gronda le bedeau.

— Mais puisque cette malheureuse enfant a peur de s'en aller à l'Espinouse et souhaite de retourner à la maison... Vous ignorez donc, père sans entrailles et sans cœur, poursuivit l'Italien, ses deux yeux attachés sur mon oncle, vous ignorez donc à quels dangers vous exposez votre fille? Apprenez-le, les pâtres de ce pays noir de l'Espinouse sont hardis, entreprenants aux femmes, et si vous leur livrez votre Marie, qui est pure et qui, pour son malheur, est jolie, ils n'en feront qu'une bouchée. Ces gens-là sont des loups affamés. Voilà.

— Il a raison, le Santi-Belli, il a raison ! intervint Marianne.

— Et puis, conclut Jacopo Rusca, il conviendrait peut-être de penser un peu à Notre-Seigneur du ciel, qui ne vous a pas donné des enfants pour les précipiter pieds et poings liés dans les œuvres du Démon.

Pourquoi avez-vous appelé votre fille du nom le plus beau de la terre, du nom de la Sainte-Vierge, si vous ne deviez pas veiller sur sa vertu ? Voyez-la sous cet arbre et dites-moi si elle ne ressemble pas à sainte Philomène !

Il arracha une médaille de sa ceinture.

— Regardez, Révérendissime Père, regardez !

— C'est vrai, dit mon oncle.

— C'est tout à fait vrai, répéta Marianne.

— Sainte Philomène, vierge et martyre ! cria le Santi-Belli.

— Combien la vendez-vous ? demanda notre gouvernante, séduite par l'air de douceur, les petits traits fins de la thaumaturge.

— Pour vous et la compagnie, ce sera trois sous.

— J'en prends dix ! dit mon oncle.

— Moi, une ! articula Marianne.

— Une aussi, moi ! m'écriai-je.

— Et vous, monsieur le médecin ? implora Jacopo Rusca, offrant *sa marchandise bénite* à l'officier de santé.

M. Anselme Benoît tira familièrement l'oreille au Santi-Belli. Tout à coup je saisis ces paroles qui me surprirent grandement.

— Je crois que nous t'avons un peu dérangé, drôle, et que tous les loups affamés ne sont pas dans l'Espinouse. Va au diable avec tes médailles et tes chapelets ! Je te le prédis depuis longtemps : à force d'embrasser les filles, tu finiras par embrasser les gendarmes au détour de quelque chemin.

Le Santi-Belli n'eut pas un mot ; il s'inclina respectueusement et remonta vers la source. En cet endroit, sur une pierre plate, reposait, faisant une tache blanche dans le gazon vert, une planche mince et longue, surchargée d'un monde de figurines en plâtre. Ici, saint Jacques, le bourdon de pèlerin à la main, le camail orné de coquilles aux épaules ; là, saint Fulcran, évêque de Lodève, la mitre en tête,

les bras tendus pour bénir; plus loin, un groupe: *Une fuite en Égypte*, Jésus et la Vierge sur l'âne, saint Joseph tirant la bête par la bride et décrivant des pas de géant. Chacun de ces objets, couturé de grosses bavures, badigeonné de rouge, de jaune, surtout de bleu, était assujetti à la planchette de sapin légère comme un copeau par un tenon planté à même le bois. Plus d'un tenon dressait sa pointe vide, ce qui annonçait que la journée n'avait pas été trop mauvaise pour le marchand. Quand Jacopo Rusca souleva l'étagère à moitié enfouie dans les herbes vivaces de la source, il y eut parmi nous un *oh!* d'admiration. Moi, particulièrement, j'avais été ébloui par la *Fuite en Égypte*, au long de laquelle le soleil cheminant vers les crêtes de Caroux venait de glisser un rayon d'or qui lui avait communiqué la vie. Mais l'Italien, soit qu'il fût attendu ailleurs, soit qu'il crût habile de ne pas provoquer un nouvel entretien avec M. Anselme Benoît, ne songea pas à nous proposer la plus menue pièce de son étalage. Décoré ainsi qu'une idole d'une cargaison de babioles pieuses, il se contenta une seconde fois de fléchir les genoux devant mon oncle, heureux de lui octroyer sa bénédiction; puis, sans articuler une syllabe, avec un bruit de sonnailles qui rappelait le tintement des grelots au cou des mulets à l'époque des vendanges, il s'éloigna.

Cependant, comme Marianne faisait visiter sa chèvre à M. Anselme Benoît et que l'inspection durait, mon oncle Célestin, ne se soutenant plus, s'assit sur un quartier du rocher, à deux pas de la source. Je le voyais tantôt suivre distraitement son image étique tout entière reflétée dans la vasque de la fontaine, tantôt diriger ses regards vers Marie Galtier, perpétuellement fichée en terre à l'ombre tremblotante du bouleau. Je devinais dans ses yeux, agrandis par la maladie de toute la maigreur des joues, je ne sais quel mélange d'attendrissement profond et de très

vif intérêt. Il est certain que, par son attitude modeste, son air de candeur, une sorte de rayonnement douloureux qui s'échappait de toute sa personne, la fille du bedeau de Lignières-sur-Graveson était bien faite pour inspirer ces divers sentiments. En dépit de ses formes grêles, qu'allongeaient encore des vêtements serrés à la taille, Marie Galtier paraissait avoir vingt ans. Elle était élancée, avec un visage ovale très pâle. Autant qu'en forçant mes souvenirs, je puis rétablir l'ensemble de ses traits à cette première rencontre, son nez était un peu fort et sa bouche un peu grande ; mais ses yeux, bien que trop ronds, avaient une merveilleuse beauté. Non, jamais je ne vis à personne un bleu de cette nuance adorable. Ce n'était ni le bleu redoutable de l'acier qui dénonce la violence du caractère, ni ce bleu céleste qui promet tant de soumissions, tant de faiblesses à l'amour ; c'était un bleu particulier qui n'appelait ni ne repoussait les tendres avances, quelque chose de paisible et de doux, avec cette vague expression farouche ordinaire à certains animaux inoffensifs, au chevreau, à la brebis dans leurs plus jeunes ans. Phénomène bizarre, quand il s'agit d'une créature humaine ! du front très large, poli comme le marbre, de Marie Galtier ne se dégageait nulle pensée. Qu'éprouvait-elle en ce moment ? Nous savons qu'il lui en coûtait de s'en aller en qualité de pastoure à l'Espinouse ou ailleurs, et sa face impassible n'exprimait pas le moindre regret. Nous savons qu'elle eût voulu retourner au hameau natal, et ses yeux froids ne trahissaient pas le moindre désir. L'oppression de parents brutaux, la misère, ce fléau qui amoindrit toute vie, avaient-elles, dans quelque lutte obscure et lente, dépouillé cette paysanne de la conscience d'elle-même, des moyens de traduire au dehors sa personnalité morale ? ou bien est-il aux champs des êtres que l'hérédité a si intimement liés à la nature, qu'il faudrait les confondre avec les arbres, les troupeaux qui les entou-

rent, parmi lesquels ils naissent, se dépensent, meurent sans avoir vécu ?

Mon oncle réfléchissait toujours. Thomas Galtier tira sa fille par la manche.

— Viens ! lui dit-il.

Marie ne résista pas. Elle sortit de son immobilité de statue et suivit son père.

— Où allez-vous ? demanda mon oncle.

— Je ne puis attendre que le monde soit parti pour la louer, répondit le bedeau.

— Marianne ! appela mon oncle.

La gouvernante accourut.

— Il nous faudra bien quelqu'un, à la cure, pour soigner la chèvre, n'est-il pas vrai ? lui demanda-t-il.

— Ce sera bien cher, quelqu'un !

— Galtier, voulez-vous me louer votre fille ?

— Certes ! monsieur le curé...

— Combien ?

— Vingt écus l'an.

— Va pour vingt écus.

— Des écus de trois francs, je pense ? observa Marianne.

— Oui, oui, dit le bedeau en se frottant les mains.

Nous quittons la prairie, la source de Capimont et nous rejoignons Simonnet Garidel, qui s'impatiente, droit comme un pieu, devant sa charrette et ses mulets.

IX

M. Anselme Benoît nous quitta à Hérépian. Il avait bien promis de nous accompagner jusqu'à notre

nouvelle paroisse, mais ses malades, une affaire urgente du côté de Saint-Gervais, l'obligeaient à battre en retraite. Du reste, il ne tarderait pas à pousser une pointe jusqu'à Lignières-sur-Graveson. Les adieux furent des plus pénibles du côté de mon oncle, très affectionné à ce rustaud, comblé par lui de toutes les façons. Marianne, qui n'avait jamais beaucoup aimé l'officier de santé, lui reprochant de se montrer plus attentif aux filles qu'à ses pratiques, parut assez indifférente à son salut. Pour moi, je me serais passé de la caresse dont il jugea à propos de me gratifier : un pincement brutal de ma joue droite, qu'il pressa entre le pouce et l'index à me la déchirer.

Comme désormais on ne devait plus s'arrêter qu'à Lignières, on se préoccupa, avant de se remettre en route, d'installer commodément mon oncle Célestin sur le devant de la charrette. On avait bien laissé une place à cet endroit lors du chargement du mobilier ; mais quand, après la bénédiction au calvaire des Aires, mon oncle s'était laissé hisser jusqu'à ce trou par les bras robustes de M. Anselme Benoît, il ne s'y était maintenu que très difficilement jusqu'au passage du pont. les quatre pieds d'une chaise lui labourant les côtes à chaque cahot de la route et le condamnant à garder la tête constamment penchée. Simonnet et moi, nous délions deux ou trois cordes, refoulons le buffet, et tout est dit. Malheureusement, dans un effort trop brusque pour rejeter sur l'arrière de la carriole le couvercle de notre pétrin, il se produit un cliquetis qui me remplit d'épouvante.

— Ciel ! les porcelaines de M. l'abbé Combescure, cria Marianne. — Passe-moi le panier, Simonnet.

Alors, sur les bords de la route, au milieu des passants, notre gouvernante ouvrit le panier et en retira une à une toutes les pièces de l'incomparable cabaret de M. l'abbé Combescure. Il est incontestable que mon

oncle revoyait ces chers objets avec plaisir, car ses yeux, noyés de larmes tout à l'heure à l'éloignement de M. Anselme Benoît, retrouvaient leur limpidité et souriaient. Rien de cassé.

Aidé par Simonnet, par Marianne, par moi, — je relevais la queue de sa soutane où il aurait pu s'entraver, — mon oncle monta sur la charrette et occupa l'endroit choisi que nous venions de lui arranger.

— Eh bien ! mais qu'est devenue ma chèvre ? demanda Marianne, comme Simonnet incitait les mulets.

— Là-bas ! répondit Marie Galtier, désignant, sur la route de Béziers, la porte grande ouverte de l'auberge du *Soleil-d'Or*.

Et, sans en avoir reçu l'ordre, elle s'élança. Mais quand on croyait qu'elle allait délier Zite, attachée à un anneau rivé au mur, la jeune paysanne passa devant elle indifférente, et, franchissant quatre marches, disparut dans l'hôtellerie.

— Que signifie ?... murmura mon oncle surpris.

Au même instant, sur l'esplanade du perron du *Soleil d'Or*, reparut Marie Galtier, tirant son père par le bras. Derrière celui-ci, se bousculaient deux hommes qui avaient l'air fort peu solides sur leurs jambes, le santi-belli Jacopo Rusca et un autre personnage connu dix lieues à la ronde, Barthélemy Pigassou, ermite de Saint-Raphaël, dans le bois du Cros.

Mais, avant de nous engager plus loin dans ces impressions et souvenirs du pays natal, qu'on nous permette quelques réflexions. Elles ne seront pas inutiles à l'intelligence de ce récit.

Pour les populations méridionales, particulièrement pour celles de nos montagnes, la religion est un spectacle, et c'est un spectacle joyeux. L'histoire, le crucifix à la main, a eu beau, avec Simon de Montfort et saint Dominique, *ravager gens, terres et châteaux*, selon les mots d'un chroniqueur, tous les attentats,

toutes les aventures, sont passés sur nos têtes, et nous sommes demeurés des hommes de bon sens pour maudire les assassins, et des hommes de gai savoir pour rire des convertisseurs. Nulle contrée ne porte une plus forte empreinte des batailles livrées pour la conscience libre que notre contrée cévenole ; en aucun endroit du monde, le fer et le feu ne furent employés avec plus de rage pour conquérir la créature humaine à Dieu, et nulle part on n'y a moins réussi. C'est le châtiment des entreprises criminelles d'aller juste contre le but qu'elles se proposaient. Nos montagnards sont restés ce que les Romains les ont connus, énergiques, sobres, railleurs. Certes, nous avons des processions à tout bout de champ, et les corporations, les congrégations dévotes abondent. Mais une chose remarquable, c'est de constater combien ces réunions manquent du recueillement, de la tenue qui leur communiquerait un caractère religieux. On prie peut-être, mais assurément on se divertit.

A Bédarieux, petite ville de dix mille âmes à peine, sans parler des confréries du Saint-Rosaire, de Sainte-Philomène, de Saint-Joseph, de la Bonne-Mort, on comptait, il y a peu d'années encore, quantité de sociétés laïques sous la présidence du curé-doyen : Pénitents bleus, Pénitents blancs, Association pieuse des Aînés, Association non moins pieuse des Cadets. Il fallait voir, quand une fête faisait sortir ces divers groupes de leurs salles respectives pour s'acheminer vers les chapelles éparpillées sur nos pics, quels drapeaux énormes, rouges, jaunes, bleus ! quelles bannières bossuées de broderies épaisses représentant le saint patron ou la sainte patronne de la confrérie, au milieu d'un ciel étoilé ! quelles croix en argent, aux longs manches peinturlurés, écrasant les porteurs de leur poids trop lourd ! et puis, au milieu des litanies qui vont leur train, quels bruissements de conversations particulières, souvent quels éclats de rire, parfois quels rudes coups assénés ! Toujours le spectacle.

Mais parmi ces associations turbulentes, batailleuses, jalouses les unes des autres, plus amoureuses de franches lippées sur les gazons frais autour des chapelles votives que d'invocations au saint patron, une, fort ancienne celle-là, se distingue par des caractères particuliers. C'est la confrérie des Frères libres de Saint-François. Tandis que les Pénitents blancs, les Pénitents bleus ne sont autorisés à endosser leur costume, *le sac*, qu'aux funérailles d'un confrère ou dans des cérémonies déterminées, les Frères libres de Saint-François, par une tolérance de l'autorité diocésaine, que les mœurs de notre Midi, demeuré païen dans la pompe catholique, expliquent, jouissent du privilège de ne dépouiller jamais l'habit ecclésiastique dont on les a une fois gratifiés. Les processions servant de prétexte à de gargantualesques pique-niques, à Notre-Dame-de-Capimont aux bords des sources vives, à Saint-Michel-des-Aires à l'ombre noire des châtaigniers, il n'est pas de crête, et les Cévennes en sont hérissées comme une scie est hérissée de dents, qui ne soit embellie de son ermitage et de son ermite, lequel est affilié à la confrérie des Frères de Saint-François. Ce Frère, affublé tantôt d'une bure de capucin, présent d'un riche pèlerin, tantôt d'une vieille soutane, cadeau d'un desservant du voisinage, n'a aucune sorte de caractère sacré. Il est laïque, absolument laïque. Une fantaisie passagère, un négoce embarrassé, des lubies religieuses étranges, la paresse surtout, jettent chaque jour plus d'un de nos paysans, voire de nos citadins, dans la confrérie des Frères *libres* de Saint-François. On est si *libre* en cette benoîte confrérie ! Comment, en effet, n'aurait-on pas la vocation, quand il s'agit seulement de tenir propre l'ermitage et de balayer la chapelle quatre ou cinq fois l'an, la veille des processions ? Puis c'est un ordre mendiant, cet ordre mirifique ! et quelles délices, un petit ânon entre les jambes, de descendre

de la montagne pour aller aux quêtes, aux plantureuses quêtes des victuailles dont regorge le pays ! — Sommes-nous en hiver ? Voici venir le moment de la grande tuerie des cochons dans les ménages ; et les âmes charitables ne refuseront pas au Frère qui prie pour elles jusqu'à fin de salive, un quartier de jambon avec le sel pour le mettre en état, un pli de saucisse, une andouillette, un boudin. — Est-ce le printemps ? Voici l'heure où, les froids ayant passé sur les tonneaux pleins de la dernière récolte, on va goûter le vin nouveau ; et qui oserait ne pas vider son broc de quelques litres dans l'outre de peau de bouc du pauvre ermite quêteur ? — L'été, il a le blé, les amandes, le miel ; l'automne, les châtaignes, les raisins et toute espèce de fruits. Quant aux pièces blanches, elles sont des quatre saisons, et le Frère libre de Saint-François, humble, pénitent, ne ferme la main ni aux sous ni aux deniers.

Ces voyages, à bride très lâche, à travers une contrée pittoresque, parmi des populations gouailleuses, aimables, indulgentes, généreuses, ont un irrésistible attrait pour nos ermites cévenols. Malheureusement, cette sorte de vagabondage, où les libations à verre pleurant, les caquets salés, remplacent trop souvent les méditations pieuses et les oraisons jaculatoires, où le saint homme libre traverse plus d'auberges que d'églises, le déprave vite et met en lambeaux sa vocation. Après quelques années de courses à gueule que veux-tu, l'ermite, que rien ne préserve des chutes, ni l'onction sainte qui aide tant à la dignité du prêtre, ni la hiérarchie, cette gaîne terrible, ni la culture de l'esprit qui pousse à la fierté, roule à toutes les ignominies. Barthélemy Pigassou était le plus bas tombé des ermites de la montagne. On l'avait connu sobre, rangé, même pieux, jaloux de son ermitage et de sa chapelle de Saint-Raphaël, où tout reluisait *comme la prunelle de son œil*. Mais depuis qu'il avait fait la connaissance de Jacopo Rusca et autres gens de même

farine, il avait glissé d'échelon en échelon au dernier degré de l'avilissement et de la honte. Les *Santi-Belli* l'avaient perdu, irrémédiablement perdu.

Que sont les *Santi-Belli ?*

Ces fêtes perpétuelles qui, à certaines dates fixes, poussent nos montagnards à aller s'ébattre sur l'herbe, à l'abri de quelque haute muraille, reste d'un château-fort de la guerre des Albigeois, aujourd'hui converti en chapelle, ces fêtes perpétuelles ont donné naissance à une industrie des plus singulières : l'industrie des médailles, des statuettes de saintes et de saints. Ce commerce, fort lucratif aux Cévennes, malgré les jalousies des Frères libres de Saint-François, très âpres au gain, y est demeuré le monopole presque exclusif des Italiens. De robustes gaillards, hardis, bien découplés pour la plupart, venus des environs de Livourne, de Gênes, de Turin, parcourent nos foires, se mêlent à nos processions, pénètrent dans nos presbytères, dans nos églises, et vendent de véritables cargaisons de menus objets pieux. — « Les beaux saints ! les beaux saints ! *Santi belli ! belli !* » entend-on crier au milieu de nos réjouissances publiques. — C'est de ce cri, proféré sur les routes, les promenades, à la porte de nos sanctuaires, que ces étrangers tirent leur nom. Rarement, sauf pour les habitués qui s'obstinent à parcourir le même rayon, on sait comment ils s'appellent. Ce sont des *Santi-Belli*. Cela suffit.

Jacopo Rusca était connu dans toute l'étendue des Cévennes méridionales. Différant en cela de ses compatriotes, qui d'intervalle en intervalle retournent visiter le pays natal, depuis plus de vingt ans, lui, n'avait pas repassé les Alpes. Sous sa planchette, décorée de temps à autre d'un sujet nouveau, ses cheveux, d'abord d'un noir bleuâtre, s'étaient peu à peu piqués de fils d'argent, et sa barbe épaisse avait fini par se mettre d'accord avec ses cheveux. Mais il faut en convenir, en dépit de deux rides profondes comme

des sillons, lui descendant du nez, long et fin, aux coins de la bouche, cet Italien, par une richesse foncière de l'organisme, avait conservé un grand air de jeunesse. Il était droit et haut comme un peuplier, dégagé de la taille, et touchait, au moment où nous le rencontrons, à la quarantaine sans qu'aucune dépression dans le masque, aucune déviation dans la machine annonçassent cet âge dangereux où les faiblesses de structure du chétif édifice humain commencent à se trahir, où apparaissent pour la première fois à fleur de peau les symptômes redoutables de l'écroulement. Et puis quel œil noir sous le buisson des sourcils ! quelles dents éclatantes entre des lèvres charnues, sensuelles, d'un rouge presque sanguinolent ! Sa voix forte, bien timbrée, une voix de basse chantante, aux ondes aussi sonores que souples, détaillait, dans les chapelles, le latin des psaumes avec un éclat chaud, des vibrations enthousiastes qui, en lui méritant dès les premiers jours l'admiration de nos Cévenols, surtout de nos Cévenoles, lui avait attiré la sympathie du clergé, « heureux et fier — je cite les propres paroles de mon oncle Célestin — d'entendre louer le Seigneur par un organe digne de lui ».

Mon Dieu, cette médaille représentant le Santi-Belli avec un profil aussi pur, une attitude aussi religieuse que les profils et les attitudes des saints dont il propageait les images, a peut-être bien son revers. Mais à quoi bon tendre l'oreille aux bruits qui couraient sur lui ? Ne médisait-on pas, lorsqu'on affirmait qu'il préférait les repas plantureux dans les auberges, avec les Frères libres de Saint-François, aux messes entendues, aux vêpres et aux complies chantées ? Ne calomniait-on pas, lorsqu'on répétait que Jacopo Ruco [illegible]

mire, par un mari dont il [illegible]
près, pour se débarrasser d[illegible]
couteau et, à la suite de ce[illegible]
par la cour d'assises, qui l'a[illegible]

de prison ? Une chose certaine, c'est que mon oncle n'accordait nulle créance à ces propos malveillants, et qu'un jour, aux Aires, ayant poussé la hardiesse jusqu'à demander compte à Jacopo Rusca de sa longue absence de nos foires et de nos processions, il s'en rapporta d'une manière absolue au récit fort simple du Santi-Belli, affirmant, jurant avoir passé trois ans en Italie auprès de sa mère malade, — on pouvait écrire à Radovo, près de Milan, — et n'être rentré en France qu'une fois sa mère enterrée. Le bon fils !...

X

Au bas du perron de l'auberge, Thomas Galtier, se redressant d'un mouvement brusque, glissa des mains de sa fille et alla s'accrocher au bras gauche du Santi-Belli. Celui-ci avait déjà fort à faire pour empêcher Barthélemy Pigassou de rouler dans le ruisseau. Néanmoins, à la nouvelle charge qui lui incombait, Jacopo Rusca, solide sur ses jarrets, ne broncha pas.

— D'aplomb ! cria-t-il de sa voix magnifiquement étoffée.

Plantant debout et le bedeau et l'ermite, qui s'effondraient, il décrivit des bordées à travers la poussière de la route et les remorqua jusqu'à nous.

— Vous voyez, Révérendissime Père, vous voyez !... dit-il à mon oncle, d'un air contrit, affligé.

— Boire... boire... baritonna Barthélemy Pigassou.

— Moi, bredouilla Galtier, je contais comme ça que j'ai neuf enfants à la maison et que...

— Vous, je vous ordonne de vous taire ! articula mon oncle, irrité et navré tout ensemble du spectacle que lui offraient l'ermite de Saint-Raphaël et le bedeau de Lignières, tous deux, dans une certaine mesure, attachés au service de Dieu.

Enfin on se remet en marche, et nous arrivons aux bords de la Mare.

En 1846, le pont très spacieux que l'on a jeté depuis sur cette rivière n'existait pas encore. A cette époque, les charrettes, les voitures traversaient la Mare avec de l'eau jusqu'aux brancards. Quant aux piétons en procession vers Notre-Dame-de-Capimont, ils s'engageaient sur une longue file de planches branlantes que des chevalets fixés dans le sable maintenaient à la hauteur de deux mètres au-dessous du courant. La traversée eut lieu sans encombre, et nous arrivâmes tous sains et saufs sur l'autre rive, même Thomas Galtier et Barthélemy Pigassou, que le Santi-Belli ne soutenait plus et dont la rivière, en dépit de leurs zigzags ridicules sur les planches, ne voulut pas absolument.

— Alors, vous accompagnez le Frère? demanda mon oncle, se tournant vers Jacopo Rusca.

— Moi, voyez-vous, Révérendissime Père, je cherche à faire le plus de bien possible au prochain. Je ne suis qu'un misérable marchand de choses du bon Dieu, mais tout de même j'essaie de vous ressembler, car vous êtes un saint...

— Rusca !

— Vous avez raison, Santi-Belli : M. le curé est un saint comme il n'en existe pas beaucoup en ce bas monde.

— Vous aussi, Marianne !...

Le pauvre homme, imbu de l'idée que l'orgueil est le plus gros des péchés, avait craint de se laisser induire en tentation, et, cette crainte lui portant à la face ce qui lui restait de sang, il était devenu rouge comme un véritable charbon de l'enfer, puis

il avait éprouvé des picotements à la gorge et s'était pris à tousser.

On fit une halte de cinq minutes.

Durant ce moment très court, se passa une scène de scandale qui nous affligea tous, excepté par exemple cet affreux bossu de Thomas Galtier, assez impudent pour rire, quand plus d'un d'entre nous, mon oncle Célestin particulièrement, avait envie de pleurer. C'est à ne pas y croire! l'ermite Barthélemy Pigassou, sans provocation d'aucune sorte, se mit tout à coup à chanter. Si encore il eût entonné un cantique de sa voix forte, quoique rauque et avinée! Point du tout, hélas! Ce furent des mots abominables, des expressions obscènes dont le sens m'échappait un peu; mais ce que j'en devinais à peu près, me faisait dresser les cheveux. Je me rappelle les premiers couplets de cette épouvantable grivoiserie rimée :

« Un bon ermite
Ne doit aimer
Que sa marmite
Et son cellier.

Mais si fillette,
La jambe en train,
Veut qu'à la fête,
Il danse un brin,

Il n'est prébende,
Il n'est bourdon,
Qui lui défende
Le rigodon..... »

— Frère Pigassou ! suppliait mon oncle.

Mais lui, qui se croyait drôle, sourd à tout ce qui n'était pas sa chanson de graisse et de crapule, allait d'un couplet au couplet suivant avec la même aisance, la même facilité que s'il se fût agi, aux vêpres ou aux complies, de sauter d'un verset de psaume à un autre verset. Et comprenez-vous ça? pas la moindre dé-

faillance de mémoire. Il nous fallut ouïr le long récit des jeux fort peu innocents auxquels une oisiveté malsaine, un vagabondage plein de hasards, la brutalité des mœurs campagnardes, que les Frères libres de Saint-François n'ont pas dépouillée pour avoir changé d'habit, livrent nos ermites cévenols. Quelles liesses à l'ermitage ! quelles ripailles dans les auberges ! quels ravages amoureux dans les métairies !

— Croyez-moi, monsieur le curé, dit Simonnet, remettant la carriole en marche et suivant de l'œil Rusca et Pigassou qui s'éloignaient, ces ermites et ces Santi-Belli, c'est du mauvais monde. Ne vous y fiez trop. Oh ! puisqu'on le répète partout, peut-être Adon Labarie, frère de Notre-Dame-de-Nize, est-il un brave homme ; mais, j'en suis sûr et certain, ni le frère Agricol Lambertier, ermite de Saint-Pantaléon de Boubals, ni le frère Gratien Pastourel, ermite de Saint-Sauveur de Camplong, ne sont des saints, et gardez-vous de leur donner le bon Dieu sans confession. — Hardi, vous autres ! conclut-il, interpellant ses mulets.

Mon oncle tira sa grosse montre du trou.

— Il est trois heures, dit-il.

Incontinent il fit le signe de la croix, se toucha les lèvres du pouce, murmurant l'*Aperi os meum*, retira des profondeurs de ses poches un mignon livret à tranche dorée, dont la reliure disparaissait dans une housse de mérinos noir confectionnée par Marianne, et commença à mi-voix la lecture de son bréviaire.

Enfin, après tant d'ennuis, nous allions tranquilles à travers la route qui se désemplissait peu à peu. Les mille sentiers qui, du grand chemin serpentent à droite vers le bois du Cros, à gauche vers les collines de Canals, nous enlevaient du monde à chaque pas. J'étais ravi de ne plus nous sentir noyés dans le flot des villageois de Villemagne, de Nissergues, de Clairac, empêtrés de chèvres, de moutons, d'ânes, de truies traînant la meute grouinante de leurs cochon-

nets. Libre de mes allures désormais, j'abandonnai les brancards de la charrette, à côté desquels je cheminais, prenant plaisir à tenir les longues guides des mulets, à les encourager avec Simonnet, et je me lançai en avant. Je rejoignis Marie Galtier, qui, très sauvage, depuis Hérépian tirait sans cesse loin de nous.

— Eh bien, toi, lui dis-je, pourquoi vas-tu si vite ?

Elle tourna vers moi ses yeux bleus, immenses comme toute l'eau de la source de Capimont.

— Tu es donc bien pressée ? insistai-je.

— Oui, répondit-elle d'une voix plus fine que le tintement de la sonnette d'argent, agitée par le petit Pierre Sureau ou par moi, en l'église des Aires, au moment sacré de l'Élévation.

— Et pourquoi es-tu si pressée ?

— Je ne sais pas, monsieur le neveu.

— *Monsieur le neveu !* m'écriai-je, en éclatant de rire, tu m'appelles *Monsieur le neveu !*

— Vous êtes le neveu de M. le curé...

— Ah ! pour ça, c'est vrai, dis-je, me rengorgeant et tâchant de ne pas trouver trop extraordinaire et le grand *Vous* et le grand *Monsieur* dont on m'honorait.

Marie redoubla le pas.

— Tu crois donc que je ne suis pas capable de te suivre ? repris-je un peu fâché. Veux-tu que nous essayons de courir, pour voir celui de nous deux qui ira le plus vite ?

Elle, me montrant la chevrette de Marianne :

— Il faut que je la garde.

— Mais lâche-lui la corde, elle s'amusera à galopper avec nous.

Encore une fois elle me considéra ; puis demeura muette.

— Es-tu sotte vraiment de m'examiner comme une bête curieuse... Allons !

Et je pris du champ.

Quand, après cent enjambées folles, je me retournai

croyant découvrir Marie Galtier sur mes talons, je l'aperçus là-bas, non loin de la carriole, toujours la cordelette de Zite à la main. Essoufflé, je m'assis sur un tas de gravier au bord de la route et je l'attendis. Elle passa sans me voir. Vraiment cette fille de Lignières-sur-Graveson était bien étonnante. Quelle indifférence ! Irrésistiblement je m'encourus après elle. Elle ne pressa ni ne ralentit le pas à mon approche. Je remarquai qu'elle marchait pieds nus. Ses souliers à grosse semelle, dont le soleil allumait les rangées de clous comme des diamants, pendaient au long de son dos, retenus par une ficelle. Qui sait si elle n'avait pas refusé la partie que je lui proposais par crainte de se blesser ? Je n'en doutai nullement lorsque, malgré que j'en eusse, tout en elle sollicitant mon attention, j'observai combien ses pieds étaient petits. Un hasard peut-être contribua-t-il à exagérer cette petitesse dans mon esprit : une femme, jupes retroussées jusqu'aux genoux, au même instant, marquait dans la poussière blanche d'énormes traces béantes, quand Marie Galtier n'y marquait rien ou à peu près rien.

— Tu es aussi légère qu'un oiseau, toi, lui dis-je.

Elle n'eut pas l'air de m'entendre.

— Tu es donc sourde ? lui criai-je.

Et, comme je le faisais dix fois par jour à Marianne, s'entêtant à ne pas répondre à mes questions, je lui tirai la robe fortement. L'étoffe usée jusqu'à la trame céda, et une déchirure apparut.

— Pardon, Marie Galtier, pardon, balbutiai-je, penaud.

Elle me tendit la corde de la chèvre, rejoignit avec une épingle prise à son corsage les deux lèvres de la plaie faite à son vêtement si pauvre, reprit la corde, n'eut pas un mot et se remit en marche comme devant. Pour moi, bien qu'estomaqué dans le fond, les façons de cette paysanne de Lignières, si dédaigneuse, si hautaine, me révoltaient, et je l'eusse volontiers soufletée ainsi que son père l'avait osé dans la prai-

rie d'Hérépian. Je me contins, et me rabattis vers les miens. En ce moment, mon oncle, son bréviaire sur les genoux, l'index de la main droite passé entre les pages, récitait par cœur ce verset du psalmiste :

« *A facie Domini mota est terra, a facie Dei Jacob.* »

Bientôt je démêlai à l'horizon, dans les brumes printanières, les toits confus de Bédarieux. Quelques tours de roue, et je vis distinctement le clocher de Saint-Alexandre, puis les clochetons très bas de Saint-Louis. Au-dessus des lignes enchevêtrées des maisons, des usines, les lignes du roc de Philip, du roc Rouge, du roc de Tantajo émergèrent franches, nettes, touchées par des rayons qui en détaillaient les pittoresques accidents. Oh ! ma jolie ville natale, quels tressaillements à tes aspects si connus !

Galtier ayant déclaré que, si nous nous arrêtions, il ferait *noire nuit* quand nous serions rendus à la paroisse, mon oncle, à mon grand crève-cœur, ordonna de passer outre sans une minute de halte, et nous poursuivîmes en droiture vers Lignières-sur-Graveson.

Cependant mon estomac commençait à battre la chamade. Le matin, vers les dix heures, avant de quitter les Aires, j'avais mangé un restant d'agneau rôti de la veille, et comme mon oncle, trop bouleversé par le départ, refusait son racahout, je l'avais lampé d'un tour de langue avidement. Ah ! le racahout de mon oncle Célestin, fabriqué par Marianne sur une ordonnance de M. le docteur Barascut, de Bédarieux, avec de la fécule, du chocolat passé au tamis, du sucre pilé, du salep, *cette drogue si chère !...* Mais agneau et racahout étaient loin après une marche forcée de plusieurs heures, et je sentais mes dents s'allonger à vue d'œil vers toute victuaille qu'on voudrait m'offrir.

— Est-ce que tu es fatigué ? me demanda mon oncle.

— Non certes ! répondis-je.

— Peut-être notre enfant a-t-il faim ? intervint Marianne.

Nous étions entre les deux villages du Mas-Blanc et de Latour, dont nous apercevions les maisonnettes, les fabriques de drap de l'un et de l'autre côté de l'Orb. En face de nous s'étendait, de la route à la rivière, la magnifique prairie de M. Martel-Laprade, célèbre dans tout le pays par sa splendide plantation de peupliers, les plus beaux arbres de la vallée. Mon oncle fit arrêter la charrette et en descendit. Il paraissait joyeux. Du reste, il était ainsi toutes les fois qu'il venait de prier. Comme quelqu'un sortant de l'audience d'un grand personnage qui n'aurait rien su lui refuser, cent fois, après la messe, le bréviaire, la simple prière du soir, n'avais-je pas entendu mon oncle Célestin s'écrier, la face épanouie :

« O Marianne, si vous saviez combien le Seigneur a été bon pour moi ! »

D'une enjambée très hardie, si l'on songe à sa respiration si brève, il franchit le fossé entre le chemin et la prairie, et nous attira sous les hauts peupliers, dont les ombres, grandies par les rayons du couchant, s'allongeaient démesurées sur l'herbe et sur l'eau avec des sveltesses, des dentelures, des ajourements de clochers. Quel repas délicieux et charmant ! Si seulement nous avions eu du feu pour faire une omelette avec les œufs de la Margouette ! Nous nous contentâmes de mordre au jambon salé, à la saucisse. Cette saucisse crue de Margal, qu'en janvier on presse à tour de bras dans la tripe, qu'on laisse sécher aux poutrelles du plafond, qu'on mange à Pâques toute crue et aussi ferme que le saucisson ! J'en demandai trois fois à Marianne. Je fis honneur également à un pot de grattons que Jean Maniglier, autrement dit *Braguibus*, avait glissé entre deux étagères de la bibliothèque. Où diable frère Braguibus avait-il quêté de si succulents grattons ? C'était à s'en lécher les

pouces et les babines jusqu'à demain. Le vin faillit nous manquer. Mon Dieu ! la privation n'eût pas été grande pour mon oncle, pour Marianne, pour moi. Mais Thomas Galtier, Simonnet Garidel, peut-être Marie Galtier !.. Mon oncle, qui s'était contenté, lui, d'une écuelle de lait crémeux et tiède, trait à la minute de sa chèvre, ennuyé de nous voir souffrir la soif, bien que la rivière coulât à nos pieds invitante et claire comme le cristal, retourna vers la carriole, et, avant que Marianne, alarmée, eût pu l'en empêcher, il tirait de la paille deux bouteilles et revenait en courant vers nous.

— C'est le vin de la messe, monsieur le curé, c'est le vin de la messe ! criait la gouvernante avec des gestes désespérés, des moulinets bizarres de son bâton.

Quand nous traversâmes Latour, nous étions fort gais. Moi particulièrement, je jabotais à tour de langue avec Marie Galtier, devenue, depuis la dînette dans la prairie de M. Martel-Laprade, moins farouche et moins glacée.

— Quelle est cette chapelle, à droite, au milieu de cette terre et de ces rochers tout rouges ? lui demandai-je.

— Saint-Pantaléon, de Boubals.

— L'ermitage du frère Agricol Lambertier ?

— Oui, monsieur le neveu.

— Et ces maisons, toujours à droite, presque au bord de l'eau, tu les connais ?

— C'est Caunas.

— Tu sais tout le pays par cœur ?

— C'est mon pays.

— Tu aimes mieux être ici qu'à l'Espinouse, n'est-il pas vrai ?

— Je connais ici, je ne connais pas l'Espinouse. Une fois, je suis allée à Grangelourde, dans l'Escandorgue, où mon oncle Germain est berger, mais je suis retournée chez nous...

— Mon oncle a été bien bon pour toi.

— Oui, monsieur le neveu. Aussi vous verrez comme je soignerai la chèvre de la cure... Moi, j'aime Lignières-sur-Graveson, rien que Lignières-sur-Graveson... Il est beau, allez, mon pays !

La nuit tombait douce, claire, parfumée par la nature en travail. Le soleil avait été vif, et dans l'air flottaient les essences capiteuses des bourgeons restés longtemps ouverts. Des bouffées chaudes de sève traversaient l'espace, et on sentait pleuvoir comme des germes légers. Le pollen, cette fécondation éternelle, volait par couches épaisses, appelant tout être à la résurrection, à la vie. La haute vallée de l'Orb, dans le silence sublime où elle entrait peu à peu, après les bruits, les retentissements, le spectacle aveuglant du jour, revêtait un caractère quasi-divin. Dans la griserie de mon cerveau, alourdi tout ensemble et par la fatigue et par le printemps, les forêts de châtaigniers qui bordent la route m'apparaissaient tantôt comme des cathédrales envahies par un peuple de fidèles, tantôt — j'avais commencé dernièrement la *Mythologie* — comme des bois sacrés d'où s'échappaient les centaures et les déesses courant à des rendez-vous de chasse avec les dieux.

— Nous arrivons, cria Thomas Galtier.

LIVRE DEUXIEME

LIGNIÈRES-SUR-GRAVESON

I

Le ays triste et nu ! Dieu ! quelle différence avec les Aires ! Là-bas, le long de l'Orb, se déployaient d'abord des oseraies immenses, au feuillage floconneux, blanchâtre par endroits, plus loin d'un vert tendre, aussi transparent que l'eau de la rivière dont le courant se trouvait en quelque sorte élargi ; puis riait le village, tout frais parmi ses jardinets herbus ; enfin, c'étaient les antiques châtaigneraies, aux troncs énormes, aux rameaux étalés, noires d'ombre, de frondaisons accumulées, de pelons mûrissants, du milieu desquelles, vers le haut, jaillissait la gigantesque muraille de l'ermitage de Saint-Michel, d'un blanc de craie, avec des meurtrières regardant la vallée comme des yeux. Ici, sur les bords du Graveson, des rochers partout, des rochers aussi loin que s'étendait la vue. Les rares maisonnettes de Lignières, enfouies au milieu d'éboulements rocheux, paraissaient à peine, et il fallait se casser le nez aux portes des habitations pour les voir. A tant de pierrailles roulant sous les pieds, on aurait pu croire qu'un plateau granitique, dont au loin on discernait la crête déchiquetée, ravagé par les vents, ébranlé par quelque secousse intérieure du sol, où se découvraient des fragments de lave, avait vomi sur Lignières ses graviers, ses cendres, ses scories.

Notre nouvelle paroisse n'avait qu'une rue, obstruée de blocs qui la condamnaient à d'incessants

détours. Elle partait du Graveson et remontait le long d'un étroit ruisseau qui s'appelle le Berlou. Vraiment le Berlou était bien le plus joli, le plus clairet ruisseau du monde. Et puis quel ravissant tapage il faisait dans la solitude de ce paysage désolé, tenu de cabrioler en mille cascatelles, depuis les monts de l'Escandorgue dont il sourdait mince comme un fil, jusqu'au Graveson où il arrivait grossi d'une multitude de petits affluents accourus à son appel joyeux !... C'est au confluent même du Graveson et du Berlou, quand on a dépassé les dernières masures du village, et de l'autre côté du ruisseau, que se profile la longue muraille du *Prieuré*, comme on appelle la cure dans ce pays. Cette muraille, percée de plus de cent fenêtres, est surmontée d'un lourd entablement en pierre brute, sans le moindre ornement architectural. La seule décoration que l'œil découvre sur cette surface nue, dont le mortier s'exfolie par places, est une mitre à pointes vives, aux fanons ingénieusement enroulés. Cette mitre, noircie par le temps, est sculptée dans une pose inclinée au-dessus de la porte d'entrée, large baie trapue, à plein cintre. Les jambages solides de cette ouverture, veufs de tout chapiteau, semblaient plutôt faits pour donner accès en l'intérieur d'une forteresse qu'en l'intérieur d'un couvent.

Le Prieuré de Lignières-sur-Graveson était un monastère dépendant de la grande abbaye de Bénédictins de Joncels, à quelques kilomètres dans la montagne, sur les confins des anciens diocèses de Lodève et de Béziers. Le cardinal de Beausset fut le dernier abbé commandataire de Joncels... On devine si nous nous trouvâmes à l'aise dans cette ruine. Vraiment nous eûmes peur devant ces corridors interminables, sur lesquels ouvraient des cellules, duis des cellules, toujours des cellules. Si ces chambrettes alignées avaient eu des portes et des volets ! Par malheur, la plupart étaient des trous

noirs béants, où le vent chantait, piaulait, gémissait, hurlait, parlait. Le jour, je vaguais à droite, à gauche, avec une certaine crânerie. Mais, dès les premières ombres, effrayé du plus petit bruit, la moindre portion des cloîtres déserts revêtant des formes terrifiantes, je me hâtais de gagner le presbytère proprement dit, c'est-à-dire les cinq pièces trop spacieuses pour notre mobilier, que le maigre budget de la commune avait, vaille que vaille, disposées pour loger M. le curé.

Cette immensité où nous nous trouvions perdus n'affecta pas moi seul; elle troubla singulièrement mon oncle Célestin, habitué à l'exiguïté, à l'intimité douce de la cure des Aires, où l'on ne faisait pas un pas sans connaître le plaisir de se cogner les coudes, où sans cesse on avait toutes choses à sa portée. Sous le prétexte peu sérieux qu'il devait installer sa bibliothèque, placer ses livres sur les étagères, pendant plus de huit jours il fut impossible de l'arracher de la pièce qu'il s'était choisie pour cabinet de travail. Il déballait le *Theologiæ cursus completus*; puis, ne voulant pas arranger les tomes sur les rayons sans au préalable avoir dressé un catalogue de ses richesses, il plantait tout là, et ne s'en occupait plus.

Cependant, au milieu des tristesses de notre arrivée dans un pays pauvre et dévasté, *dans la terre d'Égypte*, comme disait mon oncle, comparant avec obstination notre modeste caravane de trois personnes à tout le peuple d'Israël mené en captivité, une chose par éclairs relevait notre courage abattu, surtout celui de notre malade. Cette chose-là, cette chose unique qui nous aidait à supporter l'amertume d'un isolement absolu au désert, c'était l'église de Lignières-sur-Graveson. A voir ce grand vaisseau gothique développant ses perspectives de tours, de chapelles, de contreforts le long du Berlou, hissant son clocher géant dans la nue, Marianne et moi nous étions heureux par la pensée que le petit desservant

des Aires dirait désormais sa messe en une cathédrale comme un évêque, et notre tendresse, notre admiration pour lui nous insinuaient doucement que Dieu l'avait envoyé et peut-être nous avait envoyés nous-mêmes à Lignières dans quelque dessein caché qui se révèlerait un jour. Savait-on en effet si, dans ce hameau tranquille, abrité du vent du nord par le rempart formidable de l'Escandorgue, M. l'abbé Célestin ne se remettrait pas complétement? Savait-on, puisqu'on lui donnait cette magnifique église à desservir, si ce n'était pas pour le préparer aux grandeurs? Comment supposer qu'à Montpellier, chez Monseigneur, on ignorât les vertus, le génie de M. l'abbé Célestin, auteur inédit, il est vrai, mais ébruité de la *Vie de saint Célestin, pape?* D'ailleurs, M. le vicaire-général Vidalenc n'était-il pas là pour faire valoir son ancien condisciple et au besoin se porter sa caution? Oh! si mon oncle, après la cathédrale de Lignières-sur-Graveson, devait passer à la cathédrale de Montpellier, de Nîmes, de Rodez! si mon oncle devait être évêque!...

Les pensées de mon oncle suivaient un autre cours, et, dans l'espoir dont il se sentait adorablement pénétré, quand ses yeux se portaient vers le majestueux sanctuaire de sa nouvelle paroisse, il n'entrait pas le moindre motif personnel. Lui, qui jusqu'ici n'avait été appelé à célébrer les saints mystères, *à immoler la victime sans tache*, qu'en de pauvres chapelles villageoises, basses, mal tenues, lézardées et croulantes à demi, il était fier d'avoir été appelé par la Providence à dire ses messes dans un monument splendide, sur un autel, non plus de plâtre et de bois, mais en marbre blanc, ayant des têtes d'anges aux encoignures, devant des gradins sculptés, illustrés aux extrémités de figurines dorées, surchargés de hauts candélabres, un peu ternis par-ci par-là, mais d'un jet magnifique, avec des flûtes démesurées pour la crémation des cierges et des bougies. Quelle joie

le Seigneur, toujours clément et propice, lui avait réservée avant de mourir ! Il s'y abandonnait, à cette joie intime, grande comme sa foi, et, quand le souvenir des Aires venait l'attrister, il la retrouvait, cette joie douce, soit en courant à l'église où il se prosternait cinq minutes, soit seulement en considérant les murailles de l'édifice du haut des terrasses du Prieuré.

Ces terrasses étaient un des charmes de la singulière habitation où nous nous installions peu à peu. Elles s'étendaient, au midi, sur le Berlou, à l'ouest, sur le Graveson. Elles étaient couvertes, et la charpente des toitures, trouée en maints endroits, était supportée par des colonnettes légères, debout sur un parapet à hauteur d'appui, surplombant et la rivière et le ruisseau. En outre de l'agrément que cette galerie, embellie de treilles grimpantes, offrait à mon oncle, enchanté d'y lire son bréviaire à l'abri du soleil et de la pluie, elle communiquait par un large escalier avec le Cloître, vaste espace encombré de ruines, et enfin avec l'église, élevée dans tout son pourtour sur un piédestal de dix marches en granit de Caroux bien conservées. Évidemment, avant la Révolution, ce terrain vague du Cloître possédait ses toitures de tuile creuse comme les terrasses. Aujourd'hui cet enclos de cent cinquante mètres carrés environ, hérissé par places de cystes, de genévriers rabougris, se trouvait exposé à tous les vents, à toutes les chaleurs, à tous les orages, et ce n'était pas sans peine que nous le traversions en choisissant nos pas parmi les éboulements.

Par le fait de ce changement de paroisse, mon oncle subissant la crise la plus pénible de sa vie, sans nous en aboucher le moins du monde, il fut convenu tacitement, entre Marianne, Marie Galtier et moi, que, sauf pour la bibliothèque, qu'il s'entêtait à vouloir arranger lui-même, nous ne le mêlerions en aucune façon à l'aménagement des meubles à travers le Prieuré.

Quelle besogne amusante, en dépit de la tristesse qui de temps à autre me crevait le cœur et me poussait de grosses larmes dans les yeux !

— Vous êtes bien méchant de pleurer comme ça, monsieur le neveu, me dit un jour Marie Galtier, en nous aidant à récurer avec du son et du vinaigre nos six casseroles de cuivre rouge et nos chandeliers d'étain.

— Et quoi ! on est méchant quand on pleure ? m'écriai-je, étonné.

— Bien méchant, monsieur le neveu.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on fait de la peine à quelqu'un.

— Est-ce que je te fais de la peine, à toi, par exemple ?

— Pas à moi, mais à Marianne, monsieur le neveu.

— Alors, ça t'est égal, à toi, que je pleure ?

— Moi, je ne vous connais pas, mais Marianne vous connaît.

— Petit ! petit ! appela mon oncle, de la pièce voisine.

Il s'agissait de fixer le bois de la bibliothèque, branlant sur ses quatre pieds. Certes, quand Simonnet Garidel, retenu deux jours à Lignières pour placer les gros objets, avait posé ce lourd châssis en noyer, que mon oncle Célestin appelait un peu pompeusement *ma bibliothèque*, en constatant sa vétusté, la moisissure de ses montants criblés de trous imperceptibles et s'en allant en une poussière jaune fort subtile, il l'avait assujetti de cent façons. D'abord, il l'adossa contre le mur ; puis, à droite et à gauche, pour achever de fixer ce meuble invalide, il l'étaya de nos deux tables de travail, à mon oncle et à moi, la mienne du côté de la porte-fenêtre accédant à la terrasse, celle de mon oncle du côté de la muraille, dans l'ombre, au fond. Je dois l'avouer, cet arrangement, tout à mon avantage, était mon ouvrage exclusif, et Simonnet, en disposant les choses, n'avait fait

qu'obéir à ma fantaisie. Pour écrire l'histoire de son saint patron, mon oncle, non moins saint que lui, pouvait se passer d'avoir la vue des maisonnettes de Lignières, des frênes qui bordaient le Graveson bruissant d'oiseaux, des jonquilles du Berlou, où de temps à autre s'enfonçait une bestiole au long bec, au plumage ébouriffé ; tandis que moi, voué à un dur labeur sur les Grecs et les Romains, j'avais bien le droit de temps à autre de distraire et ma tête et mes yeux obsédés.

— J'ai cru que la bibliothèque allait me tomber dessus, me dit mon oncle, juché sur une table, la sienne, les mains armées de clous et d'un marteau.

Je m'élançai et soutins le meuble réfractaire de la vigueur de mes bras.

— Allons, bon ! murmura-t-il, voilà la patte que je viens de planter qui s'en va.

La secousse donnée par moi à cette menuiserie vermoulue, avait été trop brusque.

— Faut-il une autre patte ? demandai-je.

— Ne bouge pas ! ne bouge pas !... Rien ne retient plus la bibliothèque, et si tu lâchais...

— Marianne ! Marianne ! appelai-je, en proie à une subite épouvante.

J'entendais mon pauvre oncle haleter bruyamment de fatigue et de souci. Il s'était rapproché du meuble, et essayait de le maintenir de tout son corps fluet. Ses épaules, ses jambes, ses mains travaillaient désespérément. Sur ses traits ruisselants, je saisis au passage son effroi très vif que je ne fusse écrasé par la chute de cette épaisse boiserie. Quelle angoisse !

— Marie Galtier ! Marie Galtier ! m'écriai-je d'un accent d'horrible détresse.

La bergère de Zite parut. Elle comprit le danger, et, ramassant sur le carreau des débris de planches abandonnés quinze jours auparavant dans cette pièce par les héritiers de M. l'abbé Combescure, elle cala les deux pieds de devant de la bibliothèque, qui cessa

tout balancement, ne bougea plus. L'intervention de cette fille, si prompte à nous secourir, la rapidité avec laquelle elle nous sauva, eurent quelque chose de miraculeux. Mon oncle descendit de sa table. Il tremblait de tous ses membres. Il fut contraint de s'asseoir.

— Je te remercie bien, Marie Galtier, balbutia-t-il.

Marianne entra. Elle portait un bol de faïence débordant d'un lait tiède et grumeleux.

— Jésus-Seigneur-Dieu, qu'y a-t-il ?

Je pris le bol de ses mains et le tendis à mon oncle.

— Enfin, que s'est-il passé, tandis que j'étais à l'étable ? insista notre gouvernante.

— La bibliothèque n'était pas consolidée, et j'ai eu peur de la voir se briser par terre, articula mon oncle, sans avouer qu'il avait craint pour mes jours.

Ces mots dits, voulant être agréable à Marianne, dont les yeux maternels ne le quittaient pas, pour la première fois depuis notre arrivée il avala son lait jusqu'à la dernière goutte, et eut l'air de prendre à ce breuvage un plaisir très vif et nouveau.

II

Quel soulagement, quand notre installation fut terminée! Le soir de cette journée mémorable où nous avions mis en place le dernier objet, nous nous étions assis tous trois sur un banc de pierre scellé à la muraille méridionale du Prieuré. Mon oncle tenait ses beaux yeux noirs, un peu enfiévrés par la fatigue des jours précédents, arrêtés sur la rosace flamboyante de son église ; moi, je regardais le long du Berlou les feuillages des noisetiers, où s'engouffraient

minute à minute deux ailes effarouchées ; notre gouvernante, dans une sébile de buis, pelait des oignons doux du pays pour nous en faire une purée.

— C'est égal, disait-elle, cherchant à divertir son maître de ses intimes ennuis, aux Aires je n'aurais jamais trouvé des oignons aussi gros. Tenez ! en voilà un qui pèse pour le moins deux livres. Et puis comme elle est tendre cette chair des oignons de Lignières !... Voyez, monsieur le curé, ça n'attend pas le coup de couteau.

Mais M. le curé, le visage obstinément tourné du côté de sa cathédrale, ne répondait pas.

— Vous vous souvenez, reprenait l'aimable vieille, que M. Anselme Benoît vous a recommandé les douceurs pour votre gorge qui tousse à bénédiction. Quand vous aurez mis votre langue à ma purée, vous m'en direz des nouvelles... Vous aurez beau être plus triste que Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, cela n'empêchera pas Lignières-sur-Graveson de produire de bonnes choses, et, en premier, des oignons blancs et mous comme du caillé.

— Les oignons de l'Égypte étaient encore meilleurs que ceux de Lignières, et pourtant le peuple hébreu se fatigua de les manger, articula-t-il mélancoliquement.

— Il y avait goûté au moins, le peuple hébreu, tandis que vous ne savez pas encore ce que c'est, vous.

— Un martin-pêcheur ! m'écriai-je courant au parapet de la terrasse et suivant, à travers les amarines, les iris, les ajoncs du Berlou, le magnifique oiseau bleu qui, parti des rives du Graveson, remontait le ruisseau d'un vol.

— Remarquez un peu notre enfant, continua Marianne, fendant d'un nouvel entrain la gousse mordorée de ses oignons, remarquez-le, et dites s'il se donne au chagrin, lui. Bien au contraire, il se fait au pays, et il commence à rossignoler ici aussi bien qu'il

rossignolait là-bas... Et puis, à la fin des fins, est-ce nous qui sommes venus, de notre tête, en cet endroit? Point du tout, s'il vous plaît. C'est le bon Dieu qui nous y a envoyés par l'ordre de Monseigneur, et moi je crois qu'il faut, en tout état de la vie, se montrer très content d'obéir à Notre-Seigneur du ciel.

Mon oncle, atteint cette fois, ramena ses yeux de la splendide rosace gothique, et, les arrêtant sur sa gouvernante :

— Marianne, je n'ai ni les vertus, ni le génie de saint Augustin, un des plus grands Docteurs de l'Église ; mais vous, vous avez plus d'un trait qui vous rapproche de sainte Monique, sa mère. Je vous remercie de condamner l'abattement où je suis tombé, quand mon devoir, mon honneur devraient être, ainsi que vous l'avez dit, d'obéir à Dieu...

— O monsieur le curé... interrompit la pauvre femme honteuse.

— Continuez à me morigéner, à me redresser, à me reprocher mes manquements, comme sainte Monique morigénait, redressait son fils, lui reprochait ses manquements...

— Moi... moi... balbutia Marianne épouvantée, moi qui suis si pauvre!...

Mon oncle se leva du banc de pierre ; toute sa face disparaissait dans l'ombre ; il marcha vers la porte vitrée accédant à la salle de la bibliothèque. En l'intérieur du Prieuré, l'obscurité était complète. Au moment où notre gouvernante se disposait à gagner la cuisine pour mettre en train la purée, la voix de mon oncle planant dans les ténèbres, émue, presque tremblante :

— Marianne, vous dites que vous êtes pauvre, que vous êtes humble. Tout cela est vrai. Mais réjouissez-vous, car vous êtes de ces pauvres que Dieu a remplis de richesses, et plus d'un riche sera renvoyé les mains vides que vous aurez touché votre salut.

— Alors, mon oncle, lui dis-je, vous espérez vous habituer à Lignières-sur-Graveson ?

— Demain, je commencerai mes visites à mes ouailles. Dieu soit béni ! je me sens plein de courage désormais. Il me semble que je viens de traverser la mer Rouge et que j'entre dans la terre de Chanaan.

Il entonna avec élan :

« *In exitu Israel de Ægypto...* »

Je poursuivis avec lui le psaume cent treizième, ce chant de délivrance du peuple de Dieu.

Le lendemain, en effet, après le petit déjeuner que nous faisions silencieusement, nous nous dirigeâmes par la terrasse vers le clocher de l'église, dont la porte étroite et haute s'ouvrait sur l'un des bas-côtés du monument. Mon oncle voulait voir d'abord les Galtier, auxquels M. l'abbé Combescure avait alloué un logement dans le clocher, la fabrique de la paroisse ne pouvant reconnaître autrement les services de Thomas Galtier, bedeau, chantre, acolyte, sonneur de Lignières-sur-Graveson.

En traversant le Cloître, nous rencontrâmes Marie assise sur un tronçon de colonne, filant sa quenouille d'étoupes de genêt. Elle se leva, salua M. le curé par une flexion des genoux d'un respect religieux, et demeura debout, immobile, sans parole, nous suivant de ses deux grands yeux ouverts, tranquilles et doux.

— Eh bien ! petite, tu ne viens pas ? lui dit mon oncle.

La jeune paysanne, sans la moindre hâte, saisit le bout de la corde de sa chèvre traînant parmi les ruines, la noua à la tige d'un chêne blanc poussé par là au hasard, et . ous rejoignit d'une allure paisible. Ce peu d'empressement de Marie Galtier, joint à son mutisme absolu, quand M. le curé lui parlait, m'indigna, et je sais la moue que je lui fis en longeant la grande muraille de l'édifice.

— Sotte ! sotte ! lui chuchotai-je à l'oreille.

Elle me regardait et ne soufflait mot. Comprenait-elle ?

— Les tiens sont-ils à la maison ? lui demanda mon oncle.

— On travaille, répondit-elle.

Le clocher de Lignières-sur-Graveson est une lourde masse ronde, embellie d'une riche couronne de créneaux avec toute espèce de décorations flamboyantes. Il est manifeste que le haut de cette tour énorme, que dans sa longueur accompagne une tourelle élégante par sa gracilité même à côté de la masse géante, est d'une date plus récente que le bas. A la base, le plein cintre, les chapiteaux à enroulements ou à personnages ; au faîte, tout le luxe du style ogival de la décadence, avec ses arcs aplatis en anse de panier, ses accolades où ne se trouve plus la pureté de l'art ancien, ses fenêtres illustrées d'une profusion de détails sculpturaux d'où la beauté ne se dégage plus.

Cependant, dans la maigre tourelle attachée à la tour colossale, nous cheminions obscurément. C'était tout à fait l'*ibant obscuri* de Virgile, que je devais connaître bientôt. Mon pauvre oncle montait fort lentement. Par intervalles, une lueur rutilante, introduite dans notre nuit, soit par une fenestrelle, soit par une crevasse de la muraille, passait semblable à une fusée et jetait devant mes yeux un poudroiement de jour qui m'aveuglait. Une fois, à travers un de ces éclairs, qui lui mit une auréole au front, j'aperçus mon oncle Célestin. Je crus voir la face de Jésus par Guido Reni, dont nous possédions une gravure au Prieuré. C'était la même pâleur effrayante sur les traits, la même douceur divine dans le regard, la même résignation sublime dans l'attitude de toute la tête, portée en avant. Pour un peu, j'eusse découvert, sur le visage singulièrement émacié de mon oncle, et la couronne d'épines qui déchire les

tempes, et les taches de sang qui parsèment les joues de Jésus-Christ.

— Nous n'arriverons donc jamais! m'écriai-je.

— Encore vingt marches, répondit derrière moi la voix calme de Marie.

Un bruit étrange, entendu depuis un instant, devenait de plus en plus distinct; ce bruit, je ne devinais pas d'où il pouvait provenir. C'était d'abord comme deux bois que l'on aurait frappés l'un contre l'autre; puis un léger grincement suivait, détachant tantôt des notes ciardes, tantôt des notes enrouées... Nous faisons une halte. Nous avions atteint un palier sur la surface raboteuse duquel un faisceau de rayons, entré par une meurtrière où pendaient de rares fragments de vitraux, déployait dans les ténèbres un tapis illustré de fleurs rouges, jaunes, bleues. Les endroits où la lumière tombait toute crue étaient d'une blancheur éblouissante. Une porte se dressait devant nous, armée de ferrures ingénieusement découpées, bossuée de têtes de clous aussi grosses que des châtaignes. La boiserie, de chêne sans doute, était noire de haut en bas, et les ornements métalliques qui la décoraient pittoresquement, sauf les environs de la serrure, auxquels le contact journalier des mains avait conservé quelque éclat, apparaissaient gris de rouille, par ci par-là amincis, mangés... Tandis que mon oncle, rendu de l'effort, se remettait, que moi, la respiration libre, j'observais toutes choses dans la logette exiguë de la tourelle, Marie Galtier, se glissant entre la muraille et nous, fine, allongée comme une couleuvre, touchait le palier pris dans l'épaisseur de la grande tour et ouvrait la porte de chêne rondement.

— Entrez, monsieur le curé, dit-elle, c'est ici!

Nous pénétrâmes dans une vaste rotonde éclairée par deux fenêtres immenses. Ces ouvertures à cintre surbaissé jetaient là le jour de la rase campagne. Quel effroyable désordre en cette pièce spacieuse

comme une église ! Ce qui me frappa d'abord, ce fut une ribambelle d'enfants, petites filles et petits garçons, déguenillés, sales, avec des tignasses rousses hérissées. L'aîné de cette troupe des Galtier pouvait bien avoir dix ans, et le plus jeune, vautré par terre sur les dalles nues, de quinze à dix-huit mois. Tout ce menu monde, riant, ronronnant, pleurant, bâfrant, était entassé sur des escabeaux de bois, autour d'une jatte gargantualesque de châtaignes sèches bouillies, de *châtaignons*. Un long moment, mon oncle demeura sans répondre aux salutations empressées de Thomas Galtier et de sa femme, attentif à cette marmaille affamée qui passait de petits bras, de petites mains dans la fumée des *châtaignons* et en saisissait un dans le tas à la volée.

— Quel appétit ! murmura-t-il, attendri.

Il tourna les yeux vers la Galtière.

— Le bel enfant ! dit-il, lui désignant le plus grand de la couvée.

— Merci, monsieur le curé, merci bien ! balbutia la mère, une femme maigre et haute, à la chevelure rouge indomptée, au teint allumé et parsemé de taches de rousseur.

— Comment l'appelez-vous ?

— *Lonlon*.

— C'est-à-dire, Léon, ajouta Galtier.

— Combien avez-vous d'enfants ?

— Huit, répondit-elle.

Mon oncle, en commençant par Marie, compta par tête de bétail.

— J'en trouve neuf.

Les petits yeux de la Galtière, à prunelle grisâtre, bordés de cils presque blancs, eurent un éclair méchant.

— Celle-là n'est pas mienne ! fit-elle, montrant Marie d'un geste brutal.

Mon oncle, s'adressant au bedeau :

— Vous avez donc été marié deux fois ?

— Malheureusement, gémit l'autre d'un air piteux.

— Ah ! par exemple, il a bien besoin de se plaindre, lui ! s'écria la Galtière, subitement furieuse. Oui, je lui conseille de se plaindre ! Ne trouvez-vous pas, monsieur le curé, que vraiment j'ai gagné ma journée, le jour de ma noce ? Au lieu d'entrer dans la misère avec un homme plein de vices et qui par-dessus le marché remue au dos une infirmité plus grosse que la balle d'un colporteur, que j'aurais bien mieux fait de m'attacher une pierre au cou et d'aller me jeter dans le Graveson...

— Galtière ! Galtière !... interrompit mon oncle timidement.

— Et savez-vous de quoi il est capable tant seulement, ce godelureau ? poursuivit-elle, emportée au flot de sa rage brusque. Il est capable de courir les foires, les marchés, les fêtes, pour y dépenser l'argent qu'il a et celui qu'il n'a pas avec les ermites et toute la gueusaille des santi-belli. Devinez comment il s'est comporté dernièrement à Lodève, chez l'aubergiste Lagrifoul. Il a bu et mangé, dans la belle compagnie d'Agricol Lambertier, ermite de Boubals, et du santi-belli Jacopo Rusca, vingt mètres de bonne toile que je lui avais confiés pour la vente... Et nous autres, ici, nous pâtissons, tandis que *monsieur*, à Bédarieux, à Hérépian, à Lunas se goberge grassement avec les amis. Encore si, quand il retourne de ses caravanes et qu'il se couche, sentant le vin comme une futaille, il demeurait tranquille !...

— Je vous en prie, bonne Galtière... supplia mon oncle, essayant d'arrêter sur les lèvres de cette furie quelque énormité prête à s'en échapper.

La mégère se tut, et, tête basse, alla vers l'embrasure très profonde d'une des fenêtres. Là, se dressaient les boiseries compliquées d'un métier de tisserand. Elle s'assit sur une planche inclinée, glissa ses deux pieds nus le long des *marches*, pédales grossières

de frêne à peine équarri, posa la main à la poignée du *battant* et travailla. En passant et repassant la navette à travers les fils alternativement entrelacés de la chaîne, la Galtière, dont un indomptable courroux soulevait la poitrine, laissait couler de sa bouche des lamentations mêlées d'atroces invectives, tantôt à l'adresse du malheureux bossu, écrasé sous cette pluie de grêlons, tantôt de Marie, laquelle supportait l'averse avec son impassibilité ordinaire, sans trahir ni le moindre trouble, ni la moindre irritation, ni le moindre ennui. Certainement, le plus affligé de nous était mon oncle. En vain, pour mettre un frein à l'éloquence baveuse de sa paroissienne, s'était-il approché du métier où elle se débattait avec des sursauts effrayants, et lui avait-il versé des paroles plus douces que le miel ; en vain, espérant flatter dans son amour-propre la forcenée tisserande, avait-il du doigt tâté sa toile rude de fil de genêt et lui en avait-il fait compliment, elle, brûlée par le feu d'une haine intense, persistait dans ses violences, de temps à autre lâchant la poignée du *battant* pour menacer ou Thomas Galtier, ou Marie, ou même la meute des enfants accroupie sur sa pâtée de *châtaignons* et se gorgeant sans rien entendre, sans rien écouter.

— Ces pauvres innocents ! de quoi sont-ils coupables ? murmura mon oncle, apitoyé.

— De quoi sont-ils coupables ? hurla-t-elle.

— Que pouvez-vous leur reprocher ?

— Je puis leur reprocher d'être nés et de me mettre dans l'obligation de travailler à me rompre les os. Croyez-vous, vous qui n'avez tant seulement qu'à chanter *Dominus vobiscum* pour trouver des becquées de riche, que ce soit commode de manier la navette quinze et dix-huit heures par jour ? Voulez-vous essayer le métier, voyons !

Jamais je n'avais ouï personne parler à mon oncle de ce ton insolent, et j'eus bien envie de jeter mon mot dans cette scène d'un caractère si odieux.

—Galtière, dit mon oncle, je ne vous blâmerai pas de vous plaindre : votre métier est fort pénible. Il faut avoir confiance en la bonté de Dieu.

— Dieu ne nous a jamais empêchés d'être misérables et de manger des châtaignes, quand d'autres mangeaient des poulets de grain.

— Je vous ai déjà soulagée de Marie...

— Vous auriez mieux fait de la laisser partir pour l'Espinouse, cette fainéante.

— Alors, vous n'aimez pas Marie ?

La Galtière se redressa sur sa planche, et ses yeux minces, bordés de rouge, cherchèrent notre pastoure du Prieuré.

— Elle est la fille d'une autre Galtière, qui est morte ; elle ne m'est rien, à moi.

— Désormais, vous n'aurez plus à vous occuper d'elle...

— Gardez-la, si elle vous plaît.

Mon oncle fit deux pas vers la bande rassasiée et rieuse des enfants, et, posant la main sur la tête d'une des petites filles :

— Le nom de celle-ci ? s'informa-t-il.

— *Nore* ou *Norette*, répondit la Galtière.

— C'est-à-dire Eléonore, murmura le bossu, enchanté de placer un mot.

— Eh bien, reprit mon oncle, de même que je me charge de Marie, je me charge également de Norette.

Et comme la mioche, heureuse d'être caressée, lui tendait ses deux bras barbouillés de débris de *châtaignons*, il la saisit et la serra contre sa poitrine dans un élan tout ensemble charitable et paternel. Mais il n'avait pas répondu au premier sourire de Norette, ravie de son enlèvement par M. le curé, que la Galtière, bondissant du milieu des barres de son métier comme une bête fauve d'un fourré sous bois, se ruait vers mon oncle, furibonde, les crins raidis sur la nuque, la gueule ouverte et laissant

transparaître les crocs. Elle n'eut pas une parole; seulement, d'un coup de griffe, elle happa sa fille et la retint.

— Comment!... balbutia mon oncle, abasourdi.

— Et vous croyez, vous, que je vous permettrai de me voler comme ça mes enfants ! cria-t-elle, blanche à faire trembler. Il faut que vous soyez bien de votre pays, tout sapient que vous êtes, par exemple ! Touchez-y donc derechef à mes enfants, et vous verrez si j'ai froid aux ongles, moi, et si les curés me font peur avec leur chapeau à trois cornes et leur rabat. J'en ai dit de grises à M. Combescure, qui voulait m'empêcher de semer des fèves dans le Cloître ; mais il me laissait mes mioches, lui, au moins...

— Je vous jure, Galtière, que je n'avais pas le dessein...

— Galtière, Galtière tant qu'il vous plaira... Quoi qu'il en soit, je vous donne le conseil de ne pas vous mêler de mes affaires. Pourquoi avez-vous ramené la fille de mon mari à Lignières ? Est-ce que cela vous regardait ? Et s'il me convenait d'envoyer cette paresseuse à l'Espinouse, de ne plus l'avoir devant mes yeux ?

— C'est moi qui ai voulu retourner au pays, dit soudain notre pastoure.

— Pardi! tu as mieux aimé venir galantiser par ici que d'aller t'engager dans une borde de la montagne.

— Pourquoi m'accusez-vous ? Vous savez bien que je ne galantise pas. Est-ce que j'ai galantisé du temps de M. le curé Combescure ?

— Alors, je mens, moi ? grommela la marâtre, dont le tempérament soulevé eut un nouveau rugissement.

Marie la regarda bien en face, et d'une voix ferme :

— Oui, Galtière, vous mentez !

L'affreuse tigresse s'élança ; mais — je ne com-

prends guère comment la chose arriva — plus rapide qu'elle, je me trouvai entre son bras levé et Marie.

— Vous ne la toucherez pas ! vous ne la toucherez pas ! répétai-je.

La Galtière, une seconde, me brûla du feu de ses prunelles embrasées, et ses doigts plus rigides que des crochets de fer me happèrent. Mais, effrayée peut-être de son audace, brusquement toute sa machine se détendit, et, comme l'animal contraint par le fouet du chasseur à abandonner une proie saisie, elle lâcha prise, puis recula lentement. En disparaissant de nouveau entre les montants de son métier, elle me décocha un regard oblique féroce, et je l'entendis mâchonner des mots indistincts... Quelqu'un me tira par la manche de ma veste. C'était mon oncle. Il me poussa jusqu'à la porte de la tour ; là, se penchant à mon oreille, il me chuchota :

— Rentre à la cure tout de suite.

— Mais vous, si on vous menace ?

— Rentre à la cure. *Dieu est ma force et mon refuge.*

Il souleva la lourde cadole de la porte en murmurant :

« *Deus fortitudo mea et refugium meum.* »

III

Sur le palier lumineux de la tour, je m'arrêtai une minute indécis, troublé. Devais-je m'en aller sans mon oncle ? Pour dire vrai, le trou noir où disparaissaient les marches tournantes m'effrayait. Je demeurai un long moment l'oreille collée à la porte de chêne, aiguisant mon ouïe. J'aurais été heureux

de recueillir une parole qui m'eût fourni un prétexte de rentrer chez les Galtier. Exalté par la cruauté de la tisserande, j'étais en humeur de batailler contre elle, et pour mon oncle et pour Marie. A travers la porte, véritable muraille de fer et de bois, rien ne transpira. Il fallait se résoudre à descendre. Mes deux yeux, qui s'étaient amusés aux jeux de lumière des vitraux sur les dalles ébréchées, où roulaient des topazes, des émeraudes, des rubis, mes deux yeux abordèrent les ténèbres dans la profondeur desquelles je devais m'engager. Je hasardai trois pas. Un son bizarre, qui ne venait pas d'une voix humaine, me frappa. Je demeurai fixe. Ce son étrange partait du tire-bouchon si redoutable de l'escalier. Je reculai. Le bruit montait, montait. Je sautai à la porte des Galtier, prêt à l'ouvrir et à me précipiter en l'intérieur de la grande tour. Le front glacé, insensibilisé par la terreur, je cherchais à tâtons le loquet à travers les ferrures enchevêtrées de la porte, quand ce cri, cette plainte si vous préférez, retentit, non ! se déploya dans la nuit de la tourelle en chevrotements prolongés :

« *Bê ! bê !* »

O joie ! c'était Zite. Je m'empressai au-devant d'elle. Sa jolie cocarde blanche au front, elle se montra peu à peu, traînant sa cordelette, au bout de laquelle une brindille de chêne demeurait liée. Ce rameau arraché témoignait des efforts qu'elle avait dû faire pour reprendre sa liberté. Comme elle passait de l'ombre à la lumière, la fenestrelle aux vitraux lui jeta sur le pelage une poignée d'éblouissantes pierreries.

— Bonne Zite, lui dis-je la caressant, tu réclames ta maîtresse ?

Elle releva son museau camus, d'un profil très fin, et me regarda intelligemment.

— Où est Marie ? lui demandai-je.

Elle flaira la porte des Galtier ; puis brusquement,

pirouettant sur elle-même, s'élança à gauche et continua quatre à quatre à gravir l'escalier étroit de la tourelle. Où allait-elle? Ma foi, je la suivis.

A mesure que l'on montait la haute tour du Prieuré de Lignières, cette énorme maçonnerie, lourde, percée de rares ouvertures dans sa partie inférieure, s'amincissait pour ainsi dire et s'ajourait. A la base, des assises cyclopéennes, un arc gallo-romain, quelques trous crevant la pierre çà et là; en haut, tous les caprices de l'art ogival, de longues fenêtres à lancettes, des colonnettes à chapiteaux de feuilles frisées, des œil-de-bœuf développés comme des rosaces, aux mille lacets d'une légèreté de dentelle, étirés comme des flammes s'entremêlant à l'infini.

Je n'entendais plus la chèvre, ni, contre les marches, le bruissement du feuillage qu'elle tirait. Qu'était devenue Zite? Une porte à ferrures gothiques, à peu près semblable à celle des Galtier, s'entre-bâillait devant moi. Je pénétrai en une salle ronde, absolument pareille à la salle de l'étage inférieur. Là aussi, dans l'embrasure de l'une des fenêtres, se dressait le bâti solide d'un métier de tisserand armé de ses pièces : le cylindre à enrouler la chaîne, le cylindre à enrouler la toile faite, les marches, les lisses, le battant avec sa poignée luisante d'usure, la crémaillère pour empêcher le rétrécissement de l'étoffe, la navette au repos sur le siège veuf de l'ouvrier. Si le plancher, fort mal tenu, n'eût été encombré de dévidoirs disloqués, d'écheveaux de chanvre poussiéreux, de ces débris de roseaux dont on fabrique le peigne pour le battant, de broches sales, j'eusse pu me croire encore chez les Galtier. Zite, qui plus d'une fois sans doute avait accompagné Marie à travers les pièces diverses du clocher, vaguait de ci, de là Elle allongeait sa dent blanche vers une sébile de châtaignier débordante de *parage*, espèce d'enduit fait de fécule et d'amidon dont se servent les tisserands pour donner de la résistance au fil, et

la retirait tout à coup avec un éternuement ; puis elle mâchonnait le bois sec d'une bobine et s'amusait à la faire rouler sur le sol, la suivant par petits bonds courts, désordonnés, joyeux.

« *Bê ! bê !* » gémit-elle, après un élan qui l'avait mise debout, sa tête gracieuse inclinée, ses pattes fines de devant ramenées, son arrière-train fixe, rigide, d'aplomb.

Elle eut un saut, et se perdit, montant toujours, dans le colimaçon de l'escalier. Quel étonnement fut le mien lorsque, acharné sur la piste de la chèvre de Marianne, par une baie ouverte à tous les vents, sans porte, j'entrai dans la troisième chambre de notre clocher ! J'ignore combien pesait la cloche des Aires, je me souviens seulement qu'elle était d'une rotondité respectable et qu'ayant un dimanche essayé de la mettre en branle avec l'aide de Pierre Sureau, j'en fus assourdi complétement. Comme cette cloche de notre ancienne paroisse me fit pitié, me parut méprisable, comparée à la cloche de notre paroisse nouvelle ! Mettez une châtaigne maigre de montagne à côté d'une grosse citrouille de potager, voilà. Ce qui me surprit surtout, me charma dans la cloche que je dévorais des yeux, ce fut la couleur du métal. Oui, son pourtour était immense ; oui, son mouton bardé de fer avait les proportions d'un monument ; oui, son battant était deux fois plus volumineux que ma tête ; mais la matière dont elle avait été fabriquée, quel éclat merveilleux de vif argent ! Elle était soutenue à une hauteur de dix mètres au moins par des madriers gigantesques, s'appuyant eux-mêmes sur une charpente où saillaient des boulons retenus dans la monstrueuse boiserie par des écrous larges comme des palets.

Entre deux montants de ce système de poutres entre-croisées, tout au fond, s'apercevait un escalier dont les marches en bois, usées, vermoulues, par ci par là brisées, menaient à un palier supérieur à la

cloche. Qu'y avait-il là-haut ? Comme Zite, toujours disposée au grimpement, alerte et rapide, avait traversé cette menuiserie branlante, je m'y glissai à mon tour. Quels craquements, quels gémissements aux profondeurs de la machine ! Trois fois, sentant les échelons céder sous moi, je dus me cramponner aux traverses où étaient engagées les marches. La chevrette se promenait gravement, soufflant sur des tas de poussière fine qui s'enlevaient en fumée... Ce palier était percé de trous nombreux. A l'un de ces trous pendait une corde, à un autre une chaînette, dont les derniers anneaux traînaient là-bas sur le sol. Cette corde, cette chaînette communiquaient-elles à d'autres cloches, qu'elles étaient destinées à mettre en branle, et cet échafaudage de planches épaisses, ayant les proportions d'une maisonnette, constituait-il le logement du sonneur du Prieuré ? Je ne sais... Curieux de contempler de plus près la cloche maîtresse de notre cathédrale, je me couchai à plat ventre et, à travers l'une des fissures, je passai les deux yeux. Le soleil, à cette heure proche de midi, pénétrant dans la vaste salle par quatre fenêtres nues, ce fut un éblouissement. Mon regard pourtant, petit à petit, aborda le monstre, en admira la face lisse, en mesura le contour ourlé de deux barrettes en saillies entre lesquelles apparaissaient, frustes ici, mieux marquées plus loin, des lettres grêles, aussi longues que le doigt. Que disaient ces lettres effilées ? Je pus lire ce monosyllabe : E G O. Le métal, à la suite, rongé par le temps, offrait une surface grenue d'où ne se dégageait nul caractère. En y mettant beaucoup de bonne volonté, avec quelques jambages gothiques je formai encore ces deux mots : BERNARDUS, PRIOR ; enfin cet autre : ANNO ; puis ces chiffres romains : M.DC.VI.

Je serais resté longtemps dans la position singulière où m'avait précipité mon enthousiasme, travaillant à déchiffrer le latin gravé au-dessous de moi en majuscules fort anciennes, si la chèvre de Marianne,

vagabondant, folâtrant à droite, à gauche, partout, ne m'avait obligé à me replanter sur pieds. Ne s'était-elle pas avisée, cette Zite, aussi indiscrète que téméraire, de mordiller la corde qui retenait le battant captif pour la petite sonnerie — la grande sonnerie sans doute se faisait par un câble attaché au mouton — et de tirer cette corde à elle, comme déterminée à sonner. Ciel ! si le battant, faiblement agité, frisait un tant soit peu le métal ! Je dégringolai à toutes jambes, poussant le cri de Marie Galtier, quand elle intimait à la chèvre l'ordre de quitter une pâture défendue.

— *Tabé ! tabé ! ! tabé ! ! !*

Zite se moqua de moi ; elle s'acharna de plus belle, et la cloche eut une vibration argentine qui me fit trembler. La chèvre, épouvantée elle aussi, passa devant mes yeux comme un éclair, et je ne la vis plus.

La tourelle, obscure jusqu'à la chambre des cloches, à partir de là, apparaissait inondée de lumières ; de plus, l'air, étouffant le long de l'étroit escalier, arrivait désormais au visage frais et vif. Je me risquai à monter encore une douzaine de marches, laissant Zite dégringoler à sa fantaisie vers les herbes du Cloître. Le jour devenait de plus en plus clair. Tout à coup, ce fut le soleil. J'étais parvenu à la cime du clocher, et une plate-forme spacieuse, bordée par une galerie de pierre, se déployait devant moi. J'éprouvai comme un soubresaut d'enthousiasme ; mais soudain, ayant porté les yeux dans l'étendue immense, la tête me tourna, mes jambes flageolèrent, et je fus contraint de me cramponner à un clocheton que mes mains palpèrent au hasard. Je ne sais combien de minutes je restai là, immobile, n'ayant la notion distincte de rien. Je me souviens seulement du vent très fort qui soufflait à cette hauteur et me brouillait les cheveux sur le front. Je n'osais relever les mèches qui m'éborgnaient. Si du

moins j'avais eu le courage de repousser la porte de la tourelle et de descendre ! Mais, avec le cerveau plein de vertiges comme je l'avais, on m'eût tué sur place avant de me décider à tenter un pas.

— Que faites-vous ici, monsieur le neveu ? me dit une voix qui me sembla venir du ciel.

Mon regard effaré démêla vaguement Zite et Marie Galtier.

— J'ai peur, répondis-je.

— Peur de quoi, monsieur le neveu ?

— De tomber, de tomber...

— Venez avec moi.

Je la vis lâcher la chèvre, qui se prit à gambader ; puis ses deux mains délièrent les miennes du clocheton. Elle ne se contenta pas de cela : elle saisit dans la poche entrebâillée de mon pantalon mon mouchoir blanc, dont le bout pendait en dehors, et me le passa à plusieurs reprises sur les tempes et sur le front.

— Vous n'avez plus peur, à présent ? me demanda-t-elle.

— Non, balbutiai-je avec un gros mensonge.

— Asseyez-vous là, dit-elle, me guidant vers une pierre détachée de la galerie et formant perron.

Je m'assis.

— Oh ! vous allez vous trouver bien mieux tout à l'heure, monsieur le neveu, et vous verrez d'ici combien il est plus beau que le pays de l'Espinouse, le pays de Lignières-sur-Graveson... Tout de même c'est fort heureux que Zite soit montée jusqu'à la cime du clocher et que je sois venue la chercher, moi... Mon Dieu, s'il vous était arrivé quelque chose, à vous qui êtes aussi bon que M. le curé Célestin !...

— Moi, je suis bon ! m'écriai-je, revenu de mon trouble et ayant une folle envie de rire.

Elle me regarda avec un étonnement extrême, n'eut pas une parole ; mais soudain, d'un mouvement doux et calme, s'emparant de ma main droite, elle la

porta jusqu'à ses lèvres et y imprima un baiser retentissant. Je baissai la tête, pris d'un embarras que je ne saurais exprimer. La main d'ailleurs me brûlait et je m'étais empressé de l'enfouir, avec mon mouchoir traînant par là, au fond de la poche de mon pantalon. A de certaines chaleurs qui me passaient sur le visage, je devinais que je devais être fort rouge. Les yeux me cuisaient.

— Voyez-vous, monsieur le neveu, disait la jeune paysanne, la langue déliée comme un oiseau, voyez-vous, si, une autre fois, la Galtière me menace devant vous, ne vous en mêlez pas ; me battrait-elle, laissez-la faire. J'en ai reçu des coups dans ma vie, et toujours sans rien dire! L'année passée, la Galtière manqua de me casser un bras ; je ne me plaignis point. M. le curé Combescure, à qui je racontai la chose au confessionnal, me conseilla d'offrir mon malheur au bon Dieu. Je le lui offris, et le bon Dieu me soulagea tant et si bien que, huit jours après, sauf un noir à la peau, je n'avais plus rien. Allez, allez, monsieur le neveu, dans ma misère, je suis encore bien heureuse que le bon Dieu du ciel veuille s'occuper de moi !

Je l'écoutais abasourdi.

— Puis, continua-t-elle, elle est méchante à ce point, la Galtière, qu'elle serait capable, tout neveu de M. le curé que vous êtes, de ne pas se gêner pour vous donner un soufflet..

— Un soufflet !

— Elle ne craint personne.

— Et mon oncle Célestin ?

— Si vous saviez les sottises qu'elle a faites à M. le curé Combescure! Votre oncle agira sagement en ne lui portant aucune attention, à cette femme qui ne va aux offices de la paroisse ni les dimanches, ni les jours de fête, ne se confesse jamais, ne communie jamais, et passe sa vie sur la planche de son métier.

— Alors, elle travaille toujours ?

— Pour ça, elle est vaillante, et aucun tisserand

ne pourrait lui en remontrer pour les besognes de gros fil ou de fil menu. Il faut bien qu'elle nourrisse les petits.

— Pourquoi en a-t-elle un régiment de petits ?

— Le bon Dieu les lui a envoyés.

— Et tu les aimes, toi, ces enfants, qui se gorgent de *châtaignons* comme des cochonnets ?

— Par mon père, ils sont mes frères et mes sœurs.

Zite se coucha entre nous deux.

— Je pense que ton père te traite mieux que la Galtière ?

— Autrefois, certainement. Par malheur, à la longue, sa femme l'a mis de son côté. Maintenant, je suis seule dans ce monde. Je prie Galtière première, qui est au ciel, de ne pas m'abandonner.

— Galtière première ?

— J'avais six ans quand elle mourut, et je ne me souviens pas beaucoup d'elle ; mais je suis bien sûre qu'elle se souvient de sa fille, là-haut.

Mes yeux, que, durant cet entretien émouvant et bizarre, j'avais tenus rivés aux dalles de la plate-forme, suivirent le bras de Marie s'élevant vers le ciel. Un spectacle grandiose, celui de toute la contrée étalée au loin me frappa Je n'avais plus le même tournoiement de tête. Je me plantai debout hardiment. Je pus soutenir la vue d'un panorama splendide, déroulant ses perspectives infinies jusqu'aux extrêmes frontières de l'horizon.

— Quand je vous disais, monsieur le neveu, me répéta Marie Galtier, que le pays de l'Espinouse est moins beau que le pays de Lignières-sur-Graveson.

IV

Mes regards, portés par l'élan de mon âme, si intimement attachée à l'endroit natal, se dirigèrent tout de suite, à droite, vers la haute vallée de l'Orb. La chère rivière où, plus jeune, en des heures de délicieuse école buissonnière, j'avais tant de fois pêché la truite ou le barbeau, m'apparut au loin aussi mince que le doigt. La grève très large, mangée par les châtaigneraies environnantes, aux approches du hameau du Bousquet se confondait avec les arbres et disparaissait sous des frondaisons épaisses, moutonnantes comme les vagues de la mer. Il était telle partie de ces masses un peu flottantes où, soit que l'eau occupât une plus vaste étendue, soit que les feuillages fussent moins denses, se montraient, à fleur de rives idéales, de petits lacs perdus. Quelques-uns de ces lacs, hissés par l'éloignement, avaient l'air de toucher au ciel. Par-dessus ces flaques très détaillées, les unes brillantes comme des amas d'armures touchées du soleil, les autres éclairées de teintes discrètes, sourdes, voilées, mes yeux chercheurs découvraient, croyaient découvrir les monts rougeâtres de Caunas, puis, là-bas, à une incommensurable distance, le pic de Tantajo, dont un rayon, glissant par dessus Bédarieux, allait dorer sur ses mille coutures la rude calotte de granit.

Mais une perspective charmante, plus intime, mieux encadrée, d'un contour plus net que ces perspectives à vol d'oiseau, où l'imagination crée plus d'accidents que n'en comporte la nature, c'était celle de Lunas. De la cime du clocher de Lignières, je tou-

chais le gros bourg cantonal de la main, et je n'en voyais pas seulement la roche abrupte du Redondel, ce château-fort si redoutable qui, au temps de nos guerres de religion, fut la tanière sanglante du terrible baron Claude de Faugères, mais les maisonnettes sur la route de Lodève, l'église enfouie derrière une plantation d'ormes et de platanes, tout, jusqu'au petit castel de M. Charamaule, formant îlot au milieu du Graveson. De ce paysage, frais, riant, je m'engageai le long d'un grand chemin zigzaguant à travers d'interminables châtaigneraies. Vraiment, devant ces beaux arbres criblés de jolies pyramides blanches, dont le vent du nord, en haleine ce jour-là, entrechoquait les ramures, je me crus ramené dans les forêts des Aires ou de Margal, à l'époque de la floraison. Non seulement jusqu'à moi parvenait l'odeur d'encens de ces montagnes épanouissant leur sève, la vie profonde de leurs entrailles en des jardins sans limites, mais de temps à autre un nuage, noirâtre au milieu, ambré sur les bords, s'élevait au souffle de la tempête, demeurait suspendu, se brisait, se disloquait, se déchirait, et, sur les toits de Lignières, sur ceux du Prieuré, de la cathédrale, tombait une pluie de corolles parfumées. Dans une éclaircie des rameaux opaques et drus, je discernai un clocheton.

— Il y a donc une chapelle dans les châtaigneraies? demandai-je à Marie.

— Oui, monsieur le neveu, la chapelle de Notre-Dame-de-Nize. C'est là que demeure l'ermite Laborie, le plus saint parmi les ermites de la montagne.

— Je le connais, je l'ai vu aux Aires où il venait pour ses quêtes.

— Il ne se grise pas, lui, comme frère Barthélemy Pigassou. Je suis bien sûre qu'il ne restera pas longtemps sans monter jusqu'à Lignières pour voir M. le curé Célestin. Il venait si souvent au Prieuré du temps de M. le curé Combescure!..

Je m'étais remis à admirer le pays. Elle osa me tirer par la manche ; puis, d'un air de mystère :

— Monsieur le neveu, vous ne devineriez jamais ce que nous avons fait, frère Laborie et moi.

— Et qu'avez-vous fait, mon Dieu !

— Quand j'y pense, des fois, j'ai peur...

— Tu as peur sans doute de la Galtière ?

— Oh ! non pas, monsieur le neveu.

— Pourtant, si tu avais fait quelque sottise avec l'ermite Adon Laborie... insinuai-je sans me rendre un compte bien net de mes paroles.

— Une sottise ?

— Ma foi ! la Galtière, qui n'est pas tendre, pourrait te corriger...

— Quelle sottise ?

— Est-ce que je sais, moi !... On fait une sottise, voilà... Par exemple, quand tu m'as baisé la main tout à l'heure, crois-tu que c'était bien, cela ?

— Je voulais vous remercier de m'avoir défendue là-bas, chez nous.

— N'importe ! jamais une fille ne doit baiser la main à un garçon.

— Pour quelle raison, monsieur le neveu ?

— Tout bonnement parce qu'une fille est une fille et qu'un garçon est un garçon.

Elle m'allongea un regard inquiet, questionneur, et cela m'irrita un peu, car, pour parler franc, j'avais épuisé ma science, et il me fâchait d'être mis au pied du mur par la pastoure du Prieuré.

Cependant, comme l'œil de Marie m'interrogeait toujours, insatiable de découvertes, qu'une attitude pareille devenait de plus en plus humiliante pour moi, je crus avoir trouvé le moyen de me tirer d'affaire en l'humiliant à mon tour.

— Et que dirais-tu, lui criai-je d'un air capable, que dirais-tu, voyons, si je te serrais dans mes bras et t'embrassais ?

— Je serais bien contente, me répondit-elle candidement.

— Cela ne te ferait rien ?

— Cela me ferait plaisir.

— Ah ! pour le coup !...

Je ne pus ajouter un mot : ma gorge contractée ne me fournissait plus d'haleine et je tremblais au point que je dus me soutenir à la balustrade pour gagner le banc de pierre à côté de la porte de la tourelle. Je m'assis essoufflé, harassé, vaincu.

— Et vous, ça ne vous ferait pas plaisir si je vous embrassais ?

— Non, non ! m'écriai-je, me cabrant.

Et je la repoussai de toute la force de mes bras. Elle manqua de tomber; mais elle se retint à Zite, accrochée à ses jupons. Elle recula jusqu'à l'autre extrémité de la plate-forme. Moi, je la suivais des yeux, et, en dépit de la colère qui me gonflait, colère venue toute des recommandations de ma mère, des habiles insinuations de mon oncle, j'éprouvais un inexprimable contentement à la voir. Elle avait débrouillé la corde de la chèvre pour en détacher le rameau de chêne blanc, et Zite croquait le feuillage, les brindilles de l'arbuste avec une voracité voluptueuse. Quel spectacle ravissant ! Marie tenait son front incliné vers son amie, et son profil se détachait sur le ciel avec une idéale pureté... O Marie !... Encore que j'éprouvasse un trouble pénible, que j'eusse voulu ne plus la regarder, je ne savais me distraire d'elle. Tout m'intéressait en Marie, attachait mon cœur de treize ans, et le moindre de ses mouvements, et les petits mots qu'elle adressait à Zite affamée. Je n'entendais rien, absolument rien, à ce qui se passait en moi; mais cette fille des Galtier, en même temps qu'elle me procurait comme un rafraîchissement, un indicible bien-être, me faisait étrangement souffrir et me jetait dans le feu. J'aurais ri à la voir si gracieuse, si charmante, sa tête blonde rayonnant dans

l'azur, et j'aurais également pleuré. Non, je n'avais jamais ressenti joie pareille et inquiétude plus grande, bouleversement plus profond et élans d'allégresse plus vifs.

— Voyez-vous ça là-haut? me dit-elle à brûle-pourpoint.

Elle me montrait du côté du nord, vers le plateau de l'Escandorgue, des ruines amoncelées. J'allai jusqu'à elle.

— Voyez-vous? continua-t-elle, le bras toujours tendu.

— Oui, oui.

— C'est le vieux château, le *Castélas*, comme on l'appelle chez nous.

— Le *Castélas ?*

— M. le curé Combescure m'a conté que, dans les temps, les seigneurs du pays demeuraient en cet endroit. Il y a beaucoup de chambres au Prieuré; il y en a bien plus au *Castélas*.

— Tu le connais, le *Castélas*, toi ?

— Je crois bien ! Est-ce que tous les ans je ne vais pas y glaner des châtaignes. C'est là qu'il y a des arbres magnifiques et qui portent plus de fruits que les ronces ne portent de mûres au long des haies ! De quoi vivrions-nous à la maison, si nous n'avions pas les châtaigneraies du *Castélas ?* J'ai ramassé trois sacs pleins l'an passé, et l'an qui vient j'en ramasserai bien davantage, si Lonlon, qui est déjà grandet, veut travailler avec moi... Oh ! Zite ne souffrira pas pour ça, car je l'amènerai, elle aussi, à mes glaneries.

Je l'écoutais de mes deux oreilles. Peut-être ne pénétrais-je pas le sens parfait de chaque mot, mais je ne perdais aucune des harmonies de sa voix qui, à la hauteur où nous nous trouvions, me berçait délicieusement.

« Ah ça, mais c'est un ange, cette Marie Galtier ! » me disais-je.

Puis une seconde après, l'enveloppant d'un regard dédaigneux à la fois et courroucé :

« Comme elle m'ennuie, cette fille des Galtier, comme elle m'ennuie ! »

— Cette longue barre blanche, là-haut, dans les châtaigneraies, reprit-elle, c'est la route de Lodève. Nous passons par là quand, des fois, nous allons voir mon oncle Germain, le chevrier de la métairie de Grangelourde, dans l'Escandorgue, et nous passerons aussi par là dans une quinzaine de jours, pour nous rendre à la fête de Saint-Fulcran. Vous viendrez, n'est-il pas vrai?... Comme on s'amuse à Lodève ! Moi, je ne me souviens pas depuis quel âge je vais, tous les ans, au pèlerinage de Saint-Fulcran. Je me vois, pas plus haute que Zite, cheminant, mes sabots à la main, vers Lodève... Vous viendrez, n'est-ce pas, monsieur le neveu, vous viendrez à cette réjouissance ?

— Si mon oncle fait le voyage...

— Pourquoi ne le ferait-il pas ?

— Il est malade.

— C'est justement parce qu'il est malade qu'il doit suivre sa paroisse au pèlerinage. Saint Fulcran le guérira. Si je vous disais ce qui m'est arrivé, à moi, monsieur le neveu !

— Dis-le, dis-le.

Elle me prit la main, m'attirant vers un autre côté de la plate-forme.

— Distinguez-vous une veille masure, là-bas, parmi les amarines du Berlou ?

— Ce toit d'ardoises crevé, au bord de l'eau ?

— C'est ça ! c'est ça !... Eh bien, nous demeurions là, les Galtier. C'est M. le curé Combescure qui nous retira de ce trou pour nous loger, un matin, dans le clocher. Voici à quelle occasion la chose arriva..... Vous savez que la Galtière ne m'aime pas plus qu'il ne convient ?

— Je le sais.

— Un jour, il y a cinq ans environ de cela, je jouais avec Lonlon, qu'on m'avait chargée de garder. — C'est moi qui ai bercé, endormi, élevé la bande entière de mes frères et de mes sœurs. — Tout d'un coup, Lonlon crie plus fort qu'une bête qu'on étrangle. Comme il faisait chaud, je l'avais déposé tout nu sur l'herbe, et un canard sorti du Berlou, fourrageant dans les sainfoins, lui avait mordu le gros doigt de la main. Plus j'essayais de le consoler en le berçant dans mes bras, plus il geignait. La Galtière parut, ses yeux étaient rouges comme les yeux d'un loup dans la nuit. — J'en ai vu des loups, moi. — J'eus une peur affreuse, et, abandonnant Lonlon, je m'encourus vers le Prieuré. Pourvu que j'eusse le bonheur d'arriver chez M. le curé Combescure, j'étais sauvée. Vous devinez si je m'amusais en route, entendant claquer les sabots de la Galtière derrière moi. Je posais un pied sur la première passerelle et je voyais devant moi la porte du Prieuré, puis au-dessus M. le curé Combescure, lisant son office en se promenant d'un bout à l'autre de sa terrasse, quand je reçus dans le dos un coup si rude que j'en perdis la vue brusquement. Je tombai dans le ruisseau. Ce fut à mon tour de crier, et peut-être plus fort que Lonlon. Mais la Galtière, au lieu de me retirer de l'eau, aussi fixe devant moi qu'un arbre, serrant son enfant contre son sein de sa main gauche agrandie comme une patte de bête, de la main droite tenant un bâton, me considérait toujours et ne remuait aucunement.

— Elle voulait sans doute que tu te noies.

— Moi, je continuais à appeler au secours. A la fin des fins ce bon M. Combescure m'entendit. Il descend, court malgré son grand âge, retrousse sa soutane et entre dans l'eau jusqu'aux genoux. Mais ce fut bien autre chose quand il fallut me relever. Impossible, tout à fait impossible de me tenir debout. — « Malheureuse ! malheureuse ! » criait M. le curé à la Galtière qui ne bougeait ni pied ni langue. » — M. Com-

bescure me soulève enfin. Devinez ce qui était advenu, monsieur le neveu ? Il était advenu que, tombant, j'avais donné sur les pierres posées au fond du ruisseau pour retenir le chanvre qui rouit, et que je m'étais cassé la jambe.

— Mon Dieu du ciel !

— Voilà, monsieur le neveu, je m'étais cassé la jambe... Tenez, c'est un peu au-dessus de la cheville droite. Une cicatrice est restée. Voulez-vous la voir ?

— Non ! non ! je ne veux pas la voir ! m'écriai-je, frappé d'une inexprimable terreur à l'idée qu'une fille allait relever ses jupons et me montrer ses jambes.

Pour elle, sourde à mes protestations, insensible à mon effroi, elle s'était assise sur les dalles de la plate-forme, et, aussi paisible qu'elle l'eût été près de son lit le soir dans le Prieuré, elle retirait les bas de coton bleu, — un cadeau de Marianne, — elle les retirait, les retirait...

— Tu n'es pas honteuse ! lui répétais-je, tu n'es pas honteuse !

Mais non, elle ne l'était pas le moins du monde, car elle poursuivait sa besogne diabolique d'un entrain qui me faisait mourir. Si, du moins, pour éviter de tourner les yeux du côté où on les appelait, du côté aussi où les poussaient j'ignore quels malsains désirs, j'avais eu le courage de fuir ! Ce courage, je ne l'avais pas. La porte grande ouverte de la tourelle, les premières marches de l'escalier tournant avaient beau m'inviter, malgré que j'en eusse, une autre séduction me retenait.

— Voilà ! voilà ! chanta la voix de Marie Galtier, car sa parole était claire et modulée comme un chant.

Je fis un effort très énergique pour garder mes yeux prêts à s'échapper, pour les occuper à quelque chose d'honnête Je les dirigeai vers le *Castélas*. Ces

ruines, au milieu des châtaigneraies, vers l'Escandorgue, avaient un beau caractère et certainement je ne tarderais pas à les visiter.

— C'est drôle comme la peau est devenue plus fine à l'endroit où elle fut déchirée ! Regardez, monsieur le neveu, on dirait une pellicule blanche d'oignon.

A chaque mot de Marie, je le sentais, je me détachais du *Castélas*. Ma conscience grondait comme un dogue à qui on retranche sa pâtée.

— Alors, ça vous dégoûte de voir mon malheur ? me demanda-t-elle, attristée.

Je n'y tins plus, et, brusquement, tout d'une pièce, je me retournai vers elle. Je vis sa jambe droite depuis le pied jusqu'au genou. Oh ! le pied, qu'il me parut mignon et blanc sur les vieux pavés ébréchés, noircis par le temps. La cheville, fort délicate, était d'une nuance légèrement rosée. J'aperçus la fameuse cicatrice, elle éclatait comme un point luisant, lumineux dans la coloration générale de la peau, d'un brun chaud, à reflets dorés. Évidemment cette jambe, avant d'être chaussée avec les bas de la cure, avait affronté le grand air et le soleil cru. Pourtant, aux environs du mollet, un peu sec dans sa forme gracieuse et ferme, la chair offrait des blanchissements furtifs...

— Est-ce qu'elle te fait mal, ta jambe ? lui demandai-je.

— Non, monsieur le neveu, jamais...,

Et, s'emparant d'une de mes mains :

— Tâtez avec votre doigt.

— Mon doigt ! me récriai-je, essayant de lui échapper.

— Je vous défie bien de trouver l'endroit où mon os a été arrangé, insista-t-elle me retenant toujours.

Une sueur glacée me couvrit le front. Qu'allait-il m'arriver ? Je n'en savais rien. Un sentiment très mêlé d'angoisse, de colère, d'odieuse dépravation, avait fait nuit complète dans mon entendement. Tout

à coup, au moment sans doute où mon ongle effleura la peau de Marie, un bruit effroyable, que je ne pourrais comparer qu'au tonnerre, — peut-être le ciel, irrité de ma corruption scélérate, me menaçait-il de sa foudre, — tout à coup, un bruit effroyable ébranla l'air. Le clocher, pareil à un roseau agité par le vent, trembla sur sa base, et il me parut que la balustrade à flammes de pierres étirées dansait autour de moi. J'eus un bond démesuré, et je me précipitai dans l'escalier, que je dégringolai quatre à quatre, doublé sur moi-même, l'oreille basse, assourdi par l'église, le Prieuré qui s'écroulaient, l'esprit noyé à tous les effarements, en proie à tous les remords, éperdu, fou, damné.

— Eh bien ! eh bien ! où cours-tu de ce pas effréné ? me demanda mon oncle, m'arrêtant au milieu du Cloître où il récitait ses *Petites Heures* avant le déjeuner de midi, *le dîner*, pour parler le langage de notre pays cévenol.

— J'ai cru que le clocher s'écroulait.

— Es-tu enfant ! C'est Galtier qui sonne *l'Angelus*. — *Angelus Domini nuntiavit Mariæ et concepit de Spiritu Sancto.*

Je répondis, agenouillé à côté de mon oncle :

— *Ave Maria...*

V

Il ne fallut pas moins d'une semaine à mon oncle Célestin pour connaître les vingt ou trente feux composant sa paroisse. Chaque matin, la petite messe basse dite et entendue, nous partions en expédition tous les deux. Aujourd'hui, c'étaient les huttes des

rives du Berlou qui nous recevaient, le lendemain celles des bords du Graveson. Partout nous étions accueillis avec les marques du plus profond respect : les hommes tiraient leurs barrettes et les femmes, fléchissant les genoux, faisaient le signe de la croix. Mon oncle, dont je n'aimais guère les sermons du haut de la chaire à l'église, ici, dans ces maisonnettes dénuées, sales, encombrées de mille objets disparates servant au tissage de la toile, à la culture du potager, au battage du chanvre, du genêt, du lin, trouvait des paroles d'une simplicité admirable. Faire le bien doit être un grand allégement pour l'âme et pour le corps. Je ne sais si mes souvenirs me trompent, mais il me semble, en fouillant ce passé touchant, que mon oncle, à notre retour au Prieuré, vers midi, marchait d'une allure plus souple, plus allègre, plus vigoureuse qu'à notre départ le matin. Malgré la difficulté des chemins se tortillant à travers d'affreuses rocailles arides, lui que j'avais vu trois heures auparavant avancer d'un pas pénible, haletant, volait désormais preste et léger comme un oiseau.

— Pas si vite, mon oncle Célestin, pas si vite ! lui répétais-je.

Une chose préoccupait mon oncle : c'était la visite que, de toute nécessité, en arrivant dans le canton, il devait faire à M. l'abbé Clochard, curé-doyen de Lunas. Ce curé-doyen de Lunas eût été un autre ecclésiastique que l'abbé Clochard, malgré les ennuis d'un nouveau voyage, — on ne compte pas moins de cinq kilomètres de Lignières à Lunas, — il aurait trouvé l'énergie de se ceindre les reins et de descendre au chef-lieu de canton. Mais la seule pensée d'être mis en présence de ce prêtre, autrefois son égal à Saint-Gervais où ils avaient été vicaires ensemble, aujourd'hui son supérieur, le remplissait d'une indicible épouvante. De même qu'en des secondes d'accablement douloureux, aux Aires, mon pauvre oncle avait laissé couler de ses lèvres innocentes

l'histoire de sa liaison intime avec le grand-vicaire Vidalenc, de ses rapports avec M. l'archiprêtre Carpezat, de même ici, en petites phrases entrecoupées de soupirs, il nous mit au courant de ses anciennes relations avec l'abbé Clochard. Il avait connu l'abbé Clochard au grand séminaire, à l'époque où ses condisciples l'appelaient *Gustote*, diminutif méridional de son prénom *Auguste*.

— Que de fois moi-même, pendant les récréations, jouant à la balle avec lui et avec Vidalenc, promis à de si hautes destinées dans l'Église, je lui donnai ce surnom de *Gustote !* Il n'en prenait nul ombrage, encore qu'il fût d'un tempérament soupçonneux. Mais un jour, moins endurant, comme, sans aucune sorte de malice, après un coup qui nous avait valu partie gagnée, je lui répétais, le félicitant : — « C'est très beau, *Gustote*, c'est vraiment très beau ! » — il se fâcha, et il ne fallut rien de moins que l'intervention de Vidalenc pour me débarrasser de ce furieux, entêté à vouloir me gifler pour m'apprendre à respecter et sa personne et son habit.... Vous comprenez que, ne me souciant pas d'être l'occasion d'un scandale, à l'avenir je ne me mêlai à aucune partie où je trouvais l'abbé Clochard engagé... Ah ! Marianne, ah ! mon cher enfant, les desseins de Dieu sont impénétrables : je n'en avais pas fini avec M. l'abbé Clochard. Étant de la classe de Vidalenc, il devait recevoir la prêtrise longtemps avant moi, et il y avait deux ans que *Gustote* était sorti du grand séminaire quand je le quittai à mon tour...

Il respira longuement.

— Et devinez, reprit-il, dévidant son écheveau avec une aisance où les souvenirs de la jeunesse n'étaient pas sans mêler quelque douceur, et devinez quelle fut la première figure qui m'apparut en arrivant, à Saint-Gervais, auprès du curé-doyen Carpezat? Clochard, l'abbé Auguste Clochard. Vous imaginez bien que moi, affamé de paix, de paix divine,

pace divinâ, comme écrivait saint Augustin luttant contre ses ennemis, je n'eus garde de rappeler ses menaces à celui que le ciel m'imposait pour confrère. Une idée s'empara de moi avec une force extraordinaire : je devais par toute espèce de complaisances, d'égards, de soumissions, toucher M. l'abbé Clochard et l'amener à devenir mon ami...

Il s'interrompit pour me lancer un regard profond. Puis, repartant :

— Mon cher enfant, j'avais raisonné avec la candeur des agneaux ; mais les agneaux ont tort de raisonner avec cette candeur devant les loups, car les loups ne les écoutent pas et les mangent par dessus le marché.

— Alors, c'est un loup, M. l'abbé Clochard ? demandai-je, confondu par l'élan audacieux de la pensée de mon oncle Célestin.

— Dieu me préserve de parler avec cette irrévérence de M. le curé-doyen de Lunas, pieux, instruit, appliqué à ses devoirs de pasteur ! Toutefois, si, comme l'a prétendu Origène, ce grand génie foudroyé trop imbu des auteurs païens, d'Aristote, par exemple, si tout homme a son représentant *dans la bête*, il est impossible de s'y méprendre, *la bête* de l'abbé Auguste Clochard est le loup...

Ce dernier mot tombait de sa bouche, qu'au seuil de la porte vitrée de la bibliothèque, surgit la longue silhouette étirée d'Adon Laborie, ermite de Notre-Dame-de-Nize, sur la paroisse de Lunas. Les lamentations de mon oncle prirent fin incontinent ; il se leva de son fauteuil de paille, — quel fauteuil commode ! nous le promenions partout à travers le presbytère, jusque parmi les éboulements du Cloître ! — il se leva de son cher fauteuil de paille et, s'élançant au-devant de l'ermite, qu'il embrassa :

— Merci, Frère, de venir me voir, merci, Frère !

Adon Laborie, un grand vieillard un peu courbé par l'âge, à la barbe blanche annelée, reproduisant par

son extérieur d'ascète le type parfait des ermites primitifs, Adon Laborie, qui, à aucune époque de sa vie, n'avait été l'objet d'un accueil si empressé dans un presbytère, demeurait pétrifié devant mon oncle, les yeux noyés de surprise, les lèvres mi-ouvertes, impuissant à les rejoindre pour articuler un mot. Marianne crut que l'ermite, dont les sandales de bois de châtaignier, souillées de toutes les poussières, accusaient de nombreuses courses fournies à travers d'affreux chemins, s'arrêtait excédé de fatigue; elle lui prit familièrement la main et le conduisit vers le banc de pierre, où il s'assit à côté de moi.

— Vous savez, Frère, combien ma santé est misérable, et vous m'excusez, n'est-il pas vrai, moi premier arrivant, de ne pas être allé vous faire ma visite ?

— Oh ! monsieur le curé...

— Quand je songe que, depuis près de trois semaines que je suis à Lignières, je n'ai pas encore trouvé la force d'aller rendre mes devoirs à mon doyen ! Je me proposais, le jour où il me serait permis de descendre à Lunas, de pousser jusqu'à Notre-Dame-de-Nize...

— Ce serait trop d'honneur pour moi, monsieur le curé, trop d'honneur...

— Frère, vous ignorez bien des choses, Dieu n'ayant pas jugé nécessaire de vous instruire davantage pour la mission à laquelle il vous appelait parmi ses pauvres des Cévennes; mais laissez-moi vous apprendre, moi qui, pour un ministère plus haut, ai dû subir une culture supérieure, que, dans les premiers temps du christianisme, les ermites furentla gloire de l'Église. Lorsqu'au quatrième siècle, saint Athanase, évêque d'Alexandrie, alla à Rome afin d'y régler certaines affaires avec le Souverain-Pontife, qui l'accompagna pour édifier la Ville Éternelle ? Deux ermites tirés du désert salé de Nitrie, Isidore et Ammonius. C'est vous dire le cas qu'à cette épo-

que reculée, les plus hauts dignitaires ecclésiastiques faisaient de la vie érémitique. Pour moi, je ne la prise pas moins que le saint évêque d'Alexandrie, cette vie de retraite et de renoncement qui fut celle du Pape Célestin V, quand il s'appelait Pierre de Moron. Certes, je ne l'ignore pas, dans nos Cévennes, les Frères libres de Saint-François ont été l'occasion de plus d'un scandale : je n'oublie ni Barthélemy Pigassou, ermite de Saint-Raphaël, plus adonné au vin qu'à la prière; ni Agricol Lambertier, ermite de Saint-Pantaléon de Boubals, plus enclin aux grossières galanteries qu'aux devoirs pieux ; ni Gratien Pastourel, ermite de Saint-Sauveur, plus attaché à sa bourse qu'au royaume de Jésus-Christ. Mais qu'importe que, suivant la fortune de tant d'autres choses respectables, dans la calamité de nos temps, la vie cénobitique ait reçu de graves atteintes, s'il nous reste de rares solitaires pour nous en conserver comme le goût ancien et nous la faire regretter!... Frère, vous êtes le continuateur des Paul, des Antoine, des Isidore, des Ammonius, des Jérôme, ces héros des sables brûlants de l'Égypte et de la Syrie, et, encore que vous n'ayez pas reçu cette suprême noblesse de la prêtrise, que l'onction sainte ne vous ait pas touché, vous n'êtes pas indigne de recevoir ma visite, et je vous la promets.

Mon oncle se tut. Adon Laborie avait écouté les deux mains jointes, dévotement, la tête penchée. N'entendant plus rien, il releva le front. De ses yeux éraillés, rougis, tombait sur sa face tanée, sur sa barbe vénérable une pluie de larmes, non pas de grosses larmes pareilles à de beaux diamants, mais des larmes maigres, comme dans la vieillesse peut en fournir une machine épuisée à un cœur ému. Cet attendrissement de l'ermite, — une douceur pour lui sans doute, car on l'avait chatouillé aux endroits les plus hauts de son être, — me fut une peine à moi, et, incapable de supporter je ne sais quel étrange

malaise, j'allais suivre Marianne, battant en retraite, quand mon oncle, un peu remis, m'interpella.

— Petit, dresse la table et mets un couvert de plus : frère Adon Laborie dîne avec nous.

Dès mon arrivée chez mon oncle, il m'était incombé de nombreuses tâches, tant à l'église qu'à la maison. A l'église, je devais servir la messe tous les matins, balayer deux fois par semaine la sacristie, veiller à la propreté des linges de l'autel, à la bonne tenue des ornements sacerdotaux, étendus sans le moindre pli dans les larges tiroirs du vestiaire, remplir les burettes d'eau et de vin, de temps à autre fourbir l'encensoir de cuivre et sa navette avec de la brique pilée passée au tamis. A la maison, je devais soulager Marianne, pliant sous le faix des ans, de toutes les manières possibles : aller au puits de notre jardin et remonter les cruches pleines à la cuisine, tourner la broche quand on saignait un poulet, l'aider si elle réclamait mon secours à battre la pâte dans le pétrin les jours de fournée, arranger la table pour le dîner et le souper. Ces besognes diverses, qui m'arrachaient à la version latine, au thème latin, m'amusaient et, je m'y prêtais d'enthousiasme. Je courus donc à notre long buffet de noyer. La venue de l'ermite, dans les dispositions mélancoliques où se trouvait mon oncle, nous apportant une diversion, elle me réjouissait au point qu'en déposant sur la table les salières de buis, la bouteille, la carafe, les couteaux, je me mis à chanter à pleine voix, comme si, au lieu d'être au presbytère, je me fusse trouvé à l'église au moment de l'*Élévation*. Du reste, je chantais un cantique que j'avais entendu aux Aires plus de cent fois :

« Descendez, habitants des cieux,
Formez une douce harmonie,
Descendez, habitants des cieux,
Venez résider en ces lieux ;
C'est ici la patrie... »

Je poursuivais d'un élan superbe, coupant en une mignonne corbeille des morceaux de pain, quelques-uns plus gros pour le Frère, lorsque Marie Galtier, les mains embarrassées d'une pile d'assiettes, entra dans la salle à manger, dans la *salle*.

— Tu avais bien besoin de te mêler de mes affaires ! lui dis-je, fâché d'une intervention qui me paraissait une atteinte portée à mes privilèges.

Mais elle, sans nul trouble, déposa son fardeau qui cliquetait; puis, d'une voix vibrante, aussi claire qu'une cascatelle du Berlou, elle reprit le cantique au point où je venais de l'interrompre :

« C'est ici la patrie,
Dieu règne en ce séjour;
Mêlons nos cantiques d'amour... »

Ce dernier vers, qui constitue le refrain, est répété trois fois. Entraîné, je me joignis à Marie, redisant avec elle à tue-tête :

« Mêlons nos cantiques d'amour,
Mêlons nos cantiques d'amour,
Mêlons nos cantiques d'amour. »

L'ermite de Notre-Dame-de-Nize et mon oncle entrèrent au milieu de ce concert improvisé. Adon Laborie, robuste comme un chêne, avait offert son bras à M. le curé, faible et mince comme un roseau. Laborie sourit; quant à mon oncle, il leva la main, et nos voix tombèrent aussitôt.

— Te voilà, Marie ? dit l'ermite d'un air de surprise.

— Je suis revenue, répondit notre pastoure.

— Alors, tu n'as pas trouvé à te louer du côté de l'Espinouse ?

— M. le curé Célestin m'a ramenée à Lignières...

— J'ai pris Marie Galtier à mon service, intervint mon oncle.

Marianne parut tenant notre soupière en terre de

pipe. De petits jets de vapeur s'échappaient du couvercle fendillé, surtout d'un gros trou vers le milieu, où se dressait jadis une olive blanche énorme, cassée dans le déménagement. Elle déposa avec précaution cette faïence malade sur la table et fit un signe à Marie, l'invitant à la suivre. M. le curé récita le *Benedicite*. Puis, ayant béni la table d'un geste en croix :

— Allons, Frère, sans façons, dit-il à son hôte tout entrepris, tout gauche, tout intimidé.

VI

Notre gouvernante n'était pas un cordon bleu. Pourtant, comme elle s'entendait à préparer la soupe de mouton ! Elle savait bien faire une blanquette de veau, rôtir à point un poulet, fabriquer des pâtisseries bizarres de forme, douçâtres de goût, que je trouvais excellentes : *barquettes*, *coques*, *biscotins*, *tortillons* ; mais il lui arrivait de manquer ces plats, ces friandises, tandis que la soupe de mouton !...

— Marianne, cette soupe est votre triomphe ! lui répétait mon oncle chaque fois qu'il en mangeait.

Notre contrée rocailleuse est peu favorable aux prairies, et les bœufs, les vaches qui, en d'autres endroits des Cévennes méridionales, découvrent de gras pâturages où se noyer jusqu'au fanon, ne pourraient vivre aux penchants graveleux de l'Escandorgue, hérissés de maigres frigoules, de touffes poussiéreuses de lavande et de romarin. Aussi, sur nos coteaux pelés, premières marches des monts Garrigues, rencontre-t-on seulement de longs troupeaux de chèvres et de moutons. Nos sentiers rudes, encombrés

de pierrailles arides, où le genêt épineux allume ses étoiles d'or, où le châtaignier sauvage, cette richesse intime du sol, jette de temps à autre des îlots de verdure pour faire mieux sentir la désolation des steppes environnantes, nos sentiers, véritables lits de torrents desséchés, conviennent au mouton patient, sobre, infatigable, à la chèvre surtout, hardie du jarret, pour qui une folliole verte se balançant à la pente des abîmes est une proie facile, dont la dent cruelle atteint tout ce que l'œil a guigné.

M. Saturnin Boyer, le paysan le plus aisé de la paroisse, maire d'ailleurs de Lignières-sur-Graveson, était boucher. Malheureusement la fourniture n'était pas régulière, et souvent déjà Marianne, ne trouvant pendu à l'étal qu'une noire tête de brebis, avait dû revenir le panier vide au Prieuré. Elle se plaignait amèrement certes, rendant M. Saturnin Boyer responsable de l'aggravation que le manque de bouillon de viande pouvait amener dans l'état de M. le curé. Mais M. le maire, à qui l'achat et la vente du bétail, le maquignonnage des chevaux, des mulets, des ânes, rapportaient plus gros que le commerce fort restreint de sa boucherie, ne l'écoutait guère et persistait à courir les fermes de l'Escandorgue, les marchés de la vallée de l'Orb ou du Minervois sans nul souci de mon pauvre oncle Célestin, à qui le consommé, aux termes des ordonnances des docteurs Barascut et Anselme Benoît, était pour le moins aussi nécessaire que le lait.... Oh ! l'affreux M. Saturnin Boyer !...

— Eh bien ! j'en aurai du mouton et peut-être même du bœuf et du veau ! s'écria un jour notre gouvernante, coupant court à ses doléances et montrant le poing à M. le maire de Lignières-sur-Graveson.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, elle glissait jusqu'à trois pièces de vingt sous dans les mains de Marie Galtier ; puis, l'expédiant aux provisions à Lunas :

— Va, ma fille, et s'il fait chaud, pense que tu cours là-bas pour M. le curé, autrement dit pour le bon Dieu.

Cette soupe de mouton ! Que de fois j'ai écumé le *toupi*, pot de terre ventru, tout en hauteur, enduit d'un vernis jaune baveux, auquel notre cuisinière avait confié le morceau de la bête apporté du canton! Il importait beaucoup pour l'excellence du bouillon que la cuisson de la viande se fît à petit, à très petit feu, et je me souviens des reproches que je m'attirais quand je jetais dans l'âtre une brindille de trop. La brave femme, au courant des années, avait introduit de nombreuses améliorations dans cette soupe étonnante. Tantôt elle l'additionnait d'une purée de fèves, tantôt de haricots, tantôt de pois. Ces légumes, dûment choisis, émondés, lavés, étaient placés en un vase de petite capacité, et là mijotaient doucettement en quelques cuillerées de bouillon extraites de temps à autre du *toupi*. Quelle odeur savoureuse se dégageait du pot minuscule, renvoyant de courts balbutiements enfantins aux fredons de chantre du maître pot!

Le jour où l'ermite de Notre-Dame-de-Nize vint nous surprendre et où mon oncle Célestin l'invita à dîner, nous avions justement une soupe de mouton à la purée de fèves. Frère Laborie, fort troublé de l'honneur qu'on lui faisait, se tenait à une distance respectueuse de la table, n'osant prendre sur lui d'approcher de notre nappe étincelante de blancheur, encore moins de déplier sa serviette, à laquelle j'avais donné la forme d'une mitre pour m'amuser. Cet homme simple, devant les splendeurs d'un service tout à fait inouï, — nous possédions des huiliers en verre bleu, des ronds en toile cirée pour les bouteilles, des salières en buis, une carafe de cristal, des couverts en argent, en vrai, — cet homme simple n'avait pu qu'une chose, débrider trois boutons de sa bure aux environs de sa pèlerine chargée

de coquilles, et retirer de la poche de son gilet un long couteau au manche de corne, historié de clous de cuivre très luisants. Tête baissée, air pensif, il tournait et retournait ce couteau énorme, dont ses doigts, par des mouvements inconscients, développaient la lame blanche et la repliaient tour à tour.

— Ah ! soupira mon oncle, satisfait dès la première cuillerée de soupe.

Il leva les yeux sur l'ermite, en quête d'applaudissements pour Marianne; mais le vieillard se tenait toujours à un mètre de la table.

— Eh bien, Frère, que faites-vous là-bas ?

Adon Laborie se glissa au bord de sa chaise, tendit le bras, saisit sa cuiller, et porta quatre gouttes de bouillon à ses lèvres.

— Comment trouvez-vous cette soupe ? lui demanda mon oncle.

— Elle ressusciterait un mort, monsieur le curé; oui vraiment elle ressusciterait un mort.

— Approchez-vous, je vous en prie.

Il céda à de si affectueuses sollicitations. Toutefois, ne pouvant se résigner à aborder la table de front, il se posa de biais, une main à sa cuiller, solidement harponnée des cinq doigts, l'autre sur son genou gauche qui avait par timidité d'imperceptibles frémissements. Mais, la besogne attaquée, ce vieillard, dont la mâchoire tenace n'avait pas laissé tomber une dent, l'eut bientôt menée à bout, et mon oncle et moi nous entamions à peine notre soupe, qu'il avait dépêché la sienne jusqu'à la dernière miette de pain. A ce moment, au lieu de recourir à sa serviette, déposée à côté de son assiette, d'un geste habile il retira de son capuchon un mouchoir à carreaux rougeâtres, très propre, sentant la lavande, et s'en essuya les lèvres rudement. Bien qu'aucun des mouvements de l'ermite ne lui échappât, mon oncle Célestin ne jugea pas à propos de l'inquiéter sur des habitudes qui n'étaient pas celles de

la bonne compagnie; il voulut se souvenir d'une chose seulement : ce paysan, revêtu de l'habit des Frères mineurs de Saint-François, était un saint, et, à ce titre, il avait droit à toutes les libertés comme à tous les respects.

— On jurerait qu'il y a des fèves dans cette soupe, dit le vieillard, négligeant notre couteau de la cure et débitant avec le sien le gros morceau de pain que je venais de lui passer.

— Il y a des fèves, en effet, répondit mon oncle.

— C'est moi qui les ai cueillies ce matin dans le Cloître, ajoutai-je.

— Et c'est moi qui les y ai semées, reprit l'ermite

— Vous, Frère? interrogea mon oncle.

— Ah! quel potager je lui aurais arrangé dans le Cloître, à ce bon M. Combescure, s'il avait voulu! Mais il n'a pas voulu. Quand je lui parlais de rouvrir le canal construit au temps jadis par les moines, et qui amenait dans le Cloître les eaux du Berlou, il me répondait toujours : — « Je suis trop vieux, Frère, je suis trop vieux. »

— Un canal ?

— Oui, monsieur le curé, un canal large et profond. Mon Dieu ! il n'est ni aussi large ni aussi profond que le bief qui conduit la moitié de la rivière de l'Orb à la fabrique de M. Sicard, près de Bédarieux, à cette fin d'y faire virer les machines, mais assez grand pour arroser le Cloître, où un bassin bordé de pierres de taille le recevait. Que ça devait être joli, cette pièce d'eau environnée de galeries couvertes, où se promenaient les religieux par bandes! Temps anciens, qui étiez les vrais temps du Seigneur, temps anciens, qu'êtes-vous devenus !

A cet élan de regret naïf, mon oncle laissa fuir de ses doigts la fourchette qu'il avait saisie pour gratifier l'ermite d'une ample portion de bouilli, et demeura bouche béante, stupéfié de surprise et d'ad-

miration. Il se remit pourtant, et combla l'assiette d'Adon Laborie.

— C'est vous qui avez découvert ce canal, Frère? demanda-t-il.

— Non pas, monsieur le curé, non pas.

— Et qui a fait cette découverte ?

— Vous savez bien cette pauvre fille que vous avez prise à votre service...

— Marie Galtier ?

— C'est elle... Je vas vous compter ça... Aussi bien vous apprendrez à connaître par mes paroles cette aînée des Galtier, une jeunesse pieuse, bonne à ses frères et à ses sœurs comme si elle était leur véritable mère devant Dieu... Il n'est pas sans que vous sachiez que la Galtière est la plus méchante femme de Lignières et de bien loin dans l'Escandorgue. Si M. Combescure vivait, c'est lui qui vous en réciterait un chapelet sur cette affreuse marâtre capable de tout... Donc, un jour de l'an passé, j'étais au Prieuré, lorsque des cris perçants arrivèrent jusque sur la terrasse. Moi qui ai voyagé dans les Cévennes-Hautes en toutes les saisons et par tous les temps, j'ai entendu cent fois et cent fois des aigles se plaindre dans les nuages et sur les rochers. C'était quelque chose d'approchant que j'entendais en plein midi à Lignières-sur-Graveson, où nul homme du pays ne vit d'aigle de son vivant. M. le curé Combescure se lève du banc de pierre où il se chauffait au soleil et, me montrant le clocher de l'église : — « Courez, Frère, courez vite ; j'ai peur que cette Galtière n'achève ma petite Marie. » — Des marches journalières m'ont conservé les membres agiles, et, vous le comprenez, d'un saut je touche à la porte du clocher. La Galtière était là, hérissée comme une louve qui sent les chiens sur ses talons et regagne son fourré sous bois. Avant que je lui eusse jeté un mot, elle se retourna hardiment. — « Oui c'est moi qui ai fait le coup, hurle-t-elle, oui, c'est moi ! » — Le

coup!... Je plante là cette enragée et galope vers l'endroit d'où partaient les cris sans discontinuer. Ah! par exemple, je crus bien que la Galtière, lasse de porter sa haine contre la fille de son homme, pour en finir avec Marie, l'avait enterrée toute vivante.

— Mon Dieu! gémit mon oncle.

— Derrière le chœur de l'église, poussent des fougères épaisses. Ces plantes étaient couchées sur le sol, ravagées, brisées. On s'était battu par là certainement. Comme me venait cette idée de batterie, j'avise une tête au ras de l'herbe, blanche comme un lis. Quel frisson, Seigneur-Dieu! — « Est-ce que c'est toi, Marie? demandai-je à cette figure. — Oui, frère Adon Laborie, c'est moi, c'est bien moi, Marie Galtier, de Lignières-sur-Graveson. La Galtière m'a poussée dans le trou... Tirez-moi d'ici pour l'amour de Dieu. » — Vous pensez si je me fis prier. Le Seigneur du ciel l'avait protégée, car elle avait pu être précipitée dans un fossé souterrain, à l'exemple de Joseph dans la citerne, et elle ne portait ni blessure, ni contusion. Sa robe tant seulement était couverte d'une boue noire et de fort méchante odeur. La gouvernante de M. le curé Combescure, une personne des plus charitables, lui prêta des vêtements de rechange et tout fut dit. *Amen.*

— Et M. Combescure n'a pas reproché sa mauvaise action à la Galtière?

— Lui!... Oh! monsieur le curé, si vous l'aviez entendu!... Tandis que Marie, une heure après cette algarade, lavait ses nippes au Graveson, M. le curé Combescure, soutenu par moi, trouva des jarrets pour monter jusqu'au réduit de la Galtière et la menacer de la malédiction de Dieu...

— Que répondit-elle?

— Engagée dans les traverses de son métier, elle ne sonna mot d'abord; puis, tout d'un coup, se redressant de sa taille sur ses ergots, elle dévisagea

M. le curé d'un regard qui brilla comme la lame de mon couteau, et, n'osant pas lui sauter dessus malgré son envie de bête affamée de mordre, elle rit à gorge déployée, mais d'un rire qu'auparavant je n'avais connu à nul être humain. M. Combescure et moi, la mort dans l'âme. nous descendîmes l'escalier du clocher.

— Ah ça ! comment se fait-il que Thomas Galtier permette à sa femme de maltraiter ainsi son enfant ? C'est un homme après tout, le bedeau, et...

— Un homme !... Mon bon monsieur le curé, on le voit, vous ne connaissez pas ce garnement. Toute la contrée vous dira que Thomas Galtier est le plus fameux biberon de l'Escandorgue, mais personne ne vous dira qu'il est un homme. Ce sac-à-vin est aussi incapable de défendre sa fille de la marâtre qu'il lui a donnée, que de se priver de dépenser son dernier sou au cabaret. Au premier juger, il paraît doux, soumis, et on ne serait pas éloigné de le croire serviable et bon. Essayez de toucher à son vice favori, de lui interdire les francs repas à verre plein, à gueule débordante, avec quelques ermites et quelques santi-belli sans religion, et vous verrez comme le particulier vous écoutera. M. le curé Combescure, ayant imaginé tant et plus pour mettre du calme, de l'ordre, de la raison dans le ménage des Galtier, en était arrivé à penser que, dans les violences de la Galtière à l'égard de Marie, il y avait un quasi-désespoir de la part de cette femme, travailleuse, vaillante avec tous ses défauts, associée à un ivrogne incorrigible, au bec constamment débridé sur la boisson, sans hardiesse à son métier et sans honneur dans sa vie.

— M. Combescure probablement ne se trompait pas.

— C'est à dater du moment où cette idée lui fut entrée dans la tête que M. le curé de Lignières, dégoûté des gens et de la basse marmaille du clocher,

Si ses jambes affaiblies ne lui permettaient pas de grimper souvent, se retourna vers Marie et s'occupa d'elle uniquement. Un soir, M. Combescure me confia ses intentions à l'endroit de cette enfant si malheureuse. Il voulait lui enseigner à lire, si sa cervelle n'était point trop dure, à écrire, si ses doigts rudes parvenaient à se plier à cette besogne délicate, puis l'envoyer à l'hôpital de Lodève pour s'y préparer à devenir un jour sœur de charité, — « Marie, sœur de charité ! Y pensez-vous, monsieur le curé, elle, une paysanne ! » — M. Combescure me conta alors que l'une de ses sœurs était Supérieure de l'hôpital de Lodève et qu'elle ne refuserait pas Marie Galtier. Malheureusement il mourut le lendemain.... Que voulez-vous ? à force de vivre, on use la vie, et M. le curé Combescure avait usé la sienne à quatre-vingt-sept ans. Puis, soyons de bon compte, chrétiens, il faut bien à la fin des fins aller voir le bon Dieu pour se faire juger et, après avoir tant trimé ici-bas, demeurer un peu tranquille au Paradis en face du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Ainsi-soit-il !

— Dois-je servir les aubergines ? demanda Marianne, entre-bâillant la porte de la cuisine.

— Servez-les ! lui répondit mon oncle Célestin.

VII

La vigne, qui, des bords de la mer, de proche en proche a gagné les mamelons, puis les collines, puis les escarpements de la rude chaîne cévenole, à l'époque où se passent les scènes de ce récit, n'avait pas encore envahi sans partage nos pittoresques monts d'Orb.

Certes, les ténements de Canals, exposés au midi, montraient de beaux ceps noueux, où la serpette du vendangeur faisait d'amples récoltes en automne; mais, du milieu des pampres touffus, surgissaient des files interminables d'amandiers, d'oliviers, de cerisiers, de sorbiers. Quand les vastes plaines de Lunel, de Béziers, de Gabian ne suffirent plus à la production du vin, dont le prix s'élevait à vue d'œil, les propriétaires de la montagne, jaloux d'emplir leurs poches comme ceux du bas pays, abattirent les arbres à grands coups de cognée. Ils mirent à cette besogne impie l'acharnement féroce de toutes les entreprises où l'idée du gain s'est glissée. En peu d'années, la vallée de l'Orb, dès février si fraîche, si coquette, si jolie avec ses amandiers en fleurs, qui la poudraient à frimas quand les frimas avaient disparu, à laquelle plus tard, au cœur de l'été, les oliviers mettaient une ceinture de pâle feuillage mobile, aérien comme une gaze, où apparaissaient jour à jour les points sombres du fruit mûr pour le pressoir, en peu d'années la vallée de l'Orb avait changé d'aspect. En haut, en bas, partout, la vigne lançait ses jets victorieux, gras de toute la vie d'une terre vierge en quelque sorte, de toutes les richesses d'un sol dont des arbres clairsemés n'avaient pu boire les sucs généreux.

Lorsque mon oncle Célestin quitta les Aires pour venir prendre possession de sa nouvelle paroisse dans le canton de Lunas, la dévastation qui dépeupla si lamentablement les monts d'Orb, n'avait pas encore commencé, et, si le vin manquait quelquefois, l'huile abondait en nos régions. Quelle huile, douce, ayant la saveur légère du fruit ! et puis quelle couleur merveilleuse ! De l'or vert, de l'or pâle, de l'or bruni. Quelles oronges délicieuses en octobre, et en mai quelles aubergines croustillantes, accommodées dans cette huile incomparable ! Notre gouvernante avait un talent remarquable pour frire à point les aubergines.

Elle les coupait par menues tranches comme elle eût fait des pommes de terre, les laissait s'égoutter entre deux linges afin d'en exprimer la dernière humidité, puis les jetait dans la poêle vivement. La difficulté d'amener à bien ce plat fabuleux gisait tout entière dans le choix du moment où il convenait de précipiter les rondelles d'aubergines dans l'huile bouillante. Si on manquait cette seconde unique, tout était perdu, et l'on devait recommencer.

« C'est *mademoiselle* Angélique, la cuisinière de M. le curé de Bédarieux, qui m'a enseigné ce tour de main », répétait Marianne, évoquant, pour conjurer le sort malin, le souvenir de sa bienfaitrice, chaque fois qu'elle était sur le point de procéder à cette opération très compliquée.

— Sont-elles aussi bonnes que celles de *mademoiselle* Angélique, mes aubergines ? demanda-t-elle, s'adressant à mon oncle.

— Elles sont meilleures, Marianne, répondit-il.

— Tant mieux ! dit-elle, se rengorgeant de satisfaction. Régalez-vous bien : les aubergines n'ont jamais incommodé personne.

Elle attendit encore une minute que l'ermite, comme nous l'avions fait mon oncle et moi, lui remit son assiette ; mais le Frère, par humilité, s'obstinant à ne pas s'en dessaisir, elle se retira.

— En vraie vérité, dit Adon Laborie, quand notre gouvernante eut fini de l'inquiéter, en vraie vérité, monsieur le curé, ces aubergines sont si bonnes que, les mangeant, je ne sais pas ce que je mange. Non, je n'avais de ma vie rien goûté de pareil. C'est comme du sucre, et cependant on retrouve la saveur particulière de la chose. Dans le fait, ces aubergines ne sont peut-être pas de notre pays, où nos terres trop fortes ne sauraient produire des légumes si doux.

— Ces aubergines sont un fruit de votre sol : Marie Galtier les a apportées ce matin même de Lunas.

— Alors, c'est votre cuisinière qui a des façons de les arranger...

— Voilà ! dit mon oncle, agréablement chatouillé par un compliment à l'adresse de Marianne.

Puis, invitant l'ermite de Notre-Dame-de-Nize du regard :

— Allons, Frère, encore une cuillerée de ce plat de damnation.

Adon Laborie mangeait gravement. Sa position oblique à la table me le montrait tout de profil. La ligne qui, de ses tempes, creusées de rides profondes comme des blessures, descendait à ses sandales de châtaignier, où apparaissaient ses pieds nus, était noble, d'un caractère à la fois plein de puissance et de grandeur. Bien que ce vieillard, par une richesse foncière de l'organisme, eût conservé toutes ses dents, que les mâchoires fussent demeurées solides et fermes à leur poste de combat, il ne lui avait pas été donné d'échapper complétement aux dépravations de l'âge, qui avait abattu sa belle tête d'apôtre en la portant un peu en avant. Ce léger vice de structure, s'accentuant chaque jour davantage, — je l'avais connu aux Aires avec le chef plus droit, — si l'on veut bien ne pas oublier sa haute taille, ses larges épaules rebondies, sa longue barbe frisottante et touffue couvrant sa vaste poitrine, faisait ressembler l'humble Frère des Cévennes méridionales à quelqu'une de ces colossales figures penchées, comme le génie de Michel-Ange en créa plus d'une à Florence pour exprimer le recueillement solennel des tombeaux. Plus jeune, avec cette vigueur supérieure de la machine qu'aucune dégradation n'avait touchée, l'ermite de Notre-Dame-de-Nize eût été le *Moïse* de Buonarotti, les rayons de lumière au front, les Tables de la loi à la main.

— Si vous le vouliez, monsieur le curé, dit-il, ayant pris la dernière bouchée, rien ne serait plus facile que de faire des terrains vagues du Cloître le plus beau jardin de Lignières. En culture, quand on

a de l'eau, on possède de l'or, autrement dit tous les biens, et de l'eau, nous en aurons, avec votre permission, à nous noyer.

— Et comment aurons-nous de l'eau à nous noyer ?

— Vous comprenez qu'ayant retiré Marie Galtier de son trou, je voulus connaître ce qu'il était, ce trou noir et plein de boue. Puis, il faut que je me confesse d'un péché : je suis curieux. Notez qu'en tirant à moi Marie, quelques pierres autour d'elle avaient roulé, détachées d'une muraille invisible, ce qui ne me laissait pas de repos. Il y avait donc une muraille en l'intérieur de la terre ? Que faisait là cette muraille, si loin de l'église et si loin du Prieuré ? A quoi servait-elle ?... Moi, tel que vous me voyez, j'ai été manœuvre dans mon enfance, puis maçon dans ma jeunesse, même j'ai voyagé un brin en ma fleur d'ans. Je suis allé à Rodez... Mais passons mes voyages...

— C'est cela, Frère, revenons à notre potager du Cloître.

— J'avais laissé mon bourdon dans les fougères pour courir au secours de la fillette. La petite sauvée, je ramassai mon bourdon, lequel est muni d'une grosse pointe en fer qui m'aide à gravir nos pics et me défendrait des loups au besoin, et je sondai les alentours du fossé où Marie, reculant toujours pour fuir la Galtière, avait disparu jusqu'au cou... Vous me croirez si vous voulez, monsieur le curé, ça sonnait creux, ça sonnait creux avec une voix longue pareillement aux tonneaux de quarante muids qu'on voit dans la plaine et qui, lorsqu'ils sont vides, si on les interroge du poing, vous répondent d'un ton de tonnerre qui ne se gêne pas. Sondant toujours et entendant toujours parler le même souterrain sous mon bourdon, j'étais content. Par-ci, par-là, je soulevais une dalle ébréchée parmi les thyms, et je voyais le canal se continuant, se

continuant... Pourvu qu'il arrivât jusqu'au Berlou !.... Il y arrivait, monsieur le curé, il y arrivait...

Marianne reparut, tenant des deux mains un grand plat rond chargé d'une haute pyramide d'*oreillettes*.

Ah ! les oreillettes sucrées !

Le beurre, soit frais, soit fondu et salé dans des pots, a depuis quelques années envahi nos cuisines cévenoles. Vers 1846, encore que la destruction de nos oliviers antiques eût commencé dans la haute comme dans la basse vallée de l'Orb, l'huile régnait en maîtresse despotique chez nous. Le saindoux de nos cochons, conservé en des vessies suspendues aux poutrelles du plafond, aussi blanc et floconneux que la neige de l'Espinouse, lui était certes préféré pour des sauces déterminées, pour la confection des lourdes *croustades*, ces édifices de pâte hérissés de tours, de clochers, de créneaux, qui défendent mal un canard aux olives, ou tel autre volatile endormi dans les profondeurs du monument; mais l'huile servait à toutes les autres pâtisseries de ménage, aux *oreillettes* particulièrement.

Ayez un chaudron plein d'huile sur le feu ; en une sébile de buis délayez une poignée de farine de pur froment dans des œufs ; battez le tout fortement en laissant tomber tantôt une prise de sel, tantôt une prise de zeste de citron ; puis, à l'aide de sarments secs, activez le feu sous la crémaillère de façon à ce que les flammes vives embrassent tout le pourtour du chaudronnet. L'huile, qui prend des reflets de métal en fusion, fume et bout. Profitez des premiers bouillons et jetez une cuillerée de pâte hardiment. Oh ! le charmant bruit, les jolis grésillements, les ravissantes fusées de vapeur ! La pâte, que vous avez versée de manière à l'éparpiller, se tord, se gonfle, se boursoufle, affecte toute espèce de formes tourmentées, avec des creux, des vides, des rebords, des saillies imprévues qui lui communiquent l'apparence

très compliquée d'une oreille d'homme ou d'une oreille d'animal. De là le nom d'*oreillette* qu'on donne à cette friandise dans nos contrées.

— C'est vous que l'on fête ici, Frère, dit mon oncle, couvant le plat saupoudré de sucre d'un regard qui devait être un gros péché.

— Des oreillettes pour moi ! des oreillettes pour moi ! répétait l'ermite confus.

Mon oncle lui emplit l'assiette à demi.

— Si vous êtes un ermite pénitent, Frère, comme les grands et saints ermites Paul, Antoine, Pacôme, lui dit-il avec un sourire, vous n'avez pas fini de souffrir. Prenez-en votre parti : il faut vous damner au Prieuré, car vous n'y mangerez pas seulement des oreillettes, mais vous y boirez du café.

— Miséricorde ! du café ! s'écria Laborie, complétement décontenancé.

Mon oncle leva une main vers moi. Je compris.

— Les tasses de M. l'abbé Combescure ? lui demandai-je.

— Porte-les, et dis à Marianne, si le café est prêt, de nous le servir tout de suite. Les oreillettes et le café, cela se combine très bien.

VIII

L'ébahissement d'Adon Laborie, tournant et retournant entre ses doigts une des tasses du fameux cabaret, fit connaître à mon oncle une jouissance des plus raffinées. Il épiait le Frère du coin de l'œil et éprouvait de petits tressauts d'amour-propre qui lui étaient un ébranlement intérieur délicieux. Du reste, si l'ermite ne finissait pas d'admirer *les porcelaines*

de M. l'abbé Combescure, il les avait regardées, lui aussi, et la joie de les voir toujours intactes, toujours brillantes, toujours inaltérées, lui procurait une aise inconnue.

— Si M. le curé Combescure n'était pas mort, reprit le Frère libre de Saint-François, j'aurais déjà amené l'eau du Berlou jusqu'au milieu du Cloître, et d'autant plus que des fouilles à la pioche m'ont appris qu'il y a là un bassin pour la recevoir. Ah ! ces moines bénédictins, quelles bonnes bâtisses ils construisaient ! Figurez-vous ça, les murailles du réservoir, qui a, s'il vous plaît, huit mètres de diamètre, n'ont pas bougé. Un barrage, dont on peut voir encore les assises en pierre de taille, chassait la moitié du ruisseau vers le Prieuré, et je suis bien sûr que plus d'une anguille, plus d'un barbeau, plus d'une truite suivaient le courant... Mais, à propos de truites, à présent que j'y pense, j'ai quelque chose à vous dire, monsieur le curé.

— A propos de truites ?

— Marie Galtier vous a-t-elle apporté deux livres de truites, de Lunas, vendredi dernier ?

— Je crois que oui.

— Eh bien, M. le curé-doyen n'a pas été content de voir l'unique panier de truites qui se trouvait au marché ce jour-là, prendre la route de Lignières-sur-Graveson.

— M. le curé-doyen ? murmura mon oncle alarmé.

— M. le doyen Clochard est un peu porté sur sa bouche, et les truites, surtout celles pêchées dans l'Orb, du côté de Cazilhac, lui font un plaisir ! M. Barnier, curé de Vasplongues, assure que, pour aller manger des truites de Cazilhac, M. Clochard marcherait nuit et jour comme le Juif-Errant.

— Pourquoi, au lieu de laisser emporter les truites par Marie Galtier, la servante de M. Clochard ne les a-t-elle pas achetées ?

— Parce que le marchand, dont on se disputait la marchandise, en a trop élevé le prix.

— M. Clochard est curé de canton et beaucoup plus riche que moi, desservant d'une succursale de vingt-cinq feux.

— Vous ne savez donc pas que M. le curé-doyen est plus avare qu'une fourmi ?

— De qui tenez-vous ces détails, Frère ?

— Mon ermitage dépend de la paroisse de Lunas, et M. le curé-doyen me réclame souvent au presbytère. Une fois, c'est pour donner une façon au jardin ; une autre, pour lui tailler la treille ; une autre, pour lui faucher le cimetière, où les morts entretiennent une luzerne magnifique ; une autre... je ne sais plus. Tout ça lui économise des journées d'ouvrier. Vendredi, justement, il m'avait mandé pour coudre des sangles neuves à la selle de son cheval. Ces pauvres sangles s'en allaient en filasse. Je l'entends encore, quand la servante rentra du marché sans poisson : — « Ah ! il me prend les truites, à présent ! Ah ! il me prend les truites !.. »

— Frère, mon oncle n'a jamais rien pris à personne, entendez-vous ! m'écriai-je.

Mais mon oncle, avec une mansuétude adorable, où je démêlai pourtant l'aiguillon d'une inquiétude pénible :

— Tais-toi, mon cher enfant, tais-toi.

Et, s'adressant à Adon Laborie :

— M. Clochard m'accuse de lui prendre les truites *à présent*. Je lui ai donc pris quelque chose *autrefois ?*

— Il parla d'une Société de Béziers, où vous l'avez empêché d'entrer par vos intrigues.

— Une Société de Béziers !.... Mes intrigues !...

— En arpentant sa cuisine, où il enrageait de ne pas aviser la moindre truite, il se plaignait tout seul, et une fois, je l'ai entendu crier avec colère : — « Il en est tout de même de la Société, et moi je n'en suis pas ! »

— En effet, m'y voici, c'est de la *Société archéologique* de Béziers qu'il s'agit.

— Oui, oui, archéologique... archéologique ...

Mon oncle se recueillit une minute ; puis, nous regardant non sans un vague trouble :

— Nous étions, l'abbé Clochard et moi, vicaires à Saint-Gervais-sur-Mare, et, encore que nos caractères différassent un peu, nous ne laissions pas de faire ensemble des excursions dans les montagnes. Une pensée très noble s'était glissée dans notre esprit : nous voulions écrire en collaboration un ouvrage avec ce titre : *Notes archéologiques sur les Châteaux, les Abbayes, les Eglises de l'ancien diocèse de Béziers*. Nous commençâmes une notice sur Saint-Pierre-de-Rèdes, petite chapelle romane dans la paroisse du Poujol. Mais, tandis que je compulsais les travaux de M. Renouvier sur notre département, l'*Histoire du Languedoc* par les bénédictins Dom de Vic et Dom Vaissette, la *Gallia Christiana*, ou bien mon collaborateur faisait la partie de quelque dévote riche de la ville, ou bien il se promenait à cheval le long de la Mare ou de l'Orb. Mon Dieu ! une partie d'*impériale* ne saurait être imputée à crime, et monter à cheval n'est pas un bien gros péché, quand on a pour père Palamède Clochard, le plus gros maquignon du Minervois. Quoi qu'il en fût, la besogne entreprise en commun n'avançait guère, et cela me causait un grand ennui, car, si l'abbé Clochard n'avait manifesté pour l'archéologie qu'un goût passager, moi je me sentais au contraire attiré de plus en plus vers nos vieux monuments historiques et n'avais qu'une ambition : les étudier pour les décrire, pour les faire connaître, apprécier, aimer.

— Tiens ! tiens ! tiens ! murmura l'ermite, que les considérations trop vastes de M. le curé touchaient médiocrement, je ne savais pas cela, moi. Ah ! M. le curé-doyen de Lunas est le fils d'un maquignon du Minervois !...

— Sur ces entrefaites, la *Société archéologique* de Béziers mit au concours le sujet suivant : *Histoire de l'ermitage de Saint-Michel-des-Aires, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.* Une rubrique du programme prévenait les concurrents que non seulement le manuscrit couronné obtiendrait une médaille en or de la valeur de trois cents francs, mais qu'il mériterait à son auteur le titre fort envié de *Membre correspondant* de la Société. Je fus tout de suite pris de l'envie d'essayer mes forces dans cette mêlée des archéologues du département et des départements circonvoisins, et, comme il convenait d'agir avec une absolue loyauté, je m'ouvris de mes desseins à l'abbé Clochard, l'invitant, si le sujet donné lui agréait, à le traiter concurremment avec moi. Ce mot de *concurremment* lui déplut, car je ne l'avais pas prononcé qu'il me quittait, maugréant, dépité, furieux. Il s'était attendu sans doute à me voir faire pour *Saint-Michel-des-Aires* ce que j'avais fait pour *Saint-Pierre-de-Rèdes*, à assumer la peine et à lui laisser la plus large part de profit.

— Ça, c'est bien de lui, interrompit l'ermite, enchanté.

— Un mois après, j'appris de la bouche même de notre doyen, M. Carpezat, un bon prêtre et un brave homme, — je suis sûr qu'il m'aime encore, bien qu'il soit devenu archiprêtre et que je sois resté simple desservant, — j'appris que mon ancien collaborateur s'était piqué au jeu, qu'il avait plusieurs fois visité l'ermitage de Saint-Michel-des-Aires, qu'il attendait des livres de Montpellier, qu'à mon exemple il tentait décidément le concours.

— A la bonne heure donc ! à la bonne heure !

Mon oncle avait saisi sa tasse pour la porter à ses lèvres; il la déposa, et, après avoir quelques secondes miré ses beaux yeux noirs dans la soucoupe dorée, regardant le Frère :

— Que voulez-vous dire, mon ami, par votre : *A la bonne heure ?* lui demanda-t-il.

— Je suis content, monsieur le curé.

— Et pourquoi êtes-vous content ?

— Parce que, au dedans de moi, je devine que vos écritures sur Saint-Michel-des-Aires valaient mieux que les écritures de M. Clochard.

Mon oncle Célestin but son café. L'ermite et moi nous l'imitâmes. Il y eut un instant de recueillement. Laborie surtout, dont de vagues flammes rouges animaient les joues rugueuses et fermes, paraissait absorbé. A quel sujet couraient ses pensées ?

— C'est égal, murmura-t-il enfin, mon avis est qu'il vaut mieux avoir M. le curé-doyen de Lunas pour ami que pour ennemi, et, si un pauvre homme tel que moi osait vous donner un conseil, monsieur le curé, je vous engagerais à aller voir M. Clochard et à vous remettre d'accord avec lui.

— D'accord avec lui !.. Nous n'avons jamais cessé d'être d'accord, de vivre en bonne amitié. Vous comprenez bien, Frère, que ces misères auxquelles nous nous arrêtons, n'ont pu altérer, ni chez M. l'abbé Clochard, ni chez moi, la notion de la justice et de la charité.

— Pour vous, je ne dis pas; mais pour M. Clochard, je ne parierais pas un pois chiche contre une fève...

— Frère Laborie, M. Clochard a l'honneur d'être prêtre, et je vous condamne de lui supposer des sentiments dont la faveur divine de l'ordination l'a fait exempt.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le curé; il n'en est pas moins vrai que M. le curé Clochard déteste M. le curé Célestin.

A ce coup porté en pleine poitrine, en pleine conscience, — mon oncle appartenait à cette catégorie de prêtres qu'on appelle les *scrupuleux*, la

gent ecclésiastique la plus malheureuse, acharnée qu'elle est à se faire un vrai supplice de sa vocation par l'incessante recherche de toute espèce de motifs d'indignité, — à ce coup terrible, le pauvre desservant de Lignières demeura immobile, sans voix, presque sans souffle. Que n'eussé-je pas donné pour clore la bouche à Laborie ! Si seulement j'avais pu lui tirer la manche ! Malheureusement l'ermite, peu habitué à manœuvrer les tasses de M. l'abbé Combescure, avait laissé tomber trois gouttes de café sur la nappe blanche, et s'était rejeté loin de la table par effroi de quelque nouveau méfait. Toutefois, en étirant ma jambe, je parvins à toucher du bout de mon soulier le gros orteil de son pied droit, dont l'ongle carré s'étalait nu sur sa sandale de châtaignier. Le Frère ne sourcilla pas à mon contact très dur. Il me regarda, me sourit d'un sourire où s'épanouissait la bonté de son âme, et, pour me prouver qu'il me comprenait, n'articula plus un mot.

Cependant mon oncle avait légèrement glissé en avant du fauteuil de paille, et sa tête pâle, où les salières des tempes m'apparurent plus creuses, s'était renversée sur le dossier. Je remarquai que l'œil, moins vif, se voilait sous l'arcade sourcilière plus profonde et plus noire. Certes, aux Aires, j'avais vu mon oncle Célestin sommeiller après le repas; mais ravivé par l'air vivace de l'Escandorgue, il ne lui était pas arrivé de faire sa sieste depuis notre installation à Lignières. Allait-il retomber dans ses anciennes habitudes de faiblesse? Ses paupières battirent longtemps. Il luttait pour ne pas s'endormir. Tout à coup, ces paroles, où perçaient d'intimes inquiétudes, s'exhalèrent de sa bouche, dernière manifestation de la vie intellectuelle qui s'abîmait.

« *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je n'en suis pas digne. »

Digne de quoi ? Du sacerdoce, sans doute. Ses deux yeux, très enfouis, étaient absolument clos.

— Chut ! soufflai-je à Laborie, me posant un doigt sur les lèvres.

Nous sortîmes, moi marchant sur la pointe des orteils, le frère tenant ses sandales à la main et allant pieds nus.

IX

La cuisine se trouvait déserte, mais la porte en était entre-bâillée sur le perron extérieur du presbytère, ce qui annonçait que Marianne ne se tenait pas bien loin. Ma main au bras de l'ermite, dont j'eusse pincé la bure jusqu'à la chair, s'il lui avait pris envie de parler, j'attirai mon homme hors de la maison.

Le perron du Prieuré, haut de vingt marches, embelli d'une balustrade à trèfles gothiques, offre plutôt l'aspect d'une ruine que celui d'un escalier solide, facile à la descente comme à la montée. Il faut le franchir par bonds à cause des cassures de la pierre, des crevasses, de l'écroulement des voûtes inférieures, et il ne serait pas sans danger de trop s'appuyer à la galerie, car les siècles, aidés par les vents âpres de l'Escandorgue, ont en plus d'un endroit descellé les soubassements de cette jolie rampe à jour, aux enchevêtrements aussi capricieux que délicats. Ce perron ouvre le Prieuré du côté du Graveson, comme la baie romane décrite plus haut l'ouvre du côté du Berlou. Nous traversâmes ces amas bouleversés sans encombre, moi légèrement courbé, choisissant mes pas avec précaution, Laborie, ferme, droit, se servant à merveille des doigts de ses

pieds pour prendre assiette au milieu des cailloux roulants.

— Voyez-vous, Frère, lui dis-je, mon oncle, qui n'était déjà pas très vaillant, s'est beaucoup fatigué depuis notre arrivée à Lignières, et le voilà qui s'endort après ses repas. Puisque le sommeil convient à son état, laissons-le se reposer. Si vous voulez, par le Cloître, nous reviendrons sur la terrasse, et là, en attendant le réveil de mon oncle Célestin, vous me conterez une histoire.

— Et quelle histoire peut te conter un pauvre homme comme moi ? murmura-t-il, renouant les ficelles traînantes de ses sandales.

Je le regardai avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Puis, d'un ton d'audace incroyable :

— Qu'est-ce que vous avez fait au Prieuré, la nuit où mourut M. l'abbé Combescure ?

— La nuit où mourut M. l'abbé Combescure ?... J'ai récité le *De profundis* au chevet de son lit, à genoux, les mains jointes.

— Non, non, ce n'est pas ça... Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Allons, je vois que Marie Galtier a parlé.

— Certainement, elle a parlé.

— Eh bien, elle a eu tort.

— Pourquoi a-t-elle eu tort ?

— Pour cette raison, mon enfant : lorsqu'il plaît à Dieu de nous envoyer l'occasion de nous montrer bon et charitable, nous ne devons pas le crier par les cent fenêtres de la maison.

— Et si vous aviez fait le mal avec Marie Galtier, au lieu de faire le bien ? m'écriai-je, poussé par je ne sais quel démon à des paroles dont je ne démêlais clairement ni le sens ni la portée.

— Quel mal ai-je pu commettre avec Marie Galtier, petit ?

Si vous me croyez capable de le deviner, moi, par exemple ! balbutiai-je, rougissant, penaud.

Et soudain, avisant sur un sorbier un oisillon qui becquetait de jeunes pousses :

— Oh ! la jolie bête ! continuai-je avec un élan de joie trop brusque pour ne pas être affecté.

L'oiseau, effarouché, montra sa tête noire hors d'une touffe de feuilles nouvelles, déploya ses ailes, s'envola.

— C'est une mésange, me dit l'ermite, une bestiole très méchante.

Il accompagna ces derniers mots d'un regard si scrutateur que j'en baissai les yeux, toute la tête honteusement.

Devant nous apparut le Cloître. Le soleil, qui déclinait peu à peu vers les châtaigneraies de l'Escandorgue, dans cette partie de la montagne où Marie Galtier m'avait signalé les ruines du *Castélas*, rasant les toitures de la cathédrale dont il vermillonnait les angles, les entablements, les gargouilles, projetait de rares rayons jusque sous les galeries très abritées du Prieuré. Ce n'était pas, en cet endroit édifié comme un abri contre les chaleurs, la lumière brutale du plein jour ; c'était une lumière douce, tempérée, obscure. Vers le milieu de la journée, pris de haut par l'astre dans sa force, les colonnettes doubles, les entrelacements très compliqués de la pierre laissaient tomber de vagues dessins sur les dalles ébréchées ; mais dès trois heures, les clartés s'éteignaient insensiblement, et le Cloître devenait la plus délicieuse des retraites, un réduit de paix, d'ombre et de fraîcheur. Nous nous engageâmes sous les arceaux. Désormais, au lieu de le conduire, Adon Laborie me conduisait. Quel bruit faisaient ses sandales de bois en ce grand couloir solitaire ! Une poutre énorme avait été roulée contre la muraille et servait de banc. L'ermite s'assit. Je m'assis à son côté. Nous restâmes là de longues minutes sans articuler une parole, les yeux perdus à l'horizon, l'esprit aussi vague que les yeux.

— Des lettres ! des lettres ! m'écriai-je, saisissant la première occasion de rompre un silence qui me pesait.

— Des lettres ?

— Là ! là !

Je me levai et frappai du pied une immense dalle étalée devant nous.

— Doucement, mon garçonnet, doucement, c'est une tombe, ça.

— Une tombe ?

Je reculai.

Le Frère s'était dressé sur ses sandales, puis avait fléchi les genoux et s'était mis à prier. Quelle était sa prière ? Je crois me souvenir que je saisis au passage un verset du *Miserere*.

Tandis que l'ermite marmottait l'interminable psaume cinquantième, moi, j'essayais de débrouiller l'épitaphe latine gravée sur la dalle. Au moins s'il m'avait été permis de feuilleter mon *Dictionnaire des Commençants !* Voici cette inscription funéraire, insérée depuis par mon oncle dans un de mes *devoirs* et que nous traduisîmes à la sueur de notre front.

†

ANNO
NATIVITATIS CHRISTI
M.DC.VI.
CALENDAS JANUARII,
OBIIT BERNARDUS, PRIOR.
O HOMO, QUID ASPICIS ?
QUOD ES, FUI ; QUOD SUM, ERIS.
MEMENTO MEI.
DIC *PATER NOSTER.*

†

Adon Laborie se signa ; puis, étendant une main, il retira de derrière la poutre où nous nous étions assis

un long bâton poli, blanc, ayant une petite croix en laiton à l'un de ses bouts, à l'autre une forte pointe de fer.

— Mon bourdon, me dit-il; je le mets là quand j'arrive et je le reprends quand je pars.

— Alors, vous partez, Frère ?

— J'avais dans l'idée d'attendre le réveil de M. le curé, car je voulais lui recommander Marie Galtier par des raisonnements tirés de ma tête. Mais qui sait si M. le curé Célestin se réveillera tôt ou se réveillera tard ? Au temps où mes jambes étaient jeunes, je ne prenais nul souci de m'attarder dans les chemins ; malheureusement l'homme est comme les arbres, la sève finit par abandonner les branches.

— C'est donc bien loin Notre-Dame-de-Nize ?

Nous arpentions les larges dalles du Cloître. L'ermite, heurtant ce pavé sonore de sa longue pique, avançait d'une allure superbe. Véritablement, ce paysan de la montagne cévenole avait la majesté d'un évêque. Je suivais notre hôte se retirant, et je le suivais avec regret, car j'aurais voulu le voir rester. Comment le retenir ? Je n'osais prendre sur moi de l'inviter à passer la nuit au Prieuré. M'eût-il écouté d'ailleurs ?... Nous sortons de l'obscurité des arceaux et nous nous trouvons en plein soleil au milieu des terrains vagues où furent jadis les jardins intérieurs du monastère. Moi, je demeurais attaché à mon homme, ne sachant trop à quel point de son chemin je me déciderais à le quitter. Comme, parmi les fougères et les genêts, nous nous enfoncions dans l'étroit sentier qui descend vers le Berlou, une voix appela :

— Frère ! Frère !

Nous nous retournons et apercevons Marianne.

— Écoutez, Frère !

Sur les marches monumentales qui font un gigantesque piédestal à la cathédrale solitaire de Lignières-sur-Graveson, la gouvernante de mon

oncle était assise au milieu de la marmaille des Galtier au grand complet. Là, se vautraient en pleine lumière rutilante, sales, à demi-nus, aussi terreux que des vers échappés de la vase natale, et Lonlon, et Norette, toute la lignée de maître Thomas, le bedeau paroissial.

— Où courez-vous si vite, Frère ? s'informa Marianne.

Laborie allait répondre, mais un des Galtier, menu comme le poing, rampant jusqu'aux jupes de la vieille, se mit à geindre, versant de grosses larmes qui lui lavaient le visage.

— Moi ! moi ! moi !

— Que veut-il ? demandai-je.

Marianne, debout pour nous appeler, se rassit et, rejetant un pan de son tablier, nous montra notre soupière de la cure pleine de soupe jusqu'aux bords. La patée, où apparaissaient de rares points blancs de raves et de navets, était si épaisse qu'une longue cuiller plantée vers le milieu s'y tenait droite comme un I

— A moi ! à moi ! hurlait la bande.

Notre gouvernante, en lançant à l'ermite par intervalles des regards qui le suppliaient d'attendre, comblait cette bouche dilatée jusqu'aux oreilles, puis cette autre, puis cette autre. Norette et Lonlon, plus âgés que leurs frères et sœurs, y apportaient un semblant de discrétion. Quant aux plus jeunes, ils étaient féroces, se précipitant sur la cuiller à toute gueule, avec la gloutonnerie intraitable des chiens affamés. Et de quel air paisible Marianne accueillait tant de réclamations intéressées ! C'était charmant. On avait beau crier, se démener, pleurer, hurler, on n'était servi qu'à son tour, et je vis plus d'un Galtier, plus d'une Galtière, pour avoir indûment avancé les babines, recevoir des plats de cuiller sur le museau.

— Que voulez-vous ? marmotta la vieille, il fallait

bien, puisque Marie garde notre Zite du côté du *Castélas*, faire paître ce petit monde. La Galtière n'est pas gênée, elle ! Croiriez-vous que, dès la pointe du jour, elle se met à son métier, et pour ses enfants, c'est tout à fait comme le proverbe : *Arrive qui plante!* Je pense bien qu'elle ne va pas nous laisser sa racaille sur la croûte pour l'éternité de nos jours. Nous ne sommes pas riches comme la mer, nous autres, encore que nous soyons curé...

Elle s'interrompit et, s'adressant à Lonlon qui la considérait avec des yeux énormes :

— On dirait que tu n'as pas ton content, toi? Il est vrai que je t'ai baillé deux cuillerées de moins qu'aux autres.

Elle fouilla en des poches profondes, retenues à sa taille par un solide ruban de fil, et en retira des débris d'oreillettes, puis deux biscotins.

— Pour toi, Lonlon ! lui dit-elle.

Le garçonnet, pareil à un rat qui, après quelque larcin de fromage, s'esquive et cherche une retraite où festiner à loisir, se sauva. La meute, alléchée par d'imperceptibles miettes de sucre tombées des poches de Marianne, aboyait effroyablement.

— J'en veux ! j'en veux ! j'en veux !

— Des soufflets ! leur cria la vieille gouvernante, sévère.

Tous se jetèrent sur les traces de Lonlon. Ils disparurent parmi les rocailles et les buissons jusqu'au dernier.

— J'imagine, Frère, dit Marianne, que vous n'allez pas de cette démarche hardie à Notre-Dame-de-Nize.

— Si fait bien, j'y vais.

— Et M. le curé? Croyez-vous qu'il va dormir comme ça jusqu'à la semaine prochaine et qu'il ne vous cherchera pas quand il ouvrira l'œil !

— Pourquoi me chercherait-il, ce bon M. le curé, si je ne suis pas curieux ?

— Et pour parler plus au long de cette Marie Galtier, *pecaïre !* Vous ne vous êtes pas mis dans la caboche, vous, je suppose, que nous allons substanter cette fille, la payer vingt écus l'an, la fournir de pain et d'habits jusqu'au Jugement-Dernier. Il n'y a pas longtemps, en mangeant nos oreillettes et buvant notre café, ne contiez-vous pas que M. l'abbé Combescure projetait de placer Marie chez la Supérieure de l'hôpital de Lodève ?

— C'est vérité, je contais cela.

— Vous vous tromperiez beaucoup, Frère, s'il vous venait le soupçon que je n'aime pas Marie Galtier. J'ai pour elle, au contraire, une amitié forte, et, s'il arrive qu'un jour vous l'ameniez par là-bas du côté de Lodève, vous verrez que j'en pleurerai toute l'eau de mes yeux. Mais lorsque je vous dis de rester pour convertir M. le curé au départ de notre pastoure, je m'occupe de nos ressources du Prieuré. Ce n'est pas rien une bouche de plus dans une maison, sans compter que cette bouche-là nous en a jeté huit autres sur la fournée. Vous avez vu ce troupeau de pouilleux qui digère à présent le bien du Prieuré, le ventre au soleil comme une kyrielle de lézards...

En articulant ces mots, son petit œil gris très vif fouillait à la ronde, cherchant à découvrir quelque rejeton de la tige trop florissante des Galtier.

— Marianne, lui dit l'ermite d'un accent pénétré, vos actions valent mieux que vos paroles. Vous semblez ne pas aimer les pauvres ; mais je témoignerai pour vous au tribunal de Dieu, car je vous les ai vu nourrir.

— Ah ça ! ermite de Notre-Dame-de-Nize, nous prenez-vous pour des richards, comme les fabricants de drap de Bédarieux ? s'écria-t-elle, dépitée. Chez les fabricants de Bédarieux, il y a des sacs d'écus ; chez nous, il n'y a rien.

— Chez vous, il y a la richesse des richesses : la sainteté de M. le curé.

Notre servante demeura coite. Puis elle murmura, calmée :

— Vous avez raison, Frère ; par Notre-Seigneur Jésus-Christ, mort sur la croix, vous avez raison.

— Tranquillisez-vous, Marianne, articula solennellement Adon Laborie : Marie Galtier ira à l'hôpital pour y devenir sœur de charité. Ce que M. le curé Combescure devait faire pour elle, M. le curé Célestin le fera. Quant à la supérieure Combescurette, elle sera heureuse de recevoir Marie. Quel sujet la grâce divine a préparé, à Lignières-sur-Graveson, pour le soulagement des malades et des infirmes ! Si vous connaissiez la vaillance de cette fillette ! Ses bras ne reculent devant nulle besogne, et ses yeux où, si vous l'avez remarqué, le bon Dieu a mis deux morceaux de son ciel, n'ont peur de rien. Savez-vous ce que nous avons fait, au Prieuré, la nuit de la mort de M. l'abbé Combescure ?

— Non, non, je ne le sais pas ! s'écria notre gouvernante, aussi vivement intéressée que moi.

— C'est nous, — la servante du pauvre défunt avait perdu la tête et n'était capable que de pleurer, — c'est nous qui, après avoir soigné M. le curé de longs jours et de plus longues nuits, dûmes le coucher au cercueil. Moi, plus dur que le roc de nos montagnes, je laissai tomber un boisseau de larmes, quand il me fallut boutonner les soixante-trois boutons de la soutane de M. l'abbé Combescure, et même je n'en boutonnai que dix-sept, tant les doigts me tremblaient de peine et peut-être un brin de frayeur. Elle, aussi tranquille que votre sainte Philomène des Aires dans sa châsse, continua le travail sans se troubler jusqu'à la fin. Mais ce fut bien autre chose lorsque nous en arrivâmes à vouloir revêtir notre cher mort de ses ornements sacerdotaux, tout comme s'il devait dire la messe le jour

de son entrée au paradis ! Moi, la cervelle brouillée, je mêlais tout, je confondais tout, et je ne trouvais rien ; elle, toujours aussi paisible que l'huile dans sa jarre, passa d'abord l'amict et l'aube à M. le curé, puis elle lui noua le cordon à la taille en y affermissant l'étole croisée, puis avec une épingle elle lui attacha le manipule au bras, puis enfin ce fut le tour de la chasuble qu'elle lui mit comme le reste. Une chose m'étonnait, tandis que je soulevais de temps à autre le corps de M. l'abbé Combescure, raide comme une planche : c'était la facilité avec laquelle Marie faisait jouer les bras et les jambes du défunt. Certainement, pour cette enfant si tendrement aimée et dont il voulait reconnaître les bons offices, M. le curé redevenait souple, presque vivant. Vous devinez si mes pleurs redoublaient en voyant pareil miracle ! Non-seulement Marie Galtier ne pleurait pas, elle ; mais d'un moment à l'autre, son visage immobile s'embellissait d'un air de sourire. Je la regardais alors avec méchanceté ; elle me rendait mes regards sans colère, et ne paraissait avoir rien compris aux reproches de mes prunelles chargées de chagrin. Fille bien extraordinaire, fille plus d'en haut que d'ici-bas...

— Dites que Marie Galtier est un ange, interrompit Marianne entraînée.

— Oui, un ange, ajoutai-je, tout à fait un ange, car j'ai lu dans un livre de mon oncle que les anges ne pleurent pas.

— Marianne, dit Laborie, les lunes rondes et les lunes pointues me connaissent ; il ne m'en coûtera donc aucunement de retourner à l'ermitage dans la vesprée. Présentement, avec le fillot, je vais monter jusqu'à la digue des moines dans le Berlou, près du *Castélas*. Je suis curieux de savoir ce qu'il en coûterait pour conduire jusqu'ici l'eau du ruisseau et vous mettre à même de cultiver des légumes dans le Cloître. Nous serons de retour bientôt.

La vieille retint l'ermite par la manche de sa bure, et, avec des mines mystérieuses :

— Frère, je voudrais bien vous dire encore un mot.

— Dites.

Marianne, me trouant pour ainsi parler d'un regard aigu :

— Prends les devants vers le Berlou, toi, petiot. Il n'est pas bon que tu entendes tout.

Une file d'arbousiers feuillus poussait au pied de la dernière marche du vaste escalier. On me crut loin, j'étais tapis là aux écoutes.

— Vous connaissez la Boyère ? murmura notre servante.

— La femme de Saturnin Boyer, le boucher ? souffla l'ermite.

— Justement... Vous ne devineriez jamais ce qu'elle a osé me lancer l'autre jour.

— Les Boyer vous en veulent parce que vous n'achetez pas de viande chez eux... Mais qu'a-t-elle osé vous lancer, cette Boyère?

— Écoutez ça, Frère : — « Alors, Marie Galtier est devenue votre commissionnaire à présent? Oh ! toute la paroisse voit bien qu'elle fait la pluie et le beau temps au Prieuré, la petite. Il est gentil de son visage, ce brin de fillette, et pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur chez vous !... » — Voilà, Frère de Notre-Dame-de-Nize, comme on nous traite à Lignières-sur-Graveson.

— Miséricorde !

— Avoir le front de croire M. le curé capable...

Son exaspération lui coupa la voix brusquement.

— Oui, Marianne, vous parlez d'or : il faut que Marie parte, et elle partira... Du reste, c'est la saint Fulcran dimanche prochain, et je déciderai M. le curé Célestin à profiter de l'occasion de cette fête pour amener sa pastoure à Lodève.

— Que le bon Dieu vous le rende en bénédictions, Frère !

Elle s'éloigna. Laborie descendit les marches, bredouillant des paroles absolument inintelligibles. Je m'élançai vers le Berlou, me dissimulant toujours derrière les ramures épaisses des arbousiers.

X

Quand le Frère libre de Saint-François, dont j'entendais le bourdon ferré à travers les cailloux, me rejoignit, il parlait encore tout seul. Je me relevai du gazon où je m'étais vautré une seconde, et, comme si les mots indistincts de l'ermite étaient à mon adresse, je l'interrogeai insidieusement.

— Que dites-vous, Frère ?

— Je dis...

Il s'interrompit. Puis, reprenant :

— Je dis que, dimanche, on célébrera à Lodève la fête de saint Fulcran. En voilà une solennité qui fait courir la montagne !

— Mon oncle, pensez-vous qu'il y aille, à la fête de saint Fulcran ?

— M. le curé Combescure y allait chaque année...

— Et moi, est-ce que je serai de la partie ?

— Il faudra bien que tu baises la châsse avec tout le monde.

— Oh ! merci, Frère, merci !

La perspective d'un voyage de plusieurs jours me ravissait au point que je ne voyais plus où je marchais, complétement ébloui par les feux qui s'échappaient des pierres, des arbres, de l'eau du Berlou, dont nous côtoyions le courant. Soudain, dans les nuages blonds, phosphorescents où je cheminais enveloppé, mon pied broncha et, de la longueur de

ma taille, je mesurai le sentier. Le pis est qu'un cri, le cri du paon qu'on étrangle, accueillit ma chute. J'étais abasourdi. J'avais donc entraîné le Frère avec moi ? Mais ma surprise devint de l'effarement quand, les yeux vidés par une catastrophe imprévue des rayonnements qui les aveuglaient et recouvrant la dose de lumière ordinaire, je démêlai devant moi, en chair et en os, me menaçant de ses vrais poings, et m'apostrophant de sa vraie langue, la Galtière, l'épouvantable Galtière, la crinière droite, les crocs aiguisés et débordant ses lèvres hideusement.

— Alors, tu ne regardes pas où tu passes, toi, margeolet, vociférait-elle, et il faut que tu écrases mon enfant! Pardi ! le neveu de M. le curé Célestin, la terre doit être trop heureuse de le porter, et il va sans s'occuper de ses pieds.

— Holà ! Galtière, ne vous montez pas ainsi ; vous devinez bien que nous n'avons voulu faire du mal ni à Lonlon, ni à Norette, ni à aucun autre de vos marmots, dit Laborie, se glissant, pour me placer hors d'atteinte, entre la mégère et moi.

La Galtière, muette de rage, me lançait des regards terribles par-dessus les épaules de l'ermite.

— Je ne l'ai pas fait exprès ! je ne l'ai pas fait exprès ! répétais-je.

Songeant à me défendre contre une agression possible, je me baissai et ramassai une grosse pierre pointue. Mais la paysanne, d'un coup de griffe, me l'arracha violemment. A la fin, le brave Laborie perdit patience : il me saisit au bras de ses ongles rudes, et m'obligea à reculer ; puis, levant son long bâton et en montrant la pointe aiguë à la Galtière :

— Si vous touchez cet enfant, vous, lui dit-il, ce sera la première fois de ma vie que je me servirai de mon bourdon pour repousser une bête féroce, mais je m'en servirai, je vous le jure par le Seigneur notre Dieu !

La tisserande, domptée dans sa fureur, demeura au milieu de sa couvée grouillant parmi la poussière, parmi les décombres du sentier, et ne bougea ni pieds ni langue.

— Comment, continua l'ermite, vous avez le front de menacer le neveu de M. le curé Célestin en ma présence, et cela parce que, le long du Berlou, il s'est embarrassé dans votre gueusaille sale et mal peignée ! Les chemins sont faits pour le passage des honnêtes gens et non pour l'étalage de la vermine. Voudriez-vous, par hasard, dauber le petit de la cure comme vous daubez journellement cette pauvre Marie, maudite marâtre que vous êtes !

Ici, la Galtière, dont les lèvres blanches frémissaient, eut un saut en avant. Mais le Frère, redressant son arme.

— Prenez garde, lui cria-t-il, résolu, quand je rencontre le mal, je l'arrête.

En articulant ces mots, il effleura du bout de son bourdon le sein dépoitraillé de la tisserande. Le froid contact du fer calma cette forcenée. Elle ne dit mot, fit signe à sa nichée de la suivre et, sa bande de marcassins sur les talons, s'enfonça dans les fourrés d'amarines qui bordent le ruisseau d'un rempart floconneux, mouvant, presque à jour.

— Elle commençait à troubler mes sens de raison, dit le Frère, suivant de l'œil, dans la transparence du feuillage, notre ennemie qui s'éloignait.

Nous avancions sans souffler mot. Après l'algarade dont j'avais été cause, on m'eût haché en morceaux avant de m'arracher une parole. Du reste, à quoi bon le cacher ? de vagues craintes m'assiégeaient, et je me sentais à ce point enveloppé par la peur que j'avais beaucoup de peine à soulever mes jambes affreusement alourdies et à marcher. Quelle situation ! les Boyer détestaient mon oncle et Marianne ; la Galtière détestait mon oncle, Marianne et moi. Échapperions-nous

au filet de haine où l'on voulait nous prendre tous ? Et qu'avions-nous fait à ces gens de Lignières-sur-Graveson, je vous prie ? Ma tête se perdait. Ah ! que nous étions bien plus heureux aux Aires ! Pourquoi avions-nous quitté les Aires, Margal, Saint-Michel ?...

— Une idée ! m'écriai-je.

— Une idée ?

— Vous n'avez pas réfléchi, j'en suis sûr, que mon oncle ne marche guère et que, si vous voulez qu'il aille à Lodève, il faudra l'y porter.

— Nous trouverons bien une monture.

— Vous ne trouverez rien dans cet abominable Lignières-sur-Graveson.

— Et le cheval de Saturnin Boyer ?

— Vous vous figurez donc que M. Saturnin Boyer nous prêtera son cheval ?

L'ermite fit une quinzaine de pas, piquant son bourdon parmi les touffes de menthes sauvages, d'euphorbes, de mauves, toujours à la recherche du conduit souterrain où coulaient jadis les eaux du Berlou.

— Sois tranquille, petiot, me dit-il enfin, je découvrirai une bête quelque part.

— Oui, mais une bête seule suffira-t-elle pour nous emporter tous à Lodève ?... Tenez, Frère, j'ai une idée, répétai-je.

— Si elle est bonne, ton idée !...

— Elle est simple comme bonjour. Partez demain matin pour les Aires, et dites à Simonnet Garidel de venir ici avec sa carriole et ses mulets pour nous voiturer à la fête de saint Fulcran.

— Mais ce n'est pas une sottise ce que tu me chantes là, garçonnet.

— Vous lui direz encore, repris-je, lancé à toute haleine, que, si ça lui convient, il peut amener sa femme Liette, son beau-père Ambroise Combal, l'ermite Braguibus, Pierre Sureau, même M. Anselme

Benoît, le médecin. Nous avons des chambres pour tout le monde au Prieuré... Puis... puis cela fera tant de bien à mon oncle de revoir ses amis de là-bas !...

Le bourdon disparut tout entier dans une fente du sol à nos pieds.

— Le canal ! le canal ! cria le Frère.

Nous étions sans doute loin du village, car le bruit strident des navettes travailleuses et les éclats des battants dans le métier, sorte de musique éternelle au-dessus de Lignières, n'arrivaient plus jusqu'à nous. A présent, c'étaient les caquets de l'eau parmi les cailloux ; puis, à mesure que nous avancions, les grondements de plus en plus distincts du courant se précipitant par-dessus quelque barrage très élevé. Le pays du reste changeait d'aspect complétement. Nous quittions une terre aride, recouverte de maigres arbustes, rocailleuse, nue comme un mendiant dont les haillons cacheraient mal la chair épuisée, et nous abordions un sol plus fécond, avec du gazon, de grands arbres, des rondeurs de santé qui faisaient plaisir. Certes, çà et là le granit montrait encore ses vertèbres robustes ; mais, embellis de mousses, des gramins de toute espèce, ces tressauts à fleur de peau de l'épine cévenole étaient des grâces, presque des sourires. La force terrible se faisait charme et fraîcheur.

— Nous arrivons, fillot, me dit l'ermite.

Une plantation de frênes se déployait devant nous, haute, fière, splendide comme une futaie. Ces beaux arbres, d'une venue admirable, laissaient transparaître au dehors leurs racines terreuses et velues. Chacune de ces racines prenait le chemin du ruisseau. On eût dit un inextricable fouillis de reptiles se hâtant vers le Berlou pour s'y désaltérer. De rares bouquets de bouleaux jetaient des notes blanches très douces dans les perspectives de ce paysage nouveau, d'un vert cru, presque brutal par le contraste avec les tonalités grisâtres des environs.

Cependant, il avait eu beau me crier : *Nous arrivons !* bien que le clic-clac de ses sandales résonnât très assourdi sur le tapis où nous cheminions, l'ermite ne s'arrêtait pas. Enfin, après une dernière montée, — nous montions depuis Lignières, — il fit halte.

— C'est ici, murmura-t-il.

Je m'assis dans l'ombre épaisse des frênes, parmi lesquels des yeuses se trouvaient à présent clair-semées. Une chose me frappa : tandis que les frênes jaillissaient du terrain feutré de mousse, droits, polis, luisants par places, avec de jolis nœuds décorés de bouffettes vert-tendre, les yeuses s'élançaient des brèches, des cassures des rochers, dégauchies, cagneuses, désordonnées, salies de toutes les lèpres, déshonorées par une quantité innombrable de verrues.

— Tu ne veux donc pas voir la digue des moines? me demanda Laborie, m'ayant laissé respirer cinq minutes.

L'endroit est sauvage. La roche mère des Cévennes, un moment abolie sous des avalanches d'humus traînées à travers ses fentes par les orages, reparaît ici dans toute sa force. Le lit du ruisseau s'en trouve soulevé, et, de ces hauteurs granitiques, le pauvre Berlou, étroit, par-ci par-là étranglé, a beaucoup de peine à s'échapper vers le Graveson. De ce côté-ci du courant, ce ne sont guère, à la surface du sol nu, que des couches de pierre tendre, de ton varié, s'effritant au contact des pieds du passant. Mais de l'autre côté, la coulée, dont on n'avait pressenti que les premiers bouillonnements, l'écume pour ainsi dire, se solidifie tout à coup, et le granit, ce rude triomphateur de notre chaîne, de laquelle il constitue les anneaux apparents ou cachés, s'empare de la montagne despotiquement. A partir du Berlou, où il semble avoir pris naissance dans l'eau glacée, il s'élance. Ce sont d'abord de petits sauts, puis des bon-

dissements énormes. La gigantesque rocaille, à qui, dans les vallées de l'Orb et du Graveson, dans le ravin étiré du Berlou, l'homme a disputé son domaine en lui imposant à tout propos la culture sur l'épiderme, s'en donne désormais à cœur joie. Elle est maîtresse enfin, et elle pousse vagues sur vagues, et elle se boursoufle, et elle se hisse, et elle se cabre, et elle menace d'empierrer le ciel.

D'espace en espace cependant, en une fissure, un châtaignier a pris racine ; mais ces rares points verts disséminés sur ces croupes arides, d'une désolation sublime, ne paraissaient pas plus que des mousses sur un vieux mur. En présence de cet océan de blocs cyclopéens, d'un grain serré, impénétrable, se profilant jusqu'aux friches éternelles de l'Escandorgue, la végétation est petite, et la vue d'arbres, de plantes, de quelque puissance, de quelque charme qu'on les suppose, offenserait les yeux, fascinés par le spectacle des bouleversements primitifs du globe, attachés à la contemplation de lignes inconnues, éblouis devant des espaces où l'homme, qui pour vivre gratte incessamment la terre, n'a pu tracer son sillon.

Ma main dans la main de l'ermite, sur les hautes passerelles, fragments d'un bloc dépecé par les siècles et éparpillé de tous côtés par les eaux, j'étais parvenu à traverser le Berlou. De ce rivage où j'engageais le pied pour la première fois, non-seulement mon regard avait l'aspect des masses granitiques allant aux nuages, mais il embrassait tout le cours du ruisseau. Je vis là-bas, un peu en deçà des verdures très distinctes du Graveson, les toits de Lignières, puis s'allongeant au midi, le long du ruisseau, la muraille brunâtre du Prieuré, puis enfin notre cathédrale avec sa tour, sa tourelle, ses contreforts, sa flèche, ses clochetons dentelés.

— Il faut entrer dans l'eau à présent, me dit Laborie.

Je me retournai, et on devine si ma surprise fut

au comble en découvrant ce que venait de faire le Frère libre de Saint-François. Sauf ses reins, autour desquels il avait pudiquement noué son grand mouchoir à carreaux, l'ermite m'apparut en un état de nudité absolue.

— Et pourquoi, Frère?... m'exclamai-je, ne sachant m'empêcher de baisser les yeux.

— Le barrage est crevé, et je veux savoir où est la crevasse.

Ma foi, ayant l'âme à des préoccupations plus simples et plus droites, — les choses de la nature me touchèrent toujours bien avant les choses de l'homme, — je n'avais pas même aperçu le barrage. Je vis enfin un mur baveux d'herbages lustrés par des limons de cent couleurs. Ce mur s'étendait d'une rive à l'autre avec une saillie de dix mètres environ au-dessus du courant. Les assises de ce rempart destiné à rejeter le Berlou tout entier sur la rive droite, encore que descellées par endroit et laissant filtrer de légères nappes, étaient solides. En outre des plantes folles qui lui mettaient partout de jolis bouquets, parsemés de diamants par les gouttes tombées d'en haut, il était tapissé, et aux interstices des pierres plus abondamment, d'un nombre infini d'arbustes, avec des fleurs épanouies mouillant leurs têtes étoilées au fil de l'eau.

Laborie s'enfonçait de plus en plus et déjà de petites vagues lui caressaient les épaules.

— Prenez garde, Frère.

— Je crois que le trou est là, me répondit-il, plongeant son bourdon dans un remous à la surface duquel tout le ruisseau, comme pousse par une force souterraine, surgissait à gros bouillons.

— N'y allez pas, Frère, je vous en prie !

Il fit un pas et sa tête seule émergea au-dessus de l'eau.

— Mon Dieu! mon Dieu ! articulai-je en une affreuse angoisse.

Le courant entraînant sa longue barbe floconneuse, il me parut qu'il entraînait aussi sa tête, et je ne fus pas maître de retenir un cri.

— La réparation ne coûtera pas cent mille francs, dit l'ermite, dont le torse ruisselant se montra hors du Berlou.

J'étais rassuré.

— Et combien coûtera-t-elle, Frère? lui demandai-je, entrant d'un élan dans ses calculs.

— Rien. J'arrangerai ça moi-même. Le ruisseau à détourner pour trois jours et une pierre de taille à maçonner dans l'ouverture ..

— Je vous aiderai, moi, Frère.

Laborie, tout à l'idée de son entreprise, réfléchissait immobile au milieu du ruisseau. Il avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Malgré les ans, qui, aux environs des côtes, avaient appauvri les chairs et légèrement creusé le pourtour des omoplates, quel torse admirable! Partout se lisait la force. La ligne était renflée, avec ce moutonnement des muscles qui frappe chez l'Hercule Farnèse. La tête, portée vers la poitrine, creusée, velue à me faire croire que le Frère de Notre-Dame-de-Nize était moitié homme et moitié bête, se rattachait aux épaules, d'une ampleur monumentale, par une multitude de cordages, de ficelles, de nœuds enchevêtrés et très saillants. Ainsi posé, la partie antérieure du corps hors du Berlou, l'autre enfouie aux profondeurs des eaux, au sein de ce paysage âpre et nu, non loin de la superbe futaie de frênes, le robuste Frère libre de Saint-François figurait assez bien un centaure se délassant, en quelque fleuve perdu de la Thrace sauvage, des fatigues d'une chasse héroïque à travers bois.

Un caillou tomba au milieu du courant.

— Eh bien! eh bien! interrogea l'ermite.

Nous regardâmes de tous côtés. Rien.

— Venez vous rhabiller, Frère.

Il accourut, et en deux tours de mains se trouva vêtu.

— Nous sommes dans le pays haut ici, les vents soufflent à pleine gueule et chassent souvent plus d'une pierre du *Castélas* dans le Berlou, me dit-il.

— Le *Castélas* ?

— Le voilà ! cria-t-il, portant en avant son bourdon, au bout duquel, pour le faire sécher, il avait noué son mouchoir.

De l'autre côté du ruisseau, parmi les terrains encombrés de roches molles se concassant comme du verre, je découvris un entassement de murailles ruinées, ici laissant couler sur les frontons de larges ardoises, là se fondant en masses d'argile boueuse. Le lierre, un lierre vivace, aux cent mille bras nerveux, avait à ce point envahi ces décombres, que, sans la tour carrée surgissant à l'un des angles au bord du Berlou et dont la cime déchiquetée apparaissait veuve de toute végétation, sous l'inextricable réseau du noir feuillage, on n'eût pas soupçonné la moindre maçonnerie.

Un second caillou rida la face de l'eau.

— Encore ! pesta Laborie, boutonnant le dernier bouton de sa pèlerine.

Puis, levant le bras :

— Cette tour du *Castélas* est si extraordinaire que je ne serais pas surpris si elle se mettait à nous jeter des pierres toute seule, pour nous renvoyer d'ici. Du reste, je n'aime guère bouter les pieds au *Castélas*, et encore que, pour aller de Notre-Dame-de-Nize à Ceilhes, le chemin soit plus court par le *Castélas*, j'aime mieux passer par Cazilhac, quand je pars pour mes quêtes dans la montagne. L'endroit où nous sommes est endiablé, petiot.

— Le diable y vient ?

— A tout le moins une fois l'an, à la Saint-Pargoire, fête de Lignières-sur-Graveson, me répondit-il

en s'emparant de ma main pour m'aider à franchir de nouveau les passerelles.

Bien que regrettant, pour retourner à Lignières, de n'avoir pas suivi le même chemin que nous avions suivi une heure auparavant, Laborie ne voulut pas paraître trop poltron et, se retournant tout à coup vers la grosse tour solitaire :

- Tu vois ce grand trou noir, n'est-ce pas ? me dit-il.

Il me montrait, à la hauteur d'un deuxième étage, une vaste fenêtre dont les branchages du lierre envahisseur paraissaient à ce point avoir rapproché les jambages que ce n'était plus en effet qu'un *trou*.

— Je le vois.

— C'est là que le démon revient tous les ans, à la Saint-Pargoire, quelquefois à la Noël.

Il n'avait pas achevé ces mots, qu'à notre énorme ébahissement, au beau milieu de l'effroyable ouverture, éclata, blanc parmi le feuillage noir, le visage impassible de Marie Galtier.

— Toi ! toi ! s'écria l'ermite.

Mes yeux agrandis ne quittaient pas la tour. Soudain, la charmante apparition s'évanouit.

— Est-*il* malin ! Quel tour *il* nous a joué ! fit Laborie, riant.

— Qui ? qui ?

— Le démon, pardi ! Est-ce qu'il ne prend pas toutes les figures qu'il lui plaît !

— Alors, ce n'était pas Marie Galtier ?

— Tu voudrais que cette petite osât entrer dans la tour du *Castélas !* Y entrerais-tu, toi ?

— Non, certes !

— Ni moi, tout ermite pénitent que je suis.

Nous n'échangeâmes plus une parole jusqu'à Lignières. Je l'avoue, ce ne fut pas sans un mélange de plaisir que j'ouïs les navettes et les battants de la paroisse. Le Prieuré m'apparut caressé par les derniers rayons du soleil couchant. Mon

oncle, réveillé, dispos, arpentant la terrasse à longues enjambées, nous attendait en récitant ses vêpres. Il ne dut pas se rendre un compte bien clair de mes transports un peu brusques, mais je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou.

LIVRE TROISIÈME

LA SAINT FULCRAN.

I

Quelle fête, cette fête de la saint Fulcran ! quelle fête gaie, originale, touchante !

Il fut fait comme Adon Laborie conseilla, autrement dit, comme je voulus. Il est certain que mon pauvre oncle, sevré depuis plus de trois semaines de la vue de visages familiers, amis, goûta une grande joie à embrasser Simonnet Garidel, sa femme Liette, Ambroise Combal, l'ermite Braguibus, M. Anselme Benoît. La bande, guidée par le Frère de Notre-Dame-de-Nize, nous arriva le samedi soir. Comme le cœur me sauta dans la poitrine quand, du haut de la terrasse du Prieuré, je perçus le premier cliquetis des sonnailles qui tintamarraient au col des mulets de Simonnet et d'Ambroise Combal !

On s'installa dans les cellules des moines bénédictins. Par exemple, il n'y eut pas de lits pour tout le monde, et moi qui écris ceci, je fus contraint de céder le mien, d'où je voyais ce qui se passait dans notre salle, à M. Anselme Benoît, et d'aller chercher gîte, avec Laborie, chez un tisserand pieux des bords du Berlou, Alibert Tabarot. Mais je ne saurais dire à quel point ce remue-ménage m'amusait. Ah ! non, je ne regrettais pas ma petite alcôve. Puis, en outre de sa simple carriole, Simonnet avait amené à Lignières la grosse charrette qui, aux Aires, servait à la récolte des châtaignes, et, sur l'un et l'autre de ces véhicules, il y aurait de la place pour

tous les voyageurs. Les voyageurs ! Je serais un voyageur ! Je riais tout seul, noyé au tas de feuilles sèches de fougères où Laborie et Tabarot m'avaient arrangé une couchette pour la nuit.

Dans mon impatience d'aller courir les aventures, — je prévoyais des aventures, — j'aurais voulu qu'on se mît en route le dimanche même. Malheureusement, les nécessités du service religieux retenaient mon oncle à sa paroisse, et il ne fallait pas songer à partir ce jour-là. Après une discussion à laquelle chacun de nous fut appelé à prendre part, on se rangea à l'opinion du Frère de Notre-Dame-de-Nize. Le sage Laborie déclarait qu'en partant de Lignières dans la nuit du dimanche au lundi, vers les trois heures du matin, non-seulement on éviterait le grand soleil, déjà très fort à la fin de mai dans nos contrées, mais on arriverait assez tôt à Lodève pour trouver dans la cathédrale de Saint-Fulcran un autel où M. le curé Célestin pourrait dire sa messe tranquillement.

— Ah ! soupira mon oncle, s'il m'était accordé de célébrer le saint sacrifice dans la chapelle même du saint !

— Pour ça, il ne faut pas y compter, dit notre ermite. Ce jour-là, l'autel de saint Fulcran est réservé, soit à Monseigneur, soit à ses grands-vicaires, soit aux archiprêtres d'Agde, de Saint-Pons, de Béziers, et c'est à peine si M. Carpezat permet de temps à autre à un curé-doyen de s'en approcher.

— Il m'eût été si doux de prier là pour cette petite Marie Galtier, que je voudrais, au moment de la confier à la sœur de M. l'abbé Combescure, confier également à tous les saints et à toutes les saintes du Paradis !

En la hutte d'Alibert Tabarot, Laborie me fit réciter ma prière et, m'ayant donné à baiser une relique apportée de Saint-Jacques-de-Compostelle et cachée soigneusement entre chemise et chair, il me recommanda de bien dormir et se retira d'un pas discret.

Dans l'état d'excitation où me mettait l'approche d'une partie de plaisir sans égale, il me fut impossible de fermer l'œil. Mon oncle, redoutant pour moi une trop grande fatigue, avait pris la précaution de m'envoyer coucher dès la fin du jour. Nous partirions à trois heures, et on ne devait pas manquer de se trouver debout à deux heures et demie. J'aurais voulu me lever tout de suite. Je regardais les dernières lueurs s'éteindre aux vitres sans rideaux de ma fenêtre entr'ouverte sur le Berlou, puis j'entendais le Frère causant au lointain avec Tabarot et sa femme Marton. Ils veillaient donc, eux aussi? Que disaient-ils? Pourvu qu'on ne m'oubliât pas ici!

A travers un premier engourdissement, car malgré que j'en eusse, je commençais à battre de l'aile, il me venait des doutes. Tout à coup des paroles vives retentirent près de moi, au bord du Berlou. Je secouai les membres, m'élançai hors des fougères et coulai ma tête curieuse dans l'entre-bâillement de la fenestrelle. La vieille lune montrait sa grosse face riante au-dessus des ruines du *Castélas*, enduisant de je ne sais quel vernis plus rougeâtre que pâle la haute muraille du Prieuré. Dans une lumière obscure, juste aux environs de la porte du presbytère, je démêlai des bras qui s'agitaient, puis deux ou trois personnes debout, puis au ras du sol de petites masses mobiles et grouillantes. Sans doute le berger de M. Saturnin Boyer qui amenait de *Jonclet*, la ferme du maire, des moutons pour être abattus. Pourquoi avait-il parlé, ce berger? Bast! peut-être chantait-il. Je venais de glisser le crochet de la croisée dans son œil de fer et je regagnais mes feuillages, quand la voix déjà entendue, et dont cette fois je reconnus le timbre féroce, éclata avec plus de violence.

— Affreux ivrogne! criait la Galtière, affreux ivrogne!... C'est ça, tu gardes tes habits du dimanche pour vider bouteille avec les ermites et les santi-belli de la montagne, toi. Tu ferais bien mieux, au lieu

d'aller te rafraîchir la luette à Lodève chez Lagrifoul, de rester ici à trimer de tes ongles dans le métier.

— Tu sais bien, femme, balbutia péniblement une ombre, dont le profil grotesque sur le mur du Prieuré dénonçait le torse tourmenté de maître Thomas, tu sais bien, femme, que je ne vais pas à Lodève pour y vider des pots, mais pour y placer Marie chez la sœur Combescurette, à l'hôpital.

— Pourvu qu'elle y reste, à l'hôpital, et avec son curé, qui la dorlote comme s'il lui voulait quelque chose, interrompit-elle.

Elle envoya un geste terrible dans la direction d'un troisième personnage, dont la silhouette s'allongeait aussi sur la muraille de la cure, non trapue, mais élancée, étirée, fine, pareille à une des cent statuettes gothiques debout dans les cent niches de la cathédrale et du clocher. A cette menace, la statuette délicate ne recula pas; elle se contenta de répondre d'un ton paisible qui me désigna Marie :

— Vous ne vous trompez pas, Galtière, M. le curé me veut quelque chose : il me veut du bien.

— Tâche toujours, mauvaise graine, de ne plus reparaître à Lignières, puisque aussi bien tu quittes le pays une seconde fois.

— Je suis dans les mains de Dieu, et, si Dieu me dit de revenir, je reviendrai.

— Dieu, c'est M. le curé Célestin, n'est-il pas vrai, enjoleuse ?

— Dieu, c'est Dieu qui est au ciel, qui est sur la terre, qui est partout.

— Et il te nourrira, lui ?

— Il m'a nourrie, depuis que avez voulu me perdre dans l'Espinouse et qu'il m'a ramenée au pays.

— Moi, j'ai voulu te perdre ! hurla la marâtre.

Elle s'élança, et, avant que Thomas Galtier, empêtré dans sa marmaille qui lui grimpait aux jambes, eût

pu l'en empêcher, elle asséna à Marie le plus rude des soufflets.

— Si vous voulez me tuer, Galtière, vous le pouvez, articula la pauvre martyre, immobile à la même place.

Puis elle ajouta :

— Vous savez, Galtière seconde, moi, je n'ai pas peur de la mort.

Cependant Thomas Galtier avait rejeté Lonlon, Norette, toute sa lignée accrochée à ses chausses, et, saisissant la main de Marie :

— Viens, ma mignonne, viens, lui dit-il avec douceur... Si tu restais là, elle serait bien capable de te détruire, cette enragée. Elle te déteste parce que tu es la fille de ma première femme, pour qui j'avais plus d'amitié que pour elle.

La Galtière eut un éclat de rire si épouvantable, si diabolique, que, pénétré d'un irrésistible effroi, je refermai la fenêtre vivement et courus me blottir dans mon lit, grelottant, ému jusqu'aux larmes de colère et de pitié. A la longue, je m'endormis.

— Eh bien, petiot? me cria Laborie.

Un jour vague flottait dans ma chambre. Je vis l'ermite qui, armé d'une houssine, battait mon pantalon, puis brossait délicatement ma jolie twine d'alpaga, luisante comme la soie, confectionnée chez Simon Caumette, tailleur de mon père, à Bédarieux !

— Donnez, Frère, donnez !

Notre monde était debout. On nous attendait. Quand je songe que j'ai pu me faire attendre ce matin-là ! Les bêtes ruaient dans les brancards, accrochées, impatientes de partir. Sous un premier claquement de fouet, elles tirèrent sur leurs chaînes et allongèrent le pas.

Il faut leur rendre cette justice, Simonnet Garidel et Ambroise Combal, prévenus à temps par Adon Laborie, avaient bien fait les choses, et les deux charrettes étaient on ne peut mieux aménagées. Des

tentes maintenues par des cerceaux d'osier nous préserveraient du soleil et de l'humidité, de la pluie au besoin ; puis, au lieu de planches pour s'asseoir, on avait installé des chaises et même, dans l'un des véhicules, un fauteuil rembourré, le fauteuil de M. Anselme Benoît pour M. le curé Célestin. Il est certain que ce fauteuil de M. Anselme Benoît ne fut pas une précaution inutile, car, tandis que le médecin des Aires, Ambroise Combal, Liette, moi, étions rudement secoués sur nos sièges de paille, dans la première charrette, mon cher oncle, douillettement bercé, ne recevait que le contre-coup fort léger des cahots. Nous autres, nous nous heurtions les épaules, la tête ; lui, n'éprouvait que d'imperceptibles balancements de tout le corps, et je ne le vis pas une fois lever la main pour garantir son front très saillant, son nez, une arête proéminente, son menton pointu et sec comme un caillou. J'étais content.

— Nous voici à la bonne route ! cria Simonnet.

Je glissai un regard hors de notre cage. Lunas s'étalait devant nous, noyé dans le Graveson qui l'étreignait de toutes parts. Des vapeurs blanchâtres montaient des eaux et se déchiraient à la saillie des toits, aux ramures des arbres clair-semés, aux roches vives du Redondel. Une cloche tinta là-bas dans un massif confus. Je comptai jusqu'à quatre coups.

— Hue ! cria Simonnet.

La route s'engage à la droite du Redondel, un promontoire abrupt s'avançant sur la haute vallée de l'Orb comme une menace, entre les collines rougeâtres de Caunas et les monts aux teintes grises de l'Escandorgue. C'est sur ce roc sourcilleux qu'au temps de nos implacables guerres de religion, le farouche baron Claude de Faugères avait bâti son château fort. Il ne reste plus rien à la surface du sol de la tanière formidable où ce fauve hurla son dernier soupir. Le roc seul est debout, présentant ses

assises énormes, montrant ses fissures béantes, redoutables aux pieds des chasseurs, encombrées de ronces embroussaillées, d'oliviers rabougris, de figuiers sauvages aux feuilles larges comme des éventails. L'Escandorgue, premier chaînon des monts Garrigues, est facilement abordable par le chemin qui part de Lunas en côtoyant le Redondel; mais ce chemin, bordé aujourd'hui d'un parapet, fait pour prévenir les accidents, n'était défendu d'aucun côté vers 1846. Le long ruban blanchâtre se déroulait, montant, montant toujours, de temps à autre caché sous les verdures sombres des châtaigniers, quelquefois coupé par un brusque ressaut de la montagne qui semblait le précipiter en des abîmes sans retour.

— Doucement, Simonnet, doucement ! ne cessait de répéter mon oncle.

Le jour pourtant s'accusait de plus en plus. Notre charrette s'arrêta.

— Si Liette veut marcher un peu, dit Simonnet, cela soulagera les montures.

Nous voulûmes tous descendre ; mais M. Anselme Benoît ayant déclaré ne pas autoriser M. le curé, auquel d'ailleurs il tiendrait compagnie, à déserter son fauteuil, Ambroise Combal, Liette et moi, nous mîmes pied à terre hardiment. Que la route était gaie, et comme j'avais eu tort de ne pas bondir plus tôt hors de la logette, d'où je ne voyais rien, n'entendais rien, où j'étouffais ! Partout, devant nous, derrière nous, des charrettes, des carrioles, des chars à bancs, des voitures de toutes sortes à l'infini, et du monde à pied à perte de vue.

— La saint Fulcran sera belle, dit l'ermite de Notre-Dame-de-Nize, gravissant la rude montée sans essoufflement, au milieu de Thomas Galtier, de Marie, de Braguibus, et, Dieu me pardonne! de Barthélemy Pigassou, ermite de Saint-Raphaël, dans le bois du Cros.

Le ciel, pâle, s'azurait lentement, et les nuages où nous allions enveloppés tout à l'heure, à mesure que nous approchions des sommets graveleux de l'Escandorgue, nous abandonnaient, nous laissant une respiration plus libre et un chemin plus clair. Je les voyais, ces masses floconneuses, se traîner paresseusement au fond des gorges, accrocher des lambeaux salis aux moindres anfractuosités, éparpiller sur les pentes des chiffons qui s'en allaient en charpie.

— Bien le bonjour, frère Laborie! criait un passant.

— Bien le bonjour, frère Braguibus! chantait un autre.

— Bien le bonjour, frère Pigassou, piaillait un troisième.

— Bien le bonjour, gens! répondaient les ermites.

Mais, aux voûtes d'en haut, où d'instants en instants je portais mes yeux avides d'une plus grande lumière, apparaissaient des bandes légèrement carminées avec des bords de vif-argent : on eût dit des champs de roses clôturés de belles murailles blanches. A l'extrême limite de l'horizon, là-bas, dans les nuées moutonnantes, aux profondeurs nacrées, se produisaient de lents déchirements, et par-ci par-là une flèche de flamme passait et venait frapper au visage notre foule de pèlerins. Évidemment, au point où se portaient mes regards, derrière des amoncellements pénétrés peu à peu, le soleil luttait. Tout à coup, par dessus les montagnes neigeuses, dont le massif épais arrêtait le jour, un rayon aigu passa. Cette fusée étincelante, lancée avec une vigueur de foudre, ébrécha les crêtes et se perdit en un poudroiement lumineux dont le firmament fut illuminé.

— Voilà Vasplongues, la paroisse de M. l'abbé Barnier, dit Laborie.

Et, du bout de son bourdon, il me signala, en

le creux d'une combe, un hameau fort pittoresque, dont les toits, touchés par une première chaleur, fumaient et s'essuyaient lentement. A cet endroit, vis-à-vis Vasplongues, la multitude ayant poussé Marie de mon côté, il me fut enfin permis de lui parler.

— Alors, tu vas rester à Lodève, toi, paraît-il ? lui dis-je.

— Oui, monsieur le neveu.

— Et ça ne te fera rien de ne plus revoir ton village ?

- Si, monsieur le neveu, ça me fera quelque chose.

— Tu n'es pourtant pas heureuse à Lignières-sur-Graveson.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Comment tu ne sais pas ce que c'est que d'être heureuse ?

— Je vous le promets, monsieur le neveu.

— On est heureux quand on est content. Tu n'as donc jamais été contente de ta vie ?

— Si fait ! si fait !

— Tu vois bien.

— C'était du temps de M. le curé Combescure.

— Et du temps de M. le curé Célestin ?

— Je ne le connais pas beaucoup, M. le curé Célestin, tandis que M. le curé Combescure...

— Es-tu bien sûre que la sœur Combescurette te gardera ?

— Non, monsieur le neveu, je n'en suis pas bien sûre.

— Et si elle ne te veut pas à son hôpital ?

— Je retournerai chez nous.

— Tu ne penses donc pas à la Galtière, qui te battra ?

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Tu aimes donc les coups, toi ?

— La Galtière m'a toujours battue.

— Et pourquoi, la première fois qu'elle a levé la main, n'es-tu pas partie au bout du monde ?

— Et le pays, monsieur le neveu ?

— Pourquoi ne t'es-tu pas révoltée et ne lui as-tu pas sauté à la figure ?

— Et le bon Dieu, monsieur le neveu ?

J'aurais poursuivi longtemps encore si Marie Galtier, appelée par son père, ne m'avait échappé brusquement.

— Nous sommes à la *Baraque des Poux*, dit Adon Laborie.

A gauche, juste à la crête de la montagne, se développait un long bâtiment grisâtre, dont le mortier s'écaillait par-ci par-là piteusement. Au moment où je découvris la porte de cette vaste masure, l'ermite Barthélemy Pigassou la franchissait, puis derrière lui Thomas Galtier et deux ou trois autres paysans.

— Frère ! Frère ! je vous en prie... implora Marie Galtier, laquelle, après avoir vainement essayé de retenir son père au seuil de l'auberge, s'était repliée vers l'ermite de Notre-Dame-de-Nize.

Je n'avais jamais vu la pastoure de notre Zite si troublée. Laborie n'hésita pas. Sans mot dire, il entra dans la *Baraque des Poux* et, levant son bourdon, dont la croix brillante toucha une file de verres pleins alignés sur une table :

— Ce vin, touché par Notre-Seigneur, est bénit, vous pouvez le boire. Mais je ne veux pas qu'on débouche une bouteille de plus.

Ces paroles, articulées d'un ton d'autorité singulière, accompagnées d'un geste religieux, eurent quelque chose de saisissant. Le plus grand nombre des pèlerins, et parmi eux Thomas Galtier, vidèrent silencieusement leurs verres et sortirent.

— Et vous, frère Barthélemy, dit-il à l'ermite de Saint-Raphaël qui, moins déférent que les campagnards de l'Escandorgue, caressait le goulot d'une

dame-jeanne et vraisemblablement méditait de le faire sauter.

— Moi... moi... j'ai soif, bredouilla Pigassou.

— Je veux que vous respectiez votre habit et le mien.

— Le respect !... Ah ! par exemple !

Le vieillard avait le poignet solide, il saisit aux côtes ce sac-à-vin et le rejeta hors de la *Baraque des Poux*.

— Ah ! par exemple ! ah ! par exemple ! mâchonnait l'autre, ahuri.

— La paix, Frère ! la paix ! répétait Laborie avec un calme magnifique, une naïve, une incomparable fierté.

II

Nos charrettes, noyées dans des flots de population sans cesse grossissant, nous attendaient au commencement de la descente. La montée est longue, pénible, mais la descente est faite pour épouvanter. En haut, on est saisi de peur en voyant les crochets brusques du chemin, au-dessus d'affreux précipices.

— Fais bien attention, n'est-ce pas, Simonnet ? dit mon oncle.

Notre équipage s'ébranla. Quel bruit strident de la mécanique, que Simonnet, sans doute plus préoccupé de sa jeune femme que de nous, avait serrée à tour de bras ! Je trouvais très amusant de voir le monde bariolé qui cheminait contre nos roues, et, au lieu de m'enfouir sous la lourde bâche avec mon oncle, M. Anselme Benoît, Liette, Ambroise

Combal, je m'étais assis, à côté de notre conducteur, sur une planchette, à l'avant du chariot.

— Oh ! celui-là, quel chapeau !

— Cet homme est de l'Espinouse, me répondit Simonnet.

— Et cette femme avec ce capulet rouge ?

— Celle-là vient des Montagnes-Noires.

— Je vois beaucoup de boiteux, de boiteuses...

— Ces gens vont prier saint Fulcran de les guérir

— Les voilà qui chantent à présent !

— C'est un cantique.

Cinq cents voix sur la route parmi les rocailles, dans les sentiers parmi les genêts épineux en fleurs, entonnaient :

« Grand saint Fulcran,
Pater noster,
Soyez clément,
Qui es in cœlis,
Entendez-nous,
Sanctificetur
Exaucez-nous,
Nomen tuum !... »

Ce chant bizarre, où tout le *Pater* se trouvait amalgamé, montait aux nues avec des éclats vibrants, presque sauvages. La mélopée était traînante, mélancolique ; mais de temps à autre un accent plus terrible qu'ému la relevait, et les montagnes alors tremblaient jusque dans leurs fondements. Vieux hommes penchés sur leurs bâtons, jeunes gens tenant au bras la promise en habits de fête, la jeannette d'or au cou, gamins fripés et heureux comme des écoliers en vacances, invoquaient saint Fulcran de l'entière force de leurs poumons. Ma foi, entendant derrière nous, dans notre seconde charrette, Adon Laborie, Braguibus, Thomas Galtier, Marie, voire cet ivrogne de Barthélemy Pigassou faire leur partie dans ce concert étourdissant, encore qu'on ne m'eût

jamais enseigné le cantique en l'honneur du grand saint Fulcran, évêque de Lodève, sachant le *Pater noster*, je cédai à l'entraînement universel, et je joignis ma voix grêle au tonnerre roulant de toutes les voix.

Cependant le jeune soleil, à qui rien ne résistait plus dans les champs incommensurables du ciel, montait encore, montait toujours. Le spectacle fut magnifique dans la gorge de l'Escandorgue, où nous descendions pas à pas. D'abord les costumes, de forme originale, aux couleurs voyantes, de nos pèlerins éclatèrent à nos pieds en notes vives; puis autour de nous la nature endormie se réveilla, nous envoyant les parfums salubres des thyms, des menthes sauvages, des romarins, des fraxinelles, la robuste senteur des châtaigniers en pleine floraison; puis, charme suprême! l'air limpide était traversé par des volées de mésanges, de bouvreuils, fiers de vivre, nous saluant de cris dont je suivais la vibration avec délices à travers le grondement perpétuel du cantique de saint Fulcran.

A l'un des coudes de la route, soudain, au fond de la vallée, s'estompèrent en des brumes claires les lignes enchevêtrées de murailles, de toits entassés, et, dominant la perspective compliquée des maisons, une haute tour carrée se dressa.

— Lodève, me dit Simonnet.

Il n'avait pas articulé ce monosyllabe que, d'un bouquet de chênes-blancs, aux bords du chemin, sortit un homme ayant sur la tête une planche chargée d'un monde de statuettes de saintes et de saints.

— Le Santi-Belli ! le Santi-Belli ! cria-t-on dans la foule.

— Arrête, Simonnet ! ordonna mon oncle.

Et, passant la tête par-dessus mon épaule :

— Bonjour, Jacopo Rusca, bonjour, ami !

— Que le Seigneur soit avec vous, Révérendissime Père!

Encore qu'embarrassé par sa marchandise, il ne lui fut pas commode de prendre cette posture, le Santi-Belli, retenant sa planchette de la main gauche, plia ses deux genoux dans la poussière et fit de la main droite le signe de la croix.

— Quelle foi dans cette Italie des Papes ! murmura mon oncle à mon oreille et à l'oreille de Simonnet Garidel.

Puis, s'adressant à Rusca, toujours prosterné :

— Montez ; il y a de la place pour vous ici.

Le Santi-Belli n'eut garde de se faire répéter l'invitation ; ayant livré ses babioles à nos soins, il s'insinua dans le véhicule.

— Voyez-vous, Révérendissime Père, dit-il, moi, je ne me mets pas en peine dans mes voyages. Le bon Dieu et saint Pierre pourvoient à tout J'ai soif, je trouve de l'eau ; j'ai faim, je trouve du pain ; j'ai besoin d'un gîte, une porte s'ouvre devant moi, par la main d'un ange sans doute. Tenez! regardez là-bas, au milieu de ces prés verts, cette jolie métairie. C'est le Mas de Mérou. Lodève est plein comme une ruche, je n'y découvre pas un trou ; mais le ciel s'occupe de moi, et un homme dont je fais la connaissance dans la chapelle de saint Fulcran m'amène chez lui, où je ne manque de rien. Sainte Madone! est-ce que je ne viens pas de vous rencontrer, au moment où mes jambes brisées par les pierrailles ne me soutenaient plus...

— Vous avez raison, Rusca : Dieu veille sur le juste, articula mon oncle.

— Oh ! je ne mérite guère les grâces du ciel, murmura le Santi-Belli avec componction, car on ne sait pas à quel point j'en suis indigne...

— Si, si, on le sait, Santi-Belli, on le sait très bien ! tambourina M. Anselme Benoît avec des éclats de rire d'une inconvenance révoltante.

— Docteur ! cria mon oncle, scandalisé.

— Et vous croyez ce gaillard-là, monsieur le curé ?

Il vous en contera de belles ! Je vous jure, moi, qu'il est plus hardi aux filles qu'aux bonnes œuvres et qu'il s'entend plus à la bombance qu'à la charité.

— Docteur ! répéta mon oncle.

— Gageons que ce n'est ni le défaut de logement, ni la pénurie de son gousset qui l'ont conduit à venir coucher à deux ou trois kilomètres de Lodève

— Et quoi alors ? hasarda Ambroise Combal.

— L'amour, parbleu ! l'amour, le péché capital de ce saint.

Je me retournai. Je vis Liette rouge comme une cerise ; moi-même, je sentais de vagues feux me chauffer le visage.

— Révérendissime Père, dit le Santi-Belli d'une voix ferme et douce, j'ai un chapelet à laisser à la grange de Campestre, où nous arrivons. Me voici obligé de vous quitter. Merci de m'avoir secouru. Quant aux calomnies du médecin des Aires, il me faut beaucoup de courage pour ne pas les relever, mais je ne les relèverai point. Toutefois, que M. Anselme Benoît s'en souvienne, si on a accusé quelqu'un d'avoir amené à sa perdition Ninette Catinel, des Aires, personne n'a prétendu que ce fût Jacopo Rusca.

Il sauta de la charrette, enleva son étalage prestement et se perdit dans la mer des pèlerins.

— Scélérat ! grinça l'officier de santé entre ses dents.

— Taisez-vous, mon ami, dit mon oncle, très renseigné sur l'histoire de Ninette Catinel, une pauvre fille séduite, qui, saturée de honte et de désespoir, s'était noyée l'année précédente dans la rivière de l'Orb, son enfant nouveau-né dans les bras.

Adon Laborie, tout à fait digne de la confiance de M. le curé, nous conduisit à l'auberge de la *Poule-qui-Pond*, chez Espérit Garrigat, dans le quartier de la Bouquerie. Je vois encore la longue potence en fer, rivée à la clef de voûte de la grande porte char-

retière. Au bout de cette tringle solide se balançait, en un panier bourré de paille, je ne sais quel gallinacé, montrant sa grosse tête de craie embellie d'une crête rouge rabattue sur le bec. La cour était spacieuse, et nous pûmes y remiser nos charrettes dans un entassement de véhicules : pataches, cabriolets, tilburys...

— Il y a toujours de la place à la *Poule-qui-Pond!* s'écriait Espérit Garrigat, se démenant au milieu d'une armée de gens empressés de trouver gîte pour leurs chevaux, leurs mulets, leurs ânes.

Puis, distribuant des coups de pieds énergiques à des régiments de dindons entêtés à chercher pitance dans ses sabots :

— Je n'ai pas le temps de vous soigner, vous autres, leur disait-il : c'est la saint Fulcran aujourd'hui, c'est la saint Fulcran !

Une fois nos bêtes dûment accrochées à la mangeoire en une écurie ouvrant sur le Soulondre, un ruisseau qui descend du Mas de Mérou, l'avis de mon oncle fut que nous devions nous diriger vers la cathédrale afin d'y commencer sans retard nos dévotions. Aussi bien, il se trouvait un peu fatigué, et il avait hâte de dire sa messe pour avoir le droit de manger un morceau. Nous retraversons la Bouquerie, un endroit charmant, planté d'ormes séculaires, et nous gagnons Saint-Fulcran par la rue de l'Hôpital.

— Il serait convenable, me semble-t-il, murmurait mon oncle en marchant, que je rendisse d'abord mes devoirs à M. l'archiprêtre Carpezat. Jamais je n'oserai me présenter à la sacristie, demander une chasuble, un calice, sans en avoir obtenu l'autorisation de M. l'archiprêtre.

— Eh bien, il faut aller voir M. l'archiprêtre, dit Laborie d'un ton délibéré.

— A sept heures du matin?

— Mais c'est un jour extraordinaire, le jour de la saint Fulcran. Oh! puis si vous saviez comme il se

souvient de vous, M. l'archiprêtre ! M. le curé Combescure m'a conté cela souvent...

— A Saint-Gervais, M. Carpezat m'a comblé... Mais, depuis plus de vingt-cinq ans !... Puis j'ai appris qu'il est très lié avec M. l'abbé Clochard, mon doyen de Lunas, et j'ai peur...

Nous rasions les hautes murailles de la cathédrale. Nous touchâmes au porche qui fait une entrée solennelle à l'édifice. La porte du parvis s'étalait grande ouverte, et l'on voyait, là-bas, dans la nef, une multitude fourmillante sur les dalles nues, priant en un recueillement béat. Laborie leva son bourdon et nous arrêta.

— Vous autres, dit-il à Braguibus, à M. Anselme Benoît, à Ambroise Combal, à Liette, à Simonnet, à Thomas Galtier, à Marie — qu'était devenu Barthélemy Pigassou, ermite de Saint-Raphaël ? — vous autres, entrez dans l'église, et attendez-nous dans la chapelle de saint Fulcran... Allons, monsieur le curé, du courage ! ajouta-t-il.

Il prit le bras de mon oncle, qui ne résista nullement, et marcha vers une petite porte entrebâillée à dix pas de là. Il poussa cette porte discrètement. Je m'élançai derrière eux. Une cour immense se développait devant nous inondée de lumière. Des herbes vivaces dessinaient des lignes vertes aux interstices des pavés. Tout au fond, une façade sans caractère architectural. Il était du reste difficile de regarder ces murailles blanchies au lait de chaux, où le soleil tirait des feux d'artifice à brûler les yeux.

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama Laborie.

— Qu'est-ce ? interrogea mon oncle.

L'ermite ne répondit pas, il se contenta de lever la main. Deux ecclésiastiques, dans la bande d'ombre prolongée par la tour colossale de Saint-Fulcran, arpentaient la cour côte à côte, à petits pas. Pour le moment, ils nous tournaient le dos. L'un était grand

et mince, tête nue, avec une chevelure noire dont les mèches serpentines lui couraient le long du cou, comme autant de reptiles; l'autre était court, replet, et son chapeau aux larges ailes retombantes ne permettait de déterminer ni la nature, ni la couleur de ses cheveux. Ils parlaient assez vivement. Que disaient-ils? Ils se retournèrent. Chacun tenait son bréviaire sous le nez.

— Ah! mon Dieu! répéta mon oncle.

— Eh bien, Frère? demandai-je, tirant l'ermite par la manche.

— C'est M. l'archiprêtre Carpezat avec M. le curé-doyen de Lunas, me répondit-il.

Les deux prêtres demeuraient fixes maintenant, et nous distinguions leurs paroles, car l'Église, redoutant des somnolences irrésistibles dans le retour de prières mille fois répétées, a voulu qu'on articulât le bréviaire, au lieu de se contenter de le lire des yeux.

— Ces messieurs récitent *Matines*, et je ne voudrais pas les déranger, dit mon oncle, à l'affût d'un prétexte pour décamper.

— Ces messieurs ont fini, riposta l'impitoyable ermite de Notre-Dame-de-Nize.

En effet, MM. Carpezat et Clochard venaient de fermer leur livre et de se signer. Ils s'avancèrent vers nous.

— Bonjour, frère Laborie, bonjour! dit l'archiprêtre d'une bonne grosse voix familière.

Puis, s'adressant à mon oncle avec une exquise politesse :

— A qui ai-je l'honneur de parler?

Il releva son grand chapeau et nous découvrit une face ronde de pleine lune, au milieu de laquelle disparaissait un nez camard, aux narines larges, imperceptiblement écrasées. Trois mentons aux plis rieurs élargissaient singulièrement le cou. Le crâne à arête vive, en voûte d'église, où la calvitie avait agrandi la tonsure jusqu'aux oreilles, ne montrait

qu'une légère couronne monastique au-dessus des tempes et à l'occiput.

— Je suis l'abbé Célestin...

— Célestin ! mon Célestin, de Saint-Gervais ? s'écria M. Carpezat.

— Eh quoi, monsieur l'archiprêtre, vous daignez vous souvenir ?...

— Si je me souviens !

Il l'embrassa tendrement.

— Et vous voilà dans mon archiprêtré, à présent ? lui dit-il.

— Vous voyez en moi le successeur indigne du vénérable abbé Combescure.

— Indigne !

Un franc rire de ses lèvres rouges et épaisses dénuda ses dents superbes, d'un incomparable éclat. Et comme mon oncle, interdit, ne trouvait pas un mot :

— Indigne ! répéta-t-il se frottant les mains, l'abbé Célestin indigne !... Ma foi, je n'ai pas d'abord reconnu mon ancien vicaire, mais je le retrouve tout entier en vous entendant parler... A propos, mon ami, ajouta-t-il s'adressant au curé de Lunas, cette humilité touchante ne vous rappelle-t-elle pas quelqu'un ?

— Cette humilité touchante ne me rappelle personne, répondit aigrement M. Clochard.

M. Carpezat eut un haut le corps.

— Au fait, insista-t-il, se retournant plus complétement vers le curé de Lunas, raide comme un pieu dans sa soutane neuve, où reluisaient les moires d'une ceinture de soie magnifique, au fait, vous ne m'avez pas informé que l'abbé Célestin avait pris possession de son poste. Vous savez pourtant que Lignières-sur-Graveson appartient à l'ancien diocèse de Lodève, que ma qualité d'archiprêtre de Saint-Fulcran me donne juridiction sur cette paroisse, et que les curés-doyens, dans tout le pays lodévois, ont pris l'habitude de m'annoncer les changements qui se produisent dans leur canton.

A cette phrase enveloppant un reproche, le visage sec, bilieux de l'abbé Clochard se rembrunit.

— Je respecte tous les droits, monsieur l'archiprêtre, dit-il d'une voix cassante, même les droits qui me paraissent peu fondés, et, si je ne vous ai pas prévenu de l'installation de M. Célestin, c'est uniquement qu'elle m'était inconnue.

M. Carpezat regarda celui qu'il venait d'appeler *son ami* avec un étonnement profond. Ce prêtre respectable, plié aux égards envers ses supérieurs, égards dont on ne s'éloigne jamais dans la hiérarchie de l'Église sans encourir de graves censures, ne comprenait pas qu'on osât lui parler de ce ton brutal, qu'en présence d'un tiers, presque publiquement, dans la cour de sa maison, on traitât un ecclésiastique frappant à sa porte avec si peu de ménagements, si peu de courtoisie. Ses traits épanouis s'assombrirent, toute sa belle face joviale revêtit un caractère de sévérité hautaine qui le transforma, et, faisant un pas vers M. Clochard, immobile, fiché entre les pavés.

— Comment, monsieur le curé, lui dit-il, voici un mois que M. l'abbé Célestin est à Lignières-sur-Graveson, à cinq kilomètres de Lunas, et vous l'ignoriez?

— Je l'ignorais.

Mon pauvre oncle, trop timide pour oser jeter un mot dans un débat prêt à tourner à l'orage, fut à ce point révolté par l'odieux mensonge de M. Clochard, qu'ouvrant la bouche en quelque sorte à son insu :

— M. le doyen de Lunas se trompe : il était si bien prévenu de ma présence dans ma nouvelle paroisse que, depuis la fin du mois dernier, il ne pourvoit plus, par son vicaire, au service religieux de Lignières-sur-Graveson.

— Oh ! puis moi, si M. le curé-doyen s'en souvient, je lui avais rapporté que M. le curé Célestin était arrivé, appuya Laborie.

Les yeux de M. Clochard, deux taches d'encre sur deux morceaux de papier, s'allumèrent.

— Vous voyez, mon ami... reprit M. Carpezat avec une goguenarderie innocente qui témoignait de son désir de voir cesser le conflit.

Mais l'irascible Clochard, se cabrant :

— Vous ajoutez donc foi aux discours des ermites, vous !

Ce *vous* impertinent, reçu en plein visage comme un soufflet, fit reculer M. Carpezat.

— Monsieur, articula le gros homme se redressant non sans dignité, les ermites tels qu'Adon Laborie de Notre-Dame-de-Nize ne mentent jamais... Je m'arrête.

— Monsieur l'archiprêtre, vous outragez en moi l'Église tout entière, vous portez atteinte à mon caractère, vous foulez aux pieds mon ordination.

— Je vous inflige, monsieur, le châtiment que vous méritez.

— L'évêché sera saisi.

— Des menaces ! s'écria M. Carpezat.

Puis, d'un ton de raillerie cruelle :

— Surtout, en gémissant vos plaintes à votre protecteur, M. le vicaire-général Vidalenc, qui est un prêtre vertueux, soyez vrai. Racontez-lui fidèlement que, deux fois, le jour de la saint Fulcran, à Lodève, vous avez manqué de respect à l'archiprêtre Carpezat, qui, se refusant à prendre le moindre souci de vos incartades, s'est contenté d'un geste...

Comme il montrait au curé de Lunas la porte de la cour, mon oncle, fou de douleur, les yeux pleins de larmes :

— Monsieur l'archiprêtre, monsieur l'archiprêtre, je vous en supplie ..

Et, courant après M. Clochard, qui s'éloignait.

— Monsieur le doyen, veuillez agréer mes excuses... J'aurais dû aller vous voir le lendemain même de mon arrivée... J'étais malade... Pardonnez-moi... pardonnez-moi...

Il osa lui prendre la main.

— Laissez-moi, monsieur, gronda le farouche curé de Lunas se dégageant.

Mais mon oncle, se plantant devant lui, éploré, pitoyable :

— Nous sommes prêtres tous les trois ! nous sommes prêtres tous les trois !

M. Clochard l'écarta d'un mouvement brusque de son bras dur comme un ressort d'acier et passa outre. La petite porte sur la rue s'ouvrit et se referma violemment.

III

Mon oncle était aussi blême, aussi livide que *Jésus crucifié*, notre fameuse gravure du presbytère d'après Guido Reni. M. Carpezat, encore que troublé lui-même, eut pitié d'une affliction qui frisait l'écrasement, et, lui prenant la main d'un geste affectueux, il attira son trop malheureux confrère vers un banc de pierre scellé à la muraille, puis l'invita à s'asseoir.

— Un prêtre se conduire ainsi ! un prêtre ! ne pouvait s'empêcher de balbutier mon oncle.

— Je vous en prie, mon cher Célestin, négligeons M. Clochard, qui n'en vaut guère la peine, et occupons-nous de vous.

— De moi ! soupira-t-il.

Il toussa légèrement. M. Carpezat reprit :

— Vous êtes venu demander à saint Fulcran le rétablissement de votre santé, sans doute... M. l'abbé Combescure, qui vous avait visité aux Aires, m'entre-

tint plus d'une fois de vos souffrances... Ah ! il vous aimait, ce bon abbé Combescure !

— Moi, je le vénérais comme un saint, et, vous l'avouerai-je, monsieur l'archiprêtre ? si j'ai fait le voyage de Lodève aujourd'hui, ça été beaucoup moins dans l'intention de me prosterner devant les reliques de saint Fulcran, que de voir la sœur Combescurette et de goûter le plaisir douloureux de l'entendre me parler de son frère... Avant d'aller à l'hôpital, j'ai tenu à venir vous présenter mes hommages... Puis j'ai une faveur à solliciter de votre bienveillance.

— Une faveur ?

— L'autorisation d'être admis à dire ma messe dans votre église.

— Êtes-vous drôle, mon cher enfant ! se récria M. Carpezat avec son franc rire habituel. Croyez-vous par hasard que je vais vous réclamer des lettres testimoniales ?

Il rit de plus belle. Mais redevenu sérieux :

— Je vous connais, mon cher Célestin, et vous pouvez choisir dans la cathédrale l'autel qui vous conviendra le mieux.

— Je puis choisir ?

— Je ne fais qu'une réserve pour l'autel de la chapelle de saint Fulcran, où, dans un moment, je vais officier *in pompis*, pour me servir des mots de l'*Ordo* (1).

— Vous allez officier *in pompis ?*...

— Si Monseigneur était venu, comme je l'espérais, c'eût été Sa Grandeur qui... Mais les affaires du diocèse... Du reste, ne vous mettez pas en peine, vous avez les autels de la Très Sainte Vierge, de saint Michel, vous avez même le maître-autel.

Connaissant les envies dont brûlait mon oncle,

(1) *Ordo*, livre publié tous les ans dans chaque diocèse, et qui indique aux ecclésiastiques la manière dont ils doivent réciter et célébrer les offices.

je poussai un pas en avant et, m'adressant à M. Carpezat :

— Justement, monsieur l'archiprêtre, c'est à l'autel de saint Fulcran que mon oncle aurait désiré dire la messe.

— Mon neveu est un enfant...

— Pour cela, monsieur l'archiprêtre, l'enfant ne se trompe point, et M. le curé de Lignières serait aux anges... appuya l'ermite.

— Frère Laborie ! interrompit mon oncle, se fâchant.

— Eh bien ! mon cher abbé, qu'il soit fait selon votre désir.

— Comment, monsieur l'archiprêtre, ce serait moi !...

— Ce sera vous qui, en ce jour solennel, me remplacerez dans la chapelle du patron de cette ville, et serez chargé d'y célébrer l'office divin... M. Clochard en deviendra un peu plus furieux contre moi, voilà tout.

— Et pour quelle raison l'énorme faveur que vous voulez bien m'accorder offusquerait-elle M. le curé-doyen de Lunas?

— Pour la raison unique que, tout à l'heure, je la lui ai refusée.

Baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu :

— Vous, mon cher Célestin, qui pratiquez la vie simple des apôtres de la primitive Église, vous ignorez les pièges odieux qui me sont tendus et où je demeurerai pris un de ces matins. Le vicaire-général Vidalenc, dont j'ai un moment balancé l'influence, puisqu'il y a cinq ans il manqua de venir ici, et je manquai, moi, d'être placé à la tête de l'administration diocésaine, le vicaire-général Vidalenc, que j'honore du reste pour ses vertus sacerdotales, me redoute. J'ai beau me vouer aux soins de ma paroisse, me faire petit, ne donner aucune prise

au soupçon, Vidalenc me sait archiprêtre d'une ancienne église cathédrale, grand-vicaire honoraire, par conséquent en posture de lui disputer la mitre et la crosse qu'il convoite, et il n'en dort pas. Dans le peuple moutonnier de nos prêtres, le bruit s'est répandu que le premier évêché vacant serait attribué à un dignitaire du diocèse de Montpellier, et des sots, peu renseignés sur mes dispositions, ne songeant pas à mon âge, — je touche à mes soixante-cinq ans, — ont prononcé mon nom. Vous devinez les perplexités de Vidalenc. Qu'a-t-il fait alors pour se renseigner sur mon attitude, pour suivre mes agissements, car il suppose que j'agis comme lui à en perdre le boire et le manger? Non content d'avoir, dans Lodève même, l'aumônier des Pénitents-Bleus pour exercer sa police autour de moi, il a poussé son ami Clochard au doyenné de Lunas, et, du haut de l'Escandorgue, l'a jeté sur ma piste bravement. Quel zèle! quelle ardeur! quels abois en l'honneur de son maître! Malheureusement, si la bête a des jambes, elle manque de nez absolument, et le gibier, toujours au gîte, se moque d'elle aussi bien que du chasseur qui l'a lancée.

Malgré la gravité du sujet, M. Carpezat, cédant à son naturel, éclata de rire bruyamment.

— Est-ce possible cela, monsieur l'archiprêtre, est-ce possible? répétait mon oncle, abasourdi à ces révélations inattendues.

— La vue des misères du clergé vous afflige, mon ami. J'ai eu tort de vous les montrer. Nous n'en parlerons plus... Allez célébrer le saint sacrifice; Dieu est là, et Dieu, en se donnant à vous sans réserve, vous aidera à oublier ce que j'ai pu vous apprendre de mauvais.

Moi qui me rendais compte des moindres mouvements de mon oncle, qui flairais ses intentions les plus enfouies, les plus obscures, je crus démêler qu'en ce moment même il avait le désir de s'éloigner,

mais qu'il n'osait tenter aucun effort dans ce but, soit par crainte de ne pouvoir marcher après l'ébranlement causé par la toux, soit par une timidité respectueuse qui ne lui permettait pas de se lever lorsque son supérieur restait assis.

— Eh bien, mon oncle ?... dis-je.

Comme il ne bougeait pas, M. Carpezat le considéra attentivement.

— Seriez-vous souffrant, mon cher abbé ? lui demanda-t-il.

— En aucune façon, monsieur l'archiprêtre : un peu fatigué tout au plus.

— A la saint Fulcran, chaque année, ma maison se trouve envahie. Toutefois, on y découvrirait une place pour vous...

— Merci, monsieur l'archiprêtre, merci...

La peur d'une hospitalité qui lui deviendrait une gêne, communiqua à mon oncle le courage de se mettre debout.

— Je vous accompagne à la sacristie, lui dit M. Carpezat.

Au bout de dix pas, l'archiprêtre se retourna et, montrant à mon oncle les grandes murailles à droite, blanches d'une blancheur crue de mosquée.

— C'est l'ancien palais épiscopal. On a converti ce bâtiment, qui nous appartenait, en une mairie. L'Évêché est devenu l'Hôtel de Ville depuis la Révolution. J'habiterais là, que je n'en serais pas réduit à une chambre pour moi et à deux chambres pour mes vicaires... Enfin, s'il ne m'est pas permis de vous offrir un gîte, je puis au moins vous prier de venir vous asseoir à ma table, mon cher enfant, et j'ose espérer...

— Je repars ce soir, balbutia mon oncle avec un extrême embarras.

— Eh bien, vous repartirez ce soir, mais avec la fraîcheur et après avoir soupé chez votre archiprêtre.

— Ma santé si mauvaise...

— Comment ! vous me refusez le plaisir...

— Oh ! non, non, monsieur l'archiprêtre.

— J'ai invité Clochard ; mais après cette algarade, je ne pense pas... Vous acceptez ?

— Certainement, monsieur l'archiprêtre, certainement...

L'église cathédrale de Lodève a trois nefs. Le chœur est large, profond, il occupe presque la moitié du sol, ce qui étonne et fait naître l'idée déplaisante d'un manque de proportion dans les lignes générales du monument. Cette impression fâcheuse dissipée, on admire les neuf fenêtres de l'abside, d'un dessin original, d'un grand jet, non certes que le style en soit très pur, — le gothique dans notre Midi garda toujours quelque chose d'incomplet, de brutal, de heurté, et n'atteignit jamais à la merveilleuse correction, à la suprême élégance, à la sveltesse aérienne du Nord, — mais telles quelles, avec les maladresses, les lourdeurs de main de l'artiste naïf qui les ouvrit sur le ciel, ces baies immenses, ornées de colonnettes à chapiteaux feuillagés, partagées en deux par un meneau qui monte jusqu'au tympan et reçoit la retombée des deux ogives, saisissent, retiennent les yeux. Les voûtes, distribuées en cinq travées, se développent non sans majesté. Tout l'édifice, en dépit des fautes grossières et multipliées d'architecture, de construction, d'agencement, respire je ne sais quelle grâce robuste, quel charme barbare qui en font le sanctuaire le plus intéressant, le plus savoureux de nos contrées.

Si, à la vue de l'archiprêtre entrant dans son église, un suisse, posté à l'affût, ne fût accouru pour nous ouvrir un passage, nous aurions eu bien de la peine à traverser la foule des pèlerins, prosternés, pressés, entassés sur le pavé. Devant l'homme à l'habit bleu galonné, au baudrier rouge enrichi de broderies, aux grosses épaulettes d'or, frappant les dalles de sa

longue canne à pomme d'argent, le flot s'entrouvrit et, par cette fissure, nous arrivâmes jusqu'à la sacristie. Que de monde ! Tous les prêtres du diocèse s'étaient donc donné rendez-vous à Lodève aujourd'hui ? Celui-ci, au moment de monter à l'autel, revêtait l'aube, marmottant une prière latine ; cet autre, sa messe dite, tout en récitant la fin du *Te Deum*, dépouillait les ornements sacerdotaux en plantant ses coudes dans les côtes de ses voisins ; un troisième, en un coin, ayant essayé de se créer une solitude au milieu de cette manière de place publique, dépêchait à haute voix pour s'entendre lui-même, selon les prescriptions des Conciles, les derniers versets de son bréviaire en retard. A ces murmurements d'oraisons se mêlaient de temps à autre le bruit détonant d'une bouteille, qu'un sacristain débouchait pour remplir les burettes, le chant clair des cruches que l'on vidait pour se faire des mains dignes de toucher la *sainte victime*, les cliquetis des encensoirs heurtant leurs chaînes, des navettes dont on renouvelait les provisions, des plats de cuivre débordant de gros sous que l'on serrait en un tiroir. Et les enfants de chœur, avec des soutanelles, des calottes rouges, des rochets de chanoine, quel babil, parmi la multitude des ecclésiastiques affairés ! Ah ! si j'avais été admis à revêtir ce costume éclatant des acolytes de la cathédrale ! Comme ils étaient jolis avec leurs minois frais, roses, souriants, leurs cheveux bouclés, ces enfants de Lodève !... Quand je songeais à Pierre Sureau, de Margal, à moi, déguenillés, ébouriffés pour servir les offices ! Être acolyte à Saint-Fulcran me parut une minute le comble de la félicité, le plus haut échelon de la grandeur humaine.

Cependant la présence de l'archiprêtre avait produit un grand effet, et, dans la vaste sacristie, si les versets latins ronronnaient encore, les conversations particulières avaient cessé. Oh ! le maître ! le maître ! C'est surtout dans le clergé catho-

lique, si rudement discipliné, qu'on sait ce que valent ces mots : — « Le maître l'a dit, *magister dixit.* » — Peu à peu, sans que M. Carpezat eût besoin d'articuler une parole, la sacristie se désemplit de tous les prêtres qui, ayant récité leur action de grâces après la messe, n'avaient plus le droit d'y rester, et ce peuple de clercs trop bruyants, chuchoteurs, bavards comme des femmes, comme des dévotes, se trouva réduit bientôt à cinq ou six personnes seulement.

Mon oncle Célestin, un peu étourdi par le vacarme, demeurait planté vis-à-vis les vestiaires de chêne — quels vestiaires brillants, avec des étagères surchargées d'ostensoirs, de patènes, de calices d'or ! — et n'osait toucher à l'amict déplié devant lui. Très au courant de ses habitudes du matin à la sacristie, je devinai qu'il n'était pas encore prêt à s'habiller pour l'autel, n'ayant pu dans le brouhaha général se recueillir une minute pour réciter son *Oraison avant la Messe*. Un prie-dieu était à quelques pas, surmonté d'un large carton appliqué à la muraille et portant ces mots en grosses lettres : *Oratio ante Missam*. Je pris la main de mon oncle, et le guidai. Il fléchit les deux genoux, abandonna sa tête, qui tomba sur le couvercle du petit meuble en une attitude peinte cent fois dans les tableaux de sainteté sous ce titre : *Jésus dans la vallée de Gethsemani*, et ses lèvres commencèrent à murmurer. Moi, debout derrière lui, j'attendais, tantôt l'oreille tendue aux paroles de M. l'archiprêtre Carpezat s'entretenant de M. le curé de Lignières avec l'ermite Laborie, tantôt les yeux attachés à un autre prie-dieu au-dessus duquel éclatait cette inscription : *Oratio post Missam*. Ciel ! comme l'ecclésiastique prosterné là sur une margelle étroite, dans une posture tourmentée, ressemblait à M. Clochard ! Même tonsure petite et bleuâtre, mêmes cheveux tire-bouchonnants et touffus, même ceinture neuve moirée. Était-ce lui ? Était-ce le loup féroce de Lu-

nas, toujours prêt à bondir sur l'agneau de Lignières pour le dévorer ? A mes pieds baignait, en un bassin plein d'eau bénite, un énorme aspersoir. Une idée criminelle me traversa le cerveau : si, armé de cet aspersoir, aussi redoutable qu'une massue, je fondais sur M. Clochard et lui enfonçais la boule de cuivre dans le crâne ? Mes doigts s'allongèrent involontairement et...

— Non ! non ! cria la voix de M. Carpezat.

Je lâchai l'aspersoir. Je levai vers l'archiprêtre des regards épouvantés. M. Carpezat me tournait le dos; d'ailleurs il eût voulu me voir, comme j'allais mettre à exécution mon effroyable dessein, que cela lui aurait été impossible derrière la barrière de sacristains qui l'entourait et où sa petite taille le faisait disparaître complétement.

— C'est M le curé de Lignières-sur-Graveson que j'ai chargé de dire la messe dans la chapelle de saint Fulcran, reprit-il, et c'est lui qui revêtira cette chasuble.

Il repoussa l'ornement somptueux qu'on lui tendait et ajouta, s'adressant à mon oncle :

— Mon cher abbé Célestin, l'office solennel de saint Fulcran est annoncé pour neuf heures et il est neuf heures moins un quart.

Le prêtre à genoux devant le second prie-dieu, le prêtre que surveillait ma haine se leva d'un mouvenent brusque qui eut quelque chose de galvanique. C'était bien M. Clochard, la lèvre toujours aussi dédaigneuse, le regard aussi farouche, toute la mine aussi mauvaise, aussi crispée. Dieu, qu'il venait de voir de si près à l'autel, ne lui avait donc rien dit ? Le chapeau sous le bras, il passa à côté de M. Carpezat sans honorer son supérieur de la moindre inclination de tête, et sortit de la sacristie délibérément. Mon oncle se remit sur pieds à son tour. Il paraissait moins accablé. La prière venait-elle de le fortifier tout à coup, ou bien, malgré son esprit

absorbé dans la récitation de l'*Oratio ante Missam*, avait-il deviné, senti le départ de son ennemi ? Je ne sais. Le fait est qu'il semblait presque joyeux, et que, voyant M. Carpezat sur le point de marcher vers le maître-autel de la cathédrale, précédé d'une armée d'enfants de chœur, il osa le retenir une minute et lui parler.

— Permettez-moi, monsieur l'archiprêtre, de recommander à vos prières une pauvre fille de ma paroisse du nom de Marie Galtier. Cette enfant, qui est pieuse et simple, désire entrer dans la compagnie des Filles de la Charité. Souvenez-vous d'elle, je vous en supplie, au CANON de la messe.

M. Carpezat couvrit sa tête chauve de son bonnet carré violet, envoya à mon oncle un sourire ami qui lui donnait satisfaction sur sa demande, le salua gravement et s'en alla.

Comme plusieurs sacristains s'empressaient autour de l'humble desservant de Lignières, l'habillant des plus riches ornements de l'église, le Frère de Notre-Dame-de-Nize, qui s'était réservé cette besogne, reconnaissant sa présence dans la sacristie tout à fait inutile, me saisit le bras.

— Viens, petiot, me dit-il; on n'a pas besoin de nous ici, et peut-être serait-il bon de retrouver nos gens. Hardi !

IV

Il ne fut pas facile de rejoindre notre monde, et, parmi cet océan de têtes, où les verrières embrasées de l'abside jetaient des feux tels que le soleil en allume sur les flots, nous dûmes décrire d'innombrables bordées. Enfin nous touchons à la grille de la chapelle de saint Fulcran. Tous les nôtres étaient là : Marie Galtier, Liette, Simonnet Garidel, Ambroise Combal, Thomas Galtier, l'ermite Braguibus et même, ô surprise ! Barthélemy Pigassou avec son ami Jacopo Rusca. Par exemple, en dépit de mes recherches minutieuses, je ne pus découvrir M. Anselme Benoît. Évidemment, cet homme était un impie. J'eus un irrésistible mouvement de colère contre M. Anselme Benoît, le meurtrier de Ninette Catinel, et je l'abandonnai au démon. Du reste, à cette seconde même, un incident qui mérite d'être raconté attira mon attention.

Un peu en avant de la grille qui protégeait la chapelle de saint Fulcran contre l'invasion des pèlerins, une table était installée. Cette table, petite, peinte en noir, avec des éraflures, des écornures nombreuses du bois, supportait un lourd registre dont les pages maculées d'encre s'étalaient grandes ouvertes. Deux candélabres géants posaient à terre et dépassaient de toute la hauteur de leurs cierges indéfinis la chétive tablette de sapin, la recouvrant d'une lumière jaunâtre, épaisse et fumeuse. Un homme, mince comme la gaule d'un bedeau de paroisse, tête menue d'olive fichée au bout d'un roseau, se tenait là debout, tantôt répondant d'une

voix grêle aux personnes qui l'interpellaient, tantôt se penchant sur le registre et écrivant. Je le vis à plusieurs reprises tendre la main et recevoir de gros écus de cinq francs, qu'il glissait à la dérobée en une fente de la boiserie. On entendait *clic !* C'est incalculable les taches de cire que recueillaient, en allant dans toutes les directions, les manches et les pans de la redingote de *Benjamin*, car ce grand efflanqué portait le nom de Benjamin, le doux nom du dernier fils de Jacob.

— *Monsieur* Benjamin, une messe à la chapelle de saint Fulcran pour ma fille malade ! criait une femme éplorée.

— *Monsieur* Benjamin, deux messes pour que saint Fulcran me rende la vue ! implorait un aveugle.

— *Monsieur* Benjamin, une messe pour que saint Fulcran m'accorde un enfant gros et gras, dit Simonnet Garidel.

Et il tendit une pièce de vingt sous. Mais Benjamin, comme s'il redoutait de se brûler en touchant à la monnaie de Simonnet, retira son bras, qu'il avait lancé vers lui avec la précision d'un ressort de machine, et sa main rusée courut à de meilleures aubaines. Liette, en entendant son mari parler de leur enfant encore à naître, était devenue aussi rouge qu'une grenade mûre. Pour le coup, ce fut à Simonnet de rougir à son tour. Indigné de l'affront qu'on lui infligeait en refusant son argent, il bouscula Adon Laborie, son beau-père Ambroise Combal, Liette, Braguibus, acharnés à le retenir, et, donnant de la tête dans les groupes comme un jeune taureau furieux, il arriva jusqu'à Benjamin.

— Vous allez prendre ma pièce, je suppose, à présent ! lui dit-il, plus blanc que sa belle chemise des dimanches.

Le sacristain, tout aux sollicitations pleuvant de droite, de gauche, de partout, n'entendit pas. Simon-

net posa sa forte main de paysan au beau milieu du registre.

— Miséricorde du bon Dieu, mes écritures!... glapit Benjamin.

Mais Simonnet, sans décoller ses doigts des pages :

— Voici vingt sous. Notez une messe pour Juliette Garidel, des Aires.

— On ne reçoit pas les messes de vingt sous aujourd'hui, répondit l'homme

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— On n'a pas le temps... Retirez votre main.

— Quand vous aurez écrit.

— On n'écrit que les messes de cinq francs et au-dessus.

— Moi, je ne veux pas y mettre davantage.

— Jetez votre pièce près des reliques de saint Fu-cran, on la ramassera après la fête avec d'autres, et votre messe sera dite... Voyons, laissez le registre.

— Je devrais bien en faire des morceaux, de votre registre, grommela le jeune campagnard, dont les doigts, en se crispant, manquèrent de déchirer plusieurs feuillets.

— A moi! cria Benjamin, désespéré.

Cinquante griffes s'abattirent sur les épaules de Simonnet, et, malgré sa résistance rude, il aurait été immanquablement traîné hors de la cathédrale, si mon oncle, qui, à cette minute, gagnait la chapelle de saint Fulcran dans l'apparat d'un cérémonial splendide, ne se fût trouvé là à point pour le sauver.

— Qu'y a-t-il? demanda l'officiant.

Simonnet, la tête basse pour se défendre, la redressa hardiment.

— Oh! pardon, mon bon monsieur le curé, bredouilla-t-il, honteux.

— Qu'a-t-il fait? s'informa mon oncle, s'adressant à Benjamin.

— Il voulait me faire écrire sur le registre une

messe de vingt sous ! dit-il, essoufflé dans la bagarre.

— Lâchez-le !

La chapelle de saint Fulcran, bâtie vers la fin du quinzième siècle par l'évêque Jean V de Carguilleray, est étroite et peu profonde. Les nombreuses ramifications de la voûte, leurs moulures à facettes, surtout la fenêtre flamboyante ouverte au-dessus de l'autel, annoncent la décadence complète de l'art gothique, presque sa fin. A droite, un enfoncement creusé dans les œuvres vives du gigantesque vaisseau, recèle, en un bahut qui contient lui-même une châsse d'argent, les reliques du saint. En passant devant cette sorte de grotte, brillante ce jour-là de la lueur de mille cierges, mon oncle s'arrêta ; puis il fit la plus respectueuse des génuflexions. Pour moi, ébloui par le spectacle magnifique de mon cher oncle, habillé d'une chasuble d'or, environné de prêtres revêtus de dalmatiques qui lançaient des feux, précédé d'un diacre portant une croix dont le crucifix en vermeil rayonnait au-dessus de toutes les têtes, suivi, enveloppé d'une légion de thuriféraires balançant des encensoirs fumants comme une légion d'anges, pour moi je n'avais qu'une idée, me mêler à cette troupe merveilleuse, m'y confondre, ne plus la quitter... Malheureusement, à peine le dernier des suivants de l'incomparable cortège, où j'étais parvenu à me glisser, franchissait la marche accédant à la chapelle du patron de Lodève, que Benjamin, l'affreux Benjamin, en refermait la grille d'un geste brutal.

— Méchant ! méchant ! lui criai-je, les mains cramponnées aux barreaux et tentant l'effort puéril de renverser le formidable obstacle qui me séparait de mon oncle Célestin.

— Ouvrez ! commanda Laborie, retenant Benjamin par le pan de sa redingote crasseuse.

— La chapelle est pleine, riposta le sacristain.

— Moi, j'y entre tous les ans, dans la chapelle, et

vous ne m'obligerez pas, je pense, à aller déranger M. l'archiprêtre...

Benjamin entrebâilla la porte de la grille, et le Frère, me poussant devant lui :

— C'est le neveu de M. le curé de Lignières-sur-Graveson, dit-il.

L'officiant avait gravi les degrés vers l'autel, et, les deux mains jointes sur la pierre sacrée, ayant à droite et à gauche le diacre et le sous-diacre, se recueillait un moment. Dans l'universel silence de la chapelle, où allait s'accomplir, selon les termes des Livres Saints, *l'immolation renouvelée du Calvaire*, frère Adon et moi, pénétrés d'idées moins hautes que mon oncle, nous jouions des jambes et des coudes pour découvrir une place. Naturellement, Laborie, protégé par son costume religieux, ouvrait la marche, et moi je cheminais dans sa robe, à laquelle j'avais pris la précaution de m'accrocher de mes dix doigts, afin qu'il eût le contre-coup de la secousse si d'aventure quelqu'un venait à me saisir par derrière soudainement..

Tout marcha pour le mieux. Après des presses nombreuses, trois ou quatre étouffements dans la cohue des chantres, nous atteignîmes l'entrée de la petite rotonde aux reliques. Justement, là, se trouvaient deux tabourets. Ces tabourets, où j'avais vu tout à l'heure deux ecclésiastiques assis et priant, étaient vides désormais. Qui sait? peut-être les pieux factionnaires, profitant de l'office divin, étaient-ils allés déjeuner ? L'ermite s'installa. Je pris possession à mon tour. Pour dire vrai, tout cela s'accomplit sans que j'y visse bien clair. J'étais tellement ahuri par le sentiment très profond de mon audace singulière, que j'avançais front baissé, traînant les jambes comme un chien après un mauvais coup. Je restai longtemps sans avoir le courage de lever les yeux, regardant la châsse éblouissante devant moi, regardant les menus détails de la jolie

balustrade en fer forgé qui défend l'accès de cet étroit sanctuaire réservé, regardant surtout le pavé, au delà de la barrière, recouvert de pièces d'argent et de gros sous. Que de pièces et de sous ! Je n'en avais jamais tant vu.

Comme, parmi cette monnaie, brillante sous l'éclat des cierges, je m'amusais — avec la peur qui me tenait aux entrailles ce *je m'amusais* est certainement impropre — à rechercher un écu de cinq francs, un double sou tomba dans le tas avec un énorme fracas. Qui avait jeté ce double sou ? Était-ce le Frère? Je ne fus pas maître de garder plus longtemps la tête penchée. O comble de la surprise ! ô stupeur ! c'était Marie Galtier qui venait de donner deux sous à saint Fulcran. — Marie Galtier ! allez-vous vous récrier. — Oui, vraiment, Marie Galtier, de Lignières-sur-Graveson, la Marie Galtier de mon oncle, de Marianne, de moi, la Marie Galtier du Prieuré. Comment elle avait pénétré dans la chapelle, et comment elle s'était insinuée jusqu'à deux pas des saintes reliques, je ne pourrais le dire. Le fait est qu'elle se tenait là, prosternée contre la grille, le chapelet à la main, récitant les prières qu'elle savait. Un premier ébahissement passé, je fis la réflexion égoïste que, puisque les gardiens de la chapelle avaient toléré la présence de Marie Galtier, une paysanne si pauvrement vêtue, ils m'y toléreraient aussi, moi, enfant d'une ville voisine, neveu de mon oncle, si frais, si pimpant dans ma twine d'alpaga noir, confectionnée par M. Félix Caumette, de Bédarieux, et je goûtai un commencement de repos.

Je n'avais jamais vu mon oncle dire la messe avec une telle pompe. Les cérémonies sont si simples dans nos villages cévenols, où tout manque, et des ornements pour habiller dignement le prêtre, et des voix pour entonner les chants liturgiques, et des orgues pour accompagner les voix ! A Saint-Fulcran de Lodève, on possédait toutes ces richesses à profusion :

des chasubles d'or, des chantres rompus aux difficultés de l'antiphonaire et des orgues !... Oh ! quant aux orgues, par exemple !... Une minute avant l'*Introït*, j'entendis une voix énorme préluder, des profondeurs de l'église. Le lutrin immédiatement suivit. D'où partait cette voix, soufflant de temps à autre des notes grondantes, souple pourtant dans sa force, douce dans ses emportements ? Secoué jusqu'au fond de l'âme, j'attendis, les oreilles ouvertes comme des entonnoirs, buvant de tout mon être une satisfaction inconnue, aspirant un air qui me grisait. Dans cette extase, où l'imprévu du spectacle se combinait avec le jeûne et la fatigue du voyage, j'éprouvais, je m'en souviens, d'étranges fourmillements par tout le corps, puis je sentais mes cheveux drus, coupés ras, hérisser leurs pointes sur mon front. Enfin, la voix formidable. qui deux ou trois fois avait eu des éclats de foudre, se tut, les chantres s'arrêtèrent, et les fidèles, parmi lesquels je surpris Jacopo Rusca bouche sonnante, demeurèrent cois. Après le déchaînement vocal qui venait de mettre en vibration l'immense vaisseau de la cathédrale, ce silence brusque eut quelque chose d'effrayant. Qu'allait-il arriver ? D'instinct, je portai les yeux vers l'autel, cherchant mon oncle dans le péril. Mon oncle n'était plus à l'autel. Où était-il ?... O joie ! je l'aperçus.

Assis dans un vaste fauteuil recouvert d'une housse violette avec liserés rouges, — le fauteuil destiné évidemment à Monseigneur, — mon pauvre cher oncle, encore que chétif, pâli, *mis au pressoir par la maladie*, pour me servir d'une expression empruntée à l'Écriture qu'il aimait à répéter, mon pauvre cher oncle avait tout à fait grand air. Le luxe des ornements, dont on l'avait revêtu comme une idole, eût écrasé M. Carpezat, tout archiprêtre qu'il était ; lui, l'humble desservant de Lignières-sur-Graveson, supportait cet éclat sans en être le moins du monde diminué, et, si le diacre posté à sa droite, le sous-

diacre posté à sa gauche eussent le premier tenu la mitre, le second la crosse, mon oncle n'aurait pas eu besoin de porter l'anneau pastoral au doigt pour fournir la représentation fidèle de l'évêque diocésain. Le visage creusé, d'un blanc mat, avec son grand nez d'une ligne renflée, auquel le mal cruel qui ravageait la machine avait laissé sa noblesse altière, avec ses lèvres sérieuses, ses yeux noirs magnifiques, le visage creusé avait un caractère de beauté supérieure d'où se dégageait je ne sais quoi de divin. La chevelure, autrefois abondante, avait beaucoup souffert de l'appauvrissement général, et le front, comme les tempes, apparaissait un peu dénudé; mais le ton cendré des mèches encore épaisses qui, en retombant le long du cou, encadraient la tête, communiquait aux traits quelque chose de doux, de sympathique, presque d'attendri qui touchait le cœur et le retenait. Plus j'examinais mon oncle dans la splendeur de son nouvel état, plus j'étais fier de lui. Oh ! si javais osé, de quel élan j'eusse volé pour l'embrasser ! La parfaite aisance de ses manières, qui me frappa surtout quand il se leva pour remonter à l'autel, me remplit d'une admiration stupide. Il avait beau porter une aube décorée de broderies épaisses et larges comme la main, une étole à crépines d'or, une chasuble avec deux grands paons héraldiques se détachant sur un fond rouge, — le fond des martyrs, — les ailes serrées, allongeant le col et buvant dans un calice d'argent, il marchait, étincelant de reflets, chargé d'éclairs, dans cette chapelle rayonnante de saint Fulcran, comme il eût marché dans la pauvre église des Aires ou dans la cathédrale perdue de Lignières-sur-Graveson, vêtu des misérables ornements de la paroisse, élimés par l'usure, riant sur les bords, flétris comme les feuilles mortes roulées à l'automne par les sentiers.

Mon oncle, après s'être démené vivement pour

décrire autour du maître-autel des cercles de nuages avec l'encensoir fumant, demeura immobile, fiché dans le haut marchepied de chêne. Entouré, pressé par le diacre, le sous-diacre, la multitude des enfants de chœur, je n'apercevais tout à l'heure que sa tête, où éclatait, blanche comme une hostie, sa tonsure bien ronde. — Bien ronde, je m'en vante, car Marianne, ne se sentant plus la main assez sûre, m'avait passé le rasoir depuis notre arrivée à Lignières, et Dieu sait si je m'appliquais ! — Maintenant, je le voyais tout entier. Ayant gloussé de ce léger gloussement qui lui était familier lorsqu'il allait prononcer un sermon et qui constituait un effort pour préparer sa gorge malade à laisser libre passage à sa voix, il obliqua un peu à gauche de toute sa personne, leva les deux mains et, les yeux attachés au missel, entama la *Préface* vaillamment :

« *Vere dignum et justum est...* »

On comprendra ma surprise lorsqu'on saura que, depuis le dimanche des Rameaux, par ordonnance expresse de M. Anselme Benoît, mon oncle n'avait pas chanté une seule fois. Aux Aires, des messes basses ; des messes basses à Lignières-sur-Graveson. A quoi pensait-il à Lodève ? Si la toux le reprenait ! Si comme cela était arrivé une année auparavant, quand on l'avait envoyé à Amélie-les-Bains, il survenait des crachements de sang ! J'eus des secondes d'angoisse horrible... Cependant, dans la prosternation générale des assistants, le célébrant poursuivait, poursuivait. Sa voix était mince, aussi ténue qu'un fil ; mais le fil qui, sur certaines syllabes, s'étirait à se rompre, ne cassait jamais. La vibration cristalline s'assourdissait par intervalles, et, voyant les épaules de mon oncle se renfler d'un mouvement brusque sous l'élan de sa poitrine avide d'une plus grande quantité d'air, je concevais des craintes, j'avais des peurs qui me collaient des gouttelettes de

sueur au front. Bast ! la note filait limpide, claire comme l'eau du Berlou parmi les pierres, sous la haute terrasse du Prieuré.

— Tu l'entends ? tu l'entends ? dis-je à Marie Galtier.

— Priez, monsieur le neveu, me souffla-t-elle.

J'allai jusqu'à Laborie.

— Vous l'entendez ? vous l'entendez ?

— Saint Fulcran le guérit en ce moment, me répondit l'ermite.

« ... *Hymnum gloriæ tuæ canimus, sine fine dicentes...* » acheva mon oncle.

Les orgues partirent. Ce ne furent plus, comme à l'*Introït*, au *Gloria*, au *Credo*, des chants isolés de flûte, de violon, d'accordéon, de trompette, ce furent tous ces instruments et beaucoup d'autres, épanchant sur nos têtes les flots déchaînés d'une harmonie énorme, qui s'élançait furieuse à travers la cathédrale inondée jusqu'aux voûtes, ébranlait l'édifice à croire qu'il allait s'abîmer. Non, je n'ai pas éprouvé d'impression pareille de la vie. En proie à tous les effarements, j'attendis la fin de ce terrible orage, le cou penché en avant, dans l'attitude épouvantée d'un oiseau surpris par la tempête à la cime des monts et qui, sans espoir dans les solitudes de l'air, s'abandonne au destin, le bec ramené sous l'aile pour ne pas voir approcher la mort.

Cette prostration ne dura pas. Les orgues lâchées à tuyaux débordants, ayant modéré leur rage, je harsardai un regard à travers la cathédrale. Quel spectacle merveilleux ! De larges bandes lumineuses, rouges, jaunes, bleues, où dansait une poussière d'or, rayaient la nef et la remplissaient de lueurs d'auréole. L'arc-en-ciel, crevant les voûtes de Saint-Fulcran, était-il venu prêter ses banderoles éclatantes à la solennité de la fête ? Tous les fronts étaient courbés dans l'intérieur de la chapelle, et une sonnette d'argent, à laquelle répon-

daient au loin les grondements sourds d'un bourdon formidable, tintait l'*Élévation*. Cela était saisissant, cela était superbe, cela était splendide.

J'aurais voulu que M. Anselme Benoît, au lieu de courir la pretentaine à travers la ville, fût là avec nous quand mon oncle, mot à mot, bien lentement, de sa jolie voix de flageolet, nous détailla le *Pater*. L'officier de santé aurait éprouvé un agréable chatouillement d'amour-propre, en constatant le résultat du régime lacté. D'un bout à l'autre de cette prière, sur laquelle un artiste naïf et sublime a plaqué une mélopée d'une largeur magistrale, le gosier de notre malade du Prieuré n'eut pas un chevrotement, une hésitation.

— N'est-ce pas qu'il est guéri, mon oncle, tout à fait guéri ? demandai-je à Marie Galtier, écoutant dans une extase angélique.

Elle ne me répondit pas. J'avançai la main pour la secouer un peu, sans lui déchirer la robe par exemple, comme cela m'était arrivé sur la route d'Herépian. Ma main n'osa pas la toucher. Je n'avais encore vu à aucun être humain l'attitude que je voyais à notre paysanne de Lignières. Depuis, j'ai retrouvé cette pose unique, ce visage unique à certains personnages du *Triomphe de la Vierge* de Fra Angelico de Fiesole, mais je ne connaissais guère Fra Angelico de Fiesole en 1846. Marie Galtier se tenait à genoux, le buste raide et légèrement porté en avant. La robe de mérinos noir que Marianne lui avait taillée à coups de serpe dans une vieille soutane usée, lui seyait à ravir. Une maladresse des ciseaux n'avait pas laissé assez d'étoffe sur la poitrine, et de toute évidence notre pastoure ne devait pas se trouver à son aise dans la gaine qui l'enserrait si étroitement. Eh bien ! ce défaut, en modelant d'un contour délicat et pudique les grâces naissantes de Marie, me la rendait tout à coup et plus attirante et plus redoutable. Gaminant avec elle à Lignières, jamais je n'avais songé

que cette grande fille, sérieuse et folâtre tout ensemble, était presque une femme. Je le voyais maintenant, et j'étais saisi d'un effroi qui me faisait mal. Me faudrait-il désormais renoncer à jouer avec elle, à batifoler avec elle librement dans le Prieuré, dans la campagne, sur les bords du Graveson ou du Berlou ? Un chagrin profond, indéfinissable, me pénétrait comme un trait aigu. J'eus envie de pleurer.

En ce moment, où je souffrais ma première souffrance d'homme, j'aurais voulu que Marie me regardât. Point : ses yeux si bleus, si grands, si lumineux, étaient fermés aux trois quarts par ses longues paupières blanches, où des cils d'or allumaient des étoiles dont je ne pouvais soutenir l'éclat. Dans les émotions nouvelles qui m'assiégaient, me pressaient, m'opprimaient, me meurtrissaient en foule, je pris le parti héroïque de quitter ma place et de chercher un coin où la fille de Thomas Galtier ne serait pas. Pour la fuir, j'étais déterminé à tout, à rejoindre même cet impie de M. Anselme Benoît, si je ne découvrais d'autre voie pour me soustraire à mon ennemie. Malheureusement, paraît-il, j'avais mis beaucoup de temps à faire ces réflexions étranges, car, debout et prêt à me sauver, je fus saisi par Adon Laborie.

—Vite, vite, fillot, courons commander le déjeuner, me dit-il.

Dans le désordre de mon être bouleversé, je ne m'étais pas aperçu que la messe était terminée et que mon oncle, enveloppé de son populeux cortège, avait regagné la sacristie.

V

Tandis que nous assistions à la messe *in pompis* de mon oncle, M. Anselme Benoît n'avait pas perdu son temps. Cet homme pratique, plus convaincu des nécessités irrémissibles de l'estomac que des besoins contestables de l'âme, en nous quittant sous le porche de la cathédrale, était rentré à l'hôtel de la *Poule-qui-Pond*, et avait fait préparer un copieux déjeuner. Ma foi, devant la table brillante de linge blanc, d'assiettes alignées à la file, de couverts d'étain bossués par-ci par-là, mais luisants comme de l'argenterie véritable, j'eus la lâcheté de ne plus en vouloir au médecin des Aires de son irréligion et je lui adressai même un sourire de faim qui dut le toucher. Nous nous assîmes : d'abord M. Anselme Benoît, très affairé; puis la gentille Liette, un peu souffrante, encore que joyeuse de la plénitude de sa taille ; puis Simonnet Garidel et Ambroise Combal, tout aises ; puis Thomas Galtier, ses deux yeux troubles arrêtés sur les bouteilles; puis Marie, avec son air froid, contenu de sainte; puis enfin le frère Adon Laborie, son bourdon à la main, penché en avant, immobile dans l'embrasure de la fenêtre comme une statue de pierre en quelque niche du clocher de Saint-Fulcran.

Espérit Garrigat, un tablier de toile grise au ventre, parut tenant en ses deux mains une énorme terrine fumante.

— Voici pour commencer, dit-il.

— Des tripes ! cria Simonnet, agitant son couteau.

— Des tripes au vin de Saint-Georges, répondit l'hôtelier se rengorgeant.

Simonnet saisit une cuiller, se disposant à la planter dans les tripes, dont les vapeurs de plus en plus claires annonçaient le refroidissement progressif.

— Hardi ! pendant qu'elles sont chaudes ! articula M. Anselme Benoît.

Mais l'ermite de Notre-Dame-de-Nize recouvrit la terrine, dont Simonnet avait retiré le couvercle.

— Nous devons attendre M. le curé, dit-il.

Nulle langue ne bougea pour protester. Espérit Garrigat, jaloux de sa réputation de parfait accommodeur de tripettes, tendait ses bras nus pour reprendre la daube et lui donner un nouveau tour de feu, quand mon oncle parut sur le seuil de la salle à manger.

— Vive M. le curé ! vive M. le curé !

Ces tripes d'Espérit Garrigat, à l'hôtel de la *Poule-qui-Pond*, de quelles dents j'y mordis ! Ce n'étaient pas ces grosses tripes parisiennes à *la mode de Caen*, dont Joanne, des Batignolles, est le cuisinier célèbre à Paris, ces tripes trop lourdes, épaisses comme des tuyaux d'orgue, où l'on a découpé en losange des tabliers de forgeron ; c'étaient de délicates tripes de mouton, rosées, nageant non plus dans des mares de graisse, mais en un jus exquis, sentant le thym, avec des reflets de velours violet. Par exemple, si Espérit Garrigat vit encore et s'il gouverne toujours la *Poule-qui-Pond*, je lui recommande, en faisant son fricot de tripes, de se montrer un peu plus ménager de la gousse d'ail. Franchement, il en avait trop mis. Je sais bien qu'autour de moi on ne s'en plaignit guère, mais je vis mon oncle et même Marie Galtier — croiriez-vous ça, cette fine langue de chatte ! — faire assez mauvaise mine à l'ail, puis le rouler au bord de leur assiette et ne pas y toucher. Pour la sauce elle valait le poisson. J'ai oublié le nombre de morceaux de pain que j'imbibai à cette sauce savoureuse et que j'avalai gloutonnement, les yeux mi-clos de plaisir, dans un recueillement béat.

Chacun, au mieux de ses mâchoires, s'appliquant à la besogne en son coin, on ne parlait guère dans la pièce du rez-de-chaussée où nous avait installés Garrigat. En revanche, on parlait, on fredonnait, on chantait même dans les pièces voisines. Oh! ces fêtes votives, quels enthousiasmes pieux ! quelles ripailles pantagruéliques! quels débordements de joyeuse humeur ! quelles prières ardentes ! quels sacrifices à la brute humaine, toujours prête à se vautrer soit de l'âme, soit du corps ! Au-dessus de nous, on piétinait, et nous percevions le bruyant cliquetis des verres ; devant nous, dans la cour, parmi les véhicules entassés, c'était un tapage infernal de voix; à côté de nous, on démêlait des éclats de rire énormes, puis comme des bousculements de personnes, des chutes de chaises, d'assiettes, de bouteilles sur le pavé. Au milieu de ce vacarme païen, mon oncle était d'une sérénité admirable. Évidemment, pour lui, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, revêtait un caractère religieux, sacré. N'était-ce pas un saint qui avait attiré cet extraordinaire concours de population ? Chaque pèlerin fêtait saint Fulcran à sa manière, et il ne convenait guère de se scandaliser, si quelques notes discordantes s'élevaient dans le concert de tout l'ancien Lodévois, célébrant le patron du pays.

Pourtant mon oncle Célestin, comme piqué par un vif aiguillon, releva sa tête courbée sous le poids de préoccupations diverses : M. Clochard, Marie Galtier, M. Carpezat... et regarda la muraille devant lui. Au beau milieu de cette muraille, un peu à gauche, Espérit Garrigat venait d'entr'ouvrir une porte, et, par l'entrebâillement, étaient arrivées jusqu'à nous ces paroles étonnantes :

— Moi, je vous répète que Marie Galtier est la plus jolie fille de Lignières et de bien loin dans la montagne.

— Marie Galtier ! dit mon oncle... Qu'est-ce qu'on

lui veut, à Marie Galtier ? ajouta-t-il en se levant.

La porte s'étala grande ouverte, et Jacopo Rusca surgit dans l'encadrement.

— Vous, Santi-Belli ?

— Moi, Révérendissime Père, moi, Jacopo Rusca, pour vous servir.

— Expliquez, je vous prie, vos paroles à propos de Marie Galtier.

— Révérendissime Père, ce n'est pas moi qui ai prononcé le nom de la vertueuse Marie Galtier, c'est le frère Barthélemy Pigassou.

— Frère Pigassou est donc avec vous ?

Mon oncle n'avait pas articulé ces mots, qu'un gros homme, affublé d'un froc de capucin crasseux, déchiré par-ci par-là, roulant comme une avalanche dans la salle à manger, se rua contre le Santi-Belli.

— Frère Pigassou ! cria mon oncle.

Toute la table fut en l'air. Mais, avant que Simonnet Garidel, Ambroise Combal, M. Anselme Benoît, Braguibus, eussent mis fin à un indécent pugilat, Rusca, d'un tour de bras, avait saisi l'ermite de Saint-Raphaël, l'avait précipité sur le pavé, où sa main nerveuse le clouait immobile, raide, ne bougeant ni ne respirant.

— Sang du Christ ! bredouilla le Santi-Belli, les poils hérissés comme une bête furieuse.

Il tenait un genou en terre et nous regardait. Vraiment cet homme, en dépit de ses manières réservées, du ton patelin de sa voix, de l'humilité habituelle de son maintien, n'était pas bon. Je surpris dans ses yeux les éclairs d'une satisfaction féroce. Si Jacopo Rusca, au lieu d'une vaste chevelure grise, s'enroulant autour de sa belle face régulière et pâle, avait eu des cheveux noirs annelés, des traits plus secs, un teint bilieux, j'eusse pu le confondre avec M. l'abbé Clochard. La physionomie de l'Italien, à l'hôtel de la *Poule-qui-*

Pond, trahissait la même violence brutale, la même haine enragée que celle du curé-doyen de Lunas, d'abord dans la cour de l'archiprêtré, puis dans la sacristie de Saint-Fulcran. Peut-être l'emportement farouche et paisible tout ensemble du Santi-Belli mettait-il en dehors quelque chose d'ample, de superbe que ne connaissait pas M. Clochard, mesquin, étriqué dans ses passions comme dans sa personne, plus rapproché du loup que du lion.

— Jacopo Rusca, lâchez le frère Pigassou, ordonna mon oncle.

Il obéit, et l'ermite de Saint-Raphaël se hissa sur ses pieds. Mais franchement il avait de la peine à s'y tenir en équilibre, car, après avoir ballé de droite à gauche et de gauche à droite, il prit le parti de s'adosser à la muraille, les jambes écartées, les bras développés comme des ailes, en quête du plus large appui possible.

— Il a donc bu ? demanda mon oncle, montrant Pigassou, dont la tête lourde allait d'une épaule à l'autre sans pouvoir s'arrêter dans ce mouvement machinal de va-et-vient.

— S'il a bu, Révérendissime Père ! répondit Rusca, retrouvant après la bataille sa belle voix naturelle. Il a bu sans comparaison comme une outre. Du reste, regardez-le !

Le visage du Frère, boursouflé, avec des plaques d'un rouge vif clair-semées, terreux par places, semblait avoir été traîné à toutes les fanges. Le gonflement produit par l'ivresse était tel, qu'on distinguait à peine ses yeux, d'où s'échappaient de petites larmes d'alcool.

— Un ermite ! gémissait à côté de moi Laborie, un ermite !

— Quelle pitié ! articula Ambroise Combal.

— Mais non ! mais non ! il est très drôle, ce gaillard-là, avec son plumet de vin sur le front ! ricana l'affreux M. Anselme Benoît.

Et Barthélemy Pigassou, entre deux hoquets :

— C'est... c'est Rusca qui a dit... que Marie Galtier... est jolie... et qu'il voudrait lui mordre les joues...

— Moi ! s'écria le Santi-Belli, allongeant ses ongles de nouveau.

— Oui, toi... avec le frère Lambertier.

— Comment ! le frère Lambertier, de Saint-Pantaléon, de Boubals, est là, lui aussi ? demanda mon oncle consterné... Frère Lambertie r ! appela-t-il.

Un paysan plantureux, de haute taille, jeune, accoutré d'une vieille soutane de lustrine trouée aux coudes, luisante partout, entra, sa rude tête nue et un peu basse.

— Qu'aviez-vous à dire de ma paroissienne et pastoure Marie Galtier ?

— Moi, rien, mon bon monsieur le curé... Je n'ai pas parlé... Demandez au frère Gratien Pastourel. — Frère Pastourel ! frère Pastourel !

Un petit vieux, déjeté, perdu dans un froc trop long pour lui, front ridé, chauve, nez crochu, doigts noueux et ramenés, — des doigts d'avare, — parut.

— Je vas vous conter tout, moi, monsieur le curé de Lignières-sur-Graveson, mâchonna-t-il... Eh bien, voici de quoi il retourne... Entre la poire et le fromage, on disait comme ça à table... Vous comprenez, il n'y avait que nous quatre, gens de bien faire et de religion... Oh ! s'il y avait eu du monde, on aurait un peu tenu les dents serrées... Mais, entre ermites pénitents, on peut bien en conter quelques-unes, n'est-il pas vrai ?... Le fait est que frère Pigassou et Jacopo Rusca, après boire, causaient un brin des fillettes gentilles du pays et que, comme on les passait toutes en revue du bout du nez au talon, le tour de Marie Galtier est arrivé par force...

— Oui, par force, baritonna Pigassou.

— Alors, reprit Pastourel, alors, — sur ce chapitre des femmes, les langues des hommes font plus de

chemin qu'il ne convient, — alors... alors, répéta pour la troisième fois le frère Gratien Pastourel, embarrassé et tortillant la corde blanche qui lui ceignait les reins...

Les hésitations de l'ermite de Saint-Sauveur, de Camplong, firent rougir mon oncle, qui, redoutant d'entendre quelque énormité :

— Taisez-vous, frère Pastourel, dit-il d'autorité; je ne veux rien savoir. Plusieurs fois, devant les désordres des ermites de notre contrée cévenole, des mauvais exemples qu'ils apportent dans le dernier de nos hameaux, l'idée m'est venue de dénoncer leur vie peu édifiante à Monseigneur et de provoquer, chez nous, la dissolution de la Confrérie des Frères-libres de Saint-François. Ce que je n'ai pas fait jusqu'ici, retenu par la crainte de frapper injustement le frère Adon Laborie, dont les vertus sont populaires dans toute l'étendue de la montagne, je le ferai. Dieu par-dessus tout, Dieu avant tout, Dieu le premier. Retirez-vous tous !

Les trois ermites et le Santi-Belli, sans souffler, s'engouffrèrent dans la pièce qui les avait vomis sur nous.

Je crus que mon oncle allait se rasseoir. Point. Il repoussa au contraire sa chaise derrière lui, fit un pas vers Marie Galtier, et, lui touchant l'épaule du bout du doigt avec une familiarité paternelle :

— Viens, mon enfant.

Puis, s'adressant à son bedeau de Lignières, en train de dépêcher à toute mâchoire un quartier de cabri, car, pendant la bagarre des ermites, Espérit Garrigat avait déposé deux cabris sur la table :

— Galtier, lui dit-il d'un ton sévère, ce n'est pas pour y boire et pour y manger que nous sommes venus à Lodève, mais pour y voir la sœur Combescurette. Debout !

Le bossu, fort contrarié, écarquilla les yeux, secoua sa grosse tête entre ses épaules montantes, allongea

un bras immense pour saisir son verre plein, le vida, et, trop timide pour résister à l'injonction reçue, se décolla de son siège péniblement.

Frere Laborie et moi, nous avions déjà pris les devants.

VI

Combescurette !... Dans nos familles du Midi, le nom patronimique est habituellement tourné en diminutif pour désigner les aînés. Le père s'appelle-t-il Combescure, l'aînée des filles s'appellera *Combescurette* ou *Curette*, et *Combescurou* ou *Curou* l'aîné des garçons. Avec l'âge, ces désinances enfantines s'effacent d'ordinaire ; il arrive pourtant quelquefois qu'elles persistent à travers les années, particulièrement chez les vieilles filles, et alors c'est une chose touchante d'entendre donner le nom de leur première enfance à des personnes en cheveux blanc, courbées sur un bâton, allant à pas tremblants et menus. Tel était le cas d'Adélaïde-Constance Combescure, dont le surnom méridional de *Combescurette* avait prévalu, même après son entrée dans la Compagnie des Filles de la Charité.

Quelle charmante petite femmelette de quatre-vingts ans, mince, délicate, vive ! Si le manque absolu des dents n'eût rentré sa bouche, remonté son menton, creusé deux rides profondes à la commissure des lèvres, on ne lui eût jamais attribué son âge réel. Il ne faudrait pas conclure du reste de ce démeublement des gencives que la sœur Combescurette eût la

parole ou empâtée ou sifflante. Pas le moins du monde. Chaque mot se détachait avec une netteté surprenante, et sa langue allait, allait, semblable à la langue d'une linotte sur une branche à l'époque du renouveau. Je la regardais, je ne cessais de la regarder, tandis qu'elle jasait avec mon oncle, et une chose m'émerveillait chez cette vieille si fine, si preste : l'incomparable éclat de son teint. Était-ce le reflet des grandes ailes flottantes de sa cornette blanche qui communiquait ces tons de nacre brillante à ses deux joues imperceptiblement renflées ? Était-ce la religion qui conserve certaines créatures de choix comme des fleurs pour le paradis ? Je ne comprenais pas, moi qui n'avais jusqu'ici, tant aux Aires qu'à Bédarieux, aperçu que des vieillards aux traits creusés, aux chairs terreuses, aux membres raides ou hideusement distors. Au bas du nez, recourbé, d'un dessin parfait, contre la narine droite pointait un signe un peu noir, un peu fendillé et surmonté d'une touffe épaisse de poils hérissés. Que n'aurais-je pas donné pour que la sœur Combescurette fut débarrassée et de ce signe et de ces poils malencontreux !

Avant que mon oncle Célestin, fort empêché, put aborder l'objet principal de sa visite, la sœur Combescurette lui parla de son pauvre frère défunt. Toute la vie du charitable abbé Combescure y passa. Mon oncle écoutait d'une oreille attentive et d'un cœur ému; Adon Laborie faisait de même; mais Thomas Galtier, Marie et moi, nous trouvions l'histoire longue, et j'ignore si, entendant les cloches de Saint-Fulcran, le cri des marchands forains, le bruissement énorme de la fête au dehors, je ne commis pas la suprême inconvenance de bâiller. Enfin l'abbé Combescure, mort en odeur de sainteté à Lignières-sur-Graveson, ayant été embaumé et enterré dans une conclusion pathétique, sœur Combescurette se tut, et il fut permis à mon oncle de s'expliquer. Les développements eurent encore trop d'ampleur ; toutefois,

il s'agissait de Marie Galtier, qui, pour des motifs très enfouis, m'était devenue tout à coup moins indifférente, et je ne perdais ni une phrase, ni un mot. Je fus surpris de voir mon oncle si intimement renseigné sur le ménage du clocher de Lignières. Pour apitoyer la Supérieure de l'hôpital, l'intéresser à la situation de Marie, il raconta les violences de la Galtière, il la montra battant la fille de son mari, la foulant aux pieds, la précipitant dans le Berlou pour l'y noyer.

— Mais c'est une criminelle ! ne put s'empêcher de se récrier la sœur Combescurette.

Devant le succès de son éloquence chaleureuse, mon oncle Célestin se lança d'autant plus avant dans les *horreurs* de cette marâtre, et finalement la signala comme capable de quelque forfait inouï, si Dieu ne prenait Marie Galtier par la main et ne la conduisait lui-même vers l'asile du salut.

— Je vous demande pardon, madame la Supérieure, si, en vous parlant de la Galtière, le ton a un peu dépassé la mesure, dit-il. Il est bien difficile, devant certains êtres, se rapprochant plus de la bête que de la créature de Dieu, de ne pas évoquer dans sa pensée ce verset d'Isaïe, au *Cinquante-huitième chapitre* de ses prophéties : — « Crie, cela est nécessaire; élève ta voix et qu'elle soit pareille à la trompette, *Clama, necesse est; quasi tuba, exalta vocem tuam.* »

La sœur Combescurette, pendant que mon oncle murmurait ces mots du prophète, doux à ses lèvres comme le lait et le miel de l'Écriture, avait fait trois pas vers Marie Galtier, et, la dévisageant avec cette hardiesse religieuse des vieilles Filles de la Charité, dont les yeux, ayant tout vu ici-bas, ne connaissent pas les vaines timidités :

— Quel âge avez-vous, mon enfant? lui demanda-t-elle.

Marie regarda les lithographies suspendues aux

murailles en de minces baguettes de bois noir, puis répondit :

— Moi, je suis née à Lignières-sur-Graveson, aux environs de Noël, l'année du gros hiver.

— Quelle année du gros hiver ?

— On ne me l'a pas dit chez nous.

Mon oncle intervint aussitôt, et, s'adressant à Thomas Galtier :

— L'âge de votre fille ?

Dès notre entrée dans la salle basse de l'hôpital, où nous avions attendu la Supérieure une minute à peine, le bedeau était tombé sur une chaise et y était demeuré accablé, plié en deux sur lui-même, la bosse en l'air, les mains balayant le sol. A la voix de M. le curé, il releva la tête et montra une face pâle, ravagée, au long de laquelle des places luisantes annonçaient à n'en pas douter le passage de larmes récentes. Galtier était-il gris comme l'ermite Barthélemy Pigassou, ou bien cet homme, à qui toutes les disgrâces physiques avaient laissé des entrailles, regrettait-il sa fille, pleurait-il sa fille, au moment de se séparer d'elle pour jamais ? Autrefois, il l'eût vue partir pour l'Espinouse avec plaisir ; mais on revient de l'Espinouse et on ne revient pas du couvent. Il se mit debout. Cependant, soit que dans son trouble il eût mal saisi la question, soit que ses émotions intimes lui coupassent la parole, il ne répondait pas.

— Quel âge a votre fille, mon ami ? répéta mon oncle, en lui prenant la main d'un mouvement affectueux.

— Elle aura vingt ans à Noël, bredouilla-t-il.

— Savez-vous écrire, ma petite ? interrogea derechef la sœur de charité.

— Je ne sais pas écrire.

— Et lire ?

— Je ne sais pas lire.

— Voulez-vous devenir Fille de la Charité ?

— J'aime le bon Dieu qui est au ciel...

Et, sans attendre la nouvelle question de la sœur Combescurette, elle ajouta, les bras levés, d'un ton de pieuse convoitise :

— Si je pouvais le rejoindre, le bon Dieu qui est au ciel, c'est lui qui me défendrait !

— Personne ne vous défend donc à Lignières ?

Marie, montrant mon oncle :

— M. le curé.

— Lui, seulement ?

— Marianne également et M. le neveu de M. le curé aussi.

Moi, moi !... Pauvre Marie ! Comme Thomas Galtier, je sentis mes yeux se remplir de larmes.

— Et votre père ? insista la Supérieure, poursuivant son enquête.

— La Galtière le bat souvent, et plus fort que moi encore.

— C'est lui le premier qui devrait vous protéger contre sa femme.

Thomas Galtier eut un gros sanglot ; puis, ne se soutenant guère sur ses courtes jambes tortes, il retomba sur sa chaise sourdement, lourdement, comme un paquet. La sœur Combescurette, un doigt à ses lèvres, parut réfléchir cinq secondes. Enfin, se retournant vers mon oncle :

— J'accepte votre jeune paroissienne, monsieur le curé, lui dit-elle ; mais, à mon très grand regret, il ne me sera pas permis de la recevoir ici avant le mois d'octobre. A cette époque, j'aurai une place pour elle, une de mes novices devant quitter l'hôpital et partir pour notre maison-mère de Paris. Du reste, Marie Galtier pourra mettre à profit le temps que je lui laisse. Elle apprendra à lire et à écrire. Peut-être, puisque vous portez de l'intérêt à cette enfant, ne refuserez-vous pas de vous faire son instituteur...

— Certes, madame la Supérieure !...

— Il fut un temps où les Filles de la Charité, adonnées uniquement aux soins des malades, n'avaient besoin que d'être des saintes; aujourd'hui, on nous confie des écoles, et il faut que nous soyons tout ensemble et des saintes et des savantes.

Ce dernier mot prononcé, la sœur Combescurette sourit d'un sourire qui fut un mélange de moquerie innocente et d'aimable humilité.

— Je vous remercie en Notre-Seigneur Jésus-Christ, madame la Supérieure, dit mon oncle.

Au mois d'octobre ! Ce fut une délivrance pour tous, pour mon oncle lui-même, car le ton joyeux de sa voix prouva surabondamment qu'il ne se séparait pas de la bergère de Zite sans chagrin. Un seul visage, quand tous les autres venaient de recevoir comme un coup de soleil, ne refléta aucune sorte de rayonnement, et ce fut le visage de Marie. Oh ! la singulière fille ! Je l'aurais pincée jusqu'au sang, je l'aurais battue aussi dru que la Galtière, en constatant qu'elle prenait si peu de part à notre satisfaction, à la mienne, à la mienne surtout qui me soulevait d'enthousiasme, qui me rendait absolument o u.

— Qu'as-tu enfin, sotte, triple sotte que tu es, qu'as-tu pour faire cette mine ? lui soufflai-je, au moment où nous quittions la vaste salle du rez-de-chaussée.

Elle me regarda avec ses yeux bleus superbes, grands comme des roues de moulin; puis ses lèvres si sobres laissèrent tomber ces mots :

— Et la Galtière ?

— Pourvu qu'elle ose te toucher ! lui répliquai-je, me hissant terrible sur la pointe des pieds.

Dans le vestibule, le frère Adon, retenu jusqu'ici par le respect, fit un effort, et, s'inclinant de toute son échine devant la sœur Combescurette :

— Madame la Supérieure, lui dit-il gravement veuillez ne pas vous offenser si l'humble ermite de

Notre-Dame-de-Nize vous remercie à son tour de vos bienfaisances à Marie Galtier. Cette fille si malheureuse a des droits particuliers à vos bontés : c'est elle à peu près seule qui a enseveli votre frère, le saint abbé Combescure, et à peu près seule qui l'a arrangé dans son cercueil.

— Vous, ma chère enfant, vous ! s'écria la vieille sœur de charité.

— Elle, madame la Supérieure, elle ! affirma Laborie.

La sœur Combescurette attira Marie Galtier dans ses bras et l'y serra étroitement sans articuler un mot.

La porte sur la rue s'ouvrit devant nous.

VII

A quinze pas de l'hôpital s'ouvre une large voie qu'on appelle *la montée de Saint-Fulcran*. Ce chemin, en effet, est fort raide et pique droit vers la cathédrale. Mon oncle, nous quittant là :

— Frère Laborie, dit-il, je vous confie mon neveu. Montrez-lui les *curiosités* de la ville, cela l'amusera. Tâchez toutefois de venir assister, vers les six heures, à la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. M. l'archiprêtre m'ayant fait l'honneur de m'inviter à souper, je ne vous rejoindrai qu'à la nuit, au moment de nous remettre en route.

L'auberge de la *Poule-qui-Pond*, où nous venions retrouver nos amis, retentissait d'un effroyable va-

carme et le désordre y était à son comble. Après avoir passé le dimanche à Lodève, assisté à la procession, la plus imposante cérémonie de la fête, vu le feu d'artifice tiré sur la belle promenade du Parc, toutes choses que nous avions manquées, les paysans attelaient leurs voitures, leurs carrioles, leurs pataches, et se disposaient à gagner leur endroit. Ici, un mulet aux yeux farouches refusant d'entrer dans les brancards et se cabrant sous les coups du fouet; là, un âne, satisfait du picotin d'Espérit Garrigat, récalcitrant au seuil de l'écurie et poussant vers le ciel des braîments lamentables; plus loin, une jument lançant des ruades folles, parce que son maître lui imposait la barde et en bouclait les sangles trop énergiquement. Et puis des roues allant dans tous les sens, avec des cahots, des bruits stridents de ferrailles, sans parler des cris étourdissants des pèlerins, pressés de rentrre chez eux, démarrant leurs guimbardes et les lançant à toute volée...

— Notre monde est-il encore ici ? demanda le Frère à Garrigat.

— Je ne sais pas; mais vous trouverez les ermites et le Santi-Belli.

La salle où nous avions déjeuné était déserte. Qu'étaient devenus M. Anselme Benoît, Liette, Simonnet Garidel, Ambroise Combal ? Nous pénétrons dans la pièce à côté pour nous renseigner auprès des Frères. Quel spectacle ! des bouteilles brisées par terre, sur une table des bouteilles vides au milieu de verres baveux, une nappe grasse et tachée de vin, des os traînant partout, une chaise renversée, les restes répugnants, l'affiche immonde de quelque ripaille à ventre déboutonné; mais personne pour sonner un mot.

— Voyons dans la prairie, dit l'ermite de Notre-Dame-de-Nize, gagnant vers le fond une porte vitrée grande ouverte.

Ce fut un charmant paysage. Un pré, le ruisseau

du Soulondre; à gauche, un paquet de maisons riant dans la pleine lumière, quelque faubourg de la ville sans doute, un *barry*, comme on dit chez nous; tout devant, de l'autre côté du cours d'eau, clair et babillard, la montagne dressant sa lourde muraille rocheuse, avec des oliviers et des vignes aux cassures des blocs superposés. Quel repos, quel calme en ce coin de nature, tandis que Lodève bruissait de tous ses pèlerins, de toutes ses cloches, de toutes ses bêtes, de tous ses grelots! Les herbes hautes, parmi lesquelles, çà et là, pointait la tache saignante d'un coquelicot, parmi lesquelles plus d'un bluet ouvrait son œil timide, arrivaient jusqu'à la porte où nous nous tenions debout et nous barraient le passage. Pourtant, d'intervalle en intervalle, et particulièrement aux bords du Soulondre, de larges morceaux de prairie avaient été fauchés, et des tables fabriquées à la diable de planches mal jointes étaient installées là sur des chevalets branlants. Encore des bouteilles, des verres, des assiettes, des couverts, où le soleil, cheminant vers l'Escandorgue, tranquille là haut dans l'éclatante limpidité du ciel, accrochait des étincelles par milliers.

— Tiens! frère Pastourel, s'écria Laborie, dont les yeux furetaient à la ronde.

En colonne serrée, nous nous jetons à travers les beaux herbages qui nous montaient jusqu'à la ceinture, et nous allons jusqu'au ruisseau. A cet endroit, un fragment de rocher s'élance du gazon et surplombe le Soulondre. Sur ce minuscule promontoire, le frère Gratien Pastourel était assis, la mine sérieuse, les pieds pendants. D'un geste grave, il décrivait des ronds dans l'eau avec son bourdon de trois mètres; puis il essayait ingénument d'atteindre les demoiselles vertes qui tantôt piétinaient le courant de leurs talons fins comme des aiguilles, tantôt volaient à quelque invisible proie, leurs ailes transparentes déployées.

— Vous pêchez à la ligne, Frère ? lui demanda l'ermite de Notre-Dame-de-Nize.

— Regardez ! répondit Pastourel levant son bourdon.

Sur le gazon dru, une masse brune avait roulé, et cette masse brune, d'où se dégageait un visage d'une rougeur de brasier, n'était autre que le frère Barthélemy Pigassou. Il se tenait hideusement vautré, les bras développés, le bedon arrondi en coupole et saillant hors de sa robe débridée. Assommé par le vin qui le remplissait comme une outre jusqu'au col, il avait dû tomber bien lourdement, car deux coquilles de sa pèlerine, rencontrant un caillou, avaient sauté fort loin de lui. L'une d'elles, presque droite, s'était incrustée dans le sol, hérissant sa crête déchiquetée, tandis que l'autre douillettement couchée sur l'herbe, ouvrait ses profondeurs nacrées aux rayons du couchant, qui s'y jouait et les faisait resplendir. L'homme avait des ronflements d'ophicléïde.

— Il est toujours le même, articula Pastourel... Du reste, ajouta-t-il d'une voix dolente, Jacopo Rusca est plus coupable que lui... Ah ! ce Rusca !...

— C'est peut-être le Santi-Belli qui a payé le vin ? dit Laborie.

— Justement.

— Et quel intérêt avait le Santi-Belli à griser frère Pigassou ?

Gratien Pastourel, sec et menu comme une noisette, dont sa bure avait la couleur, se ramassa tellement sur sa taille qu'il en parut tout à coup plus petit; puis il recommença à chasser les demoiselles vertes et à décrire des ronds sur l'eau.

— Parlerez-vous ! s'écria Laborie, dont la main osseuse descendit sur la maigre épaule de son confrère.

— Vous savez bien, vous qui êtes de l'Ordre, que

Pigassou a tous les vices, dit l'ermite de Saint-Sauveur, irrité de la caresse.

— Je sais ça, en effet... Eh bien ?

— Eh bien, s'ils ont tous les deux de l'amitié pour la même fille ?

— Pour une fille !... Pour quelle fille ?

Les yeux clignotants de Pastourel, qui, dans l'ombre noire projetée sur sa face par les larges ailes de son chapeau, eurent comme un pétillement diabolique, s'arrêtèrent sur Marie Galtier.

— Comment, c'est à la pastoure de M. le curé de Lignières qu'ils en veulent ! s'écria Laborie.

— A ma fille ! glapit Thomas Galtier.

Frère Pastourel s'était remis à ses amusements sur l'eau.

Au lieu de remonter vers la *Poule-qui-Pond*, nous suivîmes le cours du ruisseau. L'arche unique d'un pont étroit, pareille à un œil énorme, s'ouvrit devant nous.

— C'est le pont du *barry*, dit l'ermite.

Nous tournons à gauche et rentrons dans la ville. Que de monde ! J'ai surtout conservé le souvenir des gros nuages de poussière où tout d'un coup nous nous trouvâmes enveloppés. Laborie me tenait toujours, et moi, pour ne pas perdre cette Marie de Lignières, froide comme un glaçon, qui pouvait s'égarer dans ces tourbillons aveuglants, j'avais passé de nouveau mon bras gauche à son bras droit et je la guidais. Vous comprenez bien qu'en tout ceci je ne m'occupais nullement de son père, cet imbécile de Thomas Galtier, que j'apercevais de temps à autre la tête en l'air, les yeux agrandis, tombé en arrêt devant les bouchons se balançant aux portes des cabarets. Ah ! s'il eût osé, de quel élan il nous aurait planté là pour aller satisfaire, en quelque franche beuverie, son gosier aussi sec, aussi altéré, aussi avide que l'inextinguible gosier de Pigassou ! Il craignait l'ermite de Notre-Dame-de-Nize heureusement,

et l'envie de nous fausser compagnie avait beau lui couper les jambes, il fallait marcher malgré qu'il en eût, et il marchait.

— Voilà la fabrique de M. Bérard, clama Laborie, me montrant d'un geste emphatique, qui en disait long sur la fortune du négociant lodévois, une immense maison au bord de la rivière de l'Ergue.

J'avais vu des usines à Bédarieux, et c'est à peine si, au grand ennui de l'ermite, chargé par mon oncle de me faire admirer les *curiosités* de la ville, j'accordai un regard à la façade percée de cent fenêtres qui ouvre le boulevard des Récollets. Ce boulevard, beaucoup moins exposé au vent que les quais, nous apparut comme un charmant refuge. L'air y était reposé, presque limpide, puis on pouvait y circuler sans trop se heurter les coudes aux passants. Une chose me frappa : les pèlerins descendant les Récollets semblaient plus propres, mieux habillés que les pèlerins du quartier de la Bouquerie, que ceux surtout rencontrés le matin dans la montagne. Ils ne chantaient pas, ils regagnaient leurs villages vers Clermont et Gignac sans bruit, en un recueillement de bon goût, les uns hissés sur la caisse fraîchement vernie d'un élégant tilbury, les autres montés sur de gros chevaux de labour ayant des pompons rouges aux œillères de la bride et laissant baller sur leurs jambes des filets dont les bouts flottants les protégeaient contre les mouches. Beaucoup de femmes allaient à pied, marmottant leur chapelet.

— Voilà le frère Crébassol sur son ânon ! dit Laborie.

Et, agitant au-dessus des têtes environnantes son bourdon incommensurable, dont le petit miroir étincela :

— Ohé, Frère ! cria-t-il. Bonjour ! bonjour !

— Bonjour, Frère ! répondit l'autre.

A son tour, Crébassol leva son bourdon, et les

gourdes symboliques qui décoraient à leur cime ces deux cannes gigantesques, par-dessus la multitude roulante se caressèrent gracieusement.

— Et le bon Dieu, vous comble-t-il toujours à Notre-Dame-de-Roubignac? lança Laborie.

— Vous le voyez, toujours à bénédiction ! vocifera-t-il, aplatissant une de ses mains sur son ventre rebondi et riant à gorge déployée.

L'ânon, jetant au vent les touffes multicolores de sa housse de sparterie, s'enleva des quatre fers, et nous perdîmes de vue le corpulent ermite de Notre-Dame-de-Roubignac.

Nous poursuivons. Le boulevard des Récollets s'était élargi. Mon guide, qui ne me lâchait pas, continuait à me signaler les *curiosités* de la ville.

— Tu vois, fillot, cette belle maison avec des balcons en pierre de taille ?

— Oui, Frère, je la vois.

— Eh bien ! c'est la maison de M. Alipe Giraud.

— Qui est-ce, M. Alipe Giraud ?

— Je ne sais pas, moi.

Nous faisons cinquante pas. Adon Laborie demeure planté, et développant l'un de ses bras :

— Voici l'*Hôtel du Nord*. petiot. C'est de cette remise immense que part la diligence pour Montpellier et aussi la voiture pour Bédarieux, que Barral conduit depuis trente ans et plus. Tu le connais bien, Barral ?... Au fait, regarde s'il y a des chevaux par là-bas dans le fond... Ils appartiennent à M. Bimard, tous ces chevaux. Je t'apprends ces choses-là...

— Merci, Frère, dis-je, vivement intéressé.

A cet instant, les roulements d'un tambour parvinrent jusqu'à nous, puis des grondements de grosse caisse éclatèrent là-bas, parmi des arbres, comme des coups de tonnerre dans le ciel. Je dégageai ma main des doigts rudes de l'ermite, et Marie Galtier, cédant à mon impulsion, nous nous élançâmes tous

les deux avec des bondissements de chevreaux dégringolant hors des bergeries.

— Enfants ! enfants ! criait le Frère derrière nous.

Nous dûmes nous arrêter pourtant : l'entrée de l'Esplanade, promenade spacieuse, ombragée de platanes magnifiques, était inabordable. Marie Galtier, très intrépide, poussa en avant ; mais moi, redoutant de fendre le flot, de m'y noyer, je rétrogradai violemment. Dans l'effort que je fis, nos mains se délièrent, et je me trouvai seul. J'aurais perdu la tête si, à cette minute, je n'avais vu l'ermite de Notre-Dame-de-Nize à quinze pas. M'ayant lui-même aperçu, il venait à moi, sans se hâter, rabattant de toute la longueur de son bourdon, ainsi qu'on rabat une ouaille dans la prairie, ce biberon de Thomas Galtier, lequel déviait sans cesse à droite, à gauche, selon que ses oreilles tendues percevaient un cliquetis de verre ou que son odorat aiguisé par la tentation aspirait dans l'air la plus subtile odeur de vin.

— Et Marie ? me demanda le Frère, m'abordant.

— Elle m'a échappé.

Laborie abandonna le bedeau à ses convoitises et, me serrant la main à me faire crier, piqua droit dans la foule vigoureusement.

Nous allions un peu pressés, un peu foulés, un peu portés, mais quand même nous allions. Le Frère, dont les regards inquiets furetaient à travers l'Esplanade populeuse, en quête de la pastoure de M. le curé, deux ou trois fois tourna des prunelles menaçantes vers Thomas Galtier, et ce langage muet suffit à maintenir celui-ci sur nos traces fidèlement. En cherchant Marie, car on s'imagine bien que je ne tenais pas mes yeux dans la poche, j'aperçus Braguibus, puis là-bas M. Anselme Benoît se penchant vers une figure de femme qui me parut être Liette Garidel. Ce médecin !... Mais ils cheminaient très loin de nous, dans les environs du rond-point de la promenade, et il ne fallait pas songer à les rencontrer.

Tiens, le Santi-Belli ! Dans cette mer de paysans aux costumes divers, de paysannes aux casaquins bariolés, dans cette mer, dont les remous profonds auraient pu lui faire perdre l'équilibre, Jacopo Rusca avançait lentement, sans la moindre marchandise sur la tête. Plus de statuettes, capables au moindre contact de se casser sur les épaules des voisins; une longue perche seulement, où pendaient à des clous des régimes de chapelets, de médailles, des images encastrées en des lamelles de laiton, des lithographies d'Epinal recouvertes de verre, retenues aux bords par des filets de papier doré. De temps à autre, Rusca criait : — « Santi-belli ! belli ! santi-belli ! » Puis il faisait un pas. Mais le plus souvent il ne disait rien et demeurait immobile absolument. Soudain, il me sembla que, lui aussi, imitant M. Anselme Benoît, causait avec quelqu'un, car je voyais son front se baisser, se relever, et ses lèvres remuer, et tout son visage sourire. Avec qui causait-il si librement ? Ce n'était pas à une femme qu'il en avait sans doute, lui pieux, gagnant sa vie avec des objets de religion, lui qui, le matin, chez Espérit Garrigat, avait seul conservé sa pleine raison parmi les ermites repus de viande, comblés de vin jusqu'au goulot ? D'un mouvement d'irrésistible curiosité, je me hissai sur la pointe des orteils. C'est à ne pas y croire. Savez-vous avec qui cet audacieux Santi-Belli, auquel j'aurais donné le bon Dieu sans confession, bavardait à langue que veux-tu et riait à mâchoire décrochée ? Avec Marie Galtier, la Marie Galtier de mon oncle, que nous cherchions dans cette mêlée confuse de pèlerins comme on cherche une fine aiguille dans une botte de foin. Et cette fille de Lignières qui écoutait ce Rusca d'on ne sait d'où, grave, tranquille, impassible, n'ayant pas plus l'air de se préoccuper de nous autres que si elle ne nous avait jamais connus !

— La voilà, Frère ! la voilà ! m'écriai-je d'un formidable coup de gosier.

VIII

Ce fut de la fureur que déploya Laborie contre les gens qui nous séparaient de Jacopo Rusca. Aussi, en moins d'une minute, touchâmes-nous la longue perche aux chapelets. Le Frère, avant de pouvoir articuler un mot, s'empara d'abord de Marie, qu'il saisit dans la serre de sa main droite comme une proie; puis, dévisageant le Santi-Belli et retrouvant sa voix coupée par la violence de l'émotion :

— Vous, un homme du bon Dieu ! vous !...

— Eh bien ? demanda l'Italien avec un calme imperturbable.

— Eh bien, je vous croyais l'agneau innocent de l'Évangile et vous n'en êtes que le loup ravisseur. Voilà.

— Oui, le loup, le loup, comme M. le curé Clochard, de Lunas ! m'écriai-je, exaspéré.

Rusca ne voulut prendre nul souci de mon apostrophe vigoureuse, il se contenta de regarder l'ermite avec des yeux ironiques, et, d'un accent plus doux que les notes d'une flûte de pastoureau dans la montagne :

— Y pensez-vous, Frère, dit-il, y pensez-vous ! Eh quoi, je suis un loup ravisseur parce que, rencontrant Marie Galtier égarée parmi tout ce monde de l'Esplanade, je l'ai prise sous ma protection et l'aidais à retrouver ou ses parents, ou M. le curé de Lignières, ou vous ! Ah ! Frère, je ne vous reconnais plus. Non, non, vous n'êtes plus Laborie le charitable, Laborie le bon, Laborie le saint...

L'ermite, confus, lâcha Marie et étendit sa main sur la bouche du Santi-Belli, qu'il ferma hermétiquement.

— Vous avez raison, Rusca, j'ai fait un jugement téméraire.

— Voyez à quoi j'occupais votre Marie, en attendant de vous découvrir par là.

Avec ces paroles, ses doigts blancs et fins pêchaient délicatement, entre les plis du fichu croisé sur la poitrine de notre pastoure de Lignières, un mince cadre doré et le faisaient étinceler à nos regards. Je lus ces mots imprimés en grosses lettres :

VÉRITABLE PORTRAIT DE LA SAINTE VIERGE MARIE
Conforme à celui peint d'après nature
par saint Luc, évangéliste,
pendant son séjour à Jérusalem.

— Que c'est beau ! dit le Frère.

— Que c'est beau ! répétai-je.

— Que c'est beau ! murmura le bedeau de Lignières-sur-Graveson, à qui ni l'ermite ni moi nous ne pensions plus.

— J'ai fait ce cadeau à Marie Galtier afin qu'elle ait toujours devant elle l'exemple de toutes les vertus, continua le Santi-Belli.

Et sa voix étoffée, avec des éclats de clairon :

— Ce n'est pas le portrait de la Sainte Vierge comme vous en trouverez partout, à Marseille, à Lyon, à Paris. Ceci est le véritable portrait de la Très-Sainte-Vierge peint par saint Luc d'après nature, pendant le séjour de l'Évangéliste à Jérusalem. Approchez et jugez !...

Le tambour et la grosse caisse éclatèrent de plus belle.

— Vous l'entendez, vous l'entendez avec sa mu-

sique infernale, cet affreux charlatan ! hurla l'Italien furibond.

— Oh ! c'est le *Sauvage !* dit Laborie, riant.

— Un sauvage ? demandai-je.

— Ne regarde pas, mon petiot. Cet homme qu'on appelle le *Sauvage* n'est pas habillé d'une façon honnête.

— Ne croirait-on pas qu'il est nu comme un ver, ce sacripant ! poursuivit le Santi-Belli. Quand je songe au préjudice qu'il me porte, qu'il porte au bon Dieu, ce vagabond de grand chemin !...

Tandis que Jacopo Rusca continuait à pérorer au milieu de notre groupe, moi, dévoré d'une curiosité ardente, *ayant appétit du péché*, je n'étais préoccupé que du Sauvage et avais toutes les peines du monde à retenir en bride mes prunelles, entêtées à vouloir partir sans cesse de son côté. Au bout du compte, peut-être n'était-il pas tout à fait nu, le Sauvage, comme l'avait méchamment prétendu le Santi-Belli? Le Tentateur m'ayant persuadé, je lançai un coup d'œil aussi prompt qu'une flèche et baissai les paupières aussitôt. Mais mon coup d'œil, aiguisé par une envie longtemps refoulée, avait été si aigu, si pénétrant, qu'il m'avait tout découvert. Non, non, le Sauvage n'était pas nu, et je n'aurais pas à charger mon examen de conscience d'un manquement nouveau et très lourd. O joie, joie inexprimable ! le Sauvage de l'Esplanade portait un caleçon, il portait un caleçon !

Ce personnage — il m'apparaissait, à moi, pauvre enfant naïf des Aires et de Lignières-sur-Graveson, comme un personnage et un personnage important — était d'une taille démesurée, très blanc de peau, avec une barbe rougeoyante qui lui couvrait la moitié de la poitrine. Un cercle de métal lui ceignait le front, et, de ce diadème éclatant, retenant une chevelure blonde très abondante, s'échappait une forêt de plumes bleues, violettes, çà et là d'un jaune doré.

Ses pectoraux, d'une ampleur extraordinaire, avaient des saillies vigoureuses, dont le maillot couleur de chair modelait les accidents avec énergie. Une fois, tandis que je l'observais, le colosse me tourna le dos, et je démêlai un torse monstrueux, où les deux omoplates figuraient assez bien les larges pelles à enfourner du four communal des Aires. Aux reins, il portait une ceinture touffue de plumes aussi magnifiques que celles ombrageant son visage. Ceinture providentielle ! grâce à elle, il me fut permis de considérer longtemps le Sauvage sans rougir. Qu'il était grand ! Sa tête atteignait les branchages des platanes, où, par un jeu de la lumière filtrant à travers les feuilles vertes, d'instant en instant elle avait l'air de se noyer comme dans les eaux de notre Berlou, par exemple, ou de notre Graveson.

— Santi-Belli, auriez-vous un chapelet bénit par Notre Saint-Père le Pape? susurra une petite femme pâle, dont la coiffe bordée d'une valencienne annonçait une riche fermière de la montagne.

Rusca, comme s'il n'avait rien entendu, continuait ses invectives à l'adresse du Sauvage.

— Alors vous n'avez pas de chapelet bénit par Notre Saint-Père le Pape ? insista la paysanne.

L'Italien subitement la regarda, et, d'un ton où ne coulait plus le fiel de la concurrence, — le Sauvage lui enlevait des pratiques, — mais où s'épandait merveilleusement le miel de la grâce :

— Il ne m'en reste qu'un, ma sœur, dit-il.

— Combien le vendez-vous ?

— C'est un cadeau que m'a fait Notre Très-Saint-Père le Pape lui-même, le jour de Saint-Pierre, à Rome, et vous comprenez...

— Si vous vouliez me le céder, j'y mettrais le prix.

— La chaînette est en argent et la croix aussi.

Il glissa deux doigts dans la poche de son gilet, et l'objet, touché d'un rayon, nous éblouit.

— Oh ! s'exclama la dévote, transportée.

Rusca, avec un calme effrayant, replongea l'étincelante marchandise dans son gousset.

— Eh bien ? eh bien ? questionna l'autre, que ce jeu cruel mettait au supplice.

Le Santi-Belli, se courbant en deux pour se mettre à la portée de sa cliente, menue, lui posa le chapelet dans la main.

— Ne racontez à personne que je vous ai laissé ce trésor pour vingt francs. Cette nouvelle pourrait arriver aux oreilles de votre curé, puis à celles de M. l'archiprêtre Carpezat, qui me dénoncerait à Notre-Saint-Père, et je recevrais des reproches quand j'irai le revoir à Rome...

— Soyez tranquille, Santi-Belli.

Elle retira un sachet de toile des profondeurs de son corsage, et laissa tomber dans la griffe de Rusca quatre belles pièces de cinq francs.

A ce moment, sous la voûte mouvante de l'Esplanade, ébranlant tout, réveillant jusqu'aux échos lointains de l'Escandorgue, détonna un bruit qui fit tressaillir la foule. C'était comme les beuglements d'un taureau furieux dans les bas-fonds herbus de nos vallées cévenoles, du côté de l'Espinouse ou du mont Caroux. Involontairement, je levai la tête, cherchant par delà l'Esplanade la prairie d'où partaient ces rugissements enragés. Bast ! je ne démêlai là-haut que les contreforts chargés de vignes de l'Escandorgue et ne découvris pas la moindre bête parmi les jeunes pampres verts, où le soleil couchant allongeait une douce caresse d'adieu. Mais l'épouvantable grondement, du milieu duquel par intervalles semblaient se dégager de vagues paroles, continuait son vacarme assourdissant au-dessus de nos têtes. Je crus distinguer ces mots :

— Mesdames !... Messieurs !... Messieurs !... Mesdames !...

— Ah ! ce Sauvage ! dit Laborie.

— Le Sauvage? demandai-je, les yeux dilatés comme des lucarnes.

— Ce qu'il tient à la bouche s'appelle un porte-voix, mon fillot, me répondit le Frère, très heureux de m'instruire un brin.

Nous nous étions insensiblement rapprochés du Sauvage, et je pus enfin me repaître à loisir et de l'homme et de l'attirail qu'il traînait après lui. La première chose qui me frappa fut un long sabre très pointu que sa main droite brandissait dans tous les sens, tandis que sa main gauche retenait cloué à ses lèvres le tonitruant porte-voix.

— Mesdames!... Messieurs! C'est avec ceci... ceci... que je les arracherai... pour vous faire plaisir.

Et la lame nue, dans la demi-obscurité des arbres, allait frénétiquement avec des éclairs de foudre déchirant un ciel noir.

Par exemple, n'étant plus qu'à dix pas de lui, je vis l'homme de la tête au pieds. Il se tenait hissé sur un véhicule disloqué, auquel il me serait impossible d'attribuer un nom. Cela rappelait à la fois le cabriolet, la diligence, le tombereau. Il était planté droit devant une tabiette, où j'entrevis des pinces grosses comme des tenailles, des clous énormes détachés des ferrailles de quelque charrette, des topettes rangées à la file pleines de liquides de diverses couleurs, puis des paquets de boîtes entassés, crevant le papier sale qui les enveloppait. Dans ce pêle-mêle d'objets sans nom, mon œil, acharné à tout voir, découvrit une boule jaunâtre, ébréchée par le bas. Horreur! c'était un crâne humain absolument pareil à celui qu'un jour, au cimetière des Aires, à l'enterrement si triste de Ninette Catinel, j'avais vu rouler sous la pioche du fossoyeur de là-bas et dont j'avais rêvé tant de nuits.

— Mesdames! messieurs! hurlait toujours le charlatan, aujourd'hui, en l'honneur de saint Fulcran, j'arracherai les dents pour rien... les petites pour un

sou, les grosses pour deux sous... Montez! montez tous!...

Il nous tourna l'échine, son échine de géant, et d'un coup de sabre fit signe à deux maroufles grotesques accroupis sous le feuillage des platanes, sur la haute impériale de la patache. Le tambour et la grosse caisse repartirent furieusement.

Tandis que la musique effroyable remplissait l'Esplanade de ses ronflements assourdis de mailloche, alternant avec les battements plus clairs des baguettes, lui, le Sauvage, radieux, les yeux mi-clos, se balançait gravement, de gauche à droite et de droite à gauche, montrait, tournant sur ses talons, tous les avantages de sa charpente de cyclope, demeurait tout à coup immobile, pareil à quelque saint Christophe colossal sous le porche d'une cathédrale, déposait sa latte, ramenait ses bras sur sa poitrine à la Napoléon, ressaisissait son glaive, pourfendait dans les airs des ennemis imaginaires, étalait ses plumes comme un paon qui fait la roue, puis finalement éclatait de rire, et d'un rire énorme qui couvrait les appels roulants de la grosse caisse et du tambour.

— Montez! montez tous! rugissait-il à grand renfort de porte-voix.

On aurait cru, au remue-ménage qui se fit dans la foule, que la guimbarde de l'arracheur de dents allait être prise d'assaut.

— Et quoi, le frère Lambertier! s'écria Jacopo Rusca.

En effet, derrière la carrure athlétique du Sauvage, sur ces tréteaux en plein vent, venait de paraître Agricol Lambertier, ermite de Saint-Pantaléon, de Boubals. Ce Frère, oublieux de ses devoirs, pour être plus libre de montrer sa mâchoire malade à l'opérateur forain, avait livré son bourdon à une jeune et robuste paysanne plantée dans la voiture à côté de lui, et cette fille, en dépit d'une fluxion qui lui gonflait outrageusement la joue droite, s'amusait avec

cette sorte de bâton sacré, le projetant dans l'espace, à faire sauter le chapeau à celui-ci, puis la coiffe à celle-là, et s'esclaffait de rire sans retenue.

— Comment, frère Laborie, et vous souffrez cela, vous le patriarche de l'Ordre dans les Cévennes? dit le Santi-Belli avec une indignation qui me fit plaisir. Le bourdon de Saint-Jacques-de-Compostelle aux mains de cette créature de perdition !...

Laborie ne put en entendre davantage. De la tête, des bras, des griffes, ce vieillard, animé de la force de Dieu, fendit de nouveau la multitude des pèlerins et disparut.

Qu'arriva-t-il alors? Hélas! hélas! trois fois hélas!

IX

Ce qui arriva? Vous allez le savoir.

En voyant Adon Laborie plonger dans le flot, mon premier mouvement fut de le suivre. Une double tentation me pressait : je joindrais mes supplications aux siennes pour déterminer frère Lambertier à ne pas parader dans un spectacle public, puis je dévisagerais le Sauvage de plus près. Malheureusement, comme je m'élançais, le passage ouvert par les épaules de l'ermite de Notre-Dame-de-Nize se referma, et je fus contraint de rétrograder, me sentant étouffer au milieu des paysans qui me foulaient sans pitié. En cette minute d'angoisse, moi, pauvre enfant gâté du Prieuré de Lignières, moi, neveu de M. l'abbé Célestin, chargé aujourd'hui dans la cathédrale de

Lodève de suppléer Monseigneur, d'un œil où devaient se lire toutes les peurs, tous les effarements, je cherchai les miens. Mais les remous de la mer où je nageais hors d'haleine, m'avaient séparé à la fois de Laborie et de mes autres compagnons, Thomas Galtier, Marie, Jacopo Rusca. Seul. et la poitrine comprimée comme dans un étau ! N'ayant pas les membres assez vigoureux pour résister aux membres rudes des pèlerins montagnards, qui m'écrasaient avec l'indifférence suprême des forces aveugles de la nature, je serais mort sans aucun doute, si tout à coup cinq doigts, aussi durs, aussi rigides que des crochets de fer, s'abattant sur l'un de mes bras, ne m'eussent tiré violemment. Croiriez-vous que c'était la main de Marie Galtier, ce crampon solide qui me serrait à me déchirer la peau !

— Oh ! merci, merci ! lui dis-je, enchanté de la trouver là et de respirer plus à l'aise.

— Venez, monsieur le neveu, venez vite !

— Où veux-tu que j'aille ?

— Chez Lagrifoul.

— Lagrifoul ?

— C'est le cabaretier de la place des Broussonnelles.

— Je n'ai jamais mis les pieds chez un cabaretier, moi.

— Tu refuses de venir avec nous, bambin ? gronda le Santi-Belli, que je n'avais pas aperçu.

La mine méchante de l'Italien m'épouvanta.

— Je ne suis pas avec vous, lui dis-je courageusement : je suis avec le frère Adon Laborie et avec Marie Galtier.

— Eh bien ! reste avec le Frère, puisque cela t'amuse ; nous autres, nous allons chez Lagrifoul... En avant deux, bossu !

Nous étions devant l'escalier qui, de la promenade basse de l'Esplanade, bordée de platanes, mène à la promenade plus haute du Parc, plantée d'ormes et de marronniers. Les ombrages entremêlés de ces

beaux arbres, dont le soleil, au moment de disparaître, allongeait les masses monstrueuses, nous couvraient complétement. Le bedeau, attiré par l'odeur du vin, enlevé par l'espoir d'une liesse chez Lagrifoul, gravit d'un pas allègre les marches.

— Vous n'avez pas honte, père, vous n'avez pas honte ! disait Marie, demeurant toujours près de moi.

Mais l'odieux biberon, semblable à un animal altéré qui s'échappe vers la rivière voisine, sans entendre, prenait son élan vers la bouteille, vers les délices du paradis.

— Ah ! s'écria notre pastoure au désespoir, si je n'étais pas obligée de garder M. le neveu de M. le curé de la paroisse !

— Et plante-le là, M. le neveu de M. le curé de la paroisse, repartit Jacopo Rusca, qui, laissant fuir Thomas Galtier vers la place des Broussonnelles, essayait de temps à autre de passer un bras à la taille de Marie.

— Santi-Belli ! Santi-Belli ! répétait-elle, se défendant.

— Voyons, petite, je t'en supplie, accompagne-nous chez Lagrifoul, lui murmura-t-il d'un accent de fervente prière. Tu sais bien que, si ton père s'entête à courir au cabaret, il n'y a en tout ceci aucunement de ma faute, et que ce qu'il nous reste de mieux à faire, pour l'empêcher de vider tous les pots de Lagrifoul, c'est encore de le suivre afin de le conseiller et de le retenir. Je comprends certes que tu veilles sur le neveu de M. le curé de Lignières, un enfant très gentil que tu ne dois pas exposer à s'égarer dans une ville étrangère. Mais pourquoi ne viendrait-il pas avec nous, lui aussi ? J'ai prévenu frère Laborie que nous l'attendrions chez Lagrifoul.

— Vous l'avez prévenu ? demandai-je, converti à ce beau discours, dont quelques mots, ô faiblesse des

enfants qui seront des hommes ! m'avaient très agréablement chatouillé.

L'Italien s'approcha de moi, et, me touchant la joue du bout de ses doigts caressants :

— Frère Laborie nous rejoindra, mon garçonnet; c'est convenu entre nous.

— Hâtons-nous, Marie, hâtons-nous, dis-je. Nous serons bien assez forts, à nous trois, pour empêcher ton père de se griser.

A la dernière marche de cet escalier de pierre, reconstruit aujourd'hui dans des proportions spacieuses, avec des degrés fort doux, mais très raide et très étroit à cette époque éloignée, je ne pus m'empêcher de jeter un dernier regard dans la direction du rond-point de l'Esplanade. Horreur ! le Sauvage, ayant le frère Lambertier assis devant lui sur le plancher de son tombereau, lui enfonçait dans la bouche son sabre géant jusqu'à la poignée. Je crus entendre : « Aïe ! » et je détournai les yeux.

Nous nous précipitâmes pour rejoindre Thomas Galtier. Je ne vis ni le Parc, avec ses larges allées, son bassin profond, son jet d'eau étincelant dans l'obscurité des massifs; je ne vis pas même Saint-Fulcran, dont la silhouette énorme se dressait devant nous.

Enfin nous arrivons à la place des Broussonnelles. Un peu à gauche, près d'une fontaine jetant de l'eau dans une vasque par deux tuyaux étirés, amincis au temps et à l'usure, nous apercevons le bossu. Il se garde bien de s'arrêter pour boire la moindre goutte, le malin ! malgré la soif qui le dévore. Au contraire, il presse le pas quand il en vient à côtoyer la grande auge ébréchée, débordant pour son service de nappettes de cristal légères comme la gaze, puis s'éclipse.

Accotée à la muraille d'une vieille maison décrépite, la maçonnerie inférieure de la fontaine, augmentée d'un abreuvoir pour les bêtes, formait une saillie de trois mètres sur la place des Broussonnelles.

Pour le moment, une suprême flamme de soleil animait cet édicule municipal, plaquant des lueurs dorées sur les deux figures en granit des Cévennes, qui riaient à gorge déployée, pareilles à des masques antiques, et versaient de l'eau par les trompettes de cuivre avec des éclats joyeux. Nous contournons ce petit monument misérable et, démêlant une porte béante dans l'ombre noire projetée par l'avancement des frises et des corniches, nous entrons. Nous sommes chez Lagrifoul.

— Doucement, l'ami! dit Rusca, s'adressant à Thomas Galtier, attablé déjà, un verre d'une main, une bouteille de l'autre.

D'un coup de griffe, il lui enleva le verre des doigts. Le bedeau ne se troubla pas pour si peu; imperturbable à suivre son idée, il portait à ses lèvres le goulot de la bouteille pleine, quand le Santi-Belli, la lui arrachant :

— Puisque c'est moi qui paye le vin, vous me permettrez de le choisir, je pense !

Je fus très content de cette hardiesse de Rusca, et j'admirai la merveilleuse précision de ses gestes dans la demi-obscurité où nous étions plongés. Il est de fait que ni objets ni gens ne m'apparaissaient distinctement chez Lagrifoul, et il m'avait fallu un effort visuel pour distinguer notre bedeau. Là-bas, à trente pas de nous, sur la place des Broussonnelles, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la colonne de *l'Immaculée-Conception*, je voyais des enfants jouer aux billes dans un rond de lumière rouge ; ici, je ne voyais rien ou à peu près.

Cependant, Marie me pressant, je m'assis à côté d'elle, non loin de la porte. Le Santi-Belli, dans le fond de cette espèce de cave, causait avec quelqu'un. Il parlait d'un ton fort assourdi, mais sa belle voix méridionale éclatait de temps à autre malgré qu'il en eût, et j'attrapais au vol un lambeau de phrase, un mot. Comme mon œil insensiblement s'habituait aux

ténèbres du cabaret, soudain j'aperçus Jacopo Rusca tendant à un petit homme maigre, rabougri, dont une barbe noire en broussailles mangeait tout le visage, la bouteille qu'il avait si habilement escamotée à Thomas Galtier, puis mon oreille aux écoutes perçut ces longues paroles :

— Lagrifoul, du saint-georges, et vivement !

Lagrifoul disparut.

— Du vin de Soubès, un jour de la Saint-Fulcran, allons donc ! dit l'Italien haussant les épaules.

Il vint à nous, nous considéra une seconde, très préoccupé ; puis, insinuant sa main souple entre Marie Galtier et moi, il m'obligea par un contact un peu rude à lui céder ma place sur le banc où nous nous tenions serrés. Je fus debout sans m'en douter, tant les mouvements du Santi-Belli avaient été prompts. J'étais humilié, furieux. Trouvant une escabelle à tâtons, je m'y campai délibérément, mes deux yeux sur notre pastoure du Prieuré, ayant son biberon de père à sa droite et à sa gauche cet insolent de Jacopo Rusca. Le cabaretier déposa une énorme bouteille ventrue sur la table et versa une rasade pleine au bedeau haletant de soif.

— Et vous, Santi-Belli ? demanda-t-il en poussant un verre devant lui.

L'Italien lança à Lagrifoul un long regard significatif.

— Vous seriez bien honnête de veiller à ma marchandise, lui dit-il ; il y aura dix sous pour vous.

Le petit homme, noir comme une taupe et léger comme un chat, ne fit qu'un saut. Je le vis saisir la haute perche aux images, que le Santi-Belli, pour se ménager une affiche, avait laissée en dehors appuyée contre la muraille, puis s'asseoir sur une pierre détachée des soubassements disjoints de la fontaine.

Pourtant, si Thomas Galtier, ouvrant une gueule ronde d'entonnoir, s'empiffrait de saint-georges, le vin le plus capiteux du pays, avec des gloussements

joyeux, c'était à peine si Jacopo Rusca avait trempé ses lèvres dans le doigt de vin qu'il s'était versé lui-même chichement. Pourquoi ne buvait-il pas ? Évidemment cet homme, tour à tour charmant et terrible, aimable dans ses propos et brutal dans ses actes, pensait à autre chose qu'à s'enivrer comme le bossu. A quoi pensait-il ? Il conservait une attitude d'immobilité parfaite sur le banc de bois, légèrement retourné vers Marie, qu'il couvait de ses deux yeux très agrandis et très brillants. De temps à autre, sa chevelure, dont son large chapeau de feutre gris déposé sur la table ne retenait plus les anneaux, avait des frissonnements qui la dressaient debout. Était-ce le vent de la place des Broussonnelles qui agitait ainsi cette crinière ? Je ne crois pas, car moi, tout près de la porte, je n'éprouvais ni le plus petit souffle, ni la plus petite haleine. Qu'était-ce alors ? Je ne sais pas. Une fois, il leva son bras droit, et sans façon le passa autour de la taille de notre pastoure du Prieuré. Pour le coup, j'eus un soubresaut sur mon escabelle, et ces mots à mon insu s'élancèrent de ma bouche :

— Voulez-vous la laisser, vous, à la fin !

Rusca, que je voyais seulement de profil, se retourna. J'eus le spectacle complet de sa face. C'était tout un spectale vraiment que la vue de ce visage pâle tout à l'heure à l'Esplanade, animé maintenant chez Lagrifoul de rougeurs qui lui mettaient aux joues de vives flammes d'incendie. Ses prunelles, d'où s'échappaient des lueurs amorties d'étoile, en s'arrêtant sur moi, me troublèrent au point que je me mis debout, et, sans m'en rendre compte, irrésistiblement fis un pas vers lui. Une force de séduction invincible me dominait et ne me laissait plus aucune liberté ni morale ni matérielle. J'avançais toujours, éperdu, souffrant en moi-même tout à la fois et réjoui. Mais le Santi-Belli, moins cruel que les serpents des pierrailles du *Casté-*

las sur le Berlou, qui mangent les oiseaux attirés par l'ensorcellement jusqu'à la portée de leur gueule, au lieu de m'avaler, se contenta de me mener au seuil du cabaret, et là, me montrant les enfants en train de jouer aux billes sur la place des Broussonnelles :

— Si tu allais faire une partie avec eux ? me souffla-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Je ne veux pas ! cria Marie.

Comme j'allais passer la porte, elle s'élança vers moi, et, m'ayant pris la main, me ramena vers le banc, où côte à côte nous nous assîmes de nouveau. Rusca nous regardait d'un air d'indicible étonnement, et, sous le poids de son regard qui nous chargeait, nous n'articulions pas la moindre parole, ne hasardions pas le plus petit mouvement. Marie paraissait encore plus épouvantée que moi, car son coude gauche qui me touchait avait par intervalles des tremblements convulsifs ; puis, bien que son père se grisât à son nez et qu'elle n'eût qu'à allonger la main pour renverser et le verre et la bouteille, elle ne savait rien entreprendre, elle ne savait rien oser. L'Italien, dont j'occupais la place, avait fait le tour de la table et nous observait. Moi, avec une extrême hardiesse, je jetais de temps à autre un coup d'œil de son côté. Quant à Marie, domptée dans son âme et dans son corps, elle fût morte avant de lever la tête et de regarder l'homme féroce qui la dominait. Et pourtant, au dire du frère Laborie, c'était elle qui avait eu le sang-froid d'habiller M. l'abbé Combescure mort, de le coucher dans le cercueil ! Sa prostration actuelle me dépassait absolument.

— Si nous nous en allions ? lui murmurai-je, pénétré de la profondeur de ses tortures sans en deviner le moins du monde le motif.

Elle ne me répondit pas ; seulement, des plis de son fichu croisé, elle retira le petit cadre dont le

Santi-Belli lui avait fait cadeau et, me montrant du doigt les lignes imprimées au-dessous du *Véritable portrait de la Très-Sainte-Vierge :*

— Lisez-moi cela, monsieur le neveu, je vous en prie, puisque vous savez lire. J'ai besoin, grand besoin de la Sainte Vierge, en ce moment.

Je lus :

« *La Très-Sainte-Vierge avait une taille parfaitement régulière, et, encore bien qu'elle eût le teint basané, elle n'en était pas moins un modèle de grâce et de douceur...* »

— Comme toi, Marie, interrompit Jacopo Rusca.

Je poursuivis :

« *... Elle avait le front large, les sourcils noirs et gracieux ; son nez et sa bouche formaient un ensemble admirable. Des lèvres purpurines ornaient le bas de son visage, qui était de toute beauté, et ces charmes réunis étaient couronnés par des cheveux d'un blond doré...* »

— Des cheveux en tout pareils aux tiens, Marie, dit Jacopo Rusca.

Je continuai sans m'émouvoir.

« *... Ses mains étaient d'une douceur extrême, son menton, plein de noblesse et de majesté. Affable, candide et modeste, elle inspirait à tous des sentiments de pureté...* »

— Et d'amour, ajouta vivement Jacopo Rusca.

— Il n'y a pas « et d'amour », protestai-je avec une indignation singulière.

Puis, achevant le morceau :

« *... A son aspect, les passions fougueuses se modéraient dans les cœurs et un calme salutaire y reparaissait afin de les ramener à la vertu et à l'amour de Dieu.* »

Jacopo Rusca, eut un ricanement épouvantable.

— Alors, vous n'aimez pas Dieu, vous, que vous osiez rire de ce rire de Démon ? lui criai-je.

Cette phrase, n'était pas sortie de ma bouche,

que le Santi-Belli me harponnait à toutes griffes, m'arrachant à Marie éperdue, au banc, à la table, où je me cramponnais désespérément, et me jetait hors du cabaret.

— Au secours ! au secours !

Avec ce cri de détresse, dans un mouvement de rage, j'arrachai à Lagrifoul, à moitié endormi dans la fraîcheur propice de la fontaine, la laite aux chapelets, aux statuettes, aux tablotins miroitants, et précipitai contre le pavé pointu de la place des Broussonneiles tout l'étalage du Santi-Belli, qui s'y brisa avec fracas.

— Polisson ! braillait Lagrifoul, tu vas me le payer.

Mais Rusca avait bondi hors du cabaret, m'avait saisi au collet et, m'imprimant des secousses à me disloquer les os :

— Il faut que je t'étrangle, drôle !...

— Au secours ! au secours !

Le souffle me manquait, et certainement j'allais mourir, quand un bâton, bruissant dans l'air, s'abattit sur le crâne dur de l'Italien. La respiration me revenait, et, retrouvant la vue qui m'échappait avec la vie, j'aperçus autour de moi Liette Garidel, Ambroise Combal, l'ermite Braguibus, et puis un peu plus loin, dans un groupe où j'entendais le Santi-Belli se débattre et jurer comme un damné, frère Laborie, Simonnet Garidel, M. Anselme Benoît.

— Et qui payera ma marchandise, à présent ? hurlait Rusca.

— Moi ! lui répondit Simonnet, l'un des plus riches agriculteurs des Aires.

Il glissa les doigts dans la poche de son gilet et déposa deux écus, peut-être trois, je ne sais pas au juste, dans la main du Santi-Belli, qui salua, ramassa sa perche et, sans sonner mot, s'éloigna.

— Attendez donc ! attendez ! lui cria quelqu'un.

Je vis le frère Agricol Lambertier que je n'avais

pas encore aperçu. Au moment où je l'avisai, l'ermite de Saint-Pantaléon, de Boubals, se tenait devant la fontaine, dépoitraillé, son large scapulaire pendillant, la tête penchée vers un des tuyaux de cuivre qui versait un filet d'eau fraîche dans sa bouche ouverte en O majeur. De seconde en seconde il se redressait, les joues enflammées, gonflées comme de grosses tomates rouges, rejetant dans la vasque, sur le pavé, des gorgées de sang qui éclaboussaient pierres et gens, puis appelait Rusca à toute gueule.

— Qui m'aime me suive ! lui répétait le Santi-Belli sans s'arrêter.

Frère Lambertier encore une fois se courba vers la fontaine, s'emplit la bouche de liquide sans mesure, et, malgré Laborie, entêté à le retenir pour l'honneur de l'Ordre, s'élança sur les traces de Jacopo Rusca. En courant, des gouttes s'échappaient de sa bouche tendue comme une outre pleine et aspergeaient les cailloux de taches sanguinolentes. Le Sauvage lui avait donc troué la gorge avec son sabre de sept lieues ? Plus d'une longue minute, nous suivîmes le couple du Santi-Belli et de Lambertier qui s'en allait vers le boulevard des Récollets, se retournant de temps à autre, tantôt pour nous envoyer des saluts ironiques, tantôt des rires qui ne valaient guère mieux que les saluts.

Le bourdon de la cathédrale détonna dans le ciel en mugissements prolongés.

— On sonne la *Bénédiction*, dit Laborie... On nous attend à Saint-Fulcran... Vite ! vite !

Marie souleva son père, incapable de se tenir sur ses quilles, et nous quittâmes la place des Broussonnelles.

X

Après la *Bénédiction*, nous rentrâmes à notre auberge pour y souper. Du diable si je me souviens de ce que nous mangeâmes à ce repas, que Garrigat, tablier blanc monté jusqu'au menton, mine souriante, verbe enjoué, nous servit aidé de deux garçonnets déguenillés. J'avalais sans regarder, presque sans m'en apercevoir. Mon oncle, dont la vie remplissait la mienne, n'était pas là, et je me sentais dépérir sans lui. Mon oncle soupait chez M. l'archiprêtre Carpezat, dans un éblouissement de lumières ; moi, j'étais à la *Poule-qui-Pond*, assis à une table où quatre chandelles fumeuses répandaient un jour rougeâtre, funèbre, un jour triste d'enterrement. Tout à coup, au milieu de ces idées, de ces émotions lugubres, plusieurs personnes, vagues comme des ombres, se levèrent, et j'entendis ces paroles distinctement :

— Allons-nous faire un dernier tour par la ville ?

C'était la voix de M. Anselme Benoît.

— Oui, oui ! répondit quelqu'un.

C'était la voix de Simonnet Garidel.

— Au fait, si on prenait une demi-tasse au *Café de l'Hôtel du Nord*, boulevard des Récollets ! cria Ambroise Combal.

Au moment où nos trois pèlerins nous quittaient, dans l'air paisible de Lodève, retrouvant son silence et son repos après le bruit des processions et des cantiques, éclata le plus formidable des carillons. Cette fois, ce n'était pas seulement le bourdon de Saint-Fulcran jetant de toutes parts ses volées

terribles, c'étaient les cloches des autres paroisses, celles des Communautés, celles des Confréries, qui prenaient leurs ébats à toute corde et à tout battant. J'éprouvai un véritable saisissement à ces brusques élans du bronze traversant la nuit pareils à des rugissements, à des cris, et d'instinct, je quittai ma place pour regarder par la fenêtre ce qui pouvait bien se passer au dehors. Il ne se passait rien, absolument rien. Sous mes yeux, la cour de la *Poule-qui-Pond*, plus vaste que je ne l'avais jamais vue, apparaissait toute neigeuse. Il neigeait donc ? J'allongeai la main, attendant un flocon rafraîchissant sur mes doigts brûlants de fièvre. Il ne tomba pas la moindre miette duvetée d'en haut.

— Quelle belle lune ! murmura Laborie à côté de moi. Pourvu qu'elle ne nous fasse pas le mauvais tour de se coucher avant de nous avoir conduits à Lignières-sur-Graveson !

Si vous saviez combien elle était petite, cette lune, qui éclairait si fort Lodève et les montagnes environnantes jusqu'aux crêtes de l'Escandorgue ! Elle était mince, effilée, avec deux pointes très aiguës, et blanche comme la faucille de Marianne fraîchement repassée sur la pierre. Et, dans cette lumière douce, transparente, sereine, les cloches déchaînées poursuivaient leur vacarme effroyable, réveillant au fond de ce cirque étroit de montagnes tous les échos, ceux mêmes du haut plateau du Larzac qui répondaient par des clameurs indistinctes, des murmures sourds, d'où se dégageaient de vagues paroles, des mots longuement et péniblement articulés, comme si la nature s'essayait à bégayer dans la nuit.

— C'est le glas de saint Fulcran, petiot, me dit Laborie.

— Le glas de saint Fulcran ? demandai-je, surpris.

— Il y a deux cents ans et plus que saint Fulcran a été assassiné dans Lodève, et depuis cette époque on sonne son glas tous les soirs, à neuf heures.

— Pourquoi sonne-t-on son glas depuis deux cents ans et plus ?

— Pour rappeler aux chrétiens que, dans ce monde, il y a toujours des méchants, et puis aussi pour réjouir l'âme du grand saint Fulcran, établie là-haut dans la gloire du bon Dieu.

En entendant Adon Laborie, dont la voix s'était peu à peu élevée à ce ton emphatique familier à nos ermites, grands prêcheurs en plein vent de nos fêtes votives, frère Braguibus, puis Liette Garidel, puis Marie s'étaient rapprochés de nous.

— Je vois bien ce qu'il vous faut, à vous autres ! dit Laborie... Voyons, voulez-vous, qu'en attendant le retour de M. le curé, je vous raconte le miracle de la Vie et de la Mort de saint Fulcran ?

— Oui, oui !

Il regagna sa chaise autour de la table. Tous les détails de la scène me sont présents. Moi, je m'assis à sa droite ; puis, après moi, Marie ; puis, à quelque distance de Marie, presque contre la porte accédant à la pièce où le matin les ermites et le Santi-Belli avaient fait ripaille, Thomas Galtier, les coudes ramenés sur la nappe, la tignasse enfouie dans les manches de sa veste de serge, la bosse menaçant le plafond, ronflant. Liette et Braguibus s'étaient placés à la gauche de Laborie.

Le Frère réfléchissait. Depuis des années peut-être, il ne lui était pas arrivé de narrer la Vie miraculeuse de saint Fulcran, et sans doute, avant de commencer, il réunissait les éléments, disposait les divisions de son récit. De temps à autre, son front sillonné de rides sinueuses, comme le front de saint Pierre dans un tableau de la cathédrale de Lignières-sur-Graveson, se creusait plus profondément. La mémoire évidemment faisait un effort pour ressaisir quelque lambeau de l'histoire qui s'en allait. On devine si nous étions attentifs. Nous nous tenions, sur nos sièges un peu effondrés, raides comme des pieux,

l'oreille si bien préparée que, sans compter le fracas des cloches allant leur train, nous percevions le moindre bruit, le pas d'Espérit Garrigat traversant la cour de l'auberge, le refrain d'un passant sur la route, tout jusqu'au crépitement léger de nos chandelles champignonnant à plaisir. Tout à coup, de gros éclats de rire, partis de loin, portèrent jusqu'à nous. Laborie, atteint, se leva d'un mouvement brusque.

— Est-ce que les ermites et Rusca seraient encore dans cette chambre ? demanda-t-il.

Et, repoussant Thomas Galtier, réveillé en sursaut par la secousse, il ouvrit la porte de la pièce où les Frères libres de Saint-François et le Santi-Belli avaient festiné si gaillardement.

— Personne, dit-il.

En retournant s'asseoir, il appliqua une tape un peu rude sur la bosse au bedeau, puis il lui lança ces quatre mots :

— Tâchez de tenir vos vitres ouvertes, outre de bouc que vous êtes ! Plus qu'aucun de nous ici, vous avez besoin de la bénédiction de saint Fulcran.

Il commença :

— Vous saurez en premier que saint Fulcran naquit, il y a mille ans et plus, à Mérifons. Vous connaissez Mérifons, un village grand comme cette table, par delà Clermont, en tirant vers Salasc. Tout petit, il faisait des chapelles dans les bois, et on le trouvait presque toujours à genoux, récitant quelque chose, le chapelet sans doute. Il alla si loin dans le chemin de la sainteté, qu'à vingt ans il avait déjà le bruit de faire des miracles, et que Monseigneur Théodoric, qui pour lors était évêque de Lodève, l'appela pour lui parler. — Vous entendez, je pense, que je ne tire pas cette sapience de ma pauvre tête d'ermite. Ce que je vous en dis, c'est M. le curé Combescure qui me l'a conté dans les temps, et par le menu, s'il vous plaît. — Donc voilà saint Fulcran

à Lodève, auprès de Monseigneur Théodoric. Une fois ici, il n'eut qu'une idée : y rester, et il continua à conduire si bien sa vie dans la droite ligne des bonnes œuvres, que, après une couple d'années, je ne me souviens pas au juste, Monseigneur Théodoric étant mort, la mitre et la crosse revinrent à lui naturellement. C'est alors qu'on en vit des prodiges en nos contrées! Saint Fulcran a cent bourses pour secourir les pauvres et cent bras pour bâtir des églises, des couvents, des hospices. Tandis que des masses d'ouvriers maçonnent, à Lodève, les murailles épaisses de la cathédrale qui porte son nom, d'autres masses d'ouvriers, lancées par lui dans notre vallée du Graveson, maçonnent les remparts, les enceintes, les clochers, les cloîtres de l'abbaye de Joncels. — Qui sait si ce n'est pas saint Fulcran qui a creusé les fondements du Prieuré de Lignières ? Ma foi, M. le curé Combescure n'était pas sûr du fait, mais il penchait beaucoup à le croire.

» Quelles besognes extraordinaires !

» Et bien, cela ne suffisait pas à occuper notre saint, car, encore qu'il eût tant d'affaires sur les bras, il ne reculait pas pour se les charger un peu plus chaque jour. Ne fit-il pas trois fois le voyage de Rome pour aller voir Notre-Saint-Père le Pape ? Vous devinez si on voyageait facilement à une époque où il n'y avait pas de diligences, et où les routes, mal entretenues, étaient remplies de toute espèce de voleurs. Il paraîtrait, au dire de M. le curé Combescure, que l'espèce la plus à craindre de tous ces brigands de grand chemin était celle des *Routiers*. Mais saint Fulcran après tout était saint Fulcran, et, protégé par la grâce de Dieu, il se moquait bien, quand Notre-Saint-Père le Pape le réclamait à Rome pour les affaires du ciel, et des Routiers et des autres troupes de bandits. Il partait. Voilà.

» Pourtant, à force de bâtir, de marcher, de parler pour la conversion des pécheurs, car la terre, dans

les années d'autrefois comme dans les années d'aujourd'hui, en a toujours porté des milliers sur son dos, saint Fulcran se faisait vieux à son tour, à l'égal de Monseigneur Théodoric. Que voulez-vous? on a beau être le meilleur, le plus juste, le plus charitable des hommes, on ne cesse pas d'être homme pour cela, et chacun de nous sait que, depuis la désobéissance du Paradis Terrestre, le bois d'Adam ne dure pas. Il vieillissait donc, l'évêque de Lodève, il vieillissait, et, un soir, comme un orage terrible, parti de l'Escandorgue, tombait sur la ville, faisant déborder l'Ergue et le Soulondre, on apprit qu'une méchante fièvre venait d'emporter Monseigneur Fulcran. »

Dans son empressement à ne pas perdre un mot de Laborie, Marie Galtier, que je séparais de l'ermite, s'était pour ainsi dire jetée sur moi, et mon épaule soutenait le poids de notre pastoure, affamée de la Vie de saint Fulcran. Tant que le Frère avait parlé, surexcité moi-même par un récit dont je chercherais en vain à reproduire le mouvement dramatique, l'audace naïve, les expressions pittoresques, la tournure abandonnée et singulièrement originale, je n'avais guère senti ma charge; mais, l'ermite s'étant arrêté pour respirer, j'éprouvai l'impression d'un écrasement.

— Sais-tu que tu n'es pas légère, toi? soufflai-je à Marie bien bas.

— Que c'est beau la Vie de saint Fulcran! dit-elle.

Ses yeux bleus, si froids, apparaissaient humides.

— Aurais-tu pleuré, par hasard, durant cette histoire de Laborie? lui demandai-je.

— Oui, oui.

— Et pourquoi?

— Je voudrais être une sainte, moi! me murmura-t-elle si près de l'oreille que sa joue toucha la mienne.

— Mets-toi là, alors, mets-toi là! lui dis-je.

Et, sans trop me rendre compte du sentiment obscur auquel j'obéissais, — peut-être y avait-il au

fond de tout ceci un vague respect pour cette paysanne de Lignières qui se préoccupait de devenir une sainte comme sainte Philomène, quand je me préoccupais si peu de devenir un saint comme saint Fulcran, — je lui cédai ma place à côté du Frère et pris la sienne doucement. J'eus donc désormais à ma droite Thomas Galtier au lieu de Marie.

— Vous avez assez de sens pour comprendre, continua Laborie, que, lorsque saint Fulcran fut mort, on ne l'enterra pas au cimetière, en un trou de terre, comme on nous enterrera, vous et moi, un jour..., aussi tard que possible, s'il plaît à Dieu. Ayant fait assez parler de lui de son vivant, après sa mort tout le monde le jugea *saint*, et on plaça son corps en un cercueil d'or et d'argent, ainsi que ça se pratique pour les bienheureux comblés des grâces du Seigneur; puis on le laissa dormir du sommeil du juste. Mais, quelle farce ! il ne dormait pas le moindrement, lui ; et, comme des malades, des estropiés, des innocents de Lodève et de partout dans la montagne cévenole, confiants en l'évêque très excellent et très bon, venaient sans cesse le prier, tantôt il redressait la jambe à celui-ci, tantôt il coupait la fièvre à celui-là, tantôt il restituait le raisonnement à l'autre. Vous imaginez d'ici si ça faisait du bruit, ces miracles ! Le bruit fut si grand qu'il arriva jusqu'à Rome, et que Notre-Saint-Père le Pape, connaissant que Dieu n'a jamais permis au corps d'un saint de pourrir comme toute chair humaine après la mort, ordonna aux chanoines de la cathédrale d'ouvrir incontinent la caisse d'or et d'argent où était enseveli saint Fulcran pour s'assurer comment il se portait là-dedans, depuis des années et des années. Vous me croirez, vous autres, si vous voulez : il se portait très bien. Un peu maigre sous la mitre tant seulement ; mais frais dans le fond, luisant, les lèvres parlantes, l'œil vif et animé. Pour le coup, c'était une chose que les chanoines n'avaient pas vu souvent, tout chanoines sapients qu'ils étaient.

Aussi, en découvrant le cadavre en cet état de conservation, ils n'y allèrent pas par quatre chemins, et, contents de faire la foule immense qui remplissait la cathédrale témoin de ce prodige, l'un tirant saint Fulcran par les mains, l'autre le prenant par les épaules, ils le mirent debout sur ses deux pieds. Gens des Aires et de Margal, que pensez-vous de ceci ? Il marcha, il marcha. Les chanoines, bien entendu, le laissaient placer un pas devant l'autre, tranquillement, sans le tourmenter. Vous êtes étonnés déjà ? Eh bien, votre étonnement n'a pas fini, car, une fois ses jambes en train, saint Fulcran, soutenu par des anges invisibles, chemina jusqu'au maître-autel du chœur. Du reste, il le connaissait, ce maître-autel, qui est le maître-autel de maintenant, l'ayant acheté lui-même de sa bourse dans ses années. Toute la multitude des fidèles chantait à plein gosier. Qu'il dut être beau ce jour ou saint Fulcran, à l'exemple de Jésus-Christ lui-même, ressuscitait des morts ! Que je voudrais avoir assisté à cette fête magnifique ! Hélas ! Dieu ne fait plus de miracles à présent sur cette terre, parce que nos yeux, souillés à toutes les impuretés de la chair, à toutes les gourmandises de la viande et du vin, ne sont plus dignes de voir les merveilles des jours de piété et de bénédiction. »

Adon Laborie, épuisé par un élan où avait passé son âme si profondément religieuse, s'interrompit de nouveau, et de nouveau, cherchant ou préparant la suite de sa narration, se recueillit, le front penché. Cette halte nous désobligea. Nous prenions tant de plaisir aux paroles du Frère ! Mais si nous étions attentifs, Braguibus, Liette et moi, rien ne saurait donner une idée de l'attitude absorbée de Marie Galtier. Ce n'était pas seulement avec ses oreilles qu'elle écoutait l'ermite de Notre-Dame-de-Nize, c'était avec sa bouche mi-ouverte, ses mains portées en avant, avec tout son être épanoui dans une sorte d'extase. Pauvre pastoure de

mon oncle ! elle voulait être sainte, et je vous jure qu'en ce moment elle l'était pour moi, car, pas même à notre sainte Philomène, des Aires, je n'avais trouvé l'air céleste, tout divin que je trouvais à Marie.

Durant la méditation de Laborie, ayant inspecté curieusement les visages, je finis par accorder un regard à notre ivrogne Thomas Galtier. Les chandelles, à bout de suif, s'étaient éteintes du côté du bedeau, et peut-être, dans la pénombre rougeâtre où disparaissait la forme anguleuse du bossu, pris-je martre pour renard. Quoi qu'il en soit, un homme, me sembla-t-il, accroupi presque au ras du sol, causait avec le père de Marie, et cet homme, un chapeau à plume de coq sur la tête, était Jacopo Rusca. Que faisait là le Santi-Belli, couché presque à plat ventre, rampant à la façon des serpents du *Castélas*, sans bruit ? Que voulait-il ? Que cherchait-il ? J'allais crier à tout hasard... A cette seconde même, Laborie poursuivit en ces termes :

— Mais encore que le saint évêque, la mitre en tête, la crosse en main, parut vivant à dire bonjour à chacun, quand il eut levé le bras pour bénir l'assistance, qu'il se fut reposé sur l'autel, car on l'assit sur l'autel quelques minutes à l'endroit de la pierre sacrée, les chanoines de la cathédrale songèrent à le reconduire vers son cercueil d'argent et d'or. Ceci, écoutez bien, est le miracle des miracles. Saint Fulcran se baissa lui-même, et, au vu, au su de tout le monde, s'allongea lui-même dans sa caisse, comme, après une grande fatigue, nous autres qui sommes de la terre et point du ciel, nous nous allongeons dans notre lit.

» Pourtant, il ne devait pas y demeurer jusqu'au Jugement Dernier, dans ce trou mollet, parmi la soie et d'autres étoffes riches, notre saint, et voici les guerres qui commencent dans nos Cévennes et partout. — Une petite réflexion, les amis, et je vous conte toutes ces abominations, dont Luther et Calvin, des

gens qui n'étaient pas de ce pays, des gens de pacotille, furent la cause, la seule cause, absolument comme un et un font deux. »

Il porta ses mains rudes à sa tête, et de grands plis méditatifs se creusèrent de nouveau à son front... Tiens ! promenant un regard le long de la table pour observer nos gens, je ne vis plus Thomas Galtier... Si je prévenais Marie ?... Marie, pour le quart d'heure, ressemblait à un de ces beaux anges blancs qui m'avaient tant frappé dans le chœur de la cathédrale de Lignières, placés à genoux de chaque côté du maître-autel. L'enthousiasme qui remplissait les yeux de notre pastoure du Prieuré me troublait, et je n'osai articuler un mot. Chose bizarre ! cette paysanne, la fille après tout de cet ivrogne de bedeau, finissait, grâce à ses airs de paradis, par me rendre d'une extrême timidité. Tout m'imposait en elle, son visage de cire vierge, ses mains jointes, sa prosternation, tout jusqu'à son misérable vêtement, que j'avais bien pu déchirer autrefois sur la route d'Hérépian, mais dont aujourd'hui je n'aurais pu prendre sur moi de déranger un pli. Bast ! sans que je l'eusse appelée, sans que je l'eusse frôlée du bout de l'ongle, — Dieu venait sans doute de la prévenir, — elle se retourna soudain et remarqua l'absence de son père.

— Où est-il ? me demanda-t-elle à voix basse.

— Je ne sais pas, lui répondis-je, la langue débridée brusquement.

Ne dérangeant en aucune façon Laborie, à peine aperçue de moi dans la brume épaisse et tremblotante de la dernière chandelle, elle se leva, et, gagnant la pièce où le matin se gaudissaient les ermites et le Santi-Belli, disparut.

— Il n'est pas, reprit le Frère, sans que vous ayez entendu parler, dans nos contrées, du baron Claude de Faugères, qui était seigneur de Lunas et habitait le château du Redondel ? Notre-Seigneur, qui n'a pas froid aux yeux, puisqu'il y voit la nuit comme le jour

et par toute la terre, n'a pas voulu qu'il restât pierre sur pierre du Redondel, cause pourquoi le château n'existe plus aujourd'hui. Quant à ce baron de Faugères, il a fait des siennes dans notre montagne cévenole, allez! D'abord, abandonné de Dieu, il s'était mis dans la bande de Luther et de Calvin, et lui, qui n'était pas bon déjà, devint à la longue, en compagnie de cette engeance, un véritable brigand. Figurez-vous, puisqu'il faut que de fil en aiguille je vous dise la Vie entière de saint Fulcran, figurez-vous que ce baron Claude de Faugères avait réuni des Routiers et qu'avec ces scélérats il avait porté la désolation dans l'Escandorgue, sur le plateau du Larzac et jusque dans la Rouergue, un pays qui touche le nôtre du coude comme je vous touche à présent. Ils mettaient le feu aux villages, tuaient les hommes, s'adonnaient à cent mille horreurs avec les femmes et saignaient les enfants pareillement à des moutons dans la boucherie. N'est-il pas vrai que c'était une jolie gueusaille que cette gueusaille-là! Et le pire, — je ne le croirais pas si M. le curé Combescure, plus éduqué qu'un livre ouvert, ne m'en avait fait certain, — le pire, c'est que ces compagnons de Luther et de Calvin, commettaient ces crimes, qui donnent froid, en chantant des psaumes. Oui, mes amis, que ça entre dans vos caboches ou que ça n'y entre pas, ils chantaient des psaumes d'une voix enragée. Du reste, je me suis laissé conter par un protestant de Bédarieux, lequel est un brave homme malgré sa fausse religion, que dans leur temple on ne chante que des psaumes, toujours des psaumes jusqu'à fin de salive et de gosier. Que voulez-vous? c'est le Démon qui leur a soufflé cette idée de nous prendre ce qui nous appartient, car tout chacun sait que les psaumes sont aux catholiques et que les protestants n'ont rien à voir dans les Saintes Écritures du bon Dieu. Voleurs! voleurs! voleurs!...

» Mais, pour ne pas lâcher le baron Claude de Faugères, vous ne devineriez de la vie ce qu'il

fit, après avoir promené le viol, l'incendie et la mort dans les parties les plus retirées de la montagne et de la plaine. Pardi ! avec sa racaille de pouilleux, il vient attaquer Lodève, et, comme en ce bas monde de la terre les méchants sont toujours plus forts que les bons, ils entrent dans la ville malgré les habitants et y font ravage. Naturellement, Dieu et ses saints sont insupportables à ces brigands de la Calabre. Aussi, avant de courir après les catholiques, qui s'enferment effrayés dans leurs maisons, ils courent à la cathédrale, qu'ils mettent au pillage en blasphémant. Ils volent les calices, ils volent les ostensoirs, ils volent les burettes, ils volent les chasubles, ils volent tout... Voleurs ! voleurs ! voleurs !...

» Halte-là ! ce n'est pas fini. Ils avisent la châsse de saint Fulcran, couverte de grosses ferrures d'or et d'argent. Ils s'y jettent dessus pareils à des loups affamés dépeçant à toute gueule une chèvre perdue dans la montagne. Chacun, d'un coup de griffe, arrache son morceau. Le baron Claude est là; il regarde et ne dit pas un mot, ce pendard ! A force de regarder, le maître de cette troupe infernale découvre une bague des plus riches au doigt de saint Fulcran, et il se penche pour dérober le bijou. Mais notre saint, qui ne se soucie pas de perdre son anneau épiscopal, plie le doigt et ne lâche rien. Attrape, Claude ! Vous vous figurez peut-être qu'à ce miracle le baron de Faugères tombe à genoux et adore. Que vous êtes bien des Aires, vous autres ! Au lieu de tomber à genoux et d'adorer, il dit à un nommé Louis Gale, maître chapelier à Béziers, de passer une corde au cou de saint Fulcran et de le retirer de son cercueil.

» Ah ! mes amis, c'est à présent que commence l'abomination de la désolation. Une fois par terre, sur les dalles de la cathédrale qu'il avait bâtie, notre évêque endure tous les affronts, subit toutes les tortures. Des soufflets, des coups de pieds... Vous com-

prenez, ces brutes ! Notre-Seigneur au Calvaire, voilà ! On lui coupa le doigt, car le baron de Faugères, reluquant toujours l'anneau, il faut le lui donner. Puis cinquante démons, attelés à la corde, traînèrent le corps mutilé à travers l'église. Ce n'était pas assez pour l'appétit féroce de ces damnés; ils voulurent offrir à toute la ville la vue du saint patron roulé sur le pavé, dans les ruisseaux, dans la boue. — « *Fulcran, fais miracle !* hurle sans cesse un des assassins, *Fulcran, fais miracle !* »

» A la fin, les reliques se lassèrent de tant d'insultes, et, en pleine place des Broussonnelles, au milieu de ces gens en armes, tenant aussi des torches pour y voir clair dans la nuit, elles se mirent debout brusquement. La séquelle eut la chair de poule et recula. Mais le baron de Faugères, qui était le véritable lieutenant de Luther et de Calvin dans nos Cévennes, ordonna pour recoucher le cadavre sur le sol qu'on lui tirât dessus vingt coups de... attendez... d'arquebuse. — L'arquebuse était le fusil de ce temps-là. Prenez toujours ça dans la poche, vous autres gens des villages, qui ne savez rien de rien, — Ah ! bien, oui, saint Fulcran se moquait bien des balles et du menu plomb ! Il demeura planté sur ses pieds, droit comme une quille; puis, toujours bon, pardonnant tout, à l'exemple de Notre-Seigneur, il allongea les bras pour bénir. Tiens ! tiens ! voilà une chose à laquelle ni le baron de Faugères, ni sa meute de chiens hurlants, ne s'étaient attendus. Vous avez assez de jugeotte pour le sentir : le baron Claude n'était pas content. Que fit-il dans cette extrémité, qui commençait à lui troubler les tripes dans le ventre ? Il leva son grand sabre, aussi long que celui du Sauvage de l'Esplanade, ses acolytes l'imitèrent, et tous, en masse, se ruèrent contre le martyr. Saint Fulcran, soutenu par la vertu de Dieu, se fichait bien de leurs armes quelconques ! Il arriva des sabres ce qui venait d'arriver des arquebuses : les pointes ne trouèrent

pas plus la peau divine de l'élu que les balles ne l'avaient trouée. C'était trop fort ça à la fin des fins.

» Pourtant, l'Enfer ne se lasse pas d'inventer des moyens, quand il veut avoir raison du Ciel, et un moyen fut trouvé de réduire notre saint. A gauche de la place des Broussonnelles, juste dans la maison où est installé à cette heure le cabaret de Lagrifoul, habitait, à cette époque si malheureuse pour la religion, un boucher. La ribambelle de ces monstres le poussa si rudement, que saint Fulcran, pour nous donner un grand exemple d'humilité, permit qu'on le traînât jusque chez le boucher, et se résigna cette fois à laisser faire ses bourreaux. Pourquoi, lui qui n'était qu'un homme, ne se livrerait-il pas à ces gens de sac et de corde sur la place des Broussonnelles ? Jésus-Christ, qui était Dieu, ne s'était-il pas livré aux Juifs de son temps pour être crucifié sur la montagne du Golgotha ? C'est ce que se dit notre saint à lui-même, et sitôt dit, sitôt fait. Encore qu'il vit les couteaux du boucher comme je vous vois, il prit les coups qu'on lui donnait, et ne souffla mot quand on distribua son corps en tranches et qu'on le vendit le lendemain comme viande de boucherie...

— Mon Dieu ! interrompit l'ermite Braguibus.

— Cependant, six ou sept morceaux du saint tombèrent aux mains des catholiques, qui finement s'étaient faufilés parmi les protestants, et ces morceaux, vous l'entendez bien, ne furent pas mangés. Nous les avons gardés jusqu'à ce jour : ce sont trois doigts, — je ne sais pas de quelle main, mais M. l'archiprêtre Carpezat vous le dirait; — un os de la jambe, — pour vous assurer de quelle jambe, je ne le pourrais; — une partie de la peau du front encore toute rouge de sang. Voilà ce qui nous reste du bienheureux saint Fulcran, dont la gloire sera grande sur la terre et dans les cieux jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi-soit-il ! »

— *Amen !* conclut l'ermite Braguibus.

— Et cet affreux baron Claude de Faugères ? demandai-je, retenant le Frère qui faisait mine de se lever.

— Ce baron de Faugères ! cria-t-il en se rasseyant. Savez-vous comment il finit, cet animal plus animal que les loups de l'Escandorgue ? Une nuit que la lune éclairait comme cette nuit, des catholiques pleins de piété et de courage, qui avaient assisté aux horreurs faites à saint Fulcran, arrivent à Lunas, se glissent, précédés d'un ange du Seigneur qui leur en ouvre les portes de fer, dans le château du Redondel, trouvent le baron de Faugères endormi à côté de sa femme, qui ne valait pas un fêtu puisqu'elle était protestante comme lui, et bel et bien lui coupent la tête en toute tranquillité du bon Dieu. Ah ! par exemple, je lui en aurais fait autant, à cet associé de Luther et de Calvin, si je m'étais trouvé dans l'affaire de cette belle nuit. Mais tout n'était pas fini. Cette tête criminelle coupée et plantée au bout d'une lance, ces braves gens, tous des nôtres, la portèrent à Lodève pour voir quelle mine elle montrerait devant les restes de notre saint. Mes amis, cette tête du baron Claude de Faugères se comporta très proprement. Encore qu'accrochée à une pointe de fer, elle s'élança d'elle-même de la pique, et trois fois, très honnêtement, tourna autour de la châsse de saint Fulcran, saluant, sautant, bondissant, cabriolant. Le plus extraordinaire de la chose, c'est qu'en même temps que de grosses gouttes de sang coulaient du cou fraîchement coupé du seigneur de Lunas, des larmes pareilles à des pois chiches de chez nous tombaient de ses deux yeux ouverts, regardants et parlants. Bien sûr, le coupable se repentait. Que voulez-vous ? les catholiques sont gens pitoyables : estomaqués par le chagrin du baron de Faugères, ils se contentèrent à coups de pieds de pousser sa tête jusqu'à un trou, à vingt pas de là, et dorénavant ne s'en occupèrent plus...

— Eh bien ? eh bien ? glapit la voix de M. Anselme Benoît.

Je regardai par la fenêtre. Là-bas, au milieu de la cour de la *Poule-qui-Pond*, je vis d'abord mon oncle se promenant de long en large au bras de son médecin ordinaire, puis j'avisai Simonnet Garidel et Ambroise Combal poussant les mulets dans les brancards et les attelant avec l'aide d'Espérit Garrigat.

— Allons ! dit Laborie.

Et, accompagné de Braguibus et de Liette, il sortit de la salle à manger. Au moment de les suivre, je m'arrêtai indécis.

« Et Marie Galtier ! pensai-je. » De nouveau, je plongeai du regard dans la cour. Ni Marie, ni son père ne se trouvaient parmi notre monde. Où étaient-ils ? A plusieurs reprises, durant le long récit de l'ermite de Notre-Dame-de-Nize, j'avais cru percevoir de vagues cris venant comme des bords du Soulondre ou de la prairie de Garrigat ; mais, trop retenu par la Vie de saint Fulcran, je ne m'étais pas dérangé. Peut-être était-ce Thomas Galtier qui avait crié, peut-être Marie. A tout hasard, sans plus ample délibération, avec le beau courage d'un enfant très peureux, je saisis la dernière chandelle sur la table, et m'élançai dans la pièce où ce matin se gaudissaient les Frères de Saint-François.

Je reculai d'épouvante. Non, jamais frayeur pareille. Là, devant moi, dans la baie de la porte vitrée grande ouverte sur la prairie, sur le ciel criblé d'étoiles vives et pointues, Marie Galtier se tenait debout, immobile, rigide comme une statue d'église.

— Toi ? toi ?...

Elle n'eut pas un mot. Je m'approchai.

— Que fais-tu là ?

Elle me regardait et ne disait toujours rien.

— Tu es donc morte ?

La touchant presque, le désordre de ses vêtements,

si propres il n'y avait qu'une heure, affreusement salis à présent, m'étonna.

— Que t'est-il arrivé, ma chère Marie ? lui dis-je, pris d'une soudaine envie de pleurer.

— Je ne sais pas.

— On t'a fait quelque chose ? .

— Oui.

— Quoi ?

— On m'a fait mal.

— Qui ?

— Je ne sais pas.

Elle avait parlé enfin. J'étais content. Je déposai mon chandelier sur une chaise et, avec mon mouchoir, je me mis à épousseter soigneusement sa robe poussiéreuse. Je lui arrangeai même son fichu, qui laissait sa jeune poitrine à nu. Quelle audace de ma part ! Quand je songe que, au haut du clocher de Lignières, je n'avais pas même osé regarder sa jambe. Je n'étais plus timide, tout m'était égal.

— Au lieu de tenir tes bras raides comme des bâtons, tu ferais mieux de m'aider à t'accommoder un peu, lui dis-je, irrité à la fin de son incroyable impassibilité.

Je pris ses deux mains dans les miennes. Ses deux mains étaient aussi froides que le marbre, et les dix doigts en étaient serrés à ne pas distinguer un ongle seulement.

— Ouvre-les, ouvre-les, Marie... pour me faire plaisir ! lui dis-je.

Elle les ouvrit ; à ma grande surprise, il s'en échappa des brins d'herbes avec des graviers qui firent un petit bruit en tombant sur le plancher.

— Pourquoi ramassais-tu ces herbages et ces pierres ?

— Je ne sais pas.

— Tu es donc tombée ?

— On m'a jetée dans l'herbe.

— Qui t'a jetée dans l'herbe ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! par exemple !...

— Enfants, on part! cria Laborie dans la pièce voisine.

— Et mon père qui est sous une table, près du Soulondre, dit Marie, courant à l'ermite.

Elle venait de retrouver l'entière élasticité de ses membres.

Le Frère, Simonnet Garidel, Braguibus ramassèrent, en effet, Thomas Galtier, étendu ivre-mort au bord du ruisseau, non loin de la place douillette où nous avons vu l'ermite Pigassou vautré de tout son long, et l'emportèrent..

Cinq minutes après, nous gravissions la rude montée de l'Escandorgue, tirant vers notre paroisse, vers Lignières-sur Graveson.

LIVRE QUATRIÈME

LE PRIEURÉ.

I

Ce fut une vie nouvelle, d'un charme pénétrant et doux. Aux Aires, nous n'avions jamais été si heureux. Mon oncle, dont la santé s'était refaite à vue d'œil, allait et venait à travers le Prieuré, à travers le village, satisfait, léger de corps et d'esprit, rayonnant. Que de fois, ne tenant plus à la plénitude de son intime joie, il s'arrêtait brusquement, et, ses mains moins pâles levées au ciel, il murmurait : — « C'est trop tôt me donner l'avant-goût du paradis, Seigneur, c'est trop tôt! »

Quant à nous, à Marianne, à Marie Galtier, à moi, nous n'éprouvions pas de moindres délices dans l'existence sans trouble que nous coulions désormais, et je puis ajouter que Zite elle-même ne parut pas insensible au contentement épanoui sur tous les visages : ses bondissements, parmi les pierrailles du Cloître, sur les bords du Berlou, étaient d'un élan, d'une folie désordonnée qu'auparavant je ne leur avais pas connus. Et mes études ? Dans cette universelle satisfaction, elles marchaient d'un bon train, car mon oncle, souvent dérangé aux Aires par les visites très fréquentes de M. Anselme Benoît, des Garidel, des Combal, de Braguibus, de la Margouette, de mon ami Pierre Sureau, ne recevant personne au Prieuré, pour la première fois me donnait les leçons très exactement. Surpris de mes progrès dans sa chère langue latine, vers la fin de juin, deux

mois après notre arrivée, ne parla-t-il pas d'écrire à son libraire habituel, M. Séguin, Place Neuve, à Montpellier, afin de lui demander deux exemplaires de Virgile, l'un en latin pour moi, l'autre avec la traduction interlinéaire pour lui.

— Oui, oui, tu es assez fort pour commencer Virgile.

Et, avec un sourire qui m'ébahit sans trop savoir pourquoi, il débita d'un ton emphatique et comme chantonnant :

« *Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.* »

— C'est bien beau ! me récriai-je, ahuri.

— Tu connais maintenant le premier vers de la première églogue de Virgile : « *O Tityre, étendu sous le feuillage épais d'un hêtre...* »

Il ne sourit pas, il éclata de rire sans nulle retenue. Les bras m'en tombaient, et je le regardai non sans inquiétude.

— C'est un souvenir, me dit-il, riant toujours.

— Un souvenir ?

— Très drôle... Un souvenir de l'abbé Vidalenc.

— De M. le vicaire-général Vidalenc ?

— La traduction qu'il fit du premier vers de la première églogue de Virgile, quand il était élève de cinquième, est restée une farce historique au petit séminaire de Montpellier. Ce Vidalenc, encore que fils d'un cordonnier, a eu toujours de l'esprit comme un démon... Non, non, je voulais dire comme un ange.

— Et comment traduisit-il le commencement de cette première églogue ?

Après un effort pour devenir sérieux, mon oncle, pouffant malgré lui à chaque mot :

— *Tityre*, tu tirais, *patulæ*, les petits pâtés, *recubans* qui se réchauffaient, *sub tegmine* sous une toiture, *fagi* de faïence... Tu entends ça, mon enfant : *Tu tirais les petits pâtés qui se réchauffaient sous une toiture de faïence ?*... Cette plaisanterie ne l'empêchera pas d'être nommé évêque un jour, car il sera

évêque, de l'avis même de M. l'archiprêtre Carpezat... L'épiscopat ! Je ne connais pas au monde de dignité plus haute.

— Mais, mon oncle, pourquoi n'y aspireriez-vous pas, vous aussi, à l'épiscopat? La cathédrale de Lignères-sur-Graveson vaut bien la cathédrale de Saint-Fulcran.

— Moi... moi...

D'un air sévère et d'une voix qu'il fit dure tout à coup :

— Taisez-vous, mon neveu, je vous ordonne de vous taire !

— M. Vidalenc est vicaire-général, c'est vrai, insistai-je, mais il n'a rien écrit, peut-être...

— En effet, il n'a rien écrit.

— Tandis que vous !... Croyez-vous que votre *Vie de saint Célestin, papa ?...*

— M. Carpezat m'a conseillé de la finir au plus vite.

— Nous verrons bien, quand votre ouvrage aura paru, si Monseigneur osera vous laisser à Lignères-sur-Graveson...

— Mon Dieu, mon Dieu, je vous implore, délivrez-moi de mon orgueil !

Et brusquement, fouetté par ses pensées, il se sauva par la terrasse et par le Cloître vers son église, où je le vis entrer en se frappant la poitrine, l'échine basse, humilié, contrit.

Je n'étais pas le seul élève qui hantât le Prieuré de Lignières : il y avait à côté de moi Marie Galtier. Je dis *à côté de moi,* car il n'était pas rare que notre pastoure épelât son *Abécédaire* dans la pièce où je travaillais. Dès le lendemain de notre retour de Lodève, mon oncle Célestin, très soucieux des recommandations de la sœur Combescurette, s'était préoccupé de distribuer le temps de Marie de façon à lui créer des loisirs pour la lecture et pour l'écriture. Elle devait mener Zite aux champs de bon matin, à quatre heures, et rentrer au Prieuré vers

les neuf heures, moment où le soleil, prenant un fort élan par-dessus les monts pelés de Caunas, commençait à incendier tout sur les bords du Berlou. Justement, c'était à neuf heures qu'après avoir servi la messe à mon oncle, en jabotant à langue folle avec Marianne, je faisais mon déjeuner dans la cuisine. Tantôt un fromage de notre chèvre, tiré pour moi tout frais de la faisselle et suant des gouttelettes de petit-lait couleur d'ambre, tantôt deux pouces de saucisse séchée dans sa tripe comme du saucisson et aussi savoureuse, tantôt une tasse de ce fameux racahout au salep que vous savez.

— Veux-tu de ceci? veux-tu de cela? demandais-je à Marie Galtier, arrivant toujours à la même minute, à la minute heureuse de mon estomac satisfait et joyeux.

Elle, le visage, tout le corps enfoui sous un fagot que sa Zite allait croquer à l'ombre des arceaux du Prieuré, me regardait à travers ses feuillages de châtaignier, de frêne, qui lui mettaient un voile partout, et me répondait inévitablement de sa voix fraîche, trempée aux rosées de l'aurore:

— Je n'ai pas faim, monsieur le neveu. J'ai mangé une croûte aux champs.

Sur le coup de neuf heures et demie, Marie et moi, précédés de mon oncle, qui venait de déjeuner à son tour d'un bol de lait encore chaud de la mamelle, nous nous dirigions vers la salle d'études. Oh! le charmant réduit, et que j'y ai cassé de plumes, noirci de papier, détérioré de livres! Moi d'abord, près de la porte vitrée ouvrant sur la terrasse; puis mon oncle, assis dans son fauteuil de paille devant un pupitre, — son pupitre du séminaire peint en noir; — puis enfin, au fond, Marie sur une escabelle de bois de chêne sans dossier. Cette escabelle solide n'était pas de notre mobilier, elle appartenait à la cathédrale de Lignières, où on en trouvait jusqu'à deux douzaines qui, au dire de mon oncle, avaient jadis servi de sièges

aux novices du monastère. Marianne, pour se hisser et planter des clous aux murailles, à l'époque de notre aménagement, avait apporté ce tabouret trapu au Prieuré, où il était resté.

Mais, de nous trois, celui qui travaillait encore le plus, c'était mon cher oncle Célestin. Certes, en dépit des myriades d'oiseaux voletant parmi les broussailles vertes du Berlou et m'assourdissant par la continuité de leurs chansons, le latin n'allait pas trop mal. Toutefois, je relevais trop souvent la tête pour regarder cette Marie Galtier. J'admirais ses efforts pour joindre une syllabe à une autre syllabe, assembler un mot tout entier. N'importe! mon oncle était de beaucoup plus attentif à sa besogne que nous. Je l'avoue, cette énorme activité qu'il déployait tout à coup, quand je l'avais connu si distrait, si indécis, si oublieux de son grand registre à dos plucheux, n'allait pas pour moi sans un extrême étonnement. Aux Aires, il écrivait rarement; à Lignières, il écrivait des matinées et des après-midi sans s'arrêter. Qu'écrivait-il? S'était-il remis, après une si déplorable interruption, à sa *Vie de saint Célestin, pape?* Puisque c'était sur les pages du fameux cahier acheté chez Jean-Pierre Audibert, libraire à Bédarieux, que courait incessamment sa plume, nul doute qu'il n'eût repris la *Vie* de son saint patron. Au fait, M. l'archiprêtre Carpezat ne lui avait-il pas donné le conseil de finir une œuvre, destinée à porter si haut sa réputation?...

Eh bien, non! une voix secrète, obscure, me soufflait, au dedans de moi, en dépit de tant de suppositions plausibles, que mon oncle, en ce moment, n'avait pas l'esprit à s'occuper du pape Célestin V. De qui ou de quoi s'occupait son esprit? Je l'ignorais. Une observation confirmait mes doutes : aux Aires, pour écrire une page seulement de son ouvrage, je l'avais vu se déranger vingt fois, afin de consulter des papiers, fouiller dans des livres, parti-

culièrement dans l'*Histoire Universelle de l'Église* par l'abbé Rohrbacher; ici, il ne se levait jamais, ce qui n'empêchait pas sa plume d'aller, d'aller, d'aller...

La curiosité était trop forte, et, une après-midi, comme Marie venait de partir avec Zite, que mon oncle, entraîné par le frère Laborie, était allé visiter les travaux de l'ermite, acharné à mener l'eau du Berlou dans le Cloître, je ne fis qu'un bond, saisis le registre et l'étalai d'un tour de main devant mes yeux. C'était un crime, et j'en avais la pleine conscience, car, tout le temps que je lus, le cœur me sonnait dans la poitrine avec un bruit aussi distinct que le bruit du balancier de la pendule dans sa longue caisse de sapin. Mon oncle m'ayant institué, depuis, son légataire universel, le manuscrit est en ma possession, et j'en reproduis mot pour mot la page que je lus ce jour-là, tremblant, honteux, effaré. Elle est frappée du chiffre 103.

29 juin.

« ...Il avait raison, cet homme respectable entre » tous, ce modèle du prêtre, il avait raison quand il » me disait : — « *Essayez, vous y trouverez de la* » *douceur*. » — En effet, plus je m'habitue à faire ce » registre le confident de mes intimes pensées, plus » j'éprouve du soulagement et, pour employer son » expression, *de la douceur*. Les premiers jours, ma » plume était lourde, c'était un soc que je promenais » péniblement à travers mes réflexions compliquées, » diffuses. D'ailleurs, sauf pour la confession qui veut » que l'on regarde son âme en face et qu'on la juge, » je ne savais pas descendre dans les plis sinueux » de mon être moral, j'ignorais l'art de se connaître » soi-même, de se pénétrer. M. l'archiprêtre Car- » pezat m'a enseigné tout cela et d'une façon bien » simple : en m'imposant, comme pénitence de mes » péchés, l'obligation de noter quotidiennement sur

» le papier les moindres incidents de ma vie de soli-
» tude et de paix.

» La solitude, la paix... Ces mots presque divins
» donnent l'idée d'un état qu'il n'est pas permis à
» l'homme de goûter ici-bas. Non, dans ce coin de
» Lignières-sur-Graveson, si retiré, dont l'aspect
» désolé, aride, ressemble à certaines parties de la
» Judée décrites par les voyageurs, par M. de Cha-
» teaubriand surtout, dans ce pays perdu, je n'ob-
» tiens ni solitude, ni paix. Mon organisme, affaibli
» par un mal tenace, me rend-il plus susceptible
» qu'un autre ? Il est bien possible que ma machine
» détraquée surajoute à la faculté de sentir, d'éprou-
» ver, de souffrir. Quoi qu'il en soit, la chose la plus
» insignifiante me trouble, me fait trembler. Com-
» ment oser m'avouer sans honte que, ce matin,
» passant devant la maison du maire, je me suis
» trouvé offensé parce que cet homme, debout au
» seuil de sa porte, ne m'a pas salué ? J'ai reçu un
» coup, et, me rappelant que jusqu'alors le boucher
» s'était toujours découvert à ma rencontre, à
» l'exemple de tous mes paroissiens, je suis revenu
» sur mes pas, et, très ému, je lui ai demandé la
» raison d'une impolitesse que je ne m'expliquais
» pas.

» — Si vous tenez à savoir pourquoi je ne vous ai
» pas dit bonjour, m'a répondu M. Saturnin Boyer,
» allez le demander à M. le doyen Clochard, de Lunas.

» — M. Clochard ?

» — Moi, je suis l'ami de M. le doyen Clochard. Je
» fais gagner de l'argent à son père du côté d'Olon-
» zac, dans le pays minervois. Donc, si je suis l'ami
» de M. le doyen Clochard, je ne puis pas être le
» vôtre. Vous comprenez ça, je pense, monsieur
» le curé ?

» — Excusez-moi, je ne comprends pas du tout,
» monsieur le maire.

» — Les amis de mes amis sont mes amis ; mais

» leurs ennemis sont mes ennemis. Comprenez-vous » à présent, monsieur le curé ?

» Sans me laisser le temps de lui répondre, il est » rentré dans sa boutique et m'en a fermé la porte » au nez.

» La solitude, la paix, je ne les ai pas... La soli- » tude peut-être réside-t-elle en ce désert; mais » la paix !... Mon Dieu, donnez-moi la paix, *da* » *pacem, Domine* ! »

« 30 juin, cinq heures du matin,

» Je viens de réciter *Matines* sur la terrasse, et la » prière a rafraîchi mon esprit brûlant. A mesure » que j'allais plus avant dans la prière, les fantômes » de la nuit s'évanouissaient. Quelles horribles » choses j'ai entrevues dans mon sommeil agité » comme la tempête ! Je me suis levé, j'ai lu mon » bréviaire, et le flot soulevé de mes pensées malades » s'est apaisé. C'est toujours la voix de Dieu com- » mandant à la mer. Jésus règne, Jésus commande, » *Christus regnat, Christus imperat.*

» Il est manifeste que ce Saturnin Boyer est un » espion de M. Clochard. Qu'il espionne, ce pauvre » homme, je lui abandonne ma vie à ciel ouvert. » Bien que les liens de la hiérarchie se soient singu- » lièrement relâchés entre le desservant et son doyen » cantonal, la constitution de l'Église, telle que l'a » faite le Concordat, qui viola souvent l'esprit des » Saints Canons, m'impose M. Auguste Clochard pour » supérieur. Que M. Auguste Clochard règne sur moi, » puisqu'il est si avide de domination. Mais qu'il le » sache, en dépit de l'humilité de ma condition, je ne » suis pas son esclave; je suis seulement, quand je me » soumets à lui, l'esclave de Jésus-Christ, *servus in* » *Christo.*

» Une chose exaspère ce prêtre, lequel deviendra » un mauvais prêtre, s'il persiste à me poursuivre,

» car il aura la honte de me terrasser, et cette chose » qui l'exaspère, c'est mon peu d'empressement à lui » rendre hommage, à le faire certain que j'accepte » son joug. Dieu m'en est témoin, avant d'aller à » Lodève, j'étais résolu à accomplir mes devoirs » envers mon doyen; j'arrivais même des Aires l'âme » pour ainsi dire parfumée par le souvenir d'une » ancienne amitié, et il ne m'en eût pas coûté de » descendre de Lignières à Lunas. Les ennuis d'une » installation, mes perpétuelles souffrances, me firent » différer... Après les scènes, les scandales de Lodève » dans la cour de l'archiprêtré, puis dans la sacris- » tie de la cathédrale, enfin pendant ce souper chez » M. Carpezat, où *M. Clochard a dépassé toutes les* » *bornes*, je me trouve en une telle posture vis-à- » vis de lui, que je ne saurais désormais franchir le » seuil de sa maison sans porter la plus grave atteinte » à mon caractère sacré. Quoi qu'il puisse m'arriver » de funeste, je respecterai mon ordination.

» Mon ancien directeur, l'excellent abbé Michelin, » curé-doyen de Bédarieux, a trop incliné mon âme » à la soumission ; l'archiprêtre Carpezat, qui a reçu » mes aveux et les recevra dorénavant au tribunal » de la pénitence, veut redresser ma pauvre âme trop » penchée et lui communiquer la vigueur qui la » maintienne dans les luttes de la vie. Je me livre » à son expérience dans les voies nouvelles où il » veut me faire entrer... *In manus tuas commendo* » *spiritum meum.*

» Pourtant, je me le dissimulerais en vain, la » bataille m'effraye. Que j'aimerais bien mieux vivre » avec M. Clochard dans le doux échange de senti- » ments, d'idées, où nous vécûmes à Saint-Gervais! » Moi, je l'aimais, et, en dépit de légers nuages, ces » obscurités qui troublent tous les yeux humains » faits pour les horizons sans limites de l'éternité, il » me répéta plus d'une fois ce mot si doux : — « *Je* » *vous aime !* » — Il s'abusait sur son cœur, car,

» comme le dit saint Jérôme, une amitié qui peut se » rompre n'a jamais été véritable, *amicitia quæ » desinere potest, vera nunquam fuit.* »

J'entendis des voix sur la terrasse. On venait. Je refermai le cahier et me sauvai.

II

Quelque chose me resta de cette lecture si brusquement interrompue. J'apprenais que, durant le souper chez M. l'archiprêtre Carpezat, M. Clochard *avait dépassé toutes les bornes*. Était-ce envers mon oncle que M. Clochard avait dépassé toutes les bornes ? Ayant entendu ses paroles acerbes dans la cour du presbytère de Lodève, ayant surpris son regard de reptile chargé de venin dans la sacristie de la cathédrale, aucun doute ne m'était possible. Comment le curé-doyen de Lunas, si marri le matin de voir le modeste desservant de Lignières, appelé par la bienveillance particulière de M. l'archiprêtre à chanter la messe dans la chapelle de saint Fulcran, faveur qu'on lui avait refusée, n'aurait-il pas été exaspéré le soir en voyant ce même petit desservant de Lignières, son suffragant, occuper la place d'honneur à la table de M. Carpezat ? — Nous le savions, et moi particulièrement je m'en montrais bien fier : mon oncle était demeuré assis à la droite de M. l'archiprêtre tout le temps qu'avait duré le repas. — Irrité par le souvenir d'anciens démêlés avec l'abbé Célestin, mordu aujourd'hui aux entrailles par une jalousie âpre et farouche, il était naturel que M. Clochard, cet homme pervers, dont le vicaire-général Vidalenc couvrirait au besoin les audaces, se fût laissé emporter à toute

la violence de sa nature sauvage et n'eût respecté personne à l'archiprêtré.

Le premier pas fait dans une voie mauvaise en appelle un second, et désormais le registre fut le sujet de mes préoccupations. Quand me serait-il donné de le rouvrir ? Il n'était pas vraisemblable que le récit de cette scène capitale de sa vie, à laquelle il consacrait un simple mot en passant, n'eût pas été raconté tout au long aux pages du manuscrit précédant le feuillet 103. J'attendis une occasion. Malheureusement mon oncle qui, aux Aires, même à Lignières avant notre pèlerinage à Lodève, laissait le gros cahier de la *Vie de saint Célestin, pape*, traîner un peu partout, sur son pupitre, sur la table de la salle, jusque parmi les ruines du Cloître, depuis qu'il lui confiait les épanchements de son âme, l'enfermait par boutades dans le prie-dieu de sa chambre à coucher. C'était là qu'il cachait également la traduction interlinéaire de Virgile, arrivée depuis peu de Montpellier toute luisante de sa jolie couverture mordorée, telle que j'avais connu, aux premiers temps de nos relations clandestines, les traductions également interlinéaires du *Cornelius Nepos* et du *Selectæ*. Ah! ce tiroir solide, fait d'une planche épaisse de noyer! ah! ce tiroir contenant mes devoirs tout mâchés et les confidences de mon oncle!... Pourvu que mon oncle en oubliât la clef!...

Le pauvre homme, chez qui la volonté avait subi les altérations de la santé générale, ne me fit pas attendre huit jours l'heure convoitée, cette heure du berger, non avec Tityre, Ménalque, Mélibée et autres pasteurs virgiliens, mais avec le manuscrit, le manuscrit si envié, le manuscrit si intéressant. Une après-midi, M. le curé se précipite pour aller mettre le holà chez la Galtière, laquelle, au dire de Lonlon, qui s'est glissé jusqu'au presbytère comme un rat, rosse son mari à tour de bras. Le manuscrit dort dans le prie-dieu ; mais là-bas, à travers la porte de la

chambre à coucher, brille un point gros comme une tête d'épingle. Ce n'est pas le calice de la paroisse qui brille ainsi, c'est la clef, dont un rayon de soleil filtrant à travers les volets fendillés allume l'anneau dans l'obscurité. Je bondis, je happe le manuscrit, je l'étale. Page 75. Je lis :

« Remis dix francs à M. Anselme Benoît pour la » Margouette, des Aires. »

Ce n'est pas ça. Je tourne le feuillet. — Page 76 :

« Boniface VIII était d'un caractère violent... »

Cela m'est bien égal, le caratère de Boniface VIII ! Je tourne encore, je tourne toujours. — Page 80 :

« Quarante sous à Aubrespy, pour le ressemelage » des souliers de mon neveu. »

Mes souliers ! J'éprouve un mouvement de colère. D'un doigt fiévreux, je feuillette, je feuillette. — Page 100. Le nom du frère Laborie me saute aux yeux. Je tombe en arrêt. Je lis :

« L'absence d'Adon Laborie m'inquiète. Voilà cinq » jours qu'il n'a reparu à Lignières. Mon cœur misé- » rable est ainsi fait qu'une fois attaché il ne se dé- » tache plus. Je ne devrais aimer que Dieu, et sa » créature m'est nécessaire. Il faut l'avouer aussi, la » main divine qui nous tira de l'argile n'a pas pétri » d'être plus parfait que ce pieux ermite de Notre- » Dame-de-Nize. Il me rappelle, par la hauteur de sa » vie, toute à Dieu et à son Christ, par sa sollicitude » charitable envers moi faible et défaillant, par la » simplicité de sa parole, où respire la foi des premiers » âges, il me rappelle les Macaire, les Sérapion, les » Arsène de la vieille Égypte. Quand reviendra-t-il » vers moi, ce cénobite de notre désert cévenol ? Qu'il » revienne au Prieuré, et me relève, et m'encou- » rage... »

Un pas bruyant retentit sur le pavé, dans la cuisine, au loin. Je reconnais le claquement sonore des sandales

de Laborie. On devine avec quelle précipitation j'enfouis le registre et referme le tiroir du prie-dieu. Je cours au devant de l'ermite.

— Quel bonheur, Frère! quel bonheur!... Marianne est au clocher avec mon oncle. Cette affreuse Gatière faisait des siennes, et on est en train de la mettre à la raison.

L'ermite n'eut pas un mot, il n'eut pas même ce sourire aimable, habituellement épanoui sur ses lèvres quand je lui parlais. Grave, triste, la tête un peu plus abattue sur la poitrine que de coutume, il traversa la salle, notre cabinet de travail et gagna la terrasse. Arrivé là, il regarda du côté du Cloître, cherchant mon oncle; puis se laissa tomber sur le banc de pierre, et, sans s'occuper autrement de moi, attendit. Une pareille réserve, une pareille attitude de ce vieillard expansif, d'une jovialité douce et affectueuse, me troublaient. Non, jamais je ne l'avais vu muet à ce point, à ce point accablé. Que lui arrivait-il? Qui sait? peut-être apportait-il quelque nouvelle funeste au Prieuré, et n'était-ce pas pour son compte propre qu'il avait cette mine bouleversée.

— Vous voyez, Frère, lui dis-je, rusant pour le faire parler, vous voyez, encore une quinzaine, et nous aurons du raisin.

Du bout du doigt je montrais une magnifique grappe de muscat mûrissant le long du mur. Laborie ne répondit pas.

— Vous venez sans doute pour vous remettre au canal?

Même silence.

— Il sera bien beau, notre Cloître, quand vous y aurez amené l'eau du Berlou, comme au temps des moines bénédictins.

Rien.

— Avec l'eau, insistai-je à bout de souffle, nous aurons de la laitue, de la romaine, des carottes,

des aubergines, des poivrons... Planterez-vous des fleurs par-ci par-là ?... Moi, je ne les déteste pas, les fleurs, et Marie Galtier dit que les fleurs sont bien jolies, à l'église, entre les chandeliers, sur les gradins de l'autel...

— J'entends M. le curé, articula-t-il, se soulevant de son siège de pierre.

Il ne se trompait pas : mon oncle, dont mon angoisse ne m'avait pas permis d'ouïr la voix, montait en effet l'escalier, s'entretenant avec Marianne de ces odieux Galtier et de leur piaillante nichée.

— Vous, Frère, vous ! s'écria-t-il, ouvrant ses bras à l'ermite.

Après une embrassade délicieuse, profonde de part et d'autre :

— Bien le bonjour, monsieur le curé, articula Laborie d'une voix faible... Et la santé, depuis huit jours que je ne vous ai vu ?

— Meilleure. oh ! meilleure. Ce voyage à Lodève m'a fait du bien.

— Saint Fulcran vous a guéri.

Mon oncle se laissa aller sur le perron de la terrasse, et, comme l'ermite demeurait respectueusement debout, il l'invita à prendre place auprès de lui.

— C'est toujours la même vie peu édifiante chez les Galtier, dit-il. Pour la centième fois, je tente de mettre d'accord ces époux ennemis, mais je commence à désespérer. La Galtière a une nature irascible, emportée, et mon bedeau s'adonne au vin à ne plus savoir ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Toutefois, je persiste à le croire dans le fond meilleur que sa femme.

— S'il n'y avait que la Galtière encore ! dit notre gouvernante. Mais il y a M. Saturnin Boyer...

— Saturnin Boyer ? demanda Laborie.

— Croiriez-vous, reprit mon oncle, que, lorsque

nous sommes arrivés dans le clocher, Marianne et moi, nous avons trouvé mon malheureux bedeau couché sur le pavé, et que sa femme l'accablait de coups de poing, tandis que M. Boyer lui décochait des coups de pied.

— Le maire de Lignières vous a-t-il conté ce qu'il faisait chez les Galtier ?

— Pardi, riposta Marianne, il n'avait pas besoin de nous le conter, nous le voyions bien.

Laborie, dont nous venions à peine d'entrevoir le visage, quand il avait embrassé mon oncle, d'un mouvement de majestueuse lenteur releva sa belle tête ascétique et nous montra une face ravagée, marbrée de rougeurs, comme parsemée de trous, cette face douloureuse et sublime que le génie de Ribeira — nous possédions une copie de cette œuvre merveilleuse dans notre cathédrale de Lignières — attribue à saint Jérôme, persécuté par Jean, évêque de Jérusalem, pliant sous le faix de toutes les injustices, de toutes les amertumes, de tous les chagrins.

— Mais, Frère, vous êtes malade ! s'écria mon oncle.

— Il se pourrait bien, dit-il scandant chaque mot, il se pourrait bien que ce Saturnin Boyer, qui fait le métier peu honnête de marchand de bestiaux dans la montagne et de maquignon dans la plaine, eût les vices des gens de son espèce, et que la femme du voisin lui *mît des barres dans les yeux*. Quoi qu'il en soit de ses visites aux Galtier, si je ne suis pas sûr qu'il en veuille à la Galtière, je suis sûr qu'il vous en veut, à vous, monsieur le curé.

— A moi ?

— Ne m'avez-vous pas avoué que M. le vicaire-général Vidalenc avait placé M. Clochard à Lunas pour surveiller M. l'archiprêtre Carpezat, dont ce Grand-Vicaire est jaloux ?

— Eh bien ?

— Eh bien, M. Clochard est jaloux de vous, et, ne

trouvant pas un prêtre sous la main pour le jeter sur votre piste, ne trouvant pas même un Frère, il a chargé Saturnin Boyer...

— Cela n'est pas possible.

— Cela est pourtant, et, comme Saturnin Boyer doit tout à M. le curé-doyen de Lunas, et les gains qu'il empoche avec Clochard père, maquignon dans le Minervois, surtout son écharpe de maire, j'ose vous donner ce conseil : méfiez-vous de Saturnin Boyer... M. le doyen Clochard, parlant à ma personne, m'a montré l'âme d'un réprouvé...

— Frère, M. Clochard est prêtre.

— M. Clochard est un mauvais prêtre !

— Ermite de Notre-Dame-de-Nize ! s'écria mon oncle, se fâchant.

Le vieillard, peut-être pour dissimuler le bouleversement de ses traits, peut-être simplement pour mettre son front à l'abri de rayons importuns, avait depuis un instant ramené sur sa tête le capuchon de son habit. Cette pièce très ample de son vêtement était descendue fort bas sur son visage, le couvrant à peu près en entier, ne laissant passer que de rares mèches de sa longue barbe annelée. Aux derniers mots de son interlocuteur, d'un geste vif, l'ermite rejeta ce même capuchon, et nous montra une face totalement blanche, une face de mort, avec des larmes retenues au bord des cils.

— Ermite de Notre-Dame-de-Nize ! sanglota-t-il, ermite de Notre-Dame-de-Nize ! je ne le suis plus.

Les pleurs arrêtés, semblables à des gouttes de pluie, tombèrent sur sa barbe, sur sa bure, sur ses mains.

Adon Laborie n'était plus ermite de Notre-Dame-de-Nize ! Son étonnement, sa douleur donnaient à mon oncle un air absolument effaré. Il regardait sans voir dans toutes les directions, puis ses doigts trem-

blants déboutonnaient et reboutonnaient, pour les déboutonner encore, cinq boutons de sa soutane, ne s'en apercevant pas, ne sachant pas ce qu'il faisait.

— Mais, demanda-t-il enfin, pourquoi vous a-t-on enlevé l'ermitage de Notre-Dame-de-Nize ?

Le Frère allongea l'un de ses bras, saisit la main fébrile de mon oncle, et, l'ayant pressée contre ses lèvres fortement :

— Parce que je vous aime, monsieur le curé.

— Comment, c'est à cause de moi !

— M. le doyen Clochard ne s'est pas gêné pour me le dire.

— Et que lui avons-nous fait, à ce fils de maquignon ? s'écria Marianne.

— C'est bien simple, articula Laborie : M le curé est un saint, et il faut qu'il ait l'envie des méchants. Dieu le veut ainsi.

Mon oncle, debout à côté de l'ermite, demeurait pétrifié. Tout à coup, se parlant à lui-même :

« Les Frères libres de Saint-François étant un Institut particulier à l'Italie, à l'Espagne et à quelques provinces du midi de la France, j'ignore quels liens peuvent rattacher nos ermites à l'autorité diocésaine. Existe-t-il seulement le moindre lien entre un évêque et un Frère libre de Saint-François ? »

S'adressant à Laborie :

— En vous signifiant votre révocation, que vous a dit M. le curé-doyen de Lunas ?

— Toute une montagne de choses, où votre nom a passé plusieurs fois. Puis il m'a lu une lettre de M. le grand-vicaire Vidalenc qui lui permettait de me reprendre mon ermitage.

— Une lettre de M. Vidalenc ?

A son tour, le Frère fit sauter trois gros boutons de corne hors de leurs boutonnières et retira de la fausse poche de sa bure un carré de papier un peu sali, très froissé, déchiré sur l'un de ses bords.

— Puisque vous voulez savoir, voici, monsieur le curé, voici !

Mon oncle lut :

Montpellier, le...

« Mon cher ami,

» Je te trouve plaisant en vérité de demander à » Monseigneur l'autorisation de renvoyer ton ermite ! » Comment, toi qui as pénétré tant de choses et tant » de gens, — les choses sont partout, mais les gens » sont à Lodève, — ne sais-tu pas que la bande des » Frères libres de Saint-François *n'existe pas* dans » l'Église, et qu'on peut lui en ouvrir la porte ou la » lui fermer au nez, selon l'opportunité des circon- » stances et la nécessité des temps. Ces vagabonds, » que je ne tolérerai pas une heure dans mon dio- » cèse, quand il aura plu aux hommes de ta valeur » de me rendre accessible l'épiscopat, — rien n'em- » pêche les doyens, voire les desservants de se réunir » dans le but de me signaler au ministre des cultes, » — ces vagabonds ne méritent en aucune façon que » Monseigneur s'occupe d'eux. Tu ne comprends » donc pas, niais, que révoquer un ermite, c'est » déclarer qu'on l'a nommé, et dès lors accepter la » responsabilité de ses actes et de sa vie ? Une seule » chose compte dans l'Église, l'ordination, et jamais » Frère libre de Saint-François ne reçut l'honneur » suprême de l'ordination. Les ermites sont des » paysans, rien que des paysans, auxquels nos » évêques, de temps immémorial, ont eu le tort de » laisser un habit qui fut glorieux aux premiers » âges du christianisme et qu'ils traînent chaque jour » à toutes les ignominies. Ainsi donc, si ton Laborie, » pour nos intérêts communs, n'est par l'ermite » rêvé, reprends lui sa chapelle et n'en parlons plus.

» Quatre mots maintenant de ton aventure de Lo- » dève. Je crains que tu ne te montes un peu la tête, » mon pauvre *Gustote*. Prends-y garde ! tu pourrais

» bien ne pas y voir tout à fait clair en cette affaire. » Quand on est passionné comme tu l'es, il est bien » difficile de conserver la parfaite limpidité du regard. » Non, en accablant l'abbé Célestin de ses faveurs, le » jour de la saint Fulcran, M. Carpezat n'a pas songé » à te faire un affront qui devait rejaillir jusqu'à moi. » Sois habile, et réfléchis que si, en te blessant, l'ar- » chiprêtre m'avait visé, c'est qu'alors tu aurais » laissé deviner le but caché de tes assiduités au » presbytère de Lodève, c'est que, par quelque ma- » ladresse, mes instructions secrètes auraient été » éventées. L'abbé Célestin a été, tu ne l'as pas oublié » certainement, le vicaire de M. Carpezat, à Saint- » Gervais, M. Carpezat a conservé de ce prêtre excel- » lent le souvenir qu'en conservent tous ceux qui » l'ont connu, et il a été heureux de lui faire honneur. » Crois-tu, par exemple, que si l'abbé Célestin venait » jamais ici, je ne serais pas heureux moi-même de » rendre hommage à son angélique piété ? Mon cher » *Gustote*, retiens ceci : les prêtres modestes tels que » le petit desservant de Lignières-sur-Graveson sont » aussi indispensables à l'Église que les prêtres mili- » tants tels que nous. Je veux bien que nous soyons » comme les piliers robustes de l'édifice; eux sont » comme l'encens qui brûle sur l'autel et qui monte » sans cesse vers Dieu. Et puis pourquoi, dans tes let- » tres parfois brutales, ne pas réserver le caractère » auguste dont nous sommes tous revêtus ? Mais le » clergé, cette armée rangée en bataille, *acies ordi-* » *nata*, serait incapable d'affronter le moindre péril, » si le lien sacré de la discipline se trouvait rompu par » de perpétuelles atteintes à la dignité de chacun. A » mon avis, les prêtres ont un devoir supérieur : c'est » de se respecter entre eux.

» Je ne t'ai pas dit : — *Vas à Lunas, et de là ob-* » *serve la vie ecclésiastique de M. Carpezat.* Je t'ai » dit à peu près ceci : — *On songe, au ministère des* » *cultes, à un dignitaire de notre diocèse pour le*

» *prochain évêché vacant, et l'on met deux noms en* » *avant : celui de M. Carpezat et le mien. Je crois* » *avoir quelque énergie dans le commandement, et* » *peut-être ne suis-je pas dénué de toutes les vertus* » *dont doit briller un évêque. Vas à Lunas, et, de là,* » *observe les agissements de l'archiprêtre de Saint-* » *Fulcran. Sache s'il compte des appuis à Paris, à* » *Rome, flaire ses dispositions intimes aussi avant* » *que tu le pourras, entretiens ses amis, arrache-leur* » *une phrase, un mot touchant la mitre qui pourrait* » *échoir à Carpezat, veille à mes intérêts qui sont les* » *tiens, et informe-moi de tes découvertes, non par* » *la poste, institution sans garantie pour les secrets* » *d'importance, mais par une personne sûre, quelque* » *dévote de l'endroit, les femmes valant mieux que* » *les hommes pour ce genre de mission.*

» Je me plais à espérer que désormais tu as com- » pris, et que tu ne me rebattras plus les oreilles de » sornettes sans intérêt pour moi... comme pour » toi.

» Malgré tout le temps que tu m'as fait perdre, je » t'embrasse *in Christo Jesu Domino nostro.*

» François Vidalenc. »

« *P.-S.* — Tu n'as pas oublié, je suppose, que mes » lettres ne méritent pas d'être encadrées. Le feu pu- » rifie tout. »

Mon oncle n'avait pas articulé ces quatre derniers mots, que Laborie, se plantant debout d'un élan brusque :

— M. Clochard ! s'écria-t-il, M. Clochard !

Et son doigt nous montrait un beau cheval blanc, à la longue crinière tombante, qui galopait sur les bords du Graveson, dans la direction du Prieuré.

III

« M. Clochard à Lignières ! M. Clochard chez moi ! » répétait mon oncle, abasourdi.

Sans qu'il s'en préoccupât, l'ermite lui reprit la lettre de M. Vidalenc, et, l'ayant repliée en quatre, la replongea dans sa fausse poche.

Cependant le joli cheval blanc du curé de Lunas, abandonnant la rive gauche du Graveson, entrait dans le village toujours au galop. C'était merveille, malgré sa lourde charge noire, de le voir bondir comme une chèvre parmi les rocailles. Il s'arrêta tout à coup. M. Clochard vida les étriers lestement.

— Tiens ! il va chez M. Saturnin Boyer, il ne vient pas ici, dit Marianne, dont le petit œil vif suivait avec inquiétude les mouvements de la monture et ceux du cavalier.

Mais M. Clochard, après avoir remis la bride de sa bête aux mains du maire et échangé sans doute quelques paroles avec lui, car, si du haut de la terrasse nous n'entendions pas les voix, nous discernions les gestes, planta là le boucher et tira droit vers le Prieuré.

— Comment, il ose ! murmurait mon oncle, les dents serrées.

— Faut-il aller lui ouvrir la porte, monsieur le curé ? demanda notre gouvernante.

— Non, non ! c'est à moi de le recevoir, répondit-il.

Il fit trois pas ; puis, demeurant fixe :

— Au fait, après ce que je viens d'apprendre, il convient mieux que ce soit vous, Marianne, qui descendiez.

L'attente fut d'une minute seulement, mais elle parut longue. L'ermite s'était rassis sur le perron et avait ramené son capuchon ; mon oncle demeurait debout, tête nue, très résolu contre son ennemi ; moi, je picorais les grains murs d'une grappe à la portée de mes doigts. M. Clochard parut. Son visage, jaune comme un coing, était parsemé de grosses gouttes de sueur. Avant qu'il eût articulé une parole, mon oncle, s'avançant à sa rencontre :

— Soyez le bienvenu chez moi, monsieur le doyen, lui dit-il.

— Certainement, vous ne m'attendiez pas aujourd'hui à Lignières, monsieur le curé ?

Le ton était presque affable.

— Pour être sincère, monsieur le doyen, après nos malentendus chez M. l'archiprêtre Carpezat...

— Ce ne furent, en effet, que des malentendus... Toutefois, je vous l'avouerai, quelque grande qu'ait été mon envie de venir m'expliquer avec vous sur des faits déjà vieux de deux mois et de regretter certaines paroles que, de part et d'autre, il aurait mieux valu retenir, ce n'est pas pour cet objet délicat que vous me voyez au Prieuré en ce moment.

Mon oncle, dans une attitude respectueuse, demeurait de glace. Je ne l'aurais pas cru capable de ce courage, et j'en trouvais les grains de muscat meilleurs.

— Veuillez m'excuser, reprit le doyen de Lunas, fort embarrassé à la longue de tant de circonspection, de tant de froideur ; si aujourd'hui j'ai franchi votre seuil, c'est non pour travailler avec vous à l'apaisement de nos cœurs, mais pour faire appréhender au collet Adon Laborie et le faire traîner devant la justice.

— Le frère Adon Laborie devant la justice ! s'écria mon oncle douloureusement.

— Et qu'est-ce qu'il a fait, le frère Adon Laborie ? osa demander Marianne, se plantant devant le curé de Lunas.

— Oui, qu'est-ce qu'il a fait ? répétai-je, lâchant mon raisin et me rangeant près de notre gourvernante.

M. Clochard nous toisa d'un regard dédaigneux ; puis, regardant mon oncle :

— Je vous serais obligé, monsieur Célestin, de me débarrasser de cette femme et de cet enfant.

— Allons-nous en, mon petiot, me dit Marianne.

La vieille, maugréant, s'achemina vers la cuisine, et moi, sans lui laisser rien deviner de mes intentions, j'entrai dans la chambre à coucher de mon oncle. Les volets des fenêtres de cette pièce, vermoulus, mal établis sur des gonds rouillés, chassés l'un sur l'autre par des ferrures où dansaient des clous, offraient partout des fentes, des éraflures, des trous. J'y collai mon œil curieux, mes oreilles avides, et je ne perdis ni un geste ni un mot.

Nos trois personnages n'avaient pas bougé : le Frère, ramassé dans sa bure, gardait sur le banc une immobilité de pierre, et, tandis que le doyen de Lunas tenait ses prunelles brillantes attachées sur lui, les yeux de mon oncle allaient indécis, inquiets, troublés, de M. Clochard à l'ermite, puis de l'ermite à M. Clochard.

— Pour menacer Adon Laborie de la justice, il faut évidemment qu'il ait commis un crime, balbutia-t-il enfin.

— Il en a commis un.

— Mon Dieu !... Et puis-je vous demander ?...

La voix lui manqua.

— Cet homme est un voleur.

— Un voleur !

— Ce matin, appelé au presbytère de Lunas pour y

recevoir communication d'une lettre venue de l'évêché, il m'a arraché cette lettre des mains à l'improviste et a disparu, emportant ce qui ne lui appartenait pas.

— Frère Laborie, expliquez vous ! cria mon oncle, atteint par cette nouvelle froudroyante, car cette lettre dérobée on la lui avait donnée à lire, et, sans s'inquiéter de sa provenance, il l'avait lue jusqu'au bout.

L'ermite leva la tête ; mais, au moment de parler, il la laissa retomber sur sa poitrine et ne proféra pas un mot.

— Confondu par tant d'audace, continua M. Clochard, je n'ai pas songé sur le coup à poursuivre Laborie ; puis j'ai pensé que cet homme, autrefois honnête, n'aurait pas fait vingt pas dans la montagne sans ressentir le remords de sa faute et sans venir en implorer le pardon. Jusqu'à deux heures j'ai attendu, — vous devinez dans quelle fièvre, vous qui savez combien l'autorité diocésaine tient à ce que ses papiers quelconques ne sortent pas de nos mains. Enfin, las d'espérer le coupable, j'ai sellé mon cheval, et, ne doutant pas que Laborie n'eût regagné Notre-Dame-de-Nize, j'ai volé à l'ermitage. Personne. Je redescendais vers Lunas, décidé à prévenir la gendarmerie, quand le brave Marius Andouillet, mon sacristain, qui se livrait à des recherches de son côté, m'a appris qu'on avait rencontré l'ermite sur le chemin de Lignières. Je suis accouru à bride abattue, et me voici pour réclamer mon bien, pour l'exiger au besoin.

Il marcha vers le perron.

— Laborie, vous m'avez entendu. Rendez-moi ma lettre, et tout de suite !

L'ermite se dressa sur ses jarrets vivement.

— Vous ne l'aurez pas ! répondit-il d'une voix profonde.

M. Clochard fut exaspéré par cette résistance ; toute

sa nature de combat, autoritaire, agressive, reçut un coup, et une de ses mains, aux doigts longs, maigres, velus, presque noirs, tomba sur le bras gauche de Laborie.

— Si vous ne retirez votre patte de bête de dessus ma manche, il va vous arriver malheur ! gronda sourdement le vieux ermite, à qui des violences inattendues restituaient tout son tempérament de paysan montagnard.

Et, comme, en dépit de l'âge, sa vie de grand air et d'austérité lui avait conservé du sang et des muscles, d'un mouvement de tête fier et noble, il rejeta son capuchon et mit à découvert une face d'une pâleur terrible, d'une redoutable immobilité.

— Ma lettre ! répétait l'obstiné M. Clochard, ne lâchant prise en aucune façon.

La bataille était imminente. Mon oncle s'élança. Il n'était que temps : déjà l'ermite levait son bras droit, au bout duquel son poing fermé ressemblait à un de ces nœuds ronds et durs qui terminent les bâtons de nos Cévenols.

— Frère, lui dit mon oncle, restituez la lettre.

— Non ! non ! hurla-t-il, aveuglé par la colère.

— Frère, c'est moi, l'abbé Célestin, que vous aimez et qui vous aime, supplia-t-il d'un ton où passèrent des notes célestes.

Le bras menaçant de l'ermite retomba inerte le long de son corps. Il était vaincu. Pourtant il ne rendait pas le moindre papier. Mon oncle, avec une familiarité aussi courageuse que touchante, allongea ses doigts vers la poitrine haletante de l'ermite, les insinua sans difficulté jusqu'à la fausse poche de sa bure, prit la lettre au gîte et la tendit gravement à M. Clochard.

— Eh bien, c'est habile à vous d'avoir cédé, dit celui-ci, s'adressant à Laborie, car M. le maire de Lignières-sur-Graveson était prévenu et déjà on cherchait le garde-champêtre pour vous arrêter.

— J'aurais bien voulu voir ça, qu'on me mit en prison pour ce chiffon de papier ! grommela l'ermite mal apaisé... Et d'abord, cette lettre est à moi, puisque c'est de moi qu'elle s'occupe, ajouta-t-il avec la logique boîteuse du paysan de nos montagnes, du paysan de tous les pays, que le travail de la terre initie mal aux notions du tien et du mien.

— Frère ! Frère ! soupira mon oncle.

— Puis, continua-t-il, ses yeux pétillants arrêtés sur son protecteur, il était question de vous, monsieur le curé, dans ce papier de M. Vidalenc; et moi qui vous ai les mêmes respects qu'au bon Dieu en personne, je ne voulais pas qu'on vous renvoyât de chez vous comme on me renvoyait de chez moi.

— Et d'où tenez-vous que le nom de M. l'abbé Célestin ait été écrit dans ce document de l'évêché ? Il me semblait que vous ne saviez ni lire ni écrire.

Il lança à mon oncle un coup d'œil aigu qui le transperça. Le pauvre homme, blessé à l'âme, rougit et ne sut s'empêcher de courber le front. L'abbé Clochard, pénétré d'un soupçon qui brusquement réveillait sa haine, allongea derechef sa griffe vers l'épaule de l'ermite assis et, le secouant sur son banc à le renverser :

— Avez-vous fait lire à quelqu'un la lettre de M. Vidalenc ? lui corna-t-il aux oreilles.

— Oui, monsieur le doyen, il l'a fait lire à quelqu'un, répondit mon oncle.

— A vous ?

— Ne vous troublez pas, monsieur le doyen. Cette lettre que le frère Laborie m'a présentée, sans m'avouer comment elle était tombée en ses mains, et que j'ai eu le tort de lire, ne m'a rien appris ni sur les inquiétudes de M. le vicaire-général Vidalenc, candidat à l'épiscopat, ni sur la mission qu'il vous a plu d'accepter dans le but de servir ses intérêts. M. l'archiprêtre Carpezat, qui m'honore de quelque amitié, ne m'a laissé rien ignorer des intrigues où l'on mêle son nom.

Je vous fournirai même à ce propos un renseignement précieux : M. Carpezat n'aspire nullement à la mitre ; il trouve les charges de son archiprêtré assez lourdes pour son âge et pour ses vertus. M. Carpezat va plus loin dans son humilité : il fait des vœux pour le succès de celui dont on s'obstine à le croire le rival. Il a connu M. Vidalenc autrefois, et il professe autant d'admiration pour son savoir, pour sa haute piété, que pour la dignité sévère de sa vie, tout entière vouée aux devoirs de notre sainte religion.

Le curé de Lunas, négligeant sa querelle misérable avec l'ermite de Notre-Dame-de-Nize, écoutait le desservant de Lignières, calme, attentif, recueilli. Sur ses traits irrités, farouches, était passé comme un rayon de soleil qui les avait rassérénés. Était-ce la joie des éclaircissements obtenus sur les dispositions secrètes de l'archiprêtre Carpezat qui venait de changer soudain l'expression de son visage ? était-ce le langage si noble de l'abbé Célestin, langage qui le prenait à l'improviste et à la séduction duquel il n'était pas maître de résister ? Les deux choses à la fois, sans doute.

— Monsieur le curé, dit-il d'un air aimable, à vous entendre j'oublie non seulement les torts dont il vous a plu de vous accuser à propos de la lettre de M. Vidalenc, mais j'oublie également les torts de l'ermite Laborie. Les voies de la Providence sont insondables : peut-être était-il bon que vous lussiez cette lettre et que je vinsse à Lignières aujourd'hui... Alors, vous êtes sûr que M. Carpezat ne sera pas un obstacle à l'élévation de M. Vidalenc ?

— J'en suis sûr absolument.

— Mais si le choix du ministre des cultes, qui n'aura que deux noms sous les yeux : Vidalenc, Carpezat, si le choix du ministre des cultes tombait sur le second de ces deux noms ?

— Dans ce cas, il serait téméraire à moi d'affirmer...

— Vous voyez !

— Tout me porte à croire, néanmoins, que M. l'archiprêtre refuserait.

— Il refuserait la mitre !

— Il refuserait et la mitre, et la crosse, et l'anneau.

— Ce n'est pas possible.

— Rien n'est au-dessus du désintéressement religieux de M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran.

— Puissiez-vous dire vrai ! car alors, moi...

Il se mordit la langue et s'arrêta court.

— Car alors ?... demanda mon oncle, à qui je n'aurais pas supposé tant de malice.

— J'espère, mon cher abbé Célestin, que vous ne m'en voudrez pas d'avoir traqué mon ermite jusque chez vous. La lettre du Vicaire-Général ne pouvait rester en semblables mains, vous le comprenez.

— Je le comprends, monsieur le doyen, et Dieu me préserve de vous en vouloir d'une visite qui me comble de joie ! Vous n'êtes pas venu ici pour moi, c'est vrai ; mais je vous ai vu, nous avons échangé des paroles qui effacent les mots cruels prononcés dans la colère, et je me sens reporté au temps heureux où j'étais votre ami et où vous étiez le mien.

Tout cela fut dit d'un accent si doux, avec des inflexions si tendres, que M. Clochard, cédant à un mouvement d'émotion sincère, ouvrit ses deux bras longs et secs comme des branches et serra mon oncle étroitement.

IV

Après cette embrassade où leurs cœurs avaient battu si près l'un de l'autre, il y eut un moment de silence. Ils se regardaient étonnés de s'aimer, embarrassés de leur mutuel contentement. Mon oncle paraissait faire des efforts pour s'empêcher de pleurer. En proie à un attendrissement qui dominait en maître sa pauvre machine épuisée, il y aurait succombé immanquablement, si M. Clochard, plus ferme de nerfs et de caractère, craignant de le voir défaillir, ne lui avait pris le bras affectueusement et ne l'avait guidé vers le perron, où ils s'assirent côte à côte tous les deux.

— Votre ami, lui dit-il, assouplissant sa voix, d'un timbre dur, désagréable, votre ami, je le suis, mon cher Célestin, et je le resterai. Nous allons redevenir ce que nous fûmes à Saint-Gervais, au temps où nous parcourions ensemble la vallée de l'Orb. Ces promenades aux ruines de Saint-Michel-des-Aires vous furent fructueuses, moi je n'en tirai nul profit. Mais ne croyez pas que votre succès, auprès de la *Société archéologique* de Béziers, m'ait rendu le moins du monde jaloux.

— O mon cher *Gustote*, je ne l'ai jamais cru, balbutia mon oncle, goûtant une satisfaction profonde à appeler son doyen par le diminutif affectueux de son nom.

— Et à propos, où en êtes-vous de votre *Vie de saint Célestin, pape?*

— Hélas! la maladie m'a tant de fois condamné à interrompre ce travail!

— Vous vous portez mieux à présent?

— Aussi vais-je classer mes documents et commencer à écrire.

— Si vous manquiez de livres, je mets ma bibliothèque à votre disposition.

— Avez-vous la *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum Scriptorum ecclesiasticorum?*

— Je l'ai.

— Il me faudrait seulement le tome vingt-cinquième, *tomus vigesimus quintus.*

— Vous l'aurez demain.

Un silence de trois minutes, pendant lequel le Frère, voyant l'entretien prendre un tour intime, s'éloigna discrètement.

— Puisque nous voilà en train de liquider le passé pour n'y plus revenir, reprit M. Clochard, s'emparant des deux mains de mon oncle qu'il retint amicalement dans les siennes, laissez-moi regretter devant vous l'injustice des reproches que je ne craignis pas de vous adresser le jour de la saint Fulcran, en présence de l'archiprêtre et de plus de cinquante ecclésiastiques réunis. Vous aviez négligé de me rendre visite en arrivant; de plus, vous réclamant d'une ancienne autorisation de Monseigneur, qui, pour vous donner le loisir et de soigner votre santé et d'écrire la *Vie de saint Célestin,* vous avait dispensé de paraître aux conférences ecclésiastiques, vous dissimuliez mal, selon moi, le désir de ne jamais rendre hommage à votre doyen. Toutes les raisons que vous mettiez en avant pour légitimer une réserve qui paraissait une atteinte portée à la hiérarchie, m'irritèrent mal à propos, et quelques mots aigres que M. l'archiprêtre eut le tort de mêler à un débat jusque-là très courtois,

me firent sortir de mon calme habituel. Du reste, puisqu'il faut être absolument franc, pourquoi ne pas vous avouer que votre obstination à ne pas quitter le Prieuré de Lignières pour accomplir un devoir rigoureux, m'avait, depuis un mois, fort mal disposé à votre égard? Une offense emprunte toujours à notre caractère de prêtre, qui s'y trouve forcément amalgamé, une gravité exceptionelle, et j'avais été offensé.

— Bien malgré moi, je vous le jure, mon ami.

— Je le sais, mon cher Célestin, et, je vous l'assure, les choses que je rappelle sont déjà bien loin de moi. Si vous n'êtes pas descendu à Lunas, ce n'est pas que vous eussiez conservé un souvenir pénible du dépit que j'ai pu faire paraître à propos de votre triomphe académique, c'est uniquement que vous souffriez et que vos souffrances...

— Oh! j'irai vous voir, j'irai vous voir...

— Je ne le veux pas. J'exige d'abord que, dans le calme de cette vie nouvelle de Lignières, sous l'œil d'un doyen qui n'avait besoin que de vous embrasser pour redevenir votre ami, vous vous rétablissiez complétement. Puis vous ne devez pas perdre de vue un ouvrage destiné à venger un de nos plus grands papes des outrages et des calomnies que des siècles n'ont cessé d'accumuler sur sa mémoire.

— C'est une erreur, mon cher ami : pas un auteur ancien ou moderne qui ne rende justice à la sainteté parfaite de Célestin V.

— Aussi n'est-ce pas à Célestin V que je pense.

— A Boniface VIII, alors?

— Justement.

— Hélas! ce pontife terrible, que je rencontre à chaque pas dans la vie de mon saint patron, me remplit de trouble et de chagrin.

— Vous aurez lu de méchants auteurs.

— Si vous pouviez m'en indiquer de bons!

— Je vous en indiquerai.

— J'ai lu Muratori, des fragments de l'*Histoire* de Ferreti Vicentini, l'*Histoire du Papisme*, de Eydegger...

— Je vous le répète, Boniface VIII fut un grand pape, et, s'il eut quelques faiblesses, ce n'est pas à nous de les divulguer... Comme Grégoire VII, comme Innocent III, Boniface VIII lutta contre les princes pour fonder la vaste unité catholique, et à ce titre il mérite la reconnaissance et l'admiration du monde entier, qu'il élève au ciel et conquiert.

— Pourtant, il fut bien cruel pour Célestin V.

— Dieu permit que Boniface eut des passions très vives, un caractère très entreprenant pour la plus grande gloire de son nom et de son Église.

— Avait-il besoin de martyriser son prédécesseur, qui était un saint?

— Il y a une sainteté supérieure et une sainteté vulgaire. Si Célestin V, par ses austérités, ses adorations constantes, mérita de compter au nombre des bienheureux, des papes tels que Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, Sixte-Quint, signant des traités avec les rois de la terre, bataillant sans cesse pour défendre les droits de l'Église attaquée, montant à cheval au besoin et s'armant du glaive comme Jules II, méritent, à mon avis, une place plus haute parmi les élus du ciel. Célestin, par sa vertu, ne sauvait que son âme ; les papes que j'ai nommés, par des vices qui furent des vertus éclatantes dans l'agitation, le trouble, la barbarie des temps, sauvèrent des âmes par milliers.

— Cette opinion peut être soutenue, mais ce n'est pas la mienne.

— Je m'en doutais, connaissant votre caractère si résigné. Aux hommes d'une grande énergie, vous préférez les hommes d'une grande douceur.

— Heureux les doux, *beati mites!*

— Moi, je me prononce tout de suite pour les forts, les vigoureux, je dirai presque les violents, et en cela

je ne fais que me ranger à l'idée de notre ami le vicaire-général Vidalenc, lequel, dans l'Église, croit avant tout à la fermeté dans le commandement. — « Le bras d'un évêque, m'écrivait-il ces jours derniers, au milieu de l'hostilité du siècle, n'est pas fait seulement pour bénir, il est fait aussi pour frapper; il faut qu'il soit robuste. »

— L'archiprêtre Carpezat a une autre conception du rôle d'un évêque, et s'il lui plaisait d'accepter la mitre...

— Vous pensez donc qu'elle lui a été offerte? demanda M. Clochard, ramené à l'objet principal de ses préoccupations.

— Je ne sais rien de positif.

— Mais vous savez quelque chose?

Au même instant, par un scrupule des plus honorables, Adon Laborie, qui, malgré son éloignement, ne perdait pas un mot, Adon Laborie s'inclina comme pour prendre congé et se dirigea vers le Cloître. Au claquement de ses sandales de châtaignier sur les marches sonores, mon oncle se retourna; puis, s'élançant vers l'ermite :

— Comment, vous partez, Frère?

— Et où voulez-vous que j'aille, monsieur le curé? articula le vieillard d'un accent désolé.

— Ne vous tourmentez pas; surtout ne quittez pas le Prieuré.

Il revint vers M. Clochard.

— Mon cher ami, dit-il, encouragé par un sourire aimable du doyen, puisque nous voilà redevenus frères, comme au temps de notre jeunesse studieuse, je n'hésite pas à implorer la grâce de Laborie.

Le curé de Lunas eut une grimace peu rassurante.

— Certes, poursuivit mon oncle, le Frère est très coupable, et je ne songe pas le moins du monde à l'excuser. Mais, que voulez-vous? en dépit de ses vertus qui, depuis de longues années, édifient la mon-

tagne, l'ermite est resté paysan, et il y aurait injustice à exiger d'un homme dénué de culture les manières d'être, de vivre, d'agir d'un homme façonné par l'éducation...

— J'ai promis l'ermitage de Notre-Dame-de-Nize à mon sacristain, Marius Andouillet.

— Vous n'avez pas pris d'engagement définitif, peut-être ?

— Vous aimez donc bien cet Adon Laborie ?

— Vous l'aimeriez comme je l'aime, si vous le connaissiez comme je le connais... D'ailleurs, balbutia-t-il, ses joues blêmes marbrées de rougeurs subites, je suis mêlé à la faute de l'ermite, ayant lu cette malheureuse lettre du Vicaire-Général, et la révocation de Laborie me sera d'autant plus pénible qu'elle me mettra constamment en face de mon péché, *et peccatum meum contra me est semper*.

— Ah ! si c'est pour vous, mon cher Célestin, que vous parlez...

— Oui, c'est pour moi.

— Eh bien, on pourra s'entendre.

— Que vous êtes bon !

— Je fais plus que de pardonner : pour qu'il ne reste nulle trace de cette affaire, j'abolis le corps même du délit.

Et, avec une gaieté qui éclaira sa face devenue moins laide, qui communiqua à ses gestes saccadés un moelleux inconnu, il prit dans sa poche le portefeuille où il avait enfoui la lettre, en retira ce chiffon de papier et le déchira en mille morceaux.

— Voilà ! dit-il, regardant voltiger à travers la terrasse les fragments de l'épître de M. Vidalenc.

— Alors, Laborie conservera son ermitage ?

— Cela dépendra de vous, mon ami.

— Dans ce cas !... M'autorisez-vous à appeler l'ermite pour lui apprendre la bonne nouvelle ?

— Tout à l'heure... J'ai à mon tour à solliciter une faveur...

— Je vous l'accorde.

M. Clochard, en proie à des soucis dont il était difficile de pénétrer l'objet, se passa une main sur le front. Puis, considérant mon oncle avec une attention passionnée :

— Mon cher Célestin, puis-je compter sur vous, compter absolument sur vous ?

— Si vous pouvez compter sur moi !...

— Oh ! merci...

La voix étranglée par le tumulte de son cœur, qui n'osait encore s'ouvrir, il demeura sans parole. Il reprit enfin :

— Mon ami, gardez-moi le secret : je suis ambitieux.

— Et vous en avez bien le droit, mon cher *Gustote*, dit mon oncle, folâtre. Au grand séminaire, qui vous en remontra jamais pour la *Théologie morale ?* Je n'ai pas oublié non plus qu'un jour, devant Monseigneur, comme notre professeur d'*Histoire ecclésiastique*, le respectable chanoine Labatut, s'était fait votre adversaire à propos de l'hérésiarque Wiklef, vous le pliâtes sous vos raisonnements comme une paille, et...

— Il s'agit d'objets plus importants.

— De quoi s'agit-il ?

— De rendre l'épiscopat accessible au vicaire-général Vidalenc, qui fut notre condisciple, qui est demeuré notre ami.

— Et que puis-je pour que M. Vidalenc soit évêque, moi, humble desservant de la dernière paroisse du diocèse ?

— Vous pouvez quelque chose... Écoutez-moi bien... M. Carpezat a eu toujours pour vous une affection très vive : à Saint-Gervais, il vous préférait à moi, et vous avez vu, à Lodève, avec quelle sorte de satisfaction il s'est acharné à vous donner le pas sur votre doyen. Ces coups d'épingle, auxquels j'eus le tort de me montrer sensible, auraient dû ne pas me faire crier, car, s'ils déchiraient ma peau,

dans l'intention de l'archiprêtre, ils s'adressaient au Vicaire-Général. M. Carpezat, m'humiliant en pleine solennité de la saint Fulcran, se souciait peu de moi, il se préoccupait de Vidalenc, qui lui porte ombrage et dont je suis l'ami dévoué.

Mon oncle eut un geste de dénégation énergique.

— Vous aurez beau me chanter sur tous les tons que M. Carpezat ne vise pas la mitre, continua M. Clochard, j'ai des preuves, et des preuves certaines, qu'il a mis sur pied de grandes influences, que le député de l'arrondissement, par exemple, soulève ciel et terre à Paris pour lui obtenir le premier évêché vacant.

— Il est possible, en effet, que des personnages du département désirent l'élévation à l'épiscopat de l'archiprêtre de Saint-Fulcran. Mais, en quoi les démarches de ces personnages, s'il est vrai que la moindre démarche ait été tentée, accusent-elles les ardeurs que vous reprochez à M. Carpezat ?

— Connaissez-vous ces personnages-là ?

— Je ne les connais point, monsieur le doyen.

— Le bruit a couru que non seulement le député de Lodève, mais aussi le préfet de l'Hérault travaille pour M. Carpezat...

— Vous en savez plus long que moi.

— N'importe ! il est triste de voir un ecclésiastique de la valeur et du rang de l'archiprêtre faire soutenir sa candidature par une séquelle de laïques.

— Monsieur le doyen, c'est absolument comme si vous me parliez chinois. Moi, j'arrive des Aires, je connais peu le canton de Lunas, pas du tout le canton de Lodève, et je n'entends absolument rien à vos discours.

— Ah ! l'odieux, l'infâme Concordat, qui livre la nomination des évêques au pouvoir civil ! s'écria M. Clochard avec une véritable fureur. Si l'Église, par la voie des chapitres cathédraux, choisissait encore ses évêques, c'est Vidalenc, non Carpezat, qui

serait élu ; car, tandis que, vers la conquête du suprême sacerdoce, M. Carpezat marche escorté des députés, du préfet, du général, de toute la tourbe officielle du département, Vidalenc s'avance environné de tous les prêtres du diocèse accourus à l'appel de Monseigneur.

— Ne vous ai-je pas répété à satiété que M. Carpezat est sans ambition ?

— Tant pis pour lui ! s'écria-t-il, ne tenant plus aux contraintes qui l'enserraient trop étroitement et les brisant.

Puis, après une exaltation qui précipita ses paroles comme les eaux d'un torrent débordé :

— Ah ! il n'a pas d'ambition, lui, me dites-vous ! Eh bien, j'en ai, moi, de l'ambition, et je ne permettrai pas à M. Carpezat, avec ses habiletés de sainte-n'y-touche, ses patelinages rusés, de faire avorter ma vie. Lui évêque, je demeure à Lunas jusqu'à la consommation des siècles. — Parbleu, ne trouvez-vous pas que c'est un beau sort, cela, curé-doyen de troisième classe à perpétuité ! — Vidalenc nommé, je deviens sous sa main, qui ne me lâche plus, tout ce qu'on peut devenir dans notre carrière si bornée : chanoine titulaire de sa cathédrale, grand-vicaire, et qui sait ?...

— Évêque à votre tour...

— Pourquoi non ?

Mon oncle, accroupi sur la pierre, dans une attitude de morne consternation, ne souffla mot.

— Voyez-vous, Célestin, continua M. Clochard, emporté au roulement de ses pensées, nous arriverons ! nous arriverons !... Si vous voulez vous unir à moi, pour... fournir... sur les agissements de M. Carpezat... quelques renseignements que je puisse transmettre à notre cher Vidalenc...

— Des renseignements ?

— J'en ignore pas que l'archiprêtre est devenu le directeur de votre conscience... La nécessité de la

confession doit désormais vous pousser souvent à Lodève, et vous verrez M. Carpezat... et vous l'entretiendrez longuement... et vous aurez avec lui de ces épanchements intimes où l'on s'abandonne, où l'on s'ouvre jusqu'au fond de l'âme... Qui sait si M. Carpezat, en recevant vos péchés, ne laissera pas tomber quelqu'un des siens... Il est votre confesseur et rien au monde ne saurait l'autoriser à la moindre divulgation de vos aveux ; mais, s'il est votre confesseur, vous n'êtes pas le sien, et...

D'un mouvement de hardiesse inouïe, mon oncle se trouva debout. Il haletait, il palpitait, et ses traits livides me firent peur. Il essaya vainement de parler.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria M. Clochard, se hissant, lui aussi, sur ses jarrets.

— Monsieur le doyen, vous venez de m'infliger le plus cruel des affronts.

— Êtes-vous fou !

— Vos mauvais sentiments à mon endroit m'étaient connus depuis longtemps ; mais, notre vie ayant été un peu mêlée à Saint-Gervais, je comptais vous avoir laissé quelque estime de mon caractère. Après votre inqualifiable proposition, cela est manifeste, vous ne respectez en moi ni l'homme ni le prêtre. Je vous plains.

— Ah ça ! mon cher Célestin...

Il se précipita en avant et voulut saisir les mains de mon oncle. Mon oncle lui refusa ses mains énergiquement.

— Je crois, monsieur le doyen, que nous devons nous séparer à l'instant, lui dit-il avec une dignité simple. Du reste, je vous le jure, pour votre honneur sacerdotal, pour le mien, personne ne saura jamais ce qui s'est passé entre nous.

— Alors, c'est la guerre ! gronda M. Clochard avec un regard de haine féroce.

— Quand il faudra que je sois puni de mes fautes

et manquements, il m'importera peu que Dieu se serve de votre bras ou d'un autre pour me châtier. Si c'est vous qui devez me frapper, tant pis pour vous !

— Pour commencer, je chasse Laborie de Notre-Dame-de-Nize...

Marie Galtier, des paquets d'herbages sous les bras, traversa la terrasse avec Zite, qu'elle venait faire traire dans la cuisine. Le doyen suivit de ses deux yeux noirs dilatés la jeune fille harcelée par la chèvre qui lui dérobait de longues bouchées vertes ; puis, sans mot dire, sans même saluer, comme un coupable ou comme un ennemi, il s'esquiva.

Tandis que mon oncle, retombé sur le banc de pierre, s'abandonnait à l'amertume de ses pensées, Laborie recueillait, à travers la terrasse, les lambeaux épars de la lettre du vicaire-général Vidalenc et les enfouissait un à un, soigneusement, dans la fausse poche de sa bure.

— C'est à moi, ça, ricanait cet entêté, c'est à moi !

V

Le temps, ce pacificateur impitoyable de nos douleurs comme de nos joies, atténuant à la longue des émotions si vives, mon oncle redevint, après quelques semaines, moins agité, moins triste, presque content, tel que nous l'avions connu avant la visite de M. Clochard. Il est bon de le dire, nous nous étions acharnés tous à sa guérison, et Adon Laborie nous avait beaucoup aidé dans cette œuvre touchante, Adon Laborie,

installé chez nous depuis sa révocation, car il avait été bel et bien contraint d'abandonner son cher ermitage de Notre-Dame-de-Nize à Marius Andouillet, sacristain de l'église de Lunas. Tout d'abord, mon oncle, trouvant au milieu de ses chagrins une consolation à accueillir le Frère, pensa à lui donner un logement dans le clocher ; mais en redescendant les degrés de la tourelle, il aperçut la Galtière sur son palier, la mine tirée, les yeux flambants, et il décida que le Frère aurait une chambre au presbytère même, dans une des cent cellules des anciens moines bénédictins.

Les mois d'août et de septembre furent des mois ravissants. Je ne me souviens pas d'avoir passé de plus heureux jours de ma vie. Nos besognes étaient les mêmes : mon oncle écrivait ou classait les documents pour sa *Vie de Saint Célestin, pape* ; Marie Galtier, dont les progrès étaient lents, s'exerçait à la lecture et à l'écriture ; moi, je labourais Virgile à fleur de peau, bien entendu, sans l'effort pénible qui enfonce le soc et touche la pensée de l'auteur. A ce travail ennuyeux pour tous, — je parle pour Marie et pour moi, — était venu s'en ajouter un autre plein d'irrésistibles séductions.

Dès le lendemain de son arrivée, Laborie, préoccupé de son fameux jardin du Cloître, où il cultiverait les plus beaux, les plus savoureux légumes de la contrée, s'était mis à la rude entreprise du canal, et, chaque jour, la messe servie, car il avait tenu à m'alléger de ce devoir, nous nous rendions tous vers le haut Berlou pour y poursuivre la tranchée ouverte. L'ermite hardiment faisait sauter les dix-huit boutons de sa bure, serrait son habit sous un buisson, retroussait les manches de sa chemise, saisissait soit la pelle, soit le pic. Quels divertissements délicieux ! Comme Laborie avait fait de sa bure, mon oncle posait son bréviaire sur une pierre, puis sondait le terrain, donnait des aligne-

ments, tirait des plans à perte de vue. Il arrivait plus d'une fois qu'il mettait la main aux corbeilles d'osier, remplies par moi de décombres extraits de l'ancien canal, et qu'il allait les vider sur les rives du Berlou. Avec quelle ardeur je les remplissais, ces corbeilles d'osier, et quels coups de pelles dans les tas de boue et de gravier ! Mais, ravi de ces exercices en plein air, à pleins bras, à plein cœur, mes transports tenaient du délire, quand Marianne, débarrassée des soins du ménage, et Marie Galtier, débarrassée de son livre, nous rejoignaient au chantier. C'est alors qu'on en donnait une poussée !

— Nous aurons des aubergines, des pois, de tout ! criait l'ermite.

Et nous redoublions d'efforts, et nous courions, Marie et moi, comptant nos corbeilles vidées, jaloux l'un et l'autre d'en décharger un plus grand nombre. Quels bonds extravagants pour arriver plus vite au but, le Berlou ! Zite, cabriolant sur nos pas, avait beaucoup de peine à nous suivre. O Virgile, Virgile, que valaient tes campagnes latines de Mantoue, comparées aux campagnes cévenoles de Lignières-sur-Graveson ! que valaient Tityre, Mélibée, Ménalque, Corydon, comparés à mon oncle Célestin, à Marianne, à Laborie, à Marie Galtier !

De temps à autre, mon cher oncle s'absentait de la paroisse pour aller à Lodève. Lorsque nous demeurions aux Aires, c'était tout au monde s'il se déplaçait une fois par mois, dans le dessein très discret de se confesser à M. le doyen de Bédarieux ; maintenant, il était rare qu'il restât quinze jours sans voir M. l'archiprêtre Carpezat, son nouveau directeur. Il nous quittait en général le lundi pour nous revenir inflexiblement le mardi.

— J'ai besoin de me retremper dans la piscine purificatrice, disait-il.

Ces voyages périodiques étaient pour moi une source de joies très vives, non parce qu'ils me lais-

saient au presbytère maître de mes quatre volontés, te que la liberté est particulièrement chère aux enfants, entêtés de nature à s'ébattre comme les jeunes chevreaux, mais j'aimais ces voyages de mon oncle parce que, avec Laborie, je jouissais du privilège de l'accompagner jusqu'à Lunas et d'aller l'y reprendre le lendemain au passage de la diligence. Nous sortions de Lignières vers les deux heures de l'après-midi et suivions le cours ombragé du Graveson. Rarement je restais près de mon oncle et de l'ermite, tantôt causant de choses sans intérêt pour moi, tantôt récitant par anticipation leur chapelet du soir ; le plus souvent, je courais en avant, gambadant, sautant, dansant presque, heureux de je ne sais quoi, de tout, de marcher, de respirer, de voir l'eau couler, les oiseaux voleter de branche en branche sous le grand soleil allumé. A trois heures, nous arrivions à Lunas, et, à l'encoignure de la maison Bonlouïs, vis-à-vis un maréchal-ferrant, dont j'ai plus d'une fois taquiné les ânes et les mulets retenus à des anneaux, nous attendions Barral. Ah ! Barral, quels souvenirs ! Barral a fait chaque jour, pendant soixante ans, le trajet de Bédarieux à Lodève et de Lodève à Bédarieux. La neige avait beau tomber par paquets sur l'Escandorgue, le verglas avait beau rendre la montée ou la descente de la côte intenable aux chevaux, Barral effectuait son parcours. C'était un petit homme maigre, sec, avec des yeux gris, un nez rouge recourbé. Il fallait le voir, quand, à Lunas, au commencement de la montée, quelque piéton, qui avait eu de la peine à franchir l'Escandorgue, lui disait :

— Jamais vous ne passerez avec vos bêtes, Barral.

Il dégageait son cou pelé de vautour de sa roulière hérissée de glaçons, puis répondait furieux :

— Va te chauffer, *imbecillas !*

Mais les plus petites choses humaines ont leurs vi-

cissitudes, et il arriva une fois que notre excursion à Lunas, où nous allions reprendre mon oncle, fut affreusement triste. Triste le commencement, plus triste la fin. C'était vers le milieu d'octobre. Au lieu de rester seulement vingt-quatre heures à Lodève, mon oncle s'y était attardé trois jours pleins, et Barral ne devait nous le ramener que le vendredi. Les ennuis qui m'ont rendu cette promenade inoubliable, nous assaillirent, Laborie et moi, dès notre sortie du Prieuré. En traversant la planche sur le Berlou, nous heurtâmes au coude la Galtière, traînant Norette accrochée à ses jupes, et nous dûmes essuyer de vigoureux coups de langue.

— Est-ce que vous voulez jeter mon enfant à l'eau, vous autres ? hurla-t-elle, se rebiffant.

— On ne touche pas votre marmaille, riposta l'ermite.

— C'est que, si vous comptiez noyer Norette comme vous avez noyé Marie, vous avez beau être les gens de la cure et faire vos ci-devant, je ne me gênerais pas, moi, pour vous planter la griffe au visage.

Et, de la rive droite du Berlou, tandis que Norette se roulait dans l'herbe, elle tendait vers nous ses bras menaçants.

Nous abordons l'unique rue du village, qui se précipite d'un bond vers le sentier de Lunas.

— Noyée ! noyée ! mâchonnait Laborie entre ses dents... Marie, noyée !... C'est bien ça, pour cette Galtière sans foi, sans Dieu, Marie est noyée parce qu'elle a de la piété, parce qu'elle écoute M. le curé Célestin comme un livre ouvert... Seigneur du ciel, prenez pitié de cette femme... Petiot, il nous faudra commencer ce soir une neuvaine à saint Pargoire, patron de la paroisse, pour cette malheureuse Galtière... J'ai dans l'idée que cette tisserande intéressée me veut du mal à cause de mon service à l'église. Qui sait si elle n'a pas peur que, moi étant là et pouvant remplir l'office de bedeau et de

sonneur comme je remplis celui d'acolyte, M. le curé ne la renvoie du clocher avec son mari et la séquelle de ses enfants ?...

— Bonjour, Frère, bonjour ! crie quelqu'un.

Tiens ! M. Saturnin Boyer sortant de la mairie.

— Bonjour ! répond l'ermite, un peu rogue.

— Vous êtes bien pressé, l'ami ! reprend M. Saturnin Boyer, piqué.

Laborie lui fait face incontinent.

— Auriez-vous à me parler, par hasard, monsieur le maire ?

— Eh ! eh !

— Qu'avez-vous à me dire, s'il vous plaît, monsieur le maire?

— Oh ! pas grand'chose : à vous demander seulement des nouvelles de Marie Galtier.

— Marie Galtier va bien.

— Ce n'est pas ce que raconte la Galtière.

— Et vous écoutez cette méchante langue !

— La Galtière trouve Marie pâlotte... Eh ! eh ! ricane-t-il, tous les curés ne sont pas des anges, et peut-être ne reverrons-nous jamais un autre abbé Combescure...

Nous l'avions quitté depuis cinq minutes, que, sans distinguer ses paroles, nous l'entendions encore japoter et rire dernière nous.

— En voilà un, par exemple, qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien ! me dit l'ermite en colère... Et pourtant ça porte l'écharpe sur le ventre, ce tueur de bêtes de boucherie... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien combiner, la Galtière et lui ? Ils travaillent contre M. le curé sans doute, par l'ordre de M. Clochard... Eh bien, qu'ils veillent à leurs côtes, la Galtière, M. Clochard et ce Saturnin Boyer, car j'ai aux mains un bourdon solide, et, s'il faut qu'il prenne de l'aise, il en prendra...

— Frère, lui dis-je, cherchant à le calmer, Frère, voulez-vous que je vous embrasse ?

Il me regarda surpris.

— Vous aimez tant mon oncle et je vous aime tant !

Il se pencha. Je lui sautai au cou.

L'air était très doux et, d'un moment à l'autre, d'imperceptibles gouttelettes d'eau nous rafraîchissaient le visage. De gros nuages noirs, tendus comme des outres pleines, cheminaient là-haut d'un pas indécis et lourd. L'automne nous enverrait bientôt les pluies. L'enfance fuit volontiers les chagrins ; je devinais que Laborie en avait l'âme pleine, et je m'en allais en avant, ne voulant pas m'apercevoir que mon oncle n'était pas là, que l'ermite était seul. Un pommier, écartelé par le poids de milliers de petits fruits rouges cousus aux branches à la file, éparpillait ses richesses jusque dans les ornières du chemin. Je ramassai deux pommettes brillantes et les croquai. Comme je finissais ce festin frugal, tout de caprice, délicieux par conséquent, je m'arrêtai saisi, pétrifié. Devant moi, à l'un des détours du chemin, venait de se dresser brusquement M. Clochard, suivi d'un gros petit homme trapu. Ce gros petit homme, dodelinant de la tête et du bedon, était vêtu d'un habit d'ermite neuf, rehaussé d'une pèlerine étincelante d'énormes coquilles neuves aussi. Après une seconde d'hésitation, je rétrogradai à toutes jambes vers Laborie.

— Je ne mange pas les enfants, bambin, me dit M. Clochard, quand nous nous touchâmes presque en nous croisant dans le sentier étroit.

— Vous ne mangez que les Frères libres de Saint-François, riposta Laborie. — Tâche, toi, ajouta-t-il, s'adressant à l'ermite tout battant neuf, qui n'était autre que Marius Andouillet, son successeur à Notre-Dame-de-Nize, tâche de passer à distance, si tu ne te soucies pas d'aller boire un coup dans le Graveson.

Tandis que le curé de Lunas, droit et ferme, poursuivait dignement, Marius Andouillet, effaré, avait

gravi le talus et filait comme un lièvre à travers champs.

— Qui sait où ils vont ? murmura le Frère. Peut-être à Joncels, peut-être seulement à Vasplongues, chez M. le curé Barnier. Mais c'est vendredi aujourd'hui, et M. le doyen n'aime pas de visiter ses desservants ce jour-là. Certainement on frit des truites de Cazilhac quelque part... C'est égal, M. le curé Célestin a une singulière idée de voyager et de nous faire voyager un vendredi. Un autre jour, nous n'aurions pas eu tant de mauvaises rencontres, depuis la Galtière jusqu'à Marius Andouillet, qui m'a l'air aussi dégourdi dans son costume d'ermite qu'un moineau franc sur la neige... Nous voici à Lunas !

Barral avait arrêté sa voiture à l'entrée du pont, et mon oncle descendait de la rotonde lentement. Je lui trouvai au premier coup d'œil le visage plus long, plus maigre qu'à son départ, au commencement de la semaine. On s'aborda. On s'embrassa. Pas un mot.

Le chemin de Lunas à Lignières-sur-Graveson, véritable serpent se tortillant parmi des pierres, monte toujours, et nous ne marchions pas bien vite. D'ailleurs, chacun de nous avait son âme à porter, et elle pèse plus lourd que le corps quand le chagrin la gonfle à le faire éclater. Ce fut celle de mon pauvre oncle Célestin, plus faible ou plus chargée que les nôtres, à Laborie et à moi, qui creva la première. Tout à coup, durant une halte sous un bosquet de chênes verts, mon oncle, ayant l'air de s'adresser plutôt à lui-même qu'à nous, laissa tomber ces paroles.

— Oui, oui, j'ignore si, comme me l'a demandé la sœur Combescurette, je pourrai lui conduire Marie Galtier la semaine prochaine.

— Pour quelle raison, monsieur le curé, ne la lui conduiriez-vous point ?

— Je trouve cette enfant mal portante.

— Mal portante ! Allez-vous, à l'exemple de Satur-

nin Boyer, prétendre, vous aussi, que Marie Galtier est pâlotte ?

— M. le maire prétend cela ?

— C'est une méchanceté de Saturnin Boyer. L'ami de M. Clochard déteste tant et si bien le monde pieux du Prieuré qu'il jouirait de le voir mort, pour avoir le plaisir de lui jeter la dernière pelletée de terre dessus.

Nous grimpions silencieusement.

— La Supérieure-Générale des Filles de la Charité passera à Lodève à la fin du mois, reprit mon oncle, succombant de nouveau à ses préoccupations... Néanmoins, la sœur Combescurette, grâce au souvenir de son frère, se montre si bien disposée pour moi que volontiers elle m'autoriserait à garder notre pastoure jusqu'au printemps, si elle avait besoin d'être fortifiée. Je n'en ai soufflé mot à personne, mais voilà plus d'un mois que l'amaigrissement de Marie m'a frappé.

— Pardi ! je vous dirai pourquoi elle maigrit, moi, si vous voulez le savoir, m'écriai-je.

— Toi, mon enfant ?

— Oui, mon oncle, moi. Si Marie Galtier maigrit, c'est tout bonnement qu'elle ne mange pas.

— Pourquoi ne mange-t-elle pas ?

— Elle n'a pas faim... Marianne lui fait assez de reproches ! Vous ne devineriez jamais ce qu'elle lui a répondu l'autre jour.

— Quoi donc ?

— Elle lui a répondu : — « Je n'ai aucun appétit, et, si je mange, l'estomac me fait tant de mal, oh ! tant de mal, que... que...

— Que ?

— «... Que je suis obligée d'aller me cacher dans un coin du Cloître et de vomir... »

— Et Marianne ne m'a rien dit !

— Voyez-vous, monsieur le curé, ce sont vos livres qui ont mis Marie Galtier dans cet état. Est-ce

qu'une paysanne est bâtie pour les lectures, les écritures, les calculs ? Donnez-lui Zite à garder, à cette enfant, et, en rentrant de faire pâturer sa chèvre, elle dévorera des clous.

— Et Marianne ne m'a rien dit ! répétait pour la vingtième fois mon oncle, comme nous franchissions la porte du Prieuré, sur le Berlou.

En vérité, bien que fort pénibles, ces émotions n'étaient rien comparées à celles qui nous attendaient. Nous n'avions pas gravi cinq marches de l'escalier intérieur du presbytère, que nous perçumes très distinctement des pas précipités au-dessus de nous, pui comme des vagues gémissements, puis des cris. Nous accourons. Marianne ouvrait tous les placards de la cuisine et paraissait affolée.

— Qu'y a-t-il ? demande mon oncle, épouvanté.

— Marie... Marie... Je cherche le vinaigre.

Elle nous avait indiqué la porte de la salle.

Qu'on juge de notre ahurissement, de notre consternation, en trouvant Marie Galtier évanouie sur une chaise et la Galtière à genoux près d'elle, lui tenant les deux mains et les frappant à petits coups.

— Je passais par là... j'ai entendu appeler au secours... et je suis montée, dit la mégère, relevant sa face hideuse et nous toisant avec effronterie.

Mais il s'agissait bien de la Galtière ! Nous secourons Marie, aussi blanche que les brides dénouées de sa coiffe de percale, et la ramenons de son évanouissement. Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? lorsque ses beaux yeux bleus, brillants comme des étoiles fixes, s'ouvrirent et nous regardèrent, il me sembla que c'était le ciel qui s'ouvrait sur nous... Au fait, et la Galtière ? Disparue comme une chienne qui, après une escapade hasardeuse, pour éviter le fouet, regagne le chenil à pas glissés, les reins bas, le nez au sol.

VI

Après ce douloureux événement, la première chose que fit mon oncle, fut d'écrire à la sœur Combescurette pour lui dénoncer l'état de Marie Galtier et la prier de vouloir bien retarder l'entrée de notre pastoure au noviciat. Il lui conduirait sa jeune protégée vers le printemps, au nouveau passage de la Supérieur-Générale. J'ai le brouillon de la lettre sous mes yeux, écrit avec de nombreuses ratures, sur les pages du fameux registre de la *Vie de saint Célestin, pape*. Je copie ce paragraphe :

« ... Marie Galtier n'avait jamais été à l'école, et les » efforts qu'elle a dû faire pour apprendre à lire, à » écrire, à calculer en quelques mois, ont porté la » plus grave atteinte à sa santé. Nous allons donc » laisser les livres, les cahiers, et reprendre la vie » d'autrefois jusqu'à rétablissement complet. S'il plaît » à Dieu de fortifier cette enfant, un être d'élection, » elle ira vous trouver à l'hôpital, et vous verrez » quel zèle admirable elle déploiera au service des » pauvres, des malades et des orphelins... »

En effet, les études furent abandonnées, et, persuadés que rendre Marie à sa première vie d'air libre c'était la sauver, mon oncle, Laborie, Marianne, moi, nous ne voulûmes plus lui permettre que de s'occuper de Zite. Comme au premier temps de notre séjour

à Lignières, elle partait le matin, les poches de son tablier farcies par Marianne, et rentrait à la nuit. Quelle joie, quand on constatait que les poches du tablier, pleines au départ, se trouvaient vides à l'arrivée ! Marie avait un bon appétit, Marie avait mangé, évidemment Marie se relevait, et c'était comme une renaissance au Prieuré.

— Vous voyez, Frère, vous voyez ! disait mon oncle s'adressant à Laborie, entêté à conserver des doutes sur une guérison manifeste.

— C'est égal, monsieur le curé, répondait l'ermite, à votre place, je manderais M. Anselme Benoît.

— Marie a des couleurs superbes !

— C'est le froid qui, chaque jour, devient plus vif.

— Regardez-la bien et vous remarquerez qu'elle engraisse.

— Moi, c'est une idée que j'ai comme ça, je tiens pour qu'on consulte le médecin. Voulez-vous que, d'un coup de jambe, j'aille quérir M. Anselme Benoît aux Aires ?

— Jamais de la vie !...

L'ermite me lança un coup d'œil embarrassé ; puis il parla si bas que je ne pus saisir un mot.

— Eh bien, dit mon oncle tout haut et incrédule aux rapports du Frère, quand bien même Marie aurait eu une indigestion !... Du reste, je vais, après chacun de ses repas, lui faire prendre une tasse de thé. J'en ai d'excellent, acheté chez M. Rouvière, pharmacien à Bédarieux...

Cependant décembre, avec ses neiges, ses glaces, ses vents terribles, après avoir blanchi, ravagé le haut plateau de l'Escandorgue, était descendu dans notre trou très abrité de Lignières. Le Graveson, grossi par de fortes averses, roulait encore bruyamment vers l'Orb ses eaux tapageuses ; mais le Berlou, plus mince, était gelé. Plus de pâture au dehors, et une à une les chèvres, taries par la saison avancée, quittaient le village, gagnant la métairie de M. Sa-

turnin Boyer, *Jonccelet*, non loin de Joncels. Ces bêtes, travaillées par l'automne, devaient trouver à Joncelet non seulement des ramures sèches à leur appétit, mais aussi, mais surtout les caresses d'un maître bouc, haut encorné, féru d'amour comme un démon en vacances, le plus fameux compère du pays. L'ermite fut d'avis que Zite, ne donnant plus guère de lait, fît à son tour son voyage à la Cythère des chèvres, et mon oncle, espérant soulager Marie Galtier de sa corvée de pastoure, devenue très pénible avec le mauvais temps, partagea son opinion. Toutefois, une difficulté se présentait : où mènerait-t-on Zite ? Mon oncle, qui par le don d'une nature supérieure, où le sceau divin était à tout moment visible, pratiquait l'oubli des injures, désigna naturellement la métairie de Joncelet. Mais Laborie, moins pacifique, se récria, déclarant que la chèvre du Prieuré ne pouvait passer l'hiver chez Saturnin Boyer, qu'il y aurait faiblesse à aller au devant du maire, l'ami de M. Clochard et l'ennemi de M. le curé. Et, se tournant vers Marie :

— Zite ira à Grangelourde, dans l'Escandorgue. Tu sais bien, Grangelourde, où ton oncle Baptiste est chevrier ?

— Oui, je sais, répondit-elle, attristée de perdre sa bête.

Le lendemain, dès mon lever, je courus à la cellule du Frère. Je voulais le prier de m'emmener avec lui à Grangelourde. Personne. Où était-il ? Galopant comme un chat maigre à travers le Prieuré, je finis par me heurter à mon oncle.

— Petit, me dit-il, tu me serviras la messe aujourd'hui.

— Et le Frère ? demandai-je.

— Il ne rentrera à Lignières que ce soir ou demain.

— Mais Zite, qu'il faudrait conduire à Grangeloude, puisqu'elle n'a plus une feuille à manger...

Il descendait l'escalier du Cloître et ne m'entendait pas.

Thomas Galtier, qui peut-être, de sa fenêtre du clocher, avait vu partir Laborie, craignant que mon oncle ne manquât d'acolyte pour sa messe basse, était venu à l'église, et je le trouvai allumant les cierges de l'autel. La vue du bedeau, le plus complaisant des ivrognes, aviva des espérances matées par la disparition mystérieuse de l'ermite, et, tout en récitant le *Confiteor*, car mon oncle eut deux clercs-servants ce matin-là, je me disais : — « Pourquoi Thomas Galtier, qui doit avoir besoin d'embrasser son frère Baptiste, ne remplacerait-il pas Laborie, et pourquoi, sous sa conduite, Marie et moi, ne mènerions-nous pas Zite à la ferme de Grangelourde ? » — Arpenter à trois le plateau de l'Escandorgue, voir Grangelourde, les grands troupeaux de chèvres, *las cabrados*, passer une journée de plus en pleine nature, éviter Virgile et ses insipides bergers pour causer, folâtrer, courir dans les garrigues avec des bergers amusants, très gais, en chair et en os, non en vers latins inintelligibles, quel rêve ! Mes mains en tremblaient, et deux fois je manquai de casser les burettes. Le plus singulier, c'est que mon oncle se laissa persuader par quatre paroles placées au beau moment, et qu'un quart d'heure après, moi, dix francs dans la poche pour payer l'hivernage de notre chèvre, Thomas Galtier, un havre-sac débordant de provisions planté sur sa bosse, Marie tirant Zite par sa cordelette, nous nous dirigions vers Grangelourde par la rive gauche du Berlou.

La journée, malgré la bise de plus en plus âpre à mesure que nous montions vers l'Escandorgue, était fort belle. Sur les hauteurs, nous eûmes des coups de soleil magnifiques. La lande s'étendait rase, pelée devant nous ; mais nous n'avions pas peur, car dans l'air plus limpide que l'eau du Berlou, nous apercevions là-bas un paquet noir d'arbres et de

maisons. Thomas Galtier nous annonça Grangelourde.

— A te voir marcher, on croirait, ma foi, que tu es lasse, dis-je à Marie, tandis que son père allait en avant.

— Oui, monsieur le neveu, je suis lasse, me répondit-elle, essoufflée.

— Tu courais si bien, quand nous travaillions au canal de Laborie.

— Les jambes me manquent tout de suite, à présent.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Mais enfin, qu'éprouves-tu ?

— J'ai quasiment un poids dans tout le corps qui m'écrase.

— Alors, tu es fatiguée de partout ?

— C'est vérité, monsieur le neveu, je suis fatiguée de partout : des jambes, des bras, et même des yeux.

— Ah ! des yeux, par exemple... je ne te crois pas...

— Croyez-moi, monsieur le neveu, croyez-moi... D'abord, moi, je ne mens jamais.

— Et tu fais bien, balbutiai-je, mordu par le souvenir de mes péchés.

— Tenez, en ce moment, vous pensez peut-être que je vous vois très bien, parce que vous êtes devant moi ?... Non, non, j'y vois trouble.

Je la regardai. Elle était fort pâle, et ses paupières semblaient humides.

— Est-ce que tu vas pleurer, par hasard, toi qui n'as jamais pleuré ?

— Excusez-moi, monsieur le neveu, excusez...

Des larmes énormes coulèrent le long de ses joues.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, attéré par son chagrin subit.

Thomas Galtier, toujours plus hâtif à mesure qu'il

s'approchait davantage de Grangelourde, comme la bête attirée par les râteliers bien garnis de l'étable et plus active des jambes dès que ses narines en perçoivent les senteurs savoureuses, Thomas Galtier nous avait distancés de trois cents pas environ. Incapable de supporter la douleur de Marie, je m'élançais pour rejoindre son père, quand elle me retint au bras vivement.

— Ne lui dites rien, monsieur le neveu, il me dénoncerait à la Galtière.

— Ne pleure plus.

— Oui, oui, monsieur le neveu, je vous le promets...

Nous nous étions remis en marche.

— Si vous saviez, monsieur le neveu... reprit-elle.

— Quoi donc ?

— C'est la Galtière qui est cause que je me suis trouvée mal l'autre fois au Prieuré. Ah ! elle m'en avait crié des sottises à travers le Cloître. Puis elle m'a poursuivie avec une branche, et m'a accompagnée en me donnant des coups jusque dans le Prieuré, où j'ai été heureuse de rencontrer Marianne.

— Elle te guette donc, ta marâtre ?

— Elle a sans cesse un œil sur moi. L'autre jour, quand elle m'a battue si fort, elle m'espérait dans le Cloître avec Norette et Lonlon.

— Mon Dieu, que tu dois être contente de partir pour Lodève !

— Des fois, il me vient une envie d'aller loin, bien loin dans la montagne... Je vous confie mon secret, monsieur le neveu : il ne faudrait pas que la Galtière recommençât ses méchancetés pour me décider à partir.

— Partir pour où ?

— Pour l'Espinouse, pour l'Escandorgue, pour le Larzac, pour le plus loin possible dans les montagnes du pays.

— Mon oncle dit que la sœur Combescurette t'en-

verra à Paris. C'est alors que tu seras loin d'ici !

— Ah ! tant mieux ! tant mieux !

Quelle désillusion nous attendait à Grangelourde ! Nous qui avions compté nous reposer à la ferme, festiner avec le pâtre Baptiste Galtier, nous ne pûmes que livrer Zite à un aide-berger, un *pillard*, demeuré dans les étables pour recevoir les bêtes, lui remettre les dix francs, prix de cent jours d'hivernage, et nous retirer. Le propriétaire de la métairie et ses hommes vaguaient à travers le plateau, râtelant des feuilles sèches de châtaignier pour la litière ; quant à Baptiste, il gardait sa *cabrade*, et ne rentrerait qu'à la nuit.

— Vous lui direz que nous lui souhaitons le bonjour, observa Marie, laissant aller Zite après l'avoir baisée sur son étoile blanche, au milieu du front. Puis vous lui recommanderez de nous ramener la chèvre de M. le curé le jour de la saint Pargoire, puisque aussi bien il vient tous les ans danser à la fête de Lignières-sur-Graveson.

Nous reprîmes le même chemin ; mais combien nous étions moins alertes, moins vifs qu'auparavant ! J'en excepte pourtant Marie s'en allant vers notre paroisse d'un vol d'oiseau qui a flairé la poudre et le plomb. Quelle fille extraordinaire ! Tout à l'heure, nous n'avions pas cent pas à faire, et elle n'en pouvait plus ; maintenant, deux heures de marche nous séparaient du Prieuré, et elle avait des ailes pour s'enlever. Laborie m'ayant fait des jarrets de montagnard, les élans de notre pastoure parmi des pierres roulantes ne me gênaient en aucune façon. Bien au contraire, c'était avec une sorte de joie que je la suivais, sautant, folâtrant, cabriolant comme Zite, lorsque Zite était avec nous. Il n'en allait malheureusement pas de même de Thomas Galtier, empêtré d'abord de sa bosse, laquelle devait lui peser plus d'une once, puis, par-dessus sa bosse, du havresac aux provisions.

— Marie, geignait le bedeau, Marie, si on s'arrêtait un quart d'heure pour casser une croûte...

— Il fait trop froid, lui répondait-elle sans se retourner.

— Monsieur le neveu ! monsieur le neveu !... insistait le pauvre homme, suppliant.

— Il fait trop froid ! répétais-je.

Le vent, très violent sur les hauteurs de l'Escandorgue, aux environs de Grangelourde, s'était calmé à mesure que nous dégringolions au long du Berlou, et de larges gouttes d'eau tombaient du ciel embrumé.

— Il pleut, il faut nous presser ! dit Marie, répondant à de nouvelles doléances de son père.

— Ce n'est rien, cette brume, cria l'autre.

— Il se fait tard.

— Voilà Barral qui monte la côte, là-bas. Il est quatre heures.

— Eh bien, à cinq heures, nous aurons noire nuit, et nous ne sommes pas encore arrivés au *Castélas*.

Je souffrais trop de tant de dureté, et, me rapprochant d'elle :

— Tu es bien méchante, lui dis-je en colère.

— Chut ! monsieur le neveu, me souffla-t-elle très bas.

— Qu'y a-t-il ?

— Depuis Grangelourde, continua-t-elle du même ton assourdi, je marche très vite, parce que je sens comme si la force de mes membres allait m'abandonner. Je ne voudrais pas tomber évanouie sur ces cailloux, vous entendez, monsieur le neveu.

— Ah ça ! mais c'est donc ton métier de t'évanouir, à toi ?

— Chut !... Vous savez, la Galtière... Mon père ne veut pas me dénoncer, puis il boit un coup et me dénonce...

Les nuages crevèrent avec une abondance à nous noyer.

— Qu'allons-nous devenir ? m'écriai-je, éborgné par la grosse pluie.

Marie me saisit la main.

— Suivez-moi, monsieur le neveu.

Sur ses traces, je lançais mes pieds dans des trous, parmi des lierres rampant à terre, puis enfin le long des marches solides, résistantes d'un escalier de pierre. O bonheur ! plus de pluie sur le dos, sur les mains, partout.

— Où sommes-nous ? demandai-je, ahuri de me trouver dans une vaste salle délabrée, au plafond de laquelle apparaissaient des moulures en tout semblables aux moulures de nos plafonds du Prieuré.

— Nous sommes au *Castélas*, me répondit Marie.

Et, me conduisant à une ouverture dont les jets emmêlés du lierre et de la vigne vierge tapissaient les jambages, veufs de toute boiserie :

— Regardez, monsieur le neveu, regardez !

A travers l'averse rayant l'espace de zébrures diamantées, j'aperçus l'énorme masse de notre clocher de Lignières, puis la silhouette plus basse des bâtiments du Prieuré.

— Peut-on manger un morceau et boire un coup, monsieur le neveu ? demanda Thomas Galtier, succombant à son idée fixe.

J'ouvris moi-même le havre-sac et en retirai les petits paquets de Marianne : de la saucisse rôtie sur le gril, les derniers fromages de Zite, une tranche épaisse de jambon, une bouteille de vin. Quel festin délicieux, assis tous trois sur le perron immense d'un foyer en granit de Caroux, protégé par un manteau à galerie ouvragée plus immense encore ! Le jambon eut mes préférences : à moi seul je dévorai le morceau. Nous avions quitté Lignières sur les onze heures, et il en était plus de quatre ; puis cette excursion en plein air, sans la moindre compensa-

tion à Grangelourde !... J'aurais voulu voir Marie mordre à la pitance avec les dents de son père ou les miennes, — des dents de loups n'ayant pas trouvé à entamer le moindre bétail dans l'Escandorgue depuis huit jours. Point. Elle ne pouvait venir à bout d'une lichette de pain mince comme une hostie... Et le ciel qui se vidait toujours par torrents !...

— Ce serait drôle si nous étions obligés de coucher ici, bredouilla le bedeau entre deux bouchées.

— Moi, ça m'amuserait beaucoup ! m'écriai-je gaiement.

— Et M. le curé Célestin ? et Marianne ? et le Frère ! Vous ne pensez donc pas à eux, monsieur le neveu ? dit Marie.

— Je me suis laissé conter, poursuivit le bossu, dont l'estomac plein dégourdissait la langue, qu'au temps de la récolte des châtaignes, des maraudeurs de l'Escandorgue dorment quelquefois au *Castélas*... Et tenez ! monsieur le neveu, voyez ces tas de feuilles dans un coin, et puis, derrière nous, voyez ces cendres. Il se pourrait bien que quelque voleur se fût chauffé et eût passé la nuit dans cette maison du Diable, car le Diable *revient* au *Castélas*...

— Partons ! cria Marie. Il ne pleut plus.

Devinez à présent quelles gens nous rencontrâmes à la porte du Prieuré ? Deux hommes, l'un à pied, l'autre encalifourchonné sur un beau mulet très pimpant. Connaissez-vous leurs noms ? Frère Adon Laborie et M. Anselme Benoît.

VII

Les rayons de pluie qui, de l'Escandorgue, piquaient droit vers la vallée de l'Orb, s'étaient arrêtés au Graveson, et, quand Marie, Thomas Galtier et moi nous rentrions trempés de la tête aux pieds, c'était à peine si Laborie et M. Anselme Benoît avaient reçu quelques gouttes d'eau.

— Il fait donc un temps du diable ici ! s'écria l'officier de santé, jetant aux mains de Marianne son lourd manteau de médecin de campagne, un vieux carrik mangé aux vers que je connaissais bien.

Puis, s'élançant dans l'escalier, il arriva avec moi dans la salle. Mon oncle était là, assis dans son fauteuil de paille, devant une flambée de brindilles de châtaignier. Il se leva, et, sans articuler un mot, ouvrit tout grands ses bras. M. Anselme Benoît alla à lui d'un élan qui me fit plaisir.

— Alors, ça ne va pas, mon ami? demanda-t-il.

— Soyez rassuré tout de suite, mon cher docteur : il ne s'agit pas de moi...

— Votre ermite pourtant...

— J'avais chargé Laborie de vous amener à Lignières aujourd'hui même; mais je lui avais recommandé de ne pas vous dire pourquoi je vous appelais... Approchez-vous du feu, mon cher Anselme.

L'officier de santé, dont la haute taille, la carrure large me tenaient dissimulé, fit deux pas pour saisir le siège qu'on lui tendait. Ce mouvement me mit dans une complète évidence, et je fus singulièrement honteux de me trouver nez à nez avec mon oncle Célestin. Lui ne songea pas le moins du monde à me reprocher mon indiscrétion, et, d'une voix affectueuse :

— Tu dois être bien mouillé, mon enfant! Va te sécher à la cuisine, va.

La cuisine était, je vous en réponds, dans un fameux bouleversement.

— Marie, criait Marianne, affairée, courant aux placards où elle bousculait tout, allant au feu dont elle activait la flamme avec un sarment sec, revenant à sa table où on l'entendait hacher je ne sais quoi, Marie, coupe un morceau de lard pour flamber ce lapin... Si vous saviez quelles dents il a, ce M. Anselme Benoît! Miséricorde! en voilà un qui avalerait une lune ronde, s'il plaisait à Dieu de la lui servir dans un plat!

Ici, elle lança un regard tout ensemble aimable et courroucé à notre pastoure, s'escrimant à scier la couenne de notre jambon pour en extraire une languette de lard.

— Enfin, murmura-t-elle, nous étions bien obligés à la fin des fins de savoir ce que cette fille a dans l'estomac... Toujours l'estomac lui fait mal... Allons, vous, là-bas, soyez attentif à votre besogne et non point à mes paroles, qui ne vous regardent pas. Vous êtes là à m'écouter, la bouche ouverte comme si vous attendiez la béquée. Il n'y a plus rien pour vous au Prieuré, l'ami. Il ne fallait pas avaler le havre-sac tout entier dans cet abominable *Castélas*...

— Je ne vous demande rien, Marianne, bredouilla Thomas Galtier, que je n'avais pas aperçu tournant la broche, tant était épaisse la vapeur qui se dégageait de ses vêtements imbibés jusqu'au dernier fil.

— Voilà la cruche, courez à la fontaine. Notre

petit vous remplacera près du feu, car il est mouillé plus que vous.

Le bedeau prit la cruche et s'en alla.

Marianne se plaignait de Thomas Galtier ; que n'eût-elle pas dit si, mettant moins de confiance en moi, elle eût remarqué avec quelle indolence je menais mon travail! Non, Samson, tournant la meule, ne souffrit pas ce que je souffrais, tournant la broche de mon oncle où se trouvait enroulé un misérable lapereau de vingt sous. Était-ce le repas vorace du *Castélas*, lequel, englouti trop précipitamment, ne passait pas? Était-ce la pluie qui, m'ayant pénétré jusqu'aux os, me rendait inapte à quoi que ce fût? Je ne sais. Le fait est que, en dépit du feu me brûlant les membres, je grelottais, que jamais je ne m'étais senti la tête plus lourde, que j'éprouvais une irrésistible envie de dormir. Oh ! retrouver mon petit lit de sangles au fond de l'alcôve donnant dans la salle, m'y étendre, m'y pelotonner, puis ne plus rien entendre, ne plus rien sentir ! Si j'avais osé planter là ce lapin ! Je n'osais pas. En attendant, d'une main somnolente, avec un mal au cœur comme Marie Galtier n'en avait certainement pas encore éprouvé, je tournais... je tournais...

— Jésus-Maria !

C'était un cri perçant de Marianne. Je rouvris mes yeux, bel et bien fermés à mon insu, et je regardai devant moi tout ébahi. Quel malheur ! l'extrémité de la broche venait de glisser de l'anneau du landier qui la supportait, et le rôti, sautant dans la lèchefrite disposée pour recevoir son jus, avait fait rejaillir des éclaboussures de graisse jusque sur le tablier de Marie, roulant ses fragments de lard à dix pas. On devine ma consternation, mon ahurissement. Pour excuser mon crime, je ne sus qu'étendre ma main droite sur ma poitrine et murmurer :

— C'est la saucisse...

— La saucisse ? demanda Marianne.

— Oui, j'ai mangé un peu trop de saucisse au *Castélas*... puis j'ai été trempé comme un rat d'eau, et j'ai sommeil, mais sommeil !...

— Eh bien, couche-toi, mon petit. Qui dort dîne.

Au moment où je me levais, elle me souffla dans l'oreille :

— Si tu as faim plus tard, tu mangeras. Je te garderai ton morceau de lapin.

En me voyant entrer dans la salle, mon oncle crut qu'on venait arranger la table; il se mit debout vivement.

— Voulez-vous entrer dans mon cabinet, mon ami? dit-il à M. Anselme Benoît.

Quelle joie, quel enivrement presque, après cette excursion à Grangelourde, ce repas improvisé au *Castélas*, cette pluie battante, cette broche tombée dans les cendres, de retrouver mon trou mollet de chaque soir ! Mais, hélas ! j'eus beau me tourner, me retourner, me tenir sur l'un et l'autre côté, sur le dos, impossible de fermer l'œil. Tout à l'heure, devant le brasier de la cuisine, j'aurais ronflé volontiers; maintenant, en dépit de mes efforts, de mes ruses, — pour ne penser à rien je récitai le *Pater* désespérément, — le sommeil me fuyait. Avais-je froid ? Non, car une chaleur fort agréable me pénétrait doucement. L'estomac me pesait-il toujours ? Un brin si l'on veut, mais ce n'est pas la peine d'en parler.

...J'entends des pas pesants, très pesants. A travers les carreaux cassés de ma porte-vitrée, j'aperçois M. Anselme Benoît arpentant notre salle... Les vitriers se montrant rarement à Lignières, et l'argent n'abondant pas au Prieuré, Marianne, avec une vieille *ganache*, — un surplis de confessionnal, — avait bien fabriqué des rideaux pour ma chambrette; malheureusement, ils étaient affligés ne nombreuses déchirures, de plusieurs trous, et, de mon lit, non-seulement je pouvais ouïr tout ce qui se disait dans le salon, mais

voir aussi tout ce qui s'y passait... Par exemple, il ne me fallut pas une minute pour reconnaître que l'officier de santé, frappant de grands coups de talon nos dalles ébréchées, était en colère, et que mon oncle, marchant à côté de lui humblement penché, essayait de le calmer.

— Si vous ne me permettez pas de *l'*interroger !... s'écriait M. Anselme Benoît avec force gestes désordonnés.

— Certes, mon cher docteur, je veux bien que vous *l'*interrogiez, je vous demande même de *l'*interroger; je vous supplie seulement, dans vos questions, de recourir à tous les ménagements de langage... à...

— Me prenez-vous pour un rustre?

— Cette enfant est d'une pureté !...

— Ta, ta, ta...

La porte de la cuisine s'ouvrit, et Thomas Galtier, chargé d'une pile d'assiettes, Marie Galtier, les mains embarrassées de verres et de couteaux, entrèrent. Mon oncle et son médecin ordinaire reprirent leurs places près du feu. Ils ne soufflaient mot.... Que ce bedeau, appelé à l'honneur de me remplacer, était maladroit! Pas un objet qu'il ne plaçât de travers. J'enrageais. Enfin, après un travail d'une demi-heure, l'ermite Laborie, un moment retenu pour soigner la mule de notre hôte, l'ermite Laborie, véritable maître-Jacques du Prieuré, déposa la soupière sur la table.

— Et mon monde bien-aimé des Aires, de Saint-Michel, de Margal, quelles nouvelles m'en apportez-vous? demanda mon oncle après le *Benedicite*.

— Simonnet Garidel et sa femme vont bien.

— Et Ambroise Combal?

— Il souffre de sa sciatique en ce moment.

— Et Pierre Sureau, de Margal, mon ancien acolyte, l'ami de mon neveu?

— Il a la fièvre typhoïde, ce polisson; mais il est hors de danger.

— Pauvre enfant!... Et la vieille Margouette?

— Morte.

Mon oncle demeura silencieux, tandis que son hôte affamé revenait à la soupière, la vidait dans son assiette sans façon, puis avalait le tout goulûment.

— Le soir, après mes repas, lui dit mon oncle, j'ai l'habitude d'aller réciter mes dernières prières à l'église... Vous pouvez, mon cher Anselme, profiter de ce moment pour questionner ma pastoure.

— Soyez tranquille... Oh! puis, après tout, quand bien même la petite, qui me paraît jolie, aurait un tantinet glissé sur l'herbette!...

Sa bouche immense s'ouvrit jusqu'aux oreilles, et un gros rire ébranla le Prieuré.

Ma foi, voir manger cet ogre de M. Anselme Benoît, entendre des phrases dont le sens demeurait voilé pour moi, car je ne comprenais pas clairement que le mal d'estomac de Marie Galtier eût mis gens et choses sens dessus dessous chez nous, tout cela finit par lasser mon attention, et, comme j'oubliais de courir après le sommeil, le sommeil vint à moi et me prit dans ses filets.

— ... Tu mens! tu mens! hurlait une voix féroce.

Je bondis sur mon matelas. Je me postai pour regarder. Là-bas, dans la salle, près de la fenêtre, M. Anselme Benoît tenait son bras levé et avait l'air de menacer Marie.

— Je veux savoir la vérité, tu m'entends! lui cornait-il aux oreilles.

— Je vous promets, monsieur le médecin, que je n'ai pas de galant, répondait notre pastoure, fort calme. M. le curé, Marianne, M. le neveu, frère Laborie vous le diront, moi, je ne vais pas aux fêtes dans la montagne. Au lieu de danser avec les hommes, puis de batifoler en mille manières, moi, je ne quitte point le Prieuré et le clocher de notre église où demeurent mes parents.

— Voyons, ma petite Marie, reprit M. Anselme

Benoît se radoucissant, voyons, n'aie pas peur, et réponds-moi franchement, comme si tu te confessais. Je veux bien te croire, quand tu me jures que tu n'as pas de galant attitré; mais en paissant ta chèvre, n'aurais-tu pas fait, parmi les châtaigneraies, connaissance de quelque garçon qui t'aurait donné son amitié? Avoue, je t'en prie, avoue-moi cela à moi. Je garderai ton secret.

Pendant que l'officier de santé parlait d'une voix que je ne lui avais jamais connue ni si sympathique, ni si caressante, Marie, sur laquelle tombait la lumière de nos deux *pompes*, — des lampes du pays en étain, — Marie, blanche et froide, le regardait avec ses deux yeux grands ouverts, emplis d'un indicible étonnement.

— Eh bien? insista-t-il.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas si tu as un galant?

— Oh! pour ça, monsieur le médecin, pour ça, je sais que ce n'est pas vrai.

— Mais cette fille est idiote! pesta M. Anselme Benoît dont la colère montait de nouveau.

Cependant Marie demeurait à la même place, près de la fenêtre, immobile, résignée. Je la plaignais d'endurer ce supplice. Aussi, puisqu'on voulait qu'elle eût un galant, pourquoi ne répondait-elle pas : — « Oui! oui! oui! », — comme j'aurais fait moi-même, le cas échéant?... Tout à coup, M. Anselme Benoît s'approcha de notre pastoure et l'attira à lui doucement. Est-ce qu'il allait l'embrasser, par exemple? Le souvenir tragique de Ninette Catinel me traversa l'esprit. — S'il l'embrasse, pensai-je, je le dirai à mon oncle. — Mais pas du tout, il ne l'embrassait pas, car au lieu de poser ses lèvres sur les joues de la fillette, il tenait sa grosse tête de dogue sur sa poitrine. Il avait absolument la

posture de quelqu'un qui écoute, posture bien connue de moi, si entêté à coller mon oreille aux portes, aux trous des serrures, partout. Mais enfin qu'écoutait-il dans notre Marie du Prieuré ? Il se redressa soudain, et, à mon ébahissement profond, il éclata de ce même rire bruyant, énorme, qui tout à l'heure avait fait trembler la maison. Notre pastoure, plus effrayée de ce rire épouvantable du médecin que de ses menaces, se sauva à toutes jambes.

— C'est drôle tout de même, dit M. Anselme Benoît, en regardant la porte de la cuisine par où venait de disparaître Marie. c'est drôle que la femme soit toujours la femme, à Lignières comme à Bédarieux, comme à Montpellier ! Avec elle, on est sûr de ne rien savoir... Elle est charmante, du reste, cette Marie Galtier, et on comprend...

Avec ce mot, il retomba sur sa chaise et présenta au feu ses lourdes bottes ferrées.

M. Anselme Benoît continuait de se chauffer. De temps à autre, je le voyais s'agiter sur son siège; puis il frottait ses mains calleuses de paysan l'une contre l'autre, rudement, longuement, et retombait dans son immobilité. Il bâilla. Il s'ennuyait donc, le brave homme ?... Une manière de chant remplit notre salle. On eût dit Thomas Galtier au lutrin. M. Anselme Benoît, la tête renversée, le ventre épanoui, les pieds aux flammes, ronflait effroyablement. Était-il heureux ! Je n'eus plus qu'une idée : l'imiter, dormir comme lui sans façon, langue muette, poings fermés... Allons bon ! quelqu'un, au moment juste où je m'engouffre au pays des songes. Mon oncle. M. Anselme Benoît ne l'a pas entendu. Lui, pour ne pas le réveiller en sursaut, toujours soucieux des aises du prochain, s'avance avec précaution et lui effleure l'épaule du bout du doigt. L'officier de santé se secoue, se cabre violemment.

— Ah ! c'est vous ! mâchonne-t-il de mauvaise humeur.

— Je vous ai dérangé, mon ami ?

— Je vous l'avoue, si ma chambre était prête, je ne serais pas fâché de dire deux mots à mon oreiller.

— Elle est prête.

— Alors, bonsoir !

— Et Marie Galtier ? lui demande-t-il timidement.

— Au fait, j'oubliais... Mon respectable ami... eh bien, votre pastoure... *a glissé sur l'herbette*, comme on chante dans la chanson et comme je vous le disais.

Mon oncle se laisse choir dans son fauteuil. En dépit de certaines brusqueries de manières et de paroles, le médecin des Aires n'avait pas un cœur insensible.

— Cher bienfaiteur, dit-il d'un ton affectueux, un peu de courage, je vous en prie. Pourquoi faire paraître un chagrin si vif, parce qu'il a plu à la bergère de Zite de se mal conduire ? C'est vrai, cette fille habite la cure ; mais vous savez bien qu'il n'entrera dans la pensée de personne de faire planer sur vous le moindre soupçon.

— Je ne m'occupe pas de moi, mon ami, je m'occupe d'elle... Marie Galtier, mon enfant chérie, avoir trahi ma confiance à ce point !

— Pourquoi aussi vous embarrasser d'une jeunesse au Prieuré ?

— Vous avez raison, je suis puni, cruellement puni de n'avoir pas compté avec les défenses épiscopales... Mais tenez, Anselme, c'est impossible, c'est absolument impossible !

— Vous faut-il ma parole d'honneur ? Les médecins n'ont pas l'habitude de la donner, cependant...

— Alors, c'est bien sûr ?

— Je vous le jure !

— Et quel misérable a pu abuser de l'innocence de cette enfant ?

— Je ne lui ai rien arraché... A vous parler franc, elle n'a pas l'air de se douter de sa position... Il ne serait pas extraordinaire après tout que quelque drôle l'eût mise à mal en quelque façon à son insu... Cela arrive dans nos montagnes, où l'ignorance et la misère vont de compagnie. Pour moi, dans ma pratique, j'ai rencontré deux cas de maternité absolument inconsciente.

— Que faire ? que faire ?

— Je crois avoir un bon conseil à vous donner. A Lignières, cela est évident, personne ne songera à vous accuser, pas plus qu'on n'accusera Laborie, âgé de soixante-huit ans, ou votre neveu qui marche sur sa treizième année. Toutefois, mon avis serait que Marie Galtier quittât le pays pour trois ou quatre mois.

— Où irait-elle ?

— Après le malheur qui lui arrive, vous ne sauriez persister à faire d'elle une sœur de charité. Il faut néanmoins que la supérieure Combescurette l'accepte, et tout de suite, dans son hôpital.

— A quoi pensez-vous, Anselme ?

— Si la supérieure Combescurette a le grand cœur charitable de son frère, elle vous écoutera quand vous lui conterez la faute de Marie Galtier, la situation délicate où cette faute vous place, et elle ouvrira à cette malheureuse fille la porte de sa maison.

— Et après ?

— L'événement se passera à Lodève ; on ignorera tout ici, et, vers le mois de mars, Marie Galtier, qui sera sensé avoir servi quelque temps à la ville, pourra rentrer à Lignières si elle veut.

Mon oncle prend les deux mains de son médecin dans les siennes et les lui serrant fortement :

— Je réfléchirai devant Dieu à ce que vous me révélez, à ce que vous me conseillez.

Il saisit lui-même la lampe sur la table, et, précédant son hôte :

— Je vais vous conduire à votre chambre, mon ami.

Ils disparaissent.

Après une attente dont je ne saurais déterminer la durée, je dus m'endormir. Je me souviens qu'avant de fermer les yeux, je me redis vingt fois à moi-même cette phrase de M. Anselme Benoît : — « Marie Galtier a glissé sur l'herbette ! » — Et si cette *herbette* était l'herbe d'Espérit Garrigat, à Lodève ? Incontestablement, le jour de la saint Fulcran, Marie avait glissé sur l'herbe à l'auberge de la *Poule-qui-Pond*, puisque, quand je l'avais retrouvée, elle tenait de l'herbe plein les mains... Pourquoi cette herbe ?... Bast ! ma mémoire, tout mon être moral s'abîmèrent... Je dormais...

...Quel bruit étrange m'a réveillé soudain ? Qu'y a-t-il ? Les *pompes* toujours allumées ! On veille donc encore chez nous ?... Je n'aperçois personne... La pendule s'ébranle. Trois heures. Trois heures ! A quoi songe Marianne de brûler comme ça l'huile du Prieuré ?... Positivement, il y a encore du monde dans la salle. On remue, puis on soupire. Ciel ! un sanglot, et un sanglot de mon oncle !... J'étends la main et j'écarte un de mes rideaux. Spectacle déchirant ! mon oncle, Marianne, frère Laborie, assis tous trois devant le foyer éteint, pleurent dans la nuit de grosses larmes et n'articulent pas un mot.

VIII

Mon oncle m'appelait tous les matins à six heures. Je me levais et, la prière dite devant un petit bénitier en faïence, je me mettais au travail. Mon oncle

ne m'appela pas après cette nuit de deuil, et, le sommeil une fois trouvé, je dormis avec délices, avec rage. Quand je rouvris les yeux, il faisait grand jour. Je sautai à bas de mon lit, saisis mes vêtements et m'habillai d'un tour de main. Personne dans la salle ; sur la table, les débris d'un repas ; puis deux ou trois poules, entrées par la terrasse, vaguant à travers la pièce et piquant les dalles de gros coups de bec gloutons. Les poules de la Galtière chez nous !

— Marianne ! m'écriai-je, effrayé de ce désordre, Marianne !

Je courus vers la cuisine. Notre gouvernante était là assise sur sa chaise basse à haut dossier, les coudes aux genoux, la tête enfouie dans ses deux mains. Thomas Galtier se tenait debout près d'elle, fiché en terre comme un terme au bout d'un champ. Marie, toujours la même, paisible, presque indifférente, allait et venait, retirant un pot du placard et y puisant une cuillerée de cassonade.

— Assez ! assez ! cria Marianne.

— Ça vous fera du bien, cette citronnelle, dit Marie lui tendant une tasse fumante.

Quoi ! Marianne était malade à présent ? Je m'affaissai sur le perron du foyer et regardai notre gouvernante avalant sa tasse de citronnelle.

— Et mon oncle ? demandai-je enfin.

— Il est parti pour Lodève, me répondit le bossu.

— Pour Lodève !... Quelle heure est-il ?

— Deux heures, me dit Marie d'une voix tranquille.

— Et Laborie ?

— Le Frère accompagne M. le curé jusqu'à Lunas, et M. Anselme Benoît, qui retourne aux Aires, fait route aussi avec M. le curé, reprit Thomas Galtier, heureux de me fournir des renseignements qui l'attachaient en quelque manière aux affaires intimes du Prieuré.

— Ah ! ce pauvre enfant ! ce pauvre enfant ! gémit Marianne, rendant la tasse vide à Marie.

Je devinai, à l'accent douloureux de la vieille servante, qu'il ne s'agissait pas de moi, que ce *pauvre enfant* n'était autre que mon oncle Célestin.

— Comprenez donc, Marianne, dit le bedeau dont la langue généralement empâtée allait vibrante et légère comme la langue d'un pivert du Berlou, comprenez donc, vous qui avez autant de raison qu'une personne de la ville : ne vaut-il pas mieux que le monde ne sache rien, au lieu de faire parler tout le village ? Pour dire vérité, j'ai de la peine que Marie se soit jetée à bride abattue dans le mauvais chemin sans nous prévenir. Mais, puisque M. le médecin est sûr que le malheur est arrivé, qu'y ferions-nous, quand bien même nous nous désolerions jusqu'à la vie éternelle ? Pourvu que la Galtière, qui est plus fine et plus rusée qu'une couleuvre du *Castélas*, ne devine rien !...

Marianne considéra Marie Galtier.

— Si au moins tu avais obéi à M. le curé, lui dit-elle.

Notre pastoure ne répondit pas.

— Tu ne l'aimes donc plus, M. le curé Célestin ? insista notre gouvernante.

— Je l'aime comme Notre Seigneur du ciel, répondit Marie.

— Alors, il fallait lui avouer le nom du jeune homme qui t'a... parlé.

— Aucun jeune homme ne m'a parlé.

— Si tu avais nommé ce jeune homme, M. le curé l'aurait appelé ici, et il se serait arrangé pour te marier avec lui.

— Vois-tu ça, fillette, tu te serais mariée, dit Thomas Galtier, ravi.

— Je ne veux pas me marier, je veux être sœur.

— Mais tu ne pourras pas être sœur avec.... ta maladie d'estomac, reprit Marianne.

— Oh ! il y a longtemps que l'estomac ne me fait plus mal. Mes jambes, à cette heure, sont un peu en-

travées quand je marche beaucoup, mais mes jambes guériront comme mon estomac a guéri.

— Ne t'ai-je pas conté ce matin, poursuivit Marianne, rougissant comme une jeune fille, ne t'ai-je pas conté... ce qui t'arrivera bientôt à l'hôpital de Lodève?

— Il ne m'arrivera rien.

— Ah ! il m'en a coûté, à mon âge et avec mon ignorance de toutes les abominations des hommes, de t'annoncer ce qui t'arrivera, et si M. le curé et M. Anselme Benoît ne m'y avaient forcée...

Elle pleura. Marie eut un mouvement admirable : elle s'élança d'un vol d'oiseau, puis enveloppant notre gouvernante de ses deux bras, de ses deux ailes, devrais-je dire :

— Il ne m'arrivera rien, Marianne, soyez tranquille. Je ne sais pas pourquoi tout le monde, au Prieuré, veut qu'il m'arrive quelque chose. C'est vrai, l'estomac me faisait mal, il y a des semaines ; mais je vous assure que mon estomac va bien et que l'appétit d'autrefois est revenu. Maintenant, pour dire vérité, j'étouffe un brin quand je marche vite ou que je monte le long escalier du Cloître. Ça passera, cet étouffement, et, pour que ça passe, il n'y aurait pas nécessité, je vous en réponds, de m'envoyer à l'hôpital de Lodève... Oh ! cet hôpital de la sœur Combescurette, il me fait peur ; je ne l'aime pas ; j'aime mieux notre Lignières-sur-Graveson.

— Moi, j'irai t'y voir, balbutia Marianne.

— Et moi également, Marie, j'irai t'y voir, dis-je.

— Mon Dieu ! poursuivit-elle avec une désolation résignée, quand je pense qu'on me prend pour une fille sans conduite et sans religion !

Cette enfant dure, insensible, que j'avais vue pleurer une fois seulement, éclata en sanglots.

— Oui, oui, murmura notre gouvernante d'une voix étouffée, il se trompe, ce médecin des Aires ; moi, je crois à ton innocence, Marie.

— Et moi aussi, j'y crois, à ton innocence, Marie, m'écriai-je.

— Qu'est-ce que j'ai fait? qu'est-ce que j'ai fait? répétait-elle, son beau visage blanc noyé de larmes.

— Pardi! tu as rencontré un méchant garçon dans la montagne, peut-être dans les châtaigneraies du *Castélas*, chantonna Thomas Galtier.

— Voulez-vous vous taire, affreux ivrogne! reprit Marianne; tâchez surtout de brider votre langue devant la Galtière. Ah! que M. le curé aurait agi bien plus sagement, s'il avait conduit votre enfant à Lodève sans vous prévenir! Enfin, vous êtes, après tout, le père de Marie, et M. le curé a pensé que Dieu l'obligeait à tout vous confier. Mais si vous êtes le père de notre fille du Prieuré, la Galtière n'est pas sa mère, et vous n'avez pas besoin de la mettre au courant...

— J'entends. La Galtière ne saura rien, rien de rien. Oh! par exemple, ajouta-t-il avec un geste superbe de ses longs bras de singe, ah! par exemple, je voudrais bien voir qu'on manquât de confiance en moi!...

— Ciel de Dieu! de la volaille chez nous! cria notre gouvernante.

— Ce sont les poules de la Galtière qui m'ont suivi, dit le bedeau.

— Voulez-vous vous en aller avec vos bêtes qui me salissent toute la maison.

Nous nous étions mis debout. Les poules, effrayées, s'enlevèrent, et d'un gros vol gagnèrent le Cloître. Thomas Galtier se sauva avec elles, les appelant par leurs noms, agitant son mouchoir pour les rallier, leur faire enfiler une à une la porte obscure du clocher.

Tandis que Marianne et Marie besognaient à travers la cure, remettant tout en ordre après la réception de M. Anselme Benoît, replaçant dans le buffet les porcelaines de M. l'abbé Combescure, retirées du plateau pour honorer le médecin des Aires, moi, je demeurais appuyé au parapet de

la terrasse du Prieuré, les yeux braqués dans la direction du chemin de Lunas, où ne pouvait tarder à paraître Laborie. Les poches pleines de magnifiques châtaignes grillées dans notre grande poêle, je croquais mes châtaignes d'une dent mélancolique, ne songeant pas même à vider le fond d'une bouteille de vin blanc de Maraussan mise aussi de côté à mon intention. Pour boire ce maraussan, il fallait rentrer dans la salle, et j'avais hâte, au bout de la côte, à l'entrée de Lignières, de découvrir le large chapeau de notre ermite. Mais notre ermite ne paraissait pas. Quatre heures venaient de sonner pourtant et, s'il avait mis mon oncle dans la voiture de Barral à trois heures, il devrait arriver maintenant. Cent fois l'envie me prit de courir au devant de Laborie. Deux peurs me retenaient : d'abord la peur de la Galtière, que j'apercevais, à la porte du Prieuré, pêchant avec un rateau longuement emmanché des paquets de chanvre emportés par le Berlou débordé, et qui certainement ne me laisserait pas passer sans quelque injure, peut-être sans quelque coup ; ensuite la peur du Berlou dont les eaux grossies touchaient la passerelle, la secouaient, menaçaient de l'entraîner. Si je me noyais, ce n'est pas la Galtière qui me pêcherait, comme elle pêchait le chanvre rouissant dans les vases du ruisseau, qui très probablement ne lui appartenait pas. Avec quelle rage elle travaillait, cette épouvantable femme ! Je la vis plus d'une fois s'engager dans l'eau jusqu'aux genoux, pour harponner au loin des brins ébouriffés qui s'en allaient...

Laborie tout à coup surgit comme une apparition sur la passerelle branlante. Miracle ! la Galtière se contenta de le regarder, mais ne lui lança pas un mot. Notre ermite entra dans la maison.

— Et M. le curé? s'informa Marianne.

— A cette heure, il monte la côte de l'Escandorgue avec Barral. Il fera nuit quand il arrivera à Lodève ce soir, et il ne lui sera possible de visiter ni

la sœur Combescurette, ni M. Carpezat. Mais il verra tout son monde demain et tâchera de prendre un bon conseil, soit de M. l'archiprêtre, soit de madame la supérieure de l'hôpital...

— Où couchera mon oncle? demandai-je.

— A la *Poule-qui-Pond*.

— Chez Espérit Garrigat? s'écria Marie avec un frisson.

— Oui, chez Espérit Garrigat...

— Qu'il n'y aille pas! qu'il n'y aille pas!

— Et pourquoi, ma fille? interrogea notre gouvernante, alarmée.

— Il y a des brigands à l'auberge de la *Poule-qui-Pond*.

L'ermite, encore qu'il n'en eût guère envie, rit de son beau rire aussi clair, aussi frais que le rire d'un enfant.

— Oui, il y a des brigands, des voleurs, des assassins, dans la prairie d'Espérit Garrigat! insista-t-elle. Oh! puis, si vous ne me croyez pas, demandez à M. le neveu.

— A moi!

— Vous les avez bien vus, les brigands, le jour de la fête de saint Fulcran, lorsqu'ils m'ont prise dans la nuit, m'ont jetée par terre au bord du Soulondre, et m'ont mordue par tout le corps comme des chiens enragés?

— Mais non, Marie, je ne les ai point vus.

— Comment, monsieur le neveu, vous ne vous souvenez pas que vous m'avez essuyé le visage avec votre mouchoir?

— Si, si, je m'en souviens... Le Frère avait fini l'histoire de saint Fulcran; on partait; moi, je te cherchais... Tout d'un coup je te trouve, droite comme une planche, à la porte qui conduit vers la prairie de Garrigat. Tu es salie, et tes mains serrent des herbages et des pierres...

— Des pierres que j'avais ramassées quand les bri-

gands me tenaient couchée sur le sol, et que je voulais leur jeter pour les tuer.

L'ermite et Marianne nous entendaient abasourdis.

— Depuis ces temps, poursuivit Marie, se livrant avec une abondance que l'absence de mon oncle favorisait singulièrement, depuis ces temps déjà anciens, je n'ai cessé d'être mal portante. D'abord, la tête me tournait, puis l'estomac ne voulait rien garder, maintenant les jambes refusent de me porter.

— Alors, demanda notre ermite avec un soupir de soulagement, c'est pendant la *Vie et la Mort de saint Fulcran* que ces brigands t'ont traînée par terre dans la prairie du Soulondre ?

— Oui, Frère.

— Et que faisais-tu dans la prairie, au lieu d'écouter l'histoire de saint Fulcran ?

— Je cherchais mon père, qui s'était sauvé de notre table.

— As-tu vu au moins quelqu'un de ces brigands ?

— Il faisait nuit dans la prairie comme dans un four, la lune s'était couchée, et je n'ai vu personne.

— Ils ne t'ont rien dit, ces brigands ?

— Rien... J'entre dans la prairie, et j'appelle Galtier. A ce même moment, une main me ferme la bouche et je suis renversée dans les herbages d'Espérit Garrigat... Voilà.

Chose incroyable ! tandis que Marianne et moi, qui n'entendons rien ou à peu près à cet étrange récit de Marie, nous conservons une attitude lamentable, le Frère, lui, prend des airs de plus en plus satisfaits.

— Et tu ne connais pas les brigands de chez Espérit Garrigat, pauvre fille innocente que tu es ?

— Non, Frère, je ne les connais pas.

— Eh bien ! moi, je sais leurs noms. Ils s'appellent Jacopo Rusca, Barthélemy Pigassou, Agricol Lambertier, Gratien Pastourel.

— Est-ce possible, grand Dieu ! gémit Marianne, qui, sans doute, commençait à comprendre.

— Va, ma petite Marie, dit paternellement l'ermite, puisque nous connaissons les coupables, tes chagrins, ceux de M. le curé, les nôtres, finiront bientôt. Seulement, en tout et pour tout, il faut que tu obéisses à M. le curé Célestin.

— Oui, Frère, oui.

— M. le curé Célestin veut qu'après-demain jeudi, de bonne heure, à quatre heures plutôt qu'à cinq, je te conduise à Lunas. Là, près du pont, nous trouverons une voiture qu'il y aura envoyée. Nous y monterons, et nous irons le rejoindre à Lodève. M. le curé Célestin désire, pour te guérir tout à fait, qu'un meilleur médecin que M. Anselme Benoît *te consulte*. Si ce médecin, afin de te soigner lui-même, demande que tu restes à Lodève un bout de temps, tu y resteras ; s'il ne le demande pas, nous reviendrons tous les trois à Lignières.

— J'aimerais mieux retourner ici que demeurer là-bas.

— Avant de partir, M. le curé a parlé à ton père, il lui a même fait une grosse aumône pour avoir son consentement à ton départ ; il y a consenti...

Une voix nasillarde mais forte, dominant le bruit du Berlou, éclata dans la nuit tombante et interrompit Laborie... Nous écoutons. La voix chante :

« Un bon ermite
Ne doit aimer
Que sa marmite
Et son cellier... »

— Mon père ! crie Marie.

— Je l'ai aperçu tout à l'heure à la porte du cabaret, dit notre ermite.

— L'argent de M. le curé lui pesait, ajoute Marianne.

Et, comme les paroles de la chanson de Barthélemy Pigassou nous arrivent de plus en plus distinctes, nous nous précipitons. Mais Laborie, dont une indignation violente fait trembler les mains, cherche à tâtons le bouton de la cadole de notre porte accédant à la terrasse, et ne le découvre pas. Enfin la porte, violemment secouée, s'ouvre toute grande, et nous nous trouvons nez à nez avec la Galtière d'abord, puis avec Galtier, que la mégère féroce remorque d'une griffe accrochée à son collet.

— Où est notre fille ? demande la marâtre.

— Me voici ! répond notre pastoure.

Elle se glisse entre l'ermite et moi et paraît devant son ennemie, courageuse, tranquille. Mais sur son visage doux, placide comme le visage d'un ange, la Galtière applique ses deux mains plus larges que des battoirs.

— Mon Dieu ! gémit Marie.

— Ah ! c'est comme ça, mauvaise graine ! ah ! c'est comme ça !... hurle la tisserande, furibonde.

Et, arrachant à son mari, incapable de s'en servir, le bâton qui le soutient, elle en distribue des coups à droite, à gauche, avec ces mots pareils à des cris sauvages :

— Rentre au clocher, et un peu vite, malheureuse !... Je t'apprendrai, moi, à mener cette vie de déshonneur avec un curé... Ils veulent maintenant te cacher dans un hôpital... Non ! non ! c'est ici, à Lignières, que l'on verra ton bâtard... Chez nous, coquine, chez nous !...

Mais notre ermite a fini par désarmer cette forcenée; il la retient de ses dix ongles énergiquement. Marianne s'est approchée du bedeau et l'accable de reproches, tandis que moi, plus entreprenant, je martelle sa bosse de coups de poings furieux. Thomas Galtier, plein de vin, s'effondre à nos pieds.

Ah ! quels bons coups de talon à présent sur ce père lâche, sur ce père infâme, sur ce père vil comme la boue du chemin !

Frère Laborie, cependant, se lasse de garder dans ses mains la Galtière qui râle ; il la croit domptée, d'ailleurs, et il la laisse aller. Cette femme effroyable se secoue d'un mouvement de bête sortant de l'eau ; puis, muette, rasant le parapet de la terrasse, se sauve vers le Cloître, disparaît.

— Où est Marie ? demande l'ermite, revenant à nous essoufflé de son long effort.

— Elle a obéi à la Galtière, elle est rentrée au clocher, répond Marianne.

Et moi j'ajoute :

— C'est vrai, je l'ai vue descendre l'escalier du Cloître en courant.

— Il faut aller la chercher, reprend Laborie.

— Non ! non ! insiste Marianne. Elle est au clocher, qu'elle y reste... Plût à Dieu qu'elle ne l'eût jamais quitté, le clocher !

Nous laissons l'ivrogne vautré dans sa fange ; nous rentrons dans la cure et nous en poussons les verrous.

IX

Nous ne nous couchions guère au Prieuré après neuf heures ; mais, ce soir-là comme la veille, nos *pompes* brûlaient encore passé minuit. En dépit des injonctions brutales de la Galtière, Marie, habituée aux douceurs, aux gâteries du presbytère, devait

s'échapper du clocher, et nous l'attendions à chaque instant. Le petit jour nous surprit dans cette attente cruelle. Évidemment notre pastoure, gardée à vue par son atroce marâtre, sorte de dragon griffu, avec des yeux sanglants, n'avait pu parvenir à s'évader. Laborie, si ferme, si courageux, était encore plus accablé que nous. Qui sait s'il ne lui faudrait pas livrer bataille à tous ces Galtier pour leur arracher leur fille ? M. le curé enverrait une voiture à Lunas le lendemain matin jeudi, et il était tenu de se trouver là avec Marie.

— Je ne puis pourtant pas désobéir à M. le curé Célestin, répétait-il, je ne puis pourtant pas désobéir à M. le curé Célestin...

Puis, après un silence de cinq minutes, sa nature énergique se faisant jour par un éclair :

— Ces Galtier ne me connaissent pas à fond : je leur conseille de ne pas me refuser Marie, quand je la leur demanderai.

Un rayon de soleil timide et blanc perça les brumes du Berlou. Les vitres de nos fenêtres s'animèrent.

— Quelqu'un ! m'écriai-je, voyant à travers les carreaux plus clairs une silhouette traverser la terrasse du Prieuré.

— Comment, vous avez le front de reparaître chez nous ! dit Marianne, s'adressant à Thomas Galtier qui, la mine attrapée, les genoux pliants, venait de s'insinuer dans le presbytère.

— Canaille ! hurla l'ermite.

— Écoutez... écoutez.., nasilla le bossu.

— C'est vous qui avez tout conté à la Galtière... poursuivit Laborie.

— Écoutez, répéta l'autre. Puisque le mal est arrivé, arrangeons tout pour le mieux, si c'est possible... J'avais promis le secret à M. le curé ; mais que voulez-vous ? en vidant bouteille avec M. Saturnin Boyer, de fil en aiguille, M. Saturnin Boyer m'a tiré les vers du nez... J'ai bien regret, oh ! j'ai

bien regret !... Malheureusement, j'ai eu la langue trop longue, et tout le village à présent connaît la position de Marie. On sait que vous la faites partir pour l'hôpital de Lodève à cette fin de...

— Et qu'est-ce que vous venez réclamer ? s'empressa d'interrompre Marianne.

— Pardi ! je viens réclamer la petite.

— Marie ? criâmes-nous tous ensemble.

— Un père est bien maître de son enfant, je pense !

— Ah ça ! voyons, dit l'ermite, êtes-vous fou, Galtier ?

— Vous comprenez, si vous ne me rendez pas Marie, la Galtière viendra la chercher, et vous savez si elle est commode, la Galtière, avec ses bras toujours en l'air.

— Marie n'est pas au Prieuré, elle est chez vous, imbécile ! m'écriai-je.

Le bedeau eut un gros rire d'incrédulité qui nous coupa bras et jambes. Il était clair que notre pastoure n'avait pas passé la nuit dans sa famille, au clocher. Notre consternation subite éclaira Thomas Galtier. Ses lèvres, dilatées par une jovialité stupide, devinrent sérieuses, et, nous regardant avec des yeux où parurent des larmes :

— La malheureuse enfant ! bredouilla-t-il, pourvu qu'elle ne soit pas désespérée...

— Désespérée ? interrogea Marianne.

— Ne m'avez-vous pas conté vous-même qu'aux Aires, une fille du nom de Ninette Catinel, à laquelle M. le curé Célestin avait reproché sa méchante conduite, se jeta dans la rivière de l'Orb ?

Le bedeau n'avait pas balbutié les dernières paroles de cette longue phrase, que le Frère, Marianne et moi, nous nous élancions à travers les cent chambres du Prieuré, à la recherche de notre pastoure.

— Marie ! Marie ! Marie ! ne cessions-nous d'appeler.

Personne, personne.

Bien que la Galtière fût à son métier, au risque de nous faire écharper, après avoir parcouru le Cloître dans tous les sens, la cathédrale dans les coins les plus secrets des chapelles et de la sacristie, nous nous engageâmes à travers l'escalier tournant de l'étroite tourelle collée à l'énorme édifice du clocher. La Galtière avait-elle entendu nos cris de là-haut ? avait-elle perçu dans l'obscurité du colimaçon nos sanglots, car, ne contenant plus notre douleur à mesure que s'enfuyait l'espoir de découvrir notre pastoure, nous sanglotions ? Je l'ignore. Le fait est que nous la trouvâmes sur son palier au milieu de sa bande d'enfants, hérissée comme une laie traquée par les chiens, prête à défendre des ongles et du boutoir la troupe grouillante de ses marcassins. Le jour qu'une fenestrelle jette à sa porte, en éclairant nos visages, la rassura-t-elle sur nos intentions ? La chose est probable. Quoi qu'il en soit, cette femme hargneuse, capable de tous les emportements, eut soudain comme une flamme moins violente dans les yeux ; puis, nous invitant à entrer chez elle :

— Alors, Marie n'a pas couché à la cure ? dit-elle d'une voix singulièrement apaisée.

Nous la regardions avec étonnement, et elle, de son côté, nous observait, mais sans la moindre apparence d'hostilité. Nos larmes, nos soupirs, notre accablement avaient atteint cette nature de roc et l'avaient convaincue. La Galtière, renseignée sur le clocher, dont elle avait sondé les plus petits trous, voulut se joindre à nous pour fouiller la pièce des cloches, la logette en bois de l'ancien moine-sonneur, toutes les chambres, depuis la crypte du sous-sol, jusque-là inexplorée, jusqu'à l'esplanade à la cime du monument.

— Marie! Marie! Marie!

Toujours personne.

— Il faut voir dans le village, dit la Galtière, re-

poussant la meute aboyante de ses petits dans l'intérieur de son logement et en refermant la porte à clef.

Comme nous abordions la passerelle sur le Berlou, Alibert Tabarot, rencontré par là et interrogé, nous répondit que, la veille, il avait avisé Marie dans la grande rue de Lignières, juste à la hauteur de la maison de M. Saturnin Boyer. Il pouvait être six heures. Elle ne lui avait rien dit, et lui ne lui avait pas parlé. Elle marchait très vite. Nous ne faisons qu'un saut du Berlou chez le maire. M. Saturnin Boyer était là ; il saignait un mouton, dont la Boyère maintenait la tête cornue sur un banc de bois, noir de taches, souillé d'ordures, mordillé par les bêtes agonisantes. Trop occupé pour nous entendre, le boucher, qui ne voulait pas être troublé au moment de passer le couteau au cou de la bête, nous marqua par un signe d'attendre une minute. Enfin, la pauvre victime ayant vu fuir sur le sol, où il s'éparpillait en rigoles, le ruisseau rouge de son sang, ne se débattit plus, expira en paix.

— Et cette petite coquine s'est sauvée du Prieuré, à présent ? dit M. Saturnin Boyer.

— Ne l'auriez-vous pas aperçue, par hasard, monsieur le maire ? demanda Laborie très poliment.

— Ah ! par exemple !... se récria-t-il.

Ayant lancé au Frère un regard où le cynisme le disputait à la malice, de la pointe de son coutelas il pratiqua dans la peau du mouton mort une entaille étroite, et y introduisit le canon très fin d'un soufflet.

— Ah ! par exemple, répéta-t-il, soufflant de rage dans la peau de son mouton, qui se gonflait, se ballonnait, se tendait comme une peau de tambour, je voudrais bien voir qu'on m'accusât d'avoir *retiré* la petite chez moi ! Est-ce avec moi, les amis, qu'elle a fait le *pas du Diable*, cette Marie Galtier ?... Eh bien, voilà une belle affaire sur le dos de M. le curé Cé-

lestin, et propre, s'il vous plaît !... C'est M. le doyen Clochard qui va rire, lui !...

Il jabotait encore, travaillant à détacher la peau de sa bête, que nous l'avions quitté et achevions de monter la rue, en quête de renseignements. Laborie, connu à Lignières depuis plus de quarante ans, était aimé de tout le monde, et chacun nous accueillit avec plaisir et nous parla de Marie d'un ton de touchante commisération. Quant à des renseignements, hélas ! on ne pouvait nous en fournir aucun : on n'avait point vu la pastoure du Prieuré. Une vieille, toutefois, la Michèle, femme du fossoyeur de la paroisse, au moment où nous retournions vers la cure, nous arrêta pour nous déclarer que, la veille, revenant de Bédarieux vers les sept heures, elle avait rencontré Marie Galtier sur la route, à une centaine de pas de Lunas.

— Vous êtes sûre que c'était elle ?

— Pardi ! je crois bien que j'en suis sûre !

— Que vous a-t-elle dit ?

— Ah ! pour ça... Moi, j'étais pressée, et elle pareillement semblait pressée...

En rentrant au Prieuré, Adon Laborie, que nous avions suivi machinalement, dans sa cellule, quitta ses sabots, chaussa ses gros souliers à boucles d'acier, — un présent de mon oncle, — boutonna sur ses épaules sa pèlerine à coquilles, se coiffa de son chapeau à large bourdaloue historiée d'images de saints, saisit son bourdon neuf, puis, nous prenant une main à Marianne et à moi :

— Ne vous tourmentez pas au delà de ce qui est permis. Moi, présentement, je pars pour Lodève. Mon idée est que Marie est à Lodève, et que peut-être déjà M. le curé l'a installée chez la sœur Combescurette, à l'hôpital. Marie a eu peur d'être obligée dorénavant de demeurer au clocher avec la Galtière, et elle m'a devancé à Lodève, voilà. D'ailleurs, il faut de toute nécessité que M. le curé soit prévenu de ce qui arrive, car, si Marie n'est pas

à Lodève, elle n'est pas davantage à Lignières, et il devient fort inutile d'envoyer demain une voiture à Lunas pour la chercher... Priez le bon Dieu, Marianne, et toi aussi, mon petiot, prie beaucoup le bon Dieu du ciel, afin que sa bénédiction nous tire du mauvais pas où nous avons trébuché. Et, tenez! avant de nous séparer, si nous disions : « *Notre père* et *Je vous salue ?...* »

Nous tombons à genoux et, à haute et intelligible voix, avec une ferveur nouvelle, nous récitons :

« *Notre Père qui êtes aux cieux...* »

On devine dans quelles angoisses nous vécûmes, Marianne et moi, jusqu'au lendemain. Vers les dix heures, ne tenant plus à une attente pire que la mort, j'entraînai notre gouvernante jusque sur la route, et nous descendîmes vers Lunas. Barral passant au canton sur le coup juste de neuf heures, nos voyageurs ne pouvaient tarder à arriver. A chaque détour du chemin, il nous semblait que nous allions les voir paraître, mon oncle d'abord, puis l'ermite, puis Marie, et nous poussions toujours en avant. Au moment où nous traversions le Graveson, vis-à-vis le sentier de Vasplongues, une voix nous frappa à travers les arbres dénudés de la rivière : c'était la voix forte du Frère. Je me précipite et je découvre là-bas sur la route deux personnes seulement, mon oncle et Laborie.

— Vois-tu notre fille ? me demande Marianne.

— Non ! non ! non !

Mon oncle Célestin, plus accablé que Jésus portant sa croix et gravissant la rude montée du Calvaire, le visage plus défait que celui du Sauveur imprimé sur le voile de sainte Véronique, mon oncle n'eut que ces mots en nous abordant :

— Avez-vous retrouvé Marie ?

Sur notre réponse négative, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et sa bouche demeura close obstinément. Une chose m'affligea beaucoup : au moment

où nous traversions le village, plusieurs tisserands, accourus au pas de leur porte, ne se découvrirent pas devant M. le curé Célestin, ainsi qu'ils avaient l'habitude de le faire avec un respect très marqué. Que signifiait ce manque d'égards ? M. Saturnin Boyer, au seuil de sa boucherie, nous toisa impertinemment ; puis, quand nous fûmes à dix pas de lui, je crus l'entendre murmurer des mots gros comme des menaces. Enfin le Prieuré nous reçut tous et nous abrita.

La vie de mon oncle infortuné, jusqu'alors si douce, si paisible, devint une vie sans trêve ni repos. Ne ménageant plus sa santé toujours délicate, il s'imposait désormais des fatigues écrasantes. Morte ou vivante, il lui fallait découvrir Marie Galtier, et il ne se passait pas de jours qu'un nouvel effort ne fût tenté dans ce but. Ayant, lui aussi, comme le Frère, mordu à l'idée d'un suicide, aujourd'hui, avec des gaffes, des rateaux, on fouillait le Berlou, puis le lendemain on pratiquait des sondages dans le Graveson. Une fois, on descendit jusqu'à la rivière de l'Orb, dont vingt bras remuèrent la vase minutieusement. Mon oncle était là, encourageant les ouvriers, tantôt debout sur la rive, tantôt les pieds dans l'eau et trimant de son côté. Hélas ! toutes ces recherches, dont le premier résultat avait été d'agiter un pays tranquille, n'amenaient aucune découverte, et l'on retournait chaque soir au Prieuré un peu plus déçu, un peu plus découragé.

Cependant la noyade présumée de Marie Galtier, de Lignières-sur-Graveson, avait fait du bruit dans la vallée de l'Orb, et l'écho en était parvenu jusqu'à Bédarieux. Mon oncle, soucieux de son honneur sacerdotal, compromis dans cette aventure, crut de son devoir d'aller édifier son ancien directeur, l'abbé Michelin, sur l'événement. Ce fut une inspiration du ciel, car le surlendemain il arrivait de la ville natale presque rassuré. Le propriétaire de l'*Hôtel du Rou-*

lage, au faubourg Saint-Louis, Antoine Durand pouvait certifier que, dans la soirée du 10 décembre, il avait rencontré à la porte de sa *remise* une pauvre fille grelottant de faim et de froid. Il ignorait le nom de cette mendiante, mais elle ressemblait à Marie Galtier. Il lui avait fait l'aumône d'une écuellée de soupe et il lui avait permis de coucher dans la paille, au-dessus des écuries. A la première heure, la pauvresse levait le pied. On ne l'avait pas revue.

— Du reste, ajouta mon oncle, M. l'archiprêtre Carpezat veille à Lodève, et M. le doyen Michelin veille à Bédarieux. S'ils apprennent quelque chose, je serai informé sur l'heure... En tout ceci, bien entendu, il s'agit uniquement de notre chère Marie, qu'ils veulent m'aider à retrouver...

— Il est bien certain qu'en aucune façon il ne peut s'agir de vous, monsieur le curé, interrompit Laborie, toujours plus préoccupé de mon oncle que de notre pastoure perdue.

— C'est certain, tout à fait certain, Frère. Quand, à Lodève, à Bédarieux, j'ai laissé entrevoir de vagues craintes personnelles, M. Carpezat m'a éclaté de rire au nez : — « Si on venait à faire peser sur vous l'accusation la plus légère, appelez-moi. » — « Es-tu nigaud, voyons ! » m'a dit le doyen de Bédarieux. — Pour moi, je suis donc bien tranquille... Mais cette malheureuse enfant que j'aime, où est-elle ? où la retrouver ? Dans quelques jours, après les fêtes de Noël, j'ai l'intention d'aller à l'ermitage de Saint-Raphaël. Peut-être l'ermite Barthélemy Pigassou pourra-t-il me fournir quelques renseignements sur ce Jacopo Rusca. Espérit Garrigat n'affirme rien, mais il pense que frère Pigassou était dans la prairie du Soulondre, le soir de la saint Fulcran...

Il s'arrêta, et, nous considérant l'un après l'autre avec des yeux d'où se dégageaient des rayons qui nous furent comme autant de caresses, il répéta :

— Je suis bien tranquille, mes amis, personnellement je suis bien tranquille.

Un coup, frappé d'une main brutale à la porte du Prieuré, nous mit tous debout brusquement. L'ermite, toujours le premier au feu, s'élança à travers l'escalier. Presque au même instant, M. le doyen Auguste Clochard entra dans notre salle.

— Monsieur le curé, dit-il d'un accent d'autorité singulière, avant que mon oncle eût pu lui souhaiter la bienvenue, veuillez éloigner les gens qui vous entourent. Monseigneur m'envoie pour vous entretenir de choses très graves, et j'ai besoin d'être seul avec vous.

Ce ne fut pas sans un effort très pénible que mon oncle, attéré, parvint à lever le bras et à nous faire un geste de congé.

X

Quelle triste fête de Noël ! L'année précédente, aux Aires, nous avions fait réveillon chez les Garidel, avec M. Anselme Benoît, Ambroise Combal, l'ermite Braguibus, les Sureau ; à Lignières, cette année, rien après la messe de minuit, pas même une châtaigne grillée, pas même un verre de vin blanc, rien. On se coucha, voilà tout.

L'ennui me gagnait à la fin dans ce grand Prieuré si morne, au milieu de gens qui me parlaient à peine, qui ne s'occupaient plus de moi. J'étais loin, j'entendais mon oncle, Marianne, Laborie, causer entre eux avec animation ; je m'approchais, on se taisait. On se méfiait donc de moi ? Un jour, vers le commencement de février, trop

accablé par la solitude où j'étais condamné à vivre, la tentation me prit aux jambes de sauter par delà le Berlou et de fuir vers Bédarieux. L'occasion, du reste, était des plus favorables pour un coup de tête : mon oncle et l'ermite, continuellement en peine de Marie Galtier, étaient partis dès le matin pour faire des recherches dans les métairies de l'Escandorgue, et j'étais seul avec Marianne à la maison. Décidé, dans les transports d'indépendance qui m'agitaient, à prendre la clef des champs, je rentrai dans notre cabinet de travail, désireux d'emporter à Bédarieux mon canif, un porte-crayon en cuivre très brillant, une boîte de plumes métalliques fines comme des aiguilles, mon encrier de verre bleu, plusieurs autres menus objets... Tiens! le registre de mon oncle! Il était ouvert là devant moi, développant l'un de ses côtés jusque sur la planchette de mon pupitre. Je me penche. Quel griffonnage! que de ratures! que de surcharges! Je tourne deux ou trois pages, cherchant des lignes plus lisibles. Je saisis ces mots :

« A monsieur Carpezat, archiprêtre de Saint-Fulcran, à Lodève. »

Cette lettre à M. Carpezat, que je déchiffrai avec beaucoup de peine, est d'importance. Je la copie tout au long dans le registre de la *Vie de saint Célestin, pape.*

« Lignières-sur-Graveson, ce 24 décembre.

» Monsieur l'archiprêtre,

» Si la célébration de la fête de Noël ne m'imposait » le devoir de rester dans ma paroisse, au lieu de » vous envoyer cette lettre par le frère Laborie, » j'irais vous voir pour vous conter de vive-voix les » malheurs qui m'accablent et menacent, hélas ! de » m'écraser. Non, jamais infortune comparable à » mon infortune, et véritablement c'est du fond de » l'abîme dont parle le psalmiste que je crie vers » vous : « *De profundis clamavi ad te....* »

» Vous connaissez par mes précédentes lettres, » monsieur l'archiprêtre, les incidents relatifs à la » disparition de la jeune fille que ma charité imprudente m'avait fait recueillir au Prieuré. Je n'insisterai pas sur mes démarches actives pour découvrir » la retraite de cette malheureuse enfant. Ces détails, » qui pour moi ont revêtu plus d'une fois le caractère d'événements tragiques, vous ont été rapportés » jour à jour, pour ainsi dire heure à heure, très » minutieusement. Ma faiblesse, éperdue dans cette » épreuve terrible, ne savait que s'appuyer à votre » force, et elle n'a pas hésité à s'y appuyer sans cesse » et toujours.

» Cependant, ma paroisse, bouleversée par un » scandale inconnu, rentrait dans son silence, son » travail habituel, et déjà, par l'influence du frère » Laborie, mes tisserands de Lignières, une minute » détournés de leur pasteur par le maire Saturnin » Boyer, reparaissaient un à un à l'office divin, quand » il s'est produit un fait épouvantable et que je vous » prie de me permettre de vous rapporter du commencement à la fin, en essayant de ne rien omettre, » de ne négliger ni une parole, ni un geste, ni un » regard.

» Vous savez de quelle haine farouche me poursuit M. l'abbé Clochard. Animé à mon égard de tous » les mauvais sentiments, il ne pouvait manquer de » prendre parti contre moi dans l'affaire de Marie » Galtier, et il a paru dans ma maison à l'improviste, » juste au moment où un peu de paix y rentrait, après » tant d'agitation, et je ne crains pas d'ajouter de désespoir... Les indications recueillies à l'*Auberge du* » *Roulage*, à Bédarieux, affirmaient en nous l'espérance que notre pastoure bien-aimée vivait, » que nous la reverrions, et, pénétrés de confiance » en Dieu, nous attendions le retour de l'enfant prodigue. Mais M. Clochard entre au Prieuré violemment, comme poussé par la tempête, ne se découvre

» pas, s'assied, m'interroge. Je tombe anéanti sur un » siège, je ne puis ouvrir la bouche de saisissement. » Enfin, sentant les blessures qu'on me fait, je re- » lève la tête, et j'ose demander à M. Clochard d'où » il tire le droit d'envahir mon domicile et de m'a- » dresser des questions que je trouve outrageantes. » Mon ennemi ne se déconcerte en aucune façon : il » se réclame de son droit de *Doyen cantonal*, et pour- » suit cruellement, cyniquement. Je conteste ses » pouvoirs, je lui fais remarquer que, dans l'esprit » de l'Église, je suis curé de Lignières au même titre » qu'il est curé de Lunas...

» — Vous ne contesterez pas ceci ! crie-t-il, furieux.

» Et du même mouvement qu'il eût fait pour m'as- » séner un coup, il me tend un grand papier J'ai dû » m'incliner cette fois, monsieur l'archiprêtre, et » m'incliner profondément : ce papier, c'était une » pièce de l'évêché, déléguant M. l'abbé Clochard, » curé-doyen de Lunas, pour *faire une enquête sur* » *la disparition de Marie Galtier, servante au pres-* » *bytère de Lignières-sur-Graveson.*

» — Enfin, monsieur le doyen, veuillez préciser. De » quoi m'accuse-t-on ?...

» — Convenez-vous, d'abord, d'avoir attaché à votre » service une femme âgée de moins de quarante ans ?

» — J'en conviens. J'ai commis l'imprudence d'atta- » cher à mon service une fille de Lignières, ayant » vingt-et-un ans environ.

» — Ignoriez-vous les défenses de Monseigneur ?

» — Je ne les ignorais point.

» — Voilà un premier chef d'accusation.

» — Je connais le cœur de notre évêque et je » doute que, pour ce cas de simple désobéissance, » il se montre bien sévère envers moi...

» — Mais Marie Galtier, recueillie par vous, » choyée au presbytère avec une tendresse qui, plus » d'une fois, provoqua les alarmes de ses parents et » de certains de vos paroissiens, a disparu.

» — Cela est vrai.

» — Ici, vous avez probablement des révélations à » me faire.

» — Des révélations?

» — Rien ne s'oppose, je pense, à ce que vous me » fournissiez des renseignements sur la santé de votre » ancienne pastoure.

» — Marie Galtier avait beaucoup souffert de » l'estomac; mais, depuis plus d'un mois, son état » s'était amélioré peu à peu.

» — Ne vous vint-il jamais à l'idée que ces trou- » bles divers, chez cette jeune paysanne, pouvaient » annoncer un commencement de grossesse?

» — Cette idée ne me vint pas.

» — M. le maire de la commune de Lignières, qui » a reçu des instructions du parquet de Lodève » pour procéder de son côté à une enquête, a vu » M. Anselme Benoît, officier de santé aux Aires, et » M. Anselme Benoît ne doute pas...

» — Vous me surprenez. M. Anselme Benoît » est un honnête homme, il prise très haut sa fonc- » tion, et je le crois tout à fait incapable de tra- » hir le secret professionnel. M. Anselme Benoît ne » peut avoir déclaré à M. Saturnin Boyer que Marie » Galtier...

» — Sans le déclarer positivement, il l'a donné à » entendre.

» D'énormes gouttes de sueur me tombaient du » front à cet interrogatoire tortueux, où une terreur » panique, contre laquelle je luttais en vain, me faisait » découvrir un piège sous chaque mot.

» — Monsieur le doyen, dis-je, je vous en supplie, » ayez pitié d'un malheureux prêtre qu'on veut pré- » cipiter dans l'abîme et à qui les défaillances d'une » santé misérable, toutes les timidités et les peurs » d'une innocence tenace, ne laissent ni la force, ni » l'habileté de se défendre. Je suis brisé, et les » effrois qui m'obsèdent me rendent incapable de

» soutenir un plus long assaut. Tandis qu'il m'est » encore permis de vous entendre, dites-moi vite, en » peu de mots, pour que je souffre moins longtemps, » de quoi je suis coupable. Encore une fois, de quoi » m'accuse-t-on?

» — Il dépend de vous, que ma mission prenne » fin en une minute. Êtes-vous disposé à me ré- » pondre sans trop de détails, à moins que ces dé- » tails n'importent absolument à votre défense, aux » deux ou trois questions qu'il me reste à vous adres- » ser?

» — J'y suis disposé, monsieur le doyen.

» — C'est convenu, vous ne pouvez rien me dire » relativement à l'évasion de Marie Galtier?

» — Sinon que cette pauvre enfant, fort mal- » traitée par sa marâtre, a fini par perdre la tête. Sa » fuite, à mon avis, est plus la conséquence de mau- » vais traitements devenus intolérables que d'un état...

» — Arrêtons-nous à cet état... Voyons, mon cher » abbé Célestin, ne vous effarouchez pas d'un mot, » comme un enfant. A votre sentiment, quand Marie » Galtier s'est sauvée de votre paroisse, était-elle » grosse, oui ou non?

» — A mon sentiment, elle l'était.

» — Et pourriez-vous me dire le nom de celui » qui... selon vous?...

» — Je ne puis vous dire aucun nom.

» — Il n'est pas vraisemblable que vos soupçons » ne se portent pas sur quelqu'un.

» — Dieu m'en est témoin, je ne soupçonne per- » sonne.

» — L'avez-vous interrogée, elle?

» — Je l'ai interrogée, et je n'ai rien appris.

» — Qu'a-t-elle répondu?

» — Ces quatre mots invariablement: — *Je ne* » *sais pas.*

» — Eh bien, monsieur le curé, l'affaire est très mauvaise pour vous.

» — Vous me faites trembler.

» — Je vous dois la vérité dans sa rude franchise : » l'opinion publique vous accuse, et, à moins que » Marie Galtier ne reparaisse bientôt pour nommer » l'homme qui l'a détournée de ses devoirs, je crains » d'être obligé de conclure contre vous. Les renseignements recueillis dans Lignières conspirent tous » à vous accabler... Si, après y avoir réfléchi, il vous » restait des aveux à me faire, mon rapport ne » devant partir pour l'évêché que dans quelques » jours, je vous invite à venir me voir à Lunas.

» Il se leva et sortit.

» Monsieur l'archiprêtre, vous savez si, durant » mes deux années de vicariat à Saint-Gervais-sur- » Mare, ma conduite donna prise à la calomnie. Je » ne prétendrai pas qu'à cette époque de mon extrême » jeunesse, je n'aie senti, comme tout homme ici- » bas, les aiguillons de la chair *me pénétrer jus- » qu'aux os;* mais mon ordination était de fraîche » date, elle entretenait mon âme dans l'intrépidité, » dans la force, et jamais la vue d'une femme n'eut » le pouvoir de la troubler. Je n'ignore pas que » les plus vaillants sont tombés, et je ne m'enorgueil- » lirai pas de mon triomphe. Si j'ai vaincu, c'est » qu'il a plu à Dieu, qui me savait plus faible » qu'un autre, de me soutenir. Quoi qu'il en » soit, que la vertu divine ait daigné me protéger, » ou qu'une débilité native m'ait rendu le combat » moins rude, je suis sorti de la fournaise du sang » sans y avoir péri. Monsieur Carpezat, je vous le » dis avec un soulèvement amer de toute ma nature, » avec les yeux pleins de larmes : « *J'ai pratiqué la » chasteté.* »

» Oserai-je vous rappeler, monsieur l'archiprêtre, » qu'à l'époque où j'étais votre vicaire, j'eus l'hon- » neur très périlleux, mais aussi très insigne, d'être » choisi pour confesseur de la plupart des prêtres » du canton de Saint-Gervais. A mon avis, il y avait

» là un hommage tacite rendu à un homme qui ne » voulait pas connaître la femme, qui ne l'avait » jamais connue, qui ne la connaîtrait jamais. Les » prêtres, qui luttent, souffrent, meurent pour » obéir à l'esprit de l'Église, pour se plier à l'exer- » cice de ses lois, ont un sens merveilleux quand » il s'agit de découvrir celui d'entre eux auquel » ils confieront leurs agitations, leurs troubles, » l'agonie de leur âme et de leur corps, et il est rare » que leur choix ne tombe pas sur un confrère que » sa visible chasteté a pour ainsi dire marqué au front.

» Monsieur l'archiprêtre, après m'avoir autrefois » comblé par la sagesse de vos conseils, par une di- » rection qui a fait de moi le prêtre honnête et simple » que je suis, il vous a plu, dans ces derniers temps, » de m'accabler de toutes les délicates prévenances, » de toutes les bontés réconfortantes. Je vous suis » reconnaissant en notre divin Sauveur, qui nous » voit l'un et l'autre, et je vous envoie ce cri : » *Défendez-moi !...* »

La voix de mon oncle s'éleva claire, vibrante dans le lointain. Je plantai là le registre et volai sur la terrasse. O joie ! mon oncle, que je n'avais pas vu rire depuis des mois, riait avec Laborie, puis il parlait haut à se faire entendre des bords du Berlou et des bords du Graveson. Je fus soulevé par un espoir immense, et ces mots à mon insu s'échappèrent de mes lèvres :

— Vous l'avez donc retrouvée, à Grangelourde, chez Germain Galtier ?

Son visage changea d'expression, la tristesse ancienne y reparut.

— Non, mon enfant, nous ne l'avons pas retrouvée à Grangelourde, chez Germain Galtier.

— Mais alors ?...

— C'est une lettre que nous a remise le facteur, là, près du *Castélas*, intervint le Frère.

— Elle est de M. Carpezat, articula mon oncle.

Nous avions pénétré dans la salle. Laborie, plein de prévenances, avança le fauteuil de paille ; mais mon oncle, dont les traits un moment rembrunis s'éclairaient de nouveau, ne s'assit pas, et, d'un élan qu'il ne fut pas maître de retenir :

— Marianne ! Marianne ! appela-t-il.

Notre gouvernante entra.

— Marianne, depuis le commencement de nos malheurs, vous gémissez, vous pleurez, lui dit-il ; relevez-vous et espèrez ! Écoutez cette lettre de M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran.

Au moment de porter la missive à ses yeux affaiblis, il me regarda, hésitant peut-être à lire devant moi des lignes capables de me découvrir des secrets qu'on était convenu de me tenir cachés. Je m'éloignais un peu honteux, quand mon oncle, me retenant de sa main caressante :

— Ecoute, toi aussi, mon enfant. Il n'est pas mauvais que tu connaisses ce que nous avons enduré ici et à quel péril je viens d'échapper.

Il lut :

« Montpellier, 29 janvier 1847.

» Mon cher Célestin,

» Votre malheureuse affaire a tourné le mieux du » monde. Dieu vous a béni : vous ne serez pas cité » devant le tribunal de l'Officialité. Ce beau résultat, » vous le devez moins à mon intervention affectueuse » qu'à la chaleur avec laquelle M. le Vicaire-Général vous a défendu auprès de Monseigneur. La » veille, il est vrai, j'avais vu M. Vidalenc et je m'étais » efforcé de combattre son argumentation. Il avait » été convaincu enfin, et m'avait dit ces simples paroles :

» — Monsieur l'archiprêtre, je vous attendrai demain matin chez Monseigneur.

» Après quelques mots où il m'a été permis de vous » faire connaître à Sa Grandeur, de réfuter en pas-

» sant nombre d'allégations mensongères venues de
» Lunas, M. Vidalenc a pris la parole à son tour.
» — Mon avis est, a-t-il dit, qu'on inflige un
» blâme à M. l'abbé Célestin, oublieux de certaines
» prescriptions de l'autorité diocésaine; mais il y
» aurait imprudence, témérité, oppression à aller au
» delà. Comment, en effet, rendre M. le curé de
» Lignières responsable de la fuite de Marie Galtier,
» quand cette fuite s'est accomplie en son absence?
» Ne serait-ce pas abaisser l'*Ordinaire* que de
» vouloir l'immiscer en des questions de pure do-
» mesticité ? Les ecclésiastiques, comme les autres
» hommes, prennent des serviteurs, et, s'ils les ren-
» voient, les reprennent, ont avec eux des ennuis,
» des difficultés, des contestations, nous ne devons
» pas nous préoccuper de ces misères. Si l'on m'ob-
» jecte que le cas de M. l'abbé Célestin est particu-
» lier, que Marie Galtier, en quittant son village,
» était dans un état de... »

Mon oncle toussa et avala un ou plusieurs mots.

« ... Si l'on m'objecte cela, reprit-il, poursuivant
» sa lecture, je répondrai que l'enquête n'a recueilli
» sur cet état prétendu aucun renseignement positif;
» que le médecin appelé précédemment auprès de
» Marie Galtier, n'a pu rien affirmer; et que, chose
» inouïe ! l'unique aveu sur cette situation enveloppée
» de ténèbres est tombé précisément de la bouche de
» M. l'abbé Célestin, la seule de toutes les personnes
» interrogées qui n'eût aucun intérêt à le faire, la
» seule au contraire, qui, par les conséquences qu'une
» pareille déclaration pouvait entraîner pour elle,
» aurait dû la retenir. A moins donc que l'opinion de
» Monseigneur ne soit faite, que Sa Grandeur, de
» l'étude très attentive du dossier, n'ait retiré sur l'é-
» vénement de plus vives lumières, devant le témoi-
» gnage tout à fait à la décharge de M. l'abbé Célestin
» que nous apporte M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran
» de Lodève, éclairé moi-même par une connaissance

» ancienne du caractère du desservant de Lignières-
» sur-Graveson, je conclus qu'il n'y a pas lieu de
» traduire M. l'abbé Célestin devant le saint tribunal
» de l'Officialité.

» — Vous répondez de M. l'abbé Célestin, mon-
» sieur l'archiprêtre? m'a demandé notre évêque.

» — Je réponds de lui comme de moi-même,
» Monseigneur.

» — L'affaire est entendue et jugée.

» Nous sommes sortis de l'évêché, le Vicaire-
» Général et moi. Nous avons traversé deux ou trois
» rues, lui très aimable, s'informant de votre santé,
» m'entretenant de nos amis communs, moi encore
» ému de son noble langage et ne trouvant rien à
» lui dire. Arrivé à la porte de sa maison, rue de la
» Blanquerie, il m'a tendu la main d'un mouvement
» cordial.

» — Non, non! il faut que je vous parle, ai-je
» balbutié enfin.

» Une fois dans son cabinet, j'ai retrouvé ma voix
» et ma tête, et je lui ai dit ceci :

» — Monsieur le Vicaire-Général, je vous remercie,
» d'abord pour M. l'abbé Célestin, innocent du crime
» qu'on lui reproche, puis je vous remercie pour moi,
» car vous avez pris ma cause en main et l'avez fait
» triompher. Tandis que vous parliez avec un senti-
» ment si élevé de la justice, avec une charité qui
» m'est allée au cœur, je vous admirais et je me
» disais : — « Voilà celui qui doit commander, qui sera
» une force en Israël, *robur in Israël.* » — Je ne vous
» le dissimulerai pas, si j'en crois certaines dépêches
» qui me sont parvenues ce matin même de Paris,
» j'aurais quelques chances d'être nommé au siège
» épiscopal de Sylvanès, vacant depuis un mois. Le
» ministre et le nonce apostolique semblent être d'ac-
» cord ; toutefois, à cette combinaison il manque
» mon consentement, et mon consentement, je le
» refuse.

» — Quoi, monsieur l'archiprêtre, vous refusez » d'être évêque !

» — Vous exercerez l'épiscopat mieux que moi. » D'ailleurs, votre nom a été mis en avant, et » du moment que mes amis seront dans vos inté- » rêts...

» A son tour, le Vicaire-Général a été très ému : il » s'est jeté dans mes bras et a pleuré.

» Voilà, mon cher enfant, comment finit la triste » histoire de Marie Galtier : pour vous, toujours » Lignières-sur-Graveson ; pour moi, toujours Saint- » Fulcran, de Lodève : pour M. Vidalenc, le diocèse » de Sylvanès.

» Je vous embrasse.

» J. B. CARPEZAT, archiprêtre. »

— Bon M. Carpezat !... sanglota Marianne.

— O mon cher oncle !... murmurai-je, ravi.

— C'est égal, M. le vicaire-général Vidalenc devait savoir quelque chose des affaires de M. Carpezat à Paris, dit notre ermite.

Puis, comme mon oncle, fatigué, tombait sur son fauteuil de paille si commode, Laborie ajouta ces paroles de bon sens dans leur forme triviale :

— Tout de même, M. le vicaire-général Vidalenc est un fameux lapin !

Mon oncle ne répondit pas : il s'assoupissait doucement.

LIVRE CINQUIÈME.

LE CASTÉLAS

I

Dans le courant du mois de février, mon oncle fit plusieurs voyages à Lodève, et il revenait de ces courtes pérégrinations de plus en plus satisfait, de plus en plus reposé. Nous l'accompagnions invariablement jusqu'à Lunas, l'ermite et moi, et nous allions invariablement l'y retrouver le lendemain au passage de Barral. J'ai encore dans l'oreille le cri qu'il poussa à notre dernière rencontre au canton, devant le castel de M. Charamaule. Barral n'était pas descendu de son siège pour ouvrir la rotonde que, passant sa tête à la portière, il nous jeta ces mots d'un élan :

— Elle vit !

Nous le reçûmes dans nos bras.

— C'est M. le procureur du roi qui a raconté la chose à M. Carpezat, nous dit-il. Positivement, le soir de sa fuite, Marie s'est arrêtée à l'*Auberge du Roulage*, chez Antoine Durand. De là, elle a pris la route d'Hérépian...

— Et à présent, où est-elle ? demandai-je.

— On l'ignore...

Le soir même de cette nouvelle arrivée de Lodève, au moment où, la prière récitée en commun, nous gagnions chacun notre lit, mon oncle se prit à tousser. Nous nous retournâmes vers lui, inquiets. Il était d'une pâleur livide, et, s'affaissant dans son fauteuil, il ne put articuler un mot pour nous rassurer.

Nous le regardions tous trois, n'osant lui adresser la moindre question pour lui éviter la fatigue d'une réponse. Lui, qui souffrait de notre attitude consternée, portait de temps à autre la main à sa gorge, essayant par ce geste de nous faire comprendre l'impuissance où il était de nous parler. Mon Dieu ! aux Aires, nous lui avions connu des quintes plus fortes. Mais celle-ci prenait un caractère alarmant par sa persistance, puis la voix se trouvait totalement supprimée, tandis qu'aux Aires, même ébranlé par la toux de la tête aux pieds, le malade avait toujours conservé la voix. Laborie ralluma le feu vivement, et Marianne fit une tasse de tisane d'après les prescriptions anciennes de M. Anselme Benoît. Encore qu'elle fût bien chaude, mon oncle Célestin avala une gorgée de cette tisane. Il se trouva ranimé. Il parut respirer plus librement. Il arrêta de nouveau ses yeux troubles sur nous, et nous murmura :

— Ce n'est rien... Me voilà mieux... Je suis las... J'ai besoin de me coucher.

Nous le conduisons à son lit ; l'ermite le déshabille avec des précautions, des délicatesses de femme ; moi, je lui noue autour du col les cordons de sa chemise de nuit, en prenant soin de ne pas déchirer son scapulaire très usé ; Marianne lui borde les couvertures comme à un enfant, puis nous attendons, assis dans sa chambre, que le sommeil vienne clore ses paupières, rougies de fatigue et aussi de l'abondance des larmes versées en secret.

Il n'y avait guère à se faire illusion : si mon oncle Célestin, atteint depuis des années d'un mal cruel, avait vaillamment combattu pour son honneur sacerdotal menacé, il était désormais à bout de forces, et il ne pouvait plus rien pour personne, plus rien pour lui. La quinte de la veille, quand il nous revenait au Prieuré plein d'idées consolantes, n'était que le commencement d'une crise terrible. Peut-être Marie Galtier allait-elle reparaître à Lignières-sur-

Graveson; une chose était certaine : l'état de plus en plus précaire de la santé de mon oncle, épuisé jusqu'au dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de vie. Et cependant le temps devenait si beau ! Figurez-vous que ce petit trou rocailleux de Lignières, avec les premières tiédeurs, prenait des airs de jardin tout à fait réjouissants. Les grands arbres du Graveson déployaient des panaches chaque jour plus larges; le Berlou, nu comme un ver pendant la rude saison, s'habillait de costumes verts, étoilés de toutes les fleurs des eaux, et là-haut, dans les environs du *Castélas*, les châtaigneraies profondes levaient vers le ciel des touffes de gros bourgeons gommeux où le jeune soleil, toujours plus brillant et plus fort, accrochait des diamants par milliers. Quelle joie de vivre en cette contrée si belle, avec mon oncle, Marianne, Adon Laborie !

Un soir, comme mon oncle s'était couché de bonne heure, que Marianne besognait dans la cuisine, nous nous étions assis sur le banc de pierre de la terrasse, le Frère et moi. Les rossignols, revenus aux rives du Graveson et à celles du Berlou, lançaient à la lune des notes vibrantes, perlées, qui montaient dans la nuit sereine et douce comme des fusées. De partout s'élevaient des murmures assourdis, peut-être les bruits profonds, très enfouis de la sève prête à animer tous les êtres, à les faire revivre, à les inonder jusqu'à l'enivrement. Et moi aussi, dans la résurrection universelle, je me sentis touché tout à coup par la renaissance, par le printemps divin, et ces mots étranges, ces mots de renouveau, s'échappèrent de mes lèvres :

— Voyez-vous, Frère, il n'y a pas à dire, il faut que mon oncle vive.

— J'occupe ma tête à ça, en ce moment.

— Et qu'est-ce qu'elle vous conseille, votre tête, en ce moment ?

— M. le curé Célestin, qui a les jambes trop faibles

pour faire le voyage jusqu'à l'ermitage de Saint-Raphaël, dans le bois du Cros, veut que j'aille voir Barthélemy Pigassou. Il se pourrait bien que ce Frère indigne sût quelque chose sur Marie Galtier, surtout sur ce qui s'est passé, le jour de la saint Fulcran, chez Espérit Garrigat, dans la prairie du Soulondre. Les ermites étaient-ils là ? Le Santi-Belli était-il là ? Question. J'interrogerai donc cet ivrogne de Pigassou, un fort triste sire, va, mon fillot... Puis...

— Puis ?

— Puis, me trouvant sur la route de ce pays, j'avais l'intention de pousser jusqu'aux Aires.

— Jusqu'aux Aires ! Et pourquoi, s'il vous plaît, frère Laborie ?

— Est-ce que M. le curé Célestin n'a pas invité M. Anselme Benoît à notre fête de saint Pargoire, qui tombe la semaine prochaine ?

— Oh ! si fait, si fait ! Le jour de la saint Fulcran, comme nous revenions de Lodève, mon oncle a même invité à la fête de Lignières Simonnet Garidel, Liette, Ambroise Combal et l'ermite Braguibus... Frère, Frère, amenez au Prieuré notre monde des Aires au complet : cela fera du bien à mon oncle, je vous le promets.

— J'amènerai toujours M. Anselme Benoît, car il faut qu'il guérisse M. le curé, puisqu'il est médecin.

— Il le guérira, j'en suis sûr. Il est si savant, ce M. Anselme Benoît !

Quelques jours après, un beau matin, sa bure bien brossée, ses coquilles bien reluisantes sur sa pèlerine, frère Laborie prit son bourdon et s'en alla.

L'année précédente, avec mon ami Pierre Sureau, de Margal, je m'étais beaucoup amusé à la fête patronale des Aires. Certes, mon oncle nous ayant défendu de nous approcher du bal public, dont la tente accrochée à l'un des côtés du four communal

occupait la moitié de la place du village, nous nous étions tenus loin de cette salle de perdition, où des démons, soufflant dans des fifres, battant des tambours, s'adonnaient à un tapage enragé. Mais les marchands d'oublies avec leurs cylindres chiffrés, les santi-belli avec leurs étalages de saints et de saintes, nous avaient été permis, et Dieu sait le nombre de gourmandises avalées, le nombre de médailles d'un sou achetées, baisées pieusement, passées au cou avec transport ! Que serait, à Lignières, la saint Pargoire? Par le souvenir des plaisirs savourés aux Aires, elle s'annonçait affreusement triste, quand la présence au Prieuré de M. Anselme Benoît, de Simonnet Garidel, de Liette et du frère Braguibus — Ambroise Combal, retenu au lit par sa sciatique, n'avait pu venir — m'apporta quelques espérances de retrouver les joies anciennes, les joies du paradis perdu.

Ce M. Anselme Benoît pourtant ! Il était très savant, en effet, car mon oncle, éprouvé depuis huit jours par une extinction de voix qui, à la messe basse du matin, lui permettait à peine d'articuler de façon à être entendu les mots sacramentels de la *Consécration*, ayant trempé ses lèvres dans une potion préparée par son médecin ordinaire, parla soudain, et très haut. L'amélioration alla de si bon train au bout de vingt-quatre heures seulement, que notre malade, désespéré par l'impuissance où il allait se trouver, le jour de la fête patronale de Lignières, de chanter une grand'messe solennelle, le samedi soir, pressé par son *cher Anselme* d'entonner la *Préface*, essaya tout à coup et réussit. Non, de la vie, je n'oublierai ce : « *Per omnia sæcula sæculorum !* »

— C'est un miracle ! cria Laborie, la face éclairée d'un rayonnement.

Et nous tous de répéter :

— C'est un miracle !

— Pas du tout, c'est la potion ! dit M. Anselme Benoît, qui, malheureusement, avec beaucoup d'autres méde-

cins, — avec M. Barascut, de Bédarieux, tout le premier, — croyait plus à ses drogues qu'au bon Dieu.

Mon oncle Célestin, étouffé par les transports d'une indicible allégresse, n'eut pas une parole: il se contenta d'embrasser son sauveur.

M. Anselme Benoît, plus ému dans le fond qu'il ne voulait le laisser paraître, ne savait quelle contenance adopter. Il eut un geste bizarre; puis, d'un ton délibéré, il articula cette phrase absolument insensée, absolument inouïe:

— Et si l'on fumait un cigare?

Un cigare! Il était donc fou, l'officier de santé des Aires? Et quoi, il fumait des cigares à présent, M. Anselme Benoît? A ce vice nouveau, dont s'étaient augmentés tant de vices anciens, comme on voyait que mon oncle avait quitté les Aires! Jamais, du temps de mon oncle, là-bas, son médecin n'aurait osé fumer. Fumer! mais cela était bon pour les gens désœuvrés, sans conduite, pour les riches fabricants de drap de Bédarieux, toujours disposés à montrer leur argent au soleil et à le faire sonner. Eh bien! après Ninette Catinel, morte dans l'Orb, il ne manquait plus à M. Anselme Benoît que de fumer pour se perdre complétement. Ce qui me surprit le plus en tout ceci, porta un coup à ma naïveté, ce fut que mon oncle, ayant entendu la proposition immorale de son médecin, ne trouva rien à lui répondre, et avec nous tous, Marianne, Laborie, Braguibus, Liette, Simonnet Garidel, le suivit sur la terrasse du Prieuré. Enhardi par cette approbation tacite, l'officier de santé alluma effectivement un cigare presque aussi long qu'un cierge, duquel, en se creusant les joues, il tira plus de fumée que n'en rendait le dimanche mon encensoir comblé de braises et d'encens.

La nuit était claire, d'une extrême douceur. Au ciel, d'un bleu profond, quelques légers nuages blancs,

dont une lune à demi pleine argentait les crêtes, les volatilisait à certains endroits en flocons impalpables, à d'autres les brûlait. Le silence enveloppait la nature grandement. De rares coups de marteaux, donnés dans le village, arrivaient de temps à autre jusqu'à nous comme des rappels de vie. Peut-être la tente du bal qu'on dressait sur les bords du Graveson. Les maisonnettes de Lignières, celles surtout échelonnées le long du Berlou, nous offraient leurs toits glacés par la lumière obscure des étoiles et tout brillants par-ci par-là de pièces de cinq francs et de vingt sous à l'infini. Une chose splendide, c'était le massif noir de notre cathédrale, découpant sur le firmament la dentelure de ses clochetons, de ses niches, d'où se détachaient des profils sévères de saintes et de saints. Il n'y avait pas un mois, un œil brillait dans les ténèbres de l'édifice : le lampion de la Galtière, accroché jusqu'à minuit aux montants de son métier. Maintenant, les Galtier, auxquels ce méchant M. Saturnin Boyer avait offert un logement dans sa maison, n'habitaient plus le clocher, et le monument avait perdu cet œil de cyclope avec lequel il regardait la contrée dans la nuit.

M. Anselme Benoît, entêté à se passer sa monstrueuse fantaisie, y avait mis quelques ménagements pour mon oncle : redoutant, par l'âcre fumée du tabac, de provoquer une quinte de toux chez son malade, il s'était avancé jusqu'à l'escalier du Cloître, et Simonnet Garidel l'avait suivi, frisant le parapet, comme un gros chat qui s'achemine à un mauvais coup. Allait-il fumer, lui aussi ? Je conçus des doutes. Quoi qu'il en soit, Marianne, Laborie, Liette, Braguibus et moi, nous restions auprès de mon oncle Célestin, jouissant tous de son relèvement, nous complaisant à espérer pour le lendemain une fête de saint Pargoire magnifique, la plus magnifique qu'on eût jamais célébrée à Lignières-sur-Graveson, car Simonnet Garidel, premier chantre des Aires, occu-

perait le lutrin avec l'ermite Braguibus, *un musicien fini*, comme on s'exprimait sur son compte dans la basse vallée de l'Orb.

— Venez voir ! venez voir ! appela la voix forte de M. Anselme Benoît.

Nous nous précipitons vers le Cloître.

— Regardez là-haut ! nous dit Simonnet.

— Ah ! mon Dieu ! c'est *lui !* crie notre ermite.

— *Lui ?* demande mon oncle.

— *Lui, lui,* le Démon !

— Frère, je ne vous comprends pas, se récrie mon oncle Célestin.

— Cette flamme que nous montre M. le médecin, c'est une flamme d'Enfer, monsieur le curé.

Dans la masse sombre des châtaigneraies, vers les premiers échelons de l'Escandorgue, très en arrière de notre cathédrale, une lueur tantôt vive, tantôt très atténuée et comme près de s'éteindre, apparaissait.

— Quand je vous disais que le Démon *revient* au *Castélas* tous les ans, soit à la saint Pargoire, soit à Noël, reprit Laborie. Rentrons. Il n'est pas honnête d'assister à ce sabbat.

— Au contraire, riposta M. Anselme Benoît, il faut y assister, à ce sabbat ! Pour moi, je vous l'assure, je ne serais pas faché de voir le Diable une fois dans ma vie.

— Docteur !... murmura mon oncle avec une sévérité douce.

— Mon cher ami, je ne vous invite pas à me suivre, continua le médecin des Aires. Mais, Simonnet et moi, si vous le permettez, nous allons nous donner le plaisir de tirer les oreilles au Diable. Nous vous apporterons tout à l'heure de ses nouvelles... Un vieux château !... Le Diable y faisant ténèbres, la nuit !... C'est superbe, cela ! — Passez devant, frère Laborie, et montrez-nous le chemin.

— Moi !... Ah ! par exemple !... Autant me deman-

der de vous conduire en Enfer. Ne comptez pas sur mes jambes pour vous mener là-haut, quand le Démon y ripaille avec sa bande... Tenez! tenez!

Les lierres épais du *Castélas*, illuminés d'un éclat subit, se détachèrent distinctement à nos yeux. C'étaient des branchages, puis des branchages, encore des branchages, pendant immobiles dans une lumière d'incendie.

— Hardi, Simonnet! reprit M. Anselme Benoît. — Êtes-vous des nôtres, Braguibus?

— Ma foi !... répondit le petit ermite de Saint-Michel-des-Aires.

Nous fûmes ébahis. Quoi ! frère Jean Maniglier, dit *Braguibus*, aussi menu qu'une châtaigne, aurait le courage !... Tous trois, courant à leur expédition nocturne, traversèrent le Cloître. Comme ils disparaissaient dans l'ombre projetée par la cathédrale, mon oncle, d'un grand effort, les rappela. Puis, s'adressant à nous :

— Venez!

Une minute après, nous nous trouvions tous réunis au milieu du Cloître, non loin des pierres tombales des moines bénédictins, à la surface desquelles la lune étendait d'immenses suaires blancs.

— Mon cher Anselme, dit mon oncle, il se passe assurément quelque chose d'extraordinaire au *Castélas*. Je ne crois pas néanmoins à la présence du Démon dans les ruines. Il me paraît plus vraisemblable de supposer que des malheureux, peut-être des petits marchands accourus à la fête de Lignières, soit pour y recueillir des aumônes, soit pour y vendre leur pacotille, se sont arrêtés là, ne découvrant nulle auberge dans le pays. Je viens au *Castélas* avec vous afin d'inviter ces voyageurs à descendre jusqu'au Prieuré, où ils trouveront non-seulement un abri clos, mais aussi un morceau de pain.

— Un abri, je ne dis pas, interrompit Marianne ; quant à du pain, il faudra envisager avant si nous en

avons pour toutes les bouches affamées de la création.

— Marianne, Liette, retournez à la maison et couchez-vous, poursuivit-il. — Allons, mon neveu, allons, frère Laborie, marchons !

Le courage de mon oncle me communiqua un énorme courage, et je bondis en avant de la troupe. Cette excursion au *Castélas*, terrifiante d'abord, devenait désormais une promenade très attrayante, très gaie. Pour Laborie, M. le curé ayant parlé, il ne pouvait qu'obéir. Il dit adieu mélancoliquement à Marianne, à Liette, et mit ses jambes en train. Je l'apercevais de temps à autre traînant derrière nous des pas languissants. Un moment, je ne le vis plus. Où était-il ? Positivement il nous avait faussé compagnie. Je me rabattis à travers les buissons, fouillant les recoins obscurs du sentier. Personne. Un peu effrayé de me trouver seul, — la peur qui manifestement avait arrêté l'ermite me gagnait, — je m'élançais, quand un cliquetis argentin me fit me retourner malgré moi. C'était Laborie.

— Eh bien, eh bien, est-ce que vous reculez ? lui dis-je fièrement.

— Vois-tu, mon garçonnet, me murmura-t-il très bas, moi, j'en tiens pour ce que j'ai dit. M. Anselme Benoît ne croit pas au Démon parce qu'il ne croit pas à Dieu. C'est un brave homme, mais c'est un impie, ce médecin. Je n'ai pas sur les épaules une caboche vide de bon sens, et, quand je jure que le Démon avec ses cornes et sa fourche *revient* au *Castélas*, je ne conte pas des sornettes. Dans tous les cas, pour nous préserver tous, en premier M. le curé Célestin, des malices de l'*Autre*, en passant devant l'église, j'y suis entré et j'ai pris le bénitier de cuivre avec son aspersoir. Nous verrons bien si on n'aura pas besoin d'eau bénite au *Castélas*.

Et, le dégageant des plis profonds de sa bure, il me montra le bénitier de la cathédrale, au ventre duquel

la lune allumait de petits éclairs furtifs. Nous doublons le pas, tous les deux plus fermes, plus rassurés. Le bon Dieu est de notre côté. Voilà.

II

Quelle adorable nuit ! Les nuages blancs parsemant le ciel avaient fondu pareils à des amas de neige, et l'immense voûte, dans son étendue, apparaissait criblée d'étoiles. Là-haut, quelle douceur ! ici-bas, quelle sérénité ! Pas le moindre souffle. Les arbres, immobiles, recueillis dans la splendeur des choses célestes, dans les magnificences de la nature qui, se réveillant après un rude hiver, leur rendait la vie, les arbres retenaient le bruit de leur jeune feuillage et semblaient admirer. Le Berlou seul, dans cette solitude religieuse, jasait, sautait, cabriolait. Vraiment, c'était plaisir de voir ce ruisseau perdu avoir l'air, à travers les roseaux de ses rives, de jouer avec les astres, qu'il réflétait complaisamment, tantôt les entraîner dans une course vertigineuse, tantôt les faire bondir du haut des rochers comme un enfant qui s'amuserait à lancer des palets d'or. Ah ! ce Berlou, cet inoubliable filet d'eau claire où je me suis si souvent trempé les pieds, que mon oncle et Marianne ont traversé des milliers de fois, dans les amarines duquel j'ai déniché tant de linottes et de rossignols ! Apre vie des jours mûrs, des jours pensants, pourquoi nous fais-tu regretter l'enfance, l'époque heureuse où l'homme n'était pas encore, où l'être allait, qu'on me passe l'expression, sans cerveau, c'est-à-dire sans douleur !

Mais les lierres géants, enserrant dans leurs ai-

guilles tenaces les ruines du *Castélas*, dressaient devant nous de hautes murailles lustrées, brillantes par places comme de grandes plaques de métal.

— Chut ! souffla M. Anselme Benoît.

— Attention ! monsieur le médecin, dit Laborie ; attention ! *il* est là.

Et, du bout de l'aspersoir dégouttant d'eau bénite, il montra, parmi les frondaisons sauvages, à la hauteur d'un premier étage, un large trou illuminé comme une fenêtre d'église à la messe de minuit.

Cependant Laborie, dont M. Anselme Benoît et Simonnet Garidel viennent de s'emparer, un peu malgré lui, nous guide à travers l'escalier branlant du *Castelas*. Un palier spacieux, encombré de pierres tombées des murailles et des voûtes, se déploie devant nous. Nous franchissons ce palier, Braguibus et moi, soutenant mon pauvre oncle qui halète de fatigue. Nous arrivons devant une baie immense. Cette baie, livrant passage à tous les vents, donne accès sur un corridor d'une longueur médiocre, mais aussi large que notre sacristie de Lignières, où, sans se toucher les coudes, vingt prêtres pourraient s'habiller pour l'autel. Vous devinez si nous assourdissions nos pas. Pour mon compte, le cœur inquiet, palpitant, j'allais sur la pointe des pieds, tout à fait comme lorsque, guettant une couveuse de mésanges sur son nid, je m'avançais et happais à l'improviste elle et ses petits. — Je ne conseille du reste ces cruautés à personne, les mésanges prises ainsi ne s'apprivoisant pas et mourant dans la cage une à une, tristement. — Sur ce corridor s'alignent à la file plusieurs ouvertures, dont la lune nous signale les trous noirs béants ; mais tout au fond, une de ces ouvertures, veuve de porte aussi bien que les autres, est éclairée. La lumière même qu'elle projette est si vive, que, là-haut, les dalles sont toutes blanches et les murs également sont tous blancs.

— Attention ! attention ! chuchote de nouveau Laborie.

Épouvanté, il s'accroche à M. Anselme Benoît, à Simonnet Garidel, et, finalement, rétrograde vers nous. Braguibus ne paraît pas bien fier, et, s'il ne flageole pas sur ses jambes, il ne s'en faut guère. Mon oncle m'étonne : savez-vous que maintenant il est le troisième en tête et qu'il touche presque son médecin.

Voilà les lueurs du fond qui pâlissent, puis brusquement s'éteignent presque. Nous sommes de gentils compagnons, perdus dans ces terrifiantes ruines du *Castélas*. Si du moins Laborie avait pris notre lanterne, au lieu de prendre notre bénitier ! Mais M. Anselme Benoît, qui ne craint ni Dieu ni Diable, profite justement de l'obscurité croissante pour pousser plus avant et arrive à la porte tout à l'heure brillante, flambante comme la bouche d'un four. Il s'élance, s'élance, ce brise-tout... Un cri retentit. Ciel ! j'ai reconnu la voix... Quelqu'un court à travers le corridor, dans la nuit qui nous enveloppe.

— Une femme !... Arrêtez-là ! arrêtez-là ! répète l'officier de santé.

Simonnet Garidel se précipite en nous bousculant, et saisit une masse qui se sauve vers l'escalier.

— Je la tiens ! crie-t-il de loin.

Nous courons à lui et nous voyons, fortement serrée dans ses bras, — c'est à n'y pas croire, — Marie Galtier, oui, notre Marie Galtier, la Marie Galtier du Prieuré, de Zite, de ces affreuses gens du clocher.

Mais, tout à coup, malgré nos dix bras développés autour d'elle, elle nous échappe et enfile de nouveau le corridor. Nous galopons. Nous la rejoignons en une vaste pièce délabrée. Tiens ! je retrouve la salle où, trois mois auparavant, retournant de Grangelourde, nous avons fait une dinette frugale de fro-

mage et de jambon, Thomas Galtier et moi. En un coin, aujourd'hui comme alors, des tas de feuilles sèches; seulement, sur le perron du foyer, où traînaient autrefois des tisons éteints, brûlent maintenant des branches et des ramures de châtaignier.

— Toi ! toi ! dit mon oncle à sa pastoure, essayant de lui décoller les mains du visage.

Honteuse, elle ne veut pas se laisser reconnaître.

— Tu sais bien, Marie, que tu es mon enfant bien-aimée, insiste-t-il, et que je ne te reprocherai jamais rien... Je t'en supplie, retire tes doigts.

Elle obéit et nous permet enfin de la regarder. — Il faut dire que Simonnet Garidel, ramassant à ses pieds des brindilles sèches, en a jeté des poignées sur les braises incandescentes, et que l'immense chambre s'est trouvée éclairée comme si le soleil y était entré brusquement. — Nous contemplons Marie, muets de surprise, je pourrais ajouter d'effroi. Quel énorme changement en elle ! Ses traits charmants, si suaves dans leur immobilité, où la jeunesse mettait cette plénitude gracieuse qui constitue un de ses privilèges les plus ravissants, ses traits blancs et roses tout ensemble, veloutés de cette poussière d'or particulière aux blondes, sont creusés, flétris, montrent par-ci par-là des taches terreuses, affichent je ne sais quelle dépravation générale de toutes les lignes, comme si la face pure, virginale de cette jeune fille avait roulé à toutes les ronces de l'Escandorgue, à toutes les fanges du Graveson et du Berlou.

Adorable Marie Galtier ! Ah ! je comprends qu'elle cache sa figure avec ses mains. Ses yeux pourtant demeurent toujours grands et beaux, aussi bleus toujours que le ciel, toujours embellis de cette expression ensemble farouche et attirante où transparaissent toutes les pudeurs, où pointent inconsciemment tous les désirs. Et puis il faut voir comment elle est vêtue ! Aux Aires, j'avais cent fois

fait l'aumône à la Margouette en haillons, mais les haillons de la Margouette n'étaient rien comparés aux haillons de Marie. D'abord, pas de fichu pour couvrir ses épaules, puis un corsage déchiré sur le devant, déchiré aux coutures du dos, retenu à grand'peine au col par une grosse épingle. Quant à la jupe, souillée, grisâtre, incolore, ce sont des loques sordides, tombant ici jusqu'au mollet, là s'arrêtant aux genoux. Est-ce la faute de cet accoutrement, taillé à coups de serpe, ruiné? est-ce la faute de notre pastoure, qui, malgré l'état de dénûment suprême où nous la découvrons, me semble plus volumineuse, plus large, plus forte ? le fait est que cette jupe lamentable tend à se relever beaucoup trop sur le devant. Ses pieds nus, déchirés, ballottent en des sabots trop grands. Des ficelles retiennent l'un de ces sabots, fendu de part en part, et les morceaux, mal assemblés, bâillent misérablement.

— Que fais-tu ici ? lui demanda mon oncle.

— J'y couche et j'y mange, répondit-elle.

En dépit des flammes très hautes, elle s'assit sur le perron du foyer et, d'un bout de branchette saisie au hasard, retira des cendres une douzaine de châtaignes en train de griller.

— Je les ai ramassées aux environs du *Castélas*, dit-elle... On est obligé de se nourrir... Elles sont très bonnes.

Mon oncle ouvrit la bouche pour parler, mais cela lui fut impossible. Il pleura. Marie Galtier se remit debout, et se précipitant à ses pieds :

— Monsieur le curé, tout le monde dit du mal de moi, mais ne croyez personne, je suis innocente, je suis innocente... Je vous conterai mes malheurs... Je ne puis pas en ce moment...

Avec un cri, elle ajouta :

— Mon Dieu-Seigneur, que j'ai froid !

Elle se pencha sur le brasier à nous faire croire

qu'elle allait s'y jeter. M. Anselme Benoît la saisit aussitôt, lui tint un moment les deux mains dans les siennes ; puis, s'adressant à mon oncle :

— Cette pauvre fille a une fièvre violente : il faut rentrer immédiatement et la coucher.

Sans attendre un mot de personne. il passa son bras robuste autour de la taille de Marie et l'entraîna.

Mon oncle soutenu par Laborie, moi serrant une des manches de Braguibus, nous suivons le médecin des Aires qui marche en avant d'un pas effréné, retenant toujours Marie. Pourquoi vont-ils de ce train ? Ce M. Anselme Benoît enlève-t-il Marie Galtier, comme on l'accuse d'avoir enlevé jadis Ninette Catinel ? Je ne comprends rien à cette course précipitée. Puis, faible comme il l'est, j'ai peur que mon oncle ne butte aux pierrailles du chemin et ne tombe dans le Berlou... Enfin, nous touchons à la porte du Prieuré. Nous montons l'escalier lentement. Marie n'en peut plus ; d'ailleurs, elle souffre sans doute de sa fièvre, car, en gravissant les marches, il lui échappe des plaintes, des soupirs qui nous transpercent douloureusement.

— Vite, un lit ! crie M. Anselme Benoît.

Mariannen'a pas le temps de s'étonner ; elle embrasse Marie tout simplement et court vers sa chambre, sa propre chambre à elle, avec Liette, bien troublée par cette aventure imprévue.

Tandis que notre gouvernante et la femme de Simonnet besognaient de diverses façons à travers le presbytère, ouvrant des armoires pour en retirer des draps, chauffant le *moine* pour leur faire perdre la fraîcheur de la dernière lessive, Marie Galtier, assise dans le fauteuil de mon oncle, devant une pétillante flambée de sarments sans cesse alimentée par frère Braguibus, se remettait un peu. Déjà son visage me paraissait moins noir. D'ailleurs, elle avait cessé de se plaindre, ce qui était un bon signe. Dans un

mouvement pour se tourner vers moi, sa tête laissa fuir le chiffon percé de trous qui la recouvrait. Horreur ! Marie n'avait plus de cheveux, et la ligne sèche du crâne apparut ébourriffée par-ci par-là de rares épis blonds grossièrement taillades. Qui lui avait volé sa ravissante toison, si riche, tirebouchonnant sur le cou en anneaux plus légers que le duvet des oiseaux ? Ces ravages cruels à travers sa chevelure de jeune sainte, — que de fois Marie Galtier avait ramené mes souvenirs à sainte Philomène, des Aires ! — ces ravages pratiqués par quelque ciseau barbare dans la montagne où elle avait voyagé, m'émurent au point, qu'oubliant ses souffrances, toutes les tortures de sa situation, j'allais l'interroger, quand elle-même prit la parole tout d'un coup :

— Ah ! oui ! monsieur le curé, dit-elle de sa voix demeurée enfantine et fraîche comme l'eau d'une source, ah ! oui, j'en ai battu des chemins depuis que j'ai quitté le Prieuré ! Que voulez-vous ? la Galtière me faisait peur avec son bras toujours levé ; puis, pour être franche, je ne me souciais guère d'aller chez la sœur Combescurette, à l'hôpital. Je suis partie, et j'ai marché tant que j'ai trouvé chemin sous mes pas. Il y a de braves gens parmi ce monde de la terre, et partout on m'a donné soit un morceau de pain, soit un peu de travail... Quel homme charitable, cet Antoine Durand, de l'*Auberge du Roulage*, à Bédarieux ! Il m'a secourue le premier, celui-là. De vrai, je serais morte de faim à sa porte, je crois, si sa main secourable ne m'avait porté une écuellée de soupe dans l'écurie... Puis, allant toujours devant moi, je suis arrivée à la ferme de l'*Olivette*, chez M. Étienne Baticol. Des gens de Dieu, M. Étienne Baticol et ses fils ! Mais les femmes des fils sont méchantes, et je ne gardais pas les ouailles de la ferme depuis huit jours, qu'elles me renvoyaient avec des sottises et des coups...

— Et que leur avais-tu fait, aux brus de M. Étienne Baticol, ma chère enfant ? lui demanda mon oncle.

— Elles criaient dans toute l'Olivette que je voulais enjoler leurs maris. Moi, enjoler quelqu'un ! moi qui n'ai de ma vie osé lever les yeux sur un homme !... Ah ! cette fois, j'en ai traversé des routes, des rivières et des ruisseaux ! Le pays m'était égal, puisque ce n'était pas mon pays, et je vous réponds que mes jambes ne s'amusaient pas... Voilà un clocher long jusqu'à demain. Je demande à quelqu'un qui passe ce que c'est ; on me dit : — « Ici vous êtes à Olargues, petite... » — Mais je chemine, je chemine sans me reposer, et j'arrive, à nuit tombée, en un endroit qui s'appelle le Mas-de-l'Église. Quelle bénédiction du ciel ! on me prend en gage chez les Toulas. Allez, je suis contente, encore que je pense au Prieuré de Lignières-sur-Graveson, en premier à M. le curé Célestin...

— Ma pauvre Marie ! ne put s'empêcher de gémir mon oncle.

— A présent, commencent mes grands malheurs, poursuivit-elle avec une précipitation fébrile. Je reste près d'un mois chez mes nouveaux maîtres. Mais, au bout de ce temps, on devient dur pour moi... Comme je revenais du four, où j'avais cuit la fournée de la semaine, on me mit trente sous dans la main et on me dit qu'on ne pouvait pas conserver pour le service une fille malhonnête comme moi. Pourtant la mère Toulas ne paraissait pas contente en m'accusant, car elle me fit un bout de conduite jusqu'à la grand'route, puis là, m'ayant embrassée, me glissa dix sous de plus dans la poche du tablier. Quelle différence entre cette bonne femme du Mas-de-l'Église et les brus de M. Étienne Baticol, de l'Olivette près d'Hérépian !... Par exemple, ma vie a bien changé à dater du Mas-de-l'Église, et plus de cent fois j'aurais repris le chemin de Lignières si j'avais osé... Dans combien de villages j'ai demandé l'au-

mône ! à la porte de combien de métairies j'ai frappé pour trouver un abri, le soir ! Partout on me criait d'aller plus loin. Je me souviens de beaucoup de mauvais mots qu'on me jetait à la figure, quelquefois avec un morceau de pain, le plus souvent avec rien ! Ah ! ces mauvais mots, jamais je ne les répéterai... Je ne puis pas vous nommer tous les endroits que j'ai vus : je ne sais pas les noms. Je suis passée pourtant à Saint-Gervais. Un aubergiste, aussi ami des mendiants que Antoine Durand, de Bédarieux, m'a laissé coucher huit jours dans le pailler, au-dessus des écuries. Dans la journée, j'allais aux portes réciter le *Pater noster*, et le soir je retournais chez Tabarié, qui me jetait quelques restes dans le tablier. Pourquoi le bon Dieu exige-t-il que les pauvres mangent chaque jour, comme les riches ?... Sans compter que nous étions au milieu de janvier, que l'Espinouse était couverte de neige, et qu'il faisait un froid !... Mais Tabarié se fatigua d'avoir une malheureuse à l'auberge, encore que je balayasse les salles tous les matins, et un jour il me dit de m'en aller. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'au moment où je le quittais, il me remit un petit paquet en me disant à l'oreille, comme s'il avait peur d'être entendu : — « Voici des langes pour ton enfant ! » — Ah ! je ris bien, malgré ma tristesse... Mon enfant ! Comprenez-vous ça, monsieur le curé ? mon enfant ! ... A Rongas, ne sachant à quelle porte quémander, j'ai ouvert la porte de la cure. La servante — ce n'était plus Marianne — l'a refermée, et j'ai continué à courir le pays. Ce pays était si loin de Lignières, que je ne connaissais plus rien ni personne, et que, quand même je l'aurais voulu, je n'aurais pas eu assez de nez pour découvrir le chemin de mon endroit, près de Lunas... Maintenant, ma vie était bien perdue, perdue tout à fait. On refusait partout de me donner la *retirée*. Je mangeais ce que je trouvais, et puis je couchais, aujourd'hui sous un arbre, demain

dans quelque borde en ruine à travers champs. Une fois, j'ai passé la nuit sous un pont, près d'une ville que je ne connais pas... J'ai vendu mes cheveux vingt-cinq sous à un perruquier de l'Espinouse...

Elle s'arrêta une minute. M. Anselme Benoît, debout à côté d'elle, la surveillait. Il lui dit :

— Tu dois être fatiguée, Marie. Plus tard, tu acheveras de nous conter ton histoire.

Elle le regarda étonnée; puis, se retournant vers mon oncle, à qui elle avait l'air de s'adresser exclusivement.

— Mais, voyez-vous, monsieur le curé, dans cent pays et peut-être mille, on avait beau m'appeler : *fille perdue! mère de bâtards! graine de perdition!* le bon Dieu du ciel que je priais toujours en souvenance des prières du Prieuré, me menait par la main. Et devinez où cette main si propice aux malheureux m'a conduite, il y a tant seulement trois jours? A la cime de l'Escandorgue, devant la *Baraque des Poux*. Oh! je n'ai pas eu besoin de remarquer la voiture de Barral, qui descendait la côte vers Lodève, pour me reconnaître. Là-bas, dans sa courbe, était Vasplongues; puis, par là-bas, dans l'eau du Graveson, le château de M. Charamaule avec tout Lunas à l'environ. Je touchais presque le Prieuré de Marianne, de M. le neveu, de frère Laborie, de vous, monsieur le curé Célestin... Pourtant, encore que le besoin de revoir le pays me poussât vite, je n'osais pas y revenir le jour. J'étais si mal munie d'habillements, et la Marie Galtier d'autrefois, plus propre qu'un sou neuf, était à cette heure si sale, si manquant de tout!... J'ai attendu la nuit dans les bois, du côté de Notre-Dame-de-Nize, et avec la lune je me suis mise en marche vers ici. Mon idée était de traverser Lignières quand tout le monde y serait couché, puis doucement, bien doucement, de venir éveiller ou Marianne ou M. le neveu, ou frère Laborie, ou vous par exemple, monsieur le curé, qui avez

besoin de votre repos... J'ai traversé Lignières et je suis venue à la porte du Prieuré. Mais au moment de sonner, mes jambes épeurées m'ont emportée vers le *Castélas*. Non, non, je mourrais au *Castélas*, mais je ne me montrerais jamais en pareil état de misère ni à Marianne, ni à M. le neveu, ni à frère Laborie, ni à M. le curé Célestin...

Avec ce dernier mot un cri épouvantable s'échappa de sa bouche démesurément ouverte. Les bras vigoureux de M. Anselme Benoît l'enlevèrent comme une plume. Au moment où l'officier de santé, nous laissant ébahis, disparaissait avec sa charge, mon oncle saisit l'aspersoir dans le bénitier déposé par notre ermite sur la table, et envoya, murmurant des mots latins, des gouttes d'eau bénite dans la direction du groupe qui s'en allait.

III

Mon oncle déposa l'aspersoir. Nous formions un demi-cercle immobile autour du foyer, où Simonnet, attentif comme nous tous aux bruits du Prieuré, oubliait de jeter de nouveaux sarments. Les bruits — il ne s'en était produit d'autres que les cris, les gémissements de notre chère pastoure retrouvée — avaient cessé complétement. Nous avions beau tendre les oreilles ; rien, absolument rien. Quel délicieux silence ! Se prolongerait-il ? Je regardai mon oncle. C'est cette fois, par exemple, qu'il ressemblait à la tête du Christ, d'après Guido Reni ! Laborie, tout à coup, se frotta les mains bruyamment, satisfait, heureux, et, s'adressant à mon oncle :

— Enfin, dit-il, Dieu nous l'avait prise, Dieu nous l'a rendue, que son saint nom soit béni !

— *Sit nomen Domini benedictum !* articula mon oncle.

— Pour ce qui est de l'état dans lequel elle nous arrive, continua notre ermite, n'en soyez pas chagrin d'ici à la fin du monde, mon bon monsieur le curé. Ayez confiance, Dieu nous aidera à traverser ce mauvais pas, ainsi qu'il nous a aidés à en traverser tant d'autres qui ne valaient guère mieux que celui-ci. Souvenez-vous, s'il vous plaît, des raisonnements de M. Clochard à M. le Vicaire-Général pour vous faire passer par le tribunal de Monseigneur. Dieu se connaît en innocents heureusement, puisqu'il était innocent le jour où les Juifs le clouèrent sur la croix, et il vous a envoyé M. Carpezat comme un ange pour vous sauver.

— Dieu a dit, en effet: — « Je vous enverrai mon ange, *mittam angelum meum* », murmura mon oncle dont les yeux, avides d'un miracle, s'arrêtèrent sur notre gravure d'après Jouvenet représentant la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, et y demeurèrent attachés.

— Oh ! puis, ajouta Laborie, j'ai mon plan, moi.

— Votre plan ?

— Un plan ? interrogea Simonnet.

— Quel plan, Frère ? demandai-je.

Je n'avais pas prononcé ces vives paroles, jaillies de tout moi-même à mon insu, que mon oncle par un signe m'appela auprès de lui.

— Mon enfant, me soupira-t-il, je devrais te dire de te coucher. Mais je te connais, tu ne dormirais pas. J'aime autant du reste que tu passes avec nous cette nuit cruelle. Marianne peut avoir besoin de toi, puis il m'est doux de te voir à mon côté... Je te recommande seulement, quoi qu'il puisse arriver au Prieuré, d'avoir, selon les termes de l'Écriture, des *oreilles pour ne pas entendre, des pieds pour*

ne pas marcher, une bouche pour ne pas parler.

Notre gourvernante, entrant à la même minute dans la salle, m'évita l'embarras d'une réponse.

— Eh bien, Marianne? s'informèrent simultanément mon oncle et Laborie.

— Chut! murmura-t-elle, venant à nous sur la pointe des pieds.

Et, d'un ton très bas:

— Elle est beaucoup plus tranquille. Ses yeux se ferment de moment en moment. Ah! si elle pouvait dormir! Elle a pris mal, voyez-vous, dans cet affreux *Castélas* sans portes ni fenêtres, et sa fièvre vient d'un coup d'air. Mais j'ai apporté des Aires de la bourrache, et je vais lui en préparer une tasse pour la faire transpirer. — Petit, vite, une cafetière pleine d'eau devant le feu.

La cafetière fut posée au millieu des braises mourantes.

— Un sarment! cria-t-elle.

J'en lançai deux dans le foyer.

— Elle ne se plaint plus? insista mon oncle.

— Pas autant que tout à l'heure ici, mais tout de même elle ne se trouve pas à son aise encore, répondit Marianne... Allons! ajouta-t-elle, debout devant un tiroir du buffet, dépliant et repliant de menus paquets de papier, voilà la violette de Margal, la mauve et la sauge de Saint-Michel, mais vous verrez que je ne découvrirai pas ma bourrache des Aires, cueillie par cette brave Margouette...

— Je sais où elle est, la bourrache! m'écriai-je, subitement éclairé par un souvenir.

Je bondis au buffet, et, à l'ébahissement de tous, j'en retirai, d'un mouvement des bras qui aurait bien pu amener un désastre, le cabaret de M. l'abbé Combescure.

— Il a raison, notre enfant, il a raison! dit Marianne, recueillant dans les profondeurs du sucrier de

M. l'abbé Combescure une poignée de feuilles sèches. Comme nous nous servons rarement de nos porcelaines de M. l'abbé Combescure, j'avais mis ma bourrache là pour qu'elle ne perdît rien de sa vertu. Il ferme si bien, ce sucrier de M. l'abbé Combescure!...

Avec ces courtes phrases, elle précipitait dans l'eau bouillante des fragments de la précieuse bourrache des Aires.

— Je ne sais pas au vrai mot ce que le médecin fait avec nous, là-bas. Liette et moi, nous sommes bien capables de soigner notre Marie, peut-être. — Petit, le miel!

J'ouvris un placard. Je saisis un pot jaune entamé de la veille pour mon goûter. Marianne sucra la tisane avec le miel de nos abeilles du Cloître et s'en alla.

— Mon plan, le voici! reprit l'ermite, entêté dans ses idées. D'abord, si Marie a attrapé un coup d'air, cela n'a rien d'étonnant, après ses courses à travers l'Espinouse et vingt autres pays, en plein hiver, par toutes les neiges, toutes les froidures. Mais on revient de ces maladies du mauvais temps, et demain la petite sera debout. Que faire alors? Mon avis est qu'il faut la laisser se reposer tranquillement deux ou trois jours. Puis, comme la fête de saint Pargoire n'est pas éternelle, et que définitivement il faudra que Simonnet Garidel, sa femme, frère Braguibus, M. Anselme Benoît, retournent aux Aires, je leur demanderai de nous conduire, Marie Galtier et moi, à Lodève avant de regagner leur endroit. Mon plan au complet serait celui-ci : mercredi matin, à quatre heures, on conduirait la carriole dans le Cloître, on installerait la fillette au fond sur un lit de feuilles sèches, et on filerait à cinq sous par lieues comme le Juif-Errant. Si nous détalons de Lignières à quatre heures, nous entendrons pour sûr sonner sept heures au clocher de Saint-Fulcran. Simonnet pourra laisser reposer ses bêtes,

puis entreprendre la route vers les Aires, en gaieté, car on est gai toujours quand on a rendu un service au prochain.

— Frère, on suivra votre plan.

— Vous entendez bien, monsieur le curé, qu'une fois à Lodève, je ne m'amuserai pas à regarder le temps qu'il fait. Tomberait-il de la pluie gros comme mon bourdon, Marie et moi nous irons sans retard visiter la sœur Combescurette. Bien que l'excellente sœur Combescurette ait été mise au courant de nos malheurs par M. l'archiprêtre Carpezat et qu'elle connaisse par le fin du fin l'histoire de notre pastoure, ce néanmoins je lui recommanderai cette enfant, perdue par sa trop grande innocence, cette enfant qui, même dans la position où nous la retrouvons, est aussi innocente que l'agneau naissant dans la prairie et prenant la première gorgée de lait... Puis, vous comprenez bien, ajouta-t-il, lâchant bride à sa voix sans y prendre garde, vous comprenez bien que, Marie aux mains de la sœur Combescurette, j'aurai un brin de conversation avec Espérit Garrigat ! Sait-on si cet homme, à qui j'amène tant de pratiques depuis des années, ne me dira pas la vérité sur la conduite des ermites et du santi-belli Jacopo Rusca, dans son auberge, le soir de la saint Fulcran ? Ah ! s'il pouvait me nommer le brigand qui, dans la nuit, sans que cette enfant du bon Dieu s'en doutât, a abusé de notre Marie ! Je suis vieux, mais il me reste encore du sang dans les veines et...

— Frère Laborie, interrompit mon oncle, je vous en prie, résignez-vous à la volonté du ciel.

— Cela n'empêche pas, mon bon monsieur le curé, que, si j'avais devant moi le scélérat, cause de vos tourments, il sentirait ma griffe sur son estomac, je vous le promets. Du reste, hier, je ne veux pas vous le cacher, j'ai manqué étrangler le frère Barthélemy Pigassou dans son ermitage de Saint-Raphaël.

— Vous l'avez vu ?

— J'ai fait plus que le voir, je l'ai touché, et d'une rude main par exemple !

— Alors, il vous a révélé ?...

— Oh ! il ne m'a rien révélé de positif... Il prenait le frais au bord du Soulondre, m'a-t-il dit, et ne saurait certifier quoi que ce soit... Il se souvient pourtant avoir laissé Rusca buvant à une table avec Thomas Galtier... Quant à Marie, il ne l'a pas aperçue ; il a tant seulement entendu des cris étouffés qui pouvaient bien être ses cris... Je ne me suis pas contenté de ces sornettes cousues de mensonges, et lui plantant un crochet à la gorge : — « Misérable, lui ai-je crié à le rendre sourd, si tu ne me dénonces pas le coupable, je ne te lâche plus et je t'amène sur l'heure au brigadier de gendarmerie de Bédarieux. » — Ce Pigassou, tremblant comme un homme qui n'est pas un homme, s'est aplati sur le sol de son ermitage, et le nom de Rusca est sorti de sa bouche épeurée... Le temps me pressait, ayant affaire aux Aires : mais je retournerai à Saint-Raphaël, après avoir tiré les vers du nez à Espérit Garrigat, et malheur à Pigassou, malheur à Rusca, si l'un ou l'autre...

— Frère, interrompit encore une fois mon oncle, calmez-vous. Négligez ceux par qui nous souffrons, négligez-les quels qu'ils soient. Dieu est bon : il nous rend Marie, il va permettre que cette martyre trouve, à Lodève, une maison secourable où elle sera soignée, aimée. Dieu fera plus : afin de relever notre pastoure d'une faute où elle n'est pour rien, afin de nous ménager une consolation à la suite de tant de larmes, bientôt il nous renverra Marie, nouvelle, la santé refaite, aussi pure à mes yeux que le lis de l'Écriture, *plus éclatant que la gloire de Salomon.*

De grands pas retentissants se firent entendre dans le corridor des cellules. C'était dans ces chambrettes nues, sans portes, dont trois seulement avaient

conservé des volets, que nous avions installé nos hôtes. Cet arrangement m'avait permis de conserver ma couchette de sangle près de la salle à manger et de ne pas être expédié chez Alibert Tabarot, comme cela m'était arrivé la veille de la saint Fulcran... Mais de rudes semelles continuaient à ébranler la galerie des moines bénédictins. Qui marchait là-bas? Dans la prostration où tout le monde était tombé autour de moi, on n'avait pas l'air d'entendre les lourds frappements de souliers ferrés sur les dalles, dans les environs de la chambre de Marianne. Qui se démenait ainsi, et furieusement? Ce n'était pas Liette, légère comme une perdrix de Margal, le ténement renommé des perdrix dans notre ancienne paroisse des Aires; ce n'était pas Marianne, trottant menu comme une chatte en maraude. Je pensai à M. Anselme Benoît. Il n'y avait pas à en douter, c'était lui qui faisait ce vacarme avec ses énormes bottes, confectionnées par le cordonnier Aubrespy, des Aires, maintenues au talon par un petit fer à cheval épais, aux tiges aussi raides que des murailles. Pourquoi donc allait-il à travers le corridor de cet élan effréné, avec ses bottes de sept lieues? Tout d'un coup, le marcheur invisible s'arrêta.

— Je crains que M. Anselme Benoît n'ait besoin de quelque chose, dit Laborie, réveillé en sursaut de son accablement.

— Allez voir, Frère, allez vite! murmura mon oncle, très absorbé.

Laborie n'avait pas traversé la pièce, que les pas terribles du corridor repartirent d'un train furibond, s'élançant vers nous. A la même seconde, la porte des cellules sauta plutôt qu'elle ne s'ouvrit, et, dans le cadre noir de la baie, se détacha l'énorme carrure de M. Anselme Benoît.

— Enfin, Braguibus, s'écria-t-il, se précipitant, me direz-vous où vous avez caché mon portemanteau? Depuis un quart d'heure, je le cherche

dans ma chambre, dans la vôtre, dans celle de Simonnet...

— Le voici, monsieur le médecin, répondit l'ermite de Saint-Michel.

Et, ramassant sur le carreau un paquet dont l'enveloppe de cuir usée, éraillée, trouée, était retenue par des courroies engagées en de grosses boucles luisantes, il le présenta à l'officier de santé. Celui-ci le happa d'un mouvement brusque, l'éventra d'un tour de main, glissa ses doigts dans cette valise ruinée, éparpilla mouchoirs, chaussettes, et amena une petite boîte qu'il serra à toutes griffes et avec une satisfaction qui lui épanouit les traits.

— Sapristi ! s'écria-t-il, j'ai eu bien peur de l'avoir oubliée.

En ce moment, je remarquai que M. Anselme Benoît était en bras de chemise et que son cou était nu. Pourquoi avait-il dépouillé son paletot, son gilet, sa cravate? Mais mon oncle, comme si la vue de la boîte retirée du porte-manteau lui causait je ne sais quelle inexpliquable épouvante, avait bondi de son fauteuil jusqu'à M. Anselme Benoît.

— N'est-ce pas votre trousse cela, mon ami? lui demanda-t-il.

— Je l'emporte toujours avec moi, à tout événement.

— Vous croyez donc ?..

— Positivement, c'est pour cette nuit... pour tout à l'heure... peut-être.

Il se sauva de ce même pas d'ogre qui venait de le jeter sur nous.

— Mon Dieu ! soupira mon oncle, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné, *Domine, ut quid dereliquisti me?*

Après ce cri, le cri suprême de Jésus vers son Père, il tomba en un anéantissement profond. Nous l'entourions tous. Moi, je lui tenais la main droite, que j'arrosais de mes larmes. Je n'avais pas compris

cla rement les derniers mots de l'officier de santé ; mais des préoccupations douloureuses, tragiques, obsédaient mon esprit, et je pleurais... Une plainte, une plainte aiguë, perça la nuit, la solitude où nous gémissions, et nous atteignit comme un trait au fond des chairs. Je reconnus la voix de Marie... Seigneur! qu'elle devait souffrir !... Un cri prolongé, un cri déchirant ébranla le Prieuré... Qui sait si M. Anselme Benoît, brutal malgré son dévouement admirable, était le médecin qui convenait à notre pastoure, mignonne, délicate, en dépit de la misère où nous la retrouvions?...

— Il faut prier, monsieur le curé, balbutia Laborie.

Mon oncle tomba à genoux incontinent; il laissa aller ses mains, sa tête sur la table, près du bénitier, et commença le *Miserere mei*. Les deux ermites, prosternés, avaient pris leur rosaire à gros grains et murmuraient ensemble des *Ave Maria*. Simonnet, très troublé, très embarrassé, promenait des yeux vagues à travers la pièce et ne se décidait à rien. Moi, persuadé qu'il valait mieux s'adresser à la Sainte Vierge, patronne de Marie Galtier, qu'au bon Dieu lui-même et à ses saints, je répétai plus de cinq fois l'oraison célèbre de saint Bernard :

« *Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire...* »

Je regardai la pendule. Il était deux heures moins un quart... Je ne me souviens plus de rien.

IV

Comment cela était-il arrivé ? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, ma surprise fut grande, en me réveillant le lendemain, de me trouver sur mon lit, et tout habillé encore. Ce ne pouvait être qu'un tour de Laborie, toujours préoccupé de moi, toujours paternel... Quelle paix ! La pendule sonna huit heures. Allons, notre monde assistait à la messe basse de huit heures, car mon oncle disait deux messes le dimanche... J'étais seul au Prieuré. Quel ennui tout à coup ! Avant de me jeter sur mon lit, Laborie m'avait ôté les souliers, et je ne les trouvais nulle part. Qu'étaient devenus mes souliers ? où les avait-on fourrés ? Si j'en avais eu une autre paire, de quel entrain je l'aurais chaussée pour courir à l'église, où Lignières devait être bien étonné de ne pas me voir !... Enfin, j'avise mes souliers derrière le porte-manteau effondré de M. Anselme Benoît, non loin de la chaise où j'étais assis cette dernière nuit, où j'avais dû m'endormir.

J'essayerais en vain d'exprimer la foule de pensées tristes, de sensations pénibles, d'impressions douloureuses, qui m'accabla soudain. Ce vieux porte-manteau, dont les courroies déchirées traînaient sur le sol, aux profondeurs duquel personne n'avait songé à enfouir les vingt objets dispersés çà et là, me rappelait M. Anselme Benoît paraissant au milieu de

nous, effaré, en bras de chemise, et disant à mon oncle : — « Positivement, ce sera pour cette nuit. » — Oh ! cette nuit, cette épouvantable nuit où nos sanglots répondaient aux cris désespérés de Marie Galtier, je la revis tout entière, et je frissonnai. Qui sait comment se trouvait notre Marie ? J'éprouvai une grande honte et aussi une grande colère de n'avoir pas été capable, à l'exemple de mon oncle, de Marianne, de nos invités des Aires, de n'avoir pas été capable de veiller.

— « Lâche ! lâche ! lâche ! » me répétai-je trois fois avec trois coups de poing sur la poitrine.

Mes souliers aux pieds, en état de paraître à l'église, je ne m'en allais plus maintenant, et je demeurais au milieu de la salle, les yeux aux quatre coins de la pièce bouleversée de fond en comble, l'âme au souvenir des tortures de notre pastoure, qu'en enfant pieux du presbytère je comparais aux tortures atroces des réprouvés dans les abîmes de l'Enfer. Pourtant, elle n'était pas une réprouvée, elle, dont mon oncle, la veille encore, célébrait la pureté en des mots si touchants. — Si, au lieu d'entendre la fin d'une messe basse, je mettais à profit l'absence de nos hôtes, celle de mon oncle particulièrement, et j'allais voir Marie Galtier, couchée dans la chambre de Marianne, au bout du corridor des moines bénédictins ? — Ne résistant pas à mon cœur, je pris mon élan sur la pointe des pieds et abordai le large couloir. Avec quelles précautions je poussais un pas devant l'autre ! J'atteignis la cellule ouverte de Laborie, puis celle de M. Anselme Benoît, puis celle de Simonnet et de Liette. Me voici devant la porte de la chambre de Marianne. Je connaissais le jeu du loquet. Combien de fois, pour surprendre notre gouvernante un peu rageuse et lui faire peur, je l'avais soulevé sans le plus petit bruit, sans le moindre grincement du pène, le moindre soupir de la boiserie, ce loquet criard ! Ma main tombe sur la

poignée, légère comme un oiseau s'abattant sur une branche, et j'ouvre... Quelle obscurité ! Marie dort, sans doute. Je sais la chambre de Marianne par cœur, et, sans hésiter, je marche droit vers la fenêtre. Mon dessein est d'ouvrir tout grands les volets qui ne sont qu'entre-bâillés. Je réussis, et le jour clair du matin entre joyeusement... Quel désordre ! Vingt objets traînent par terre : à droite, à gauche, des serviettes sales, des cafetières, les unes vides, les autres pleines d'eau, et, sur la tablette en noyer de la commode, où Marianne ne donnait pas à la poussière le temps de s'abattre, des assiettes contenant je ne sais quoi, une veilleuse mourante, deux chandeliers dont les bobèches baveuses ont semé des gouttes de cire un peu partout...

Et Marie ? notre Marie ?

Le lit m'apparaît au fond de la pièce, mais j'ai peur d'en approcher... Je m'enhardis pourtant, car on pourrait venir, me chasser. Un large rayon de soleil tombe sur le carreau et me trace un beau chemin pour aller. J'avance, retenant ma respiration... Ciel ! que Marie est pâle ! Quoi ! cette fillette étendue là, avec une figure grosse comme le poing et plus blanche qu'une hostie, c'est notre pastoure ! Cela n'est pas possible. D'abord Marie Galtier, quand nous l'avons ramenée du *Castélas* au Prieuré, était beaucoup plus corpulente, puis son visage était presque noir. Il n'y a pas à dire pourtant, c'est elle, c'est bien elle. Je la reconnais à ses yeux toujours bleus, toujours grands comme des miches rondes, et qui me regardent en ce moment avec l'expression un peu sauvage d'autrefois, quand ensemble nous travaillions au canal de Laborie. Heureux temps ! Pourquoi ne travaillons-nous plus au canal de Laborie ? Le nom de notre pastoure s'envole de mes lèvres malgré moi.

— Marie ! Marie !

Je n'ajoute pas un mot, j'étouffe mes sanglots pour

faire moins de bruit, mais je sanglote tout de même, je sanglote sans trouver la force de me retenir.

Cependant Marie n'a pas un mouvement. Une idée me vient : si elle était morte ! Je ne tiens plus à mon angoisse, je fais encore un pas et, me penchant sur elle :

— Tu n'es pas morte, n'est-il pas vrai, Marie ? tu n'es pas morte, au moins ?

Elle remue. J'écoute.

— Non, monsieur le neveu, je ne suis pas morte.

Je ne puis m'empêcher de la baiser au front. Elle rougit légèrement.

— Croyez-moi, monsieur le neveu, me murmure-t-elle, il ne faut pas m'en vouloir si j'ai un enfant... Moi, je ne savais pas ce que c'était.

— Tu as un enfant ?... Oh ! tant mieux ! tant mieux !... Cela me fait bien plaisir... Mon oncle Célestin doit être bien content...

— Il est né le jour de la saint Pargoire... Il est beau comme un ange du ciel...

Sa tête s'était un peu soulevée ; elle retombe sur l'oreiller et ne bouge plus.

— Tu veux dormir, peut-être ?

Elle ne me répond pas. Elle dort déjà, sans doute. Je retourne vers la fenêtre pour en refermer les volets. Comme, après avoir refait obscurité complète, je regagne la porte accédant au corridor des cellules, une autre porte, donnant, celle-là, dans la chambre de mon oncle, s'entr'ouvre doucement et quelqu'un entre. La veilleuse ne lance plus que des lueurs vagues, mais aux yeux du nouveau-venu pétillent deux étincelles.

— Que fais-tu là, polisson ? me souffle dans l'oreille M. Anselme Benoît.

Je balbutie, je soulève le loquet et me sauve d'un élan inouï. J'échappe, me semble-t-il, à la griffe du Démon.

Je traversais la salle, courant à l'église, quand j'ouïs plusieurs voix sur la terrasse. Je ne m'arrêtai pas pour cela ; mais tout à coup parurent mon oncle, Laborie, Liette, Simonnet, Braguibus. Mon premier regard, naturellement, fut pour mon oncle Célestin, qu'à ma satisfaction bien vive je voyais marcher d'un bon pas, l'allure plus ferme que la veille. Lui ne remarqua pas ma présence. En proie à quelque idée fixe, il alla droit à la porte de sa chambre et l'ouvrit. Nos amis des Aires entrant sur les pas de M. le curé, je suivis nos hôtes et Laborie.

Un grand feu flambait dans cette pièce, où nous n'avions jusqu'ici jamais allumé de feu. Pourquoi ces flammes si hautes, autour desquelles ronronnaient trois cafetières et quatre *toupis* ? On apercevait des bols un peu partout, j'avisai même une tasse de M. l'abbé Combescure sur un de nos escabeaux. Heureux escabeau, une tasse de M. l'abbé Combescure ! La maladie de Marie Galtier avait donc fait perdre la tête à tout le monde chez nous ? Mon oncle, penché vers quelqu'un que je ne pouvais voir et parlant à très petite voix, se redressa. Je découvris Marianne. Elle était assise sur une chaise basse, tenant un paquet tout blanc, qu'elle enveloppait de ses deux bras. Qu'était ce paquet ? Après mon oncle, qui disparut par une porte, non loin de son lit, chacun s'inclina et regarda. Vous devinez si je fus le dernier à braquer les yeux. Ce paquet de Marianne, ce paquet que Marianne berçait sur ses genoux d'un mouvement imperceptible, ce n'était pas un paquet, c'était un enfant. Non, jamais je ne saurai traduire la profondeur de l'émotion dont je fus envahi en face de ce minois un peu rouge, gros comme une fleurette d'églantier, d'une rondeur de pomme d'api. Je n'éprouvais pas de peine précisément en contemplant le petit, le tout petit enfantelet de Marie Galtier, et je ne sais pourquoi j'aurais pleuré volontiers. Il est vrai d'ajouter que, malgré cette naissance qui, me

paraissait-il, nous aurait dû réjouir, nous étions si tristes au Prieuré !

Le nouveau-né tenait ses yeux fermés. Pauvre mignon ! descendant du ciel où tout est si beau, il refusait de regarder la terre où tout est si laid. Sa bouche ressemblait à deux feuilles de roses posées l'une sur l'autre, ou peut-être à un bouton de rose entr' ouvert. Son nez..., par exemple, son nez était un peu long pour son âge, et plus je l'examinais, plus il me revenait que je connaissais un nez pareil, vous savez, tout à fait pareil, plus fort sans contredit, mais ayant la même ligne d'un dessin parfait. A qui avais-je vu le nez du poupon de notre Marie ? J'avais beau chercher, je ne trouvais pas. Une chose ravissante, c'était les mains de cet ange, dégagées des langes blancs où Marianne l'avait emmailloté et portées en avant. Les doigts, armés d'ongles brillants, aussi menus que des têtes d'épingles, se détachaient gentiment l'un de l'autre fins comme des fils, avec de microscopiques fossettes au point d'attache, où tremblotaient des blancheurs nacrées. J'aurais dû respecter le sommeil de ce Jésus, embelli encore de visions célestes; mais je ne sus m'empêcher de saisir délicatement une de ses menottes et d'y appliquer le plus tendre des baisers. Le bouton de rose de sa bouche se fronça. Il ne pleura pas pourtant. Pleurer ! Allons donc ! Sa mère, éprouvée jusqu'à la mort, avait versé de si rares larmes : il fallait bien qu'il ressemblât à sa mère par un côté, cet enfant !

— Liette, dit Marianne, passe-moi la tasse de M. l'abbé Combescure qui est là sur cette escabelle.

Notre gouvernante puisa trois gouttes d'une liqueur quelconque au fond de la tasse de M. l'abbé Combescure avec une de nos cuillers d'argent, et, redressant le poupon :

— Encore une cuillerée d'eau sucrée, mon agneau, lui dit-elle.

Elle lui humecta les lèvres avec des précautions infinies.

— C'est M. le curé, continua-t-elle, ayant l'air de s'excuser, c'est M. le curé qui a voulu qu'on fît boire le petit de notre Marie dans une tasse de M. l'abbé Combescure. Il est de fait que M. l'abbé Combescure était un saint, et qu'il vit au paradis aujourd'hui en familiarité avec le bon Dieu... Savez-vous, vous autres, que M. le curé veut être le parrain de notre enfant du Prieuré, et que le petit de Marie s'appellera *Célestin ?*... Il m'a conté ça.

Mon oncle rentra. Il me parut plus accablé.

— Eh bien ? lui demanda Laborie.

— L'état est le même, c'est-à-dire très grave, répondit-il. Cette malheureuse enfant a tant souffert dans ces derniers mois, qu'elle s'est trouvée sans force pour résister à une crise terrible.

— On revient des maladies d'épuisement, monsieur le curé, reprit notre ermite.

Mon oncle demeura morne. Puis, tout à coup, il regarda le nouveau-né et, dans sa tristesse poignante, encore que le nouveau-né ne pût pas le voir, il lui sourit.

— C'est égal, dit-il, j'ai tort de ne pas faire prévenir Thomas Galtier de ce qui se passe.

Et, se tournant vers Laborie :

— Que pensez-vous de cela, Frère ?

— Si Thomas Galtier était un homme comme un autre, un homme de sens et de raison, répondit l'ermite, je vous conseillerais de l'appeler ici tout de suite, et j'irais moi-même le chercher. Malheureusement, vous connaissez l'ancien sonneur de la paroisse : un coup de vin le rend capable de toutes les mauvaisetés. Le prévenir, c'est prévenir la Galtière, c'est prévenir Saturnin Boyer, c'est prévenir tout le pays.

— Et quand tout le pays, quand le monde entier seraient prévenus, quel mal y verriez-vous,

Frère ? riposta mon oncle d'un accent de noble fierté.

— Excusez-moi si je vous offense, monsieur le curé, mais j'y verrais beaucoup de mal.

— Quel mal, je vous prie ?

— D'abord, du mal pour vous, que Saturnin Boyer et sa bande n'ont pas craint de calomnier et de dénoncer à M. le doyen Clochard, qui, à son tour, vous a dénoncé à Monseigneur...

— S'il ne s'agit que de moi, Frère, je vous en supplie, n'insistez pas. Tous les actes de ma vie ont été au grand jour jusqu'à ce moment, et, je vous l'avoue, ma conscience s'inquiète des ténèbres où je m'enveloppe depuis hier. J'ai tant de peine à supporter un rôle si lourd à ma sincérité naturelle, que, ce matin, avisant la Galtière, en me rendant à l'église pour la messe, il m'a fallu un énorme effort sur moi-même pour ne pas lui crier : — « Marie est au Prieuré, allez la voir », — et que, tout à l'heure, rencontrant Germain Galtier, qui nous ramène Zite de Grangelourde, j'ai manqué l'inviter également à monter au Prieuré.

— Alors, vous ne seriez pas fâché de voir tout Lignières rouler jusqu'ici et vous accuser peut-être ?...

— De quoi m'accuserait-on ?

— De tout. Est-ce que je sais, moi, si ce Saturnin Boyer ne serait pas homme à inventer que Marie Galtier n'a jamais quitté la cure, que vous l'y cachiez pour votre satisfaction ?

— Laborie !

— Vous n'êtes pas paysan et vous n'êtes pas de ce pays-ci, deux mauvaises conditions pour connaître les gens à qui vous avez affaire. Moi, je suis né non loin de Lignières, je suis fait du même bois que vos paroissiens, et je sais qu'en cette circonstance vous ne devez guère compter sur eux.

— Laborie a raison, monsieur le curé : il ne faut,

de tout ceci, souffler un mot à âme qui vive, interrompit Marianne.

— Et si Marie venait à mourir aujourd'hui ou demain, quelle serait ma situation ? s'écria mon oncle, retrouvant toute sa voix pour nous lancer ces mots épouvantables.

Il eut un geste d'une angoisse tragique ; puis s'affaissa dans son fauteuil de paille, traîné probablement du salon dans la chambre durant la nuit.

Un silence solennel, écrasant, pesa sur nous. Nous osions à peine nous regarder, éparpillés à tous les endroits de la pièce. Quelle fête patronale, mon Dieu ! Comme l'idée de la fête de Lignières-sur-Graveson me traversait l'esprit, — c'était bien la saint Pargoire aujourd'hui, — dans l'air si pur au dehors, dans le soleil éclatant, animant de son or, de sa renaissance au printemps, le village et les cimes environnantes, détonna un bruit étourdissant de cloches. Cent bras étaient parvenus à mettre en branle l'énorme bourdon de notre cathédrale sans doute.

— Voilà le premier coup de la grand'messe, murmura mon oncle, se soulevant de son siège

Laborie osa l'arrêter.

— Surtout, monsieur le curé, lui dit-il d'un ton d'ardente prière, surtout, si vous veniez, en retournant à l'église, à rencontrer soit Thomas Galtier, soit cette affreuse Galtière, ne succombez pas à la tentation de leur dire un mot de Marie. Maintenant, je ne m'occupe plus de vous, qui êtes par votre grande piété au-dessus des malheurs de ce monde ; je m'occupe de cette enfant que nous avons retrouvée miraculeusement, et qu'il ne faudrait pas achever dans son lit.

— Achever dans son lit ! Qu'entendez-vous par là, frère Laborie ?

— J'entends par là, monsieur le curé, que la vue

de son père, la vue principalement de sa marâtre, qui à la première nouvelle de ce qui arrive ne manqueraient pas de se ruer à la cure, achèverait Marie. M. Anselme Benoît nous répétait cette nuit : — « Il lui faut du calme, beaucoup de calme ; la moindre émotion la tuerait. » — Vous vous souvenez, je pense, qu'il ne lui reste plus que quatre gouttes de sang dans les veines, au dire du médecin. Si, dans un saisissement de tout son corps, elle perd ces quatre gouttes de sang, c'est l'autre monde pour elle, et pour nous c'est je ne sais quoi...

Mon oncle, sans répondre, se dirigea vers la porte de sa chambre, accédant à la chambre de Marie. Il allait l'ouvrir, quand elle s'étala toute grande. M. Anselme Benoît entra.

— Espérons, souffla-t-il, il me semble qu'il y a un peu de mieux.

La voix très douce de l'officier de santé, sa face pâlie par une veille pleine de luttes, tout son aspect moins farouche, avec l'espérance qu'il nous apportait, me causèrent un vif mouvement de joie. Mon oncle jeta ses bras autour du cou de son cher Anselme, puis l'embrassa.

Le bourdon reprit son élan dans le clocher de la cathédrale, et remplit de sa voix grondante le Prieuré, Lignières, les campagnes des alentours jusqu'à l'Escandorgue et jusqu'à Lunas.

— Petit, me dit mon oncle, voila le deuxième coup, allons !

Il nous considéra l'un après l'autre, et, pour se donner du courage :

— Dieu m'attend à l'autel, murmura-t-il.

Je lui tendis son tricorne des dimanches, et, avec Marianne, qui confia à Liette, à Simonnet, à Braguibus le nouveau petit du Prieuré, je m'acheminai vers l'église, formant le bon propos de lire attentivement le *saint sacrifice*, de ne pas me laisser distraire des oraisons de la messe, de prier à deux genoux saint

Pargoire de nous rendre tout à fait notre Marie, de la guérir de ses maux, pour elle assurément, mais encore plus, s'il faut être vrai, pour mon cher oncle Célestin et pour moi.

V

Je n'avais pas fait trois pas hors de la maison, que je respirais un air de fête. Quelle joie aux alentours du Prieuré ! Le Cloître, notre Cloître solitaire, regorgeait de paysans, de paysannes endimanchés. C'étaient des gens de tous les hameaux de l'Escandorgue et du Larzac, descendus de la montagne dans la nuit pour célébrer la saint Pargoire à Lignières-sur-Graveson. Comme aux environs des tombes des moines bénédictins, nous fendions la foule, Laborie, qui ouvrait la marche, s'arrêta.

— Eh bien, Frères, allez-vous laisser passer M. le curé ? cria-t-il.

Frères ! Il y avait donc des ermites par là ? Je coulai ma tête curieuse entre mon oncle et Marianne. Mais oui, il y avait des ermites. Frère Agricol Lambertier et frère Gratien Pastourel, malgré la multitude, capable de les renverser, de les fouler aux pieds, se tenaient prosternés sur la dalle du prieur Bernard, barrant le passage absolument. Ils paraissaient fort recueillis, et priaient avec une ferveur qui me toucha.

— Cela est d'un bon exemple, Frères, leur dit mon oncle.

Et, allongeant la main pour bénir Lambertier et Pastourel, immobiles comme des statues, il ajouta ces paroles qui ouvrent le *Canon* de la messe:

— Priez, Frères, *orate, fratres!*

Il se fraya un chemin à droite.

— Ce n'est pas avec votre main pleine de grâces que vous auriez dû bénir ces garnements, monsieur le curé, poursuivit Laborie; il vous fallait prendre mon bourdon, et le leur allonger sur l'échine chrétiennement.

— Frère, ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugé.

— Je les juge pour ce qu'ils valent, et ils ne valent rien. Que viennent-ils faire ici, au lieu de rester à leur endroit?

— C'est la saint Pargoire.

— Oui, monsieur le curé, la saint Pargoire pour les mauvaises œuvres du Démon : boire comme des outres, manger à se faire sauter la luette hors de la bouche, et commettre cent mille abominations qui ne valent guère mieux. Si nous n'avions pas rencontré tous ces ermites et ce Santi-Belli chez Espérit Garrigat, nous ne serions pas au fond du puits, comme l'âne de l'Évangile.

Mon oncle, trop essoufflé en montant le grand escalier vers la cathédrale, ne répondit pas. Remis après un repos de cinq minutes dans la sacristie, au moment où, Laborie et moi, nous lui passions l'aube, il interrompit les prières qu'il récitait en latin, et, s'adressant à notre ermite:

— Vous savez, Frère, ce qui est écrit aux Livres Saints: — « Il ne vous est pas défendu de vous irriter contre le mal, mais ne péchez pas, *irascimini et nolite peccare!* »

Le latin, dont mon oncle était prodigue, terrifiait toujours Laborie; aussi demeura-t-il muet à ce verset

du psalmiste, d'un caractère menaçant. Toutefois, lorsque, l'officiant habillé et n'attendant plus que le signal de s'acheminer vers l'autel, dont le brave Alibert Tabarot allumait les cierges, nous nous retirions dans un coin de la vaste sacristie pour emplir les burettes d'eau et de vin, l'ermite me murmura ces paroles vives :

– Petiot, je ne veux pas inquiéter M. le curé, qui éprouve plus de tourments que ses épaules n'en peuvent porter ; mais c'est moi qui te le dis, si, à la suite des frères Agricol Lambertier et Gratien Pastourel, le santi-belli Rusca ose paraître à Lignières, mon bourdon, pour sûr, travaillera.

Une voix large, une voix puissante, une voix magnifique s'éleva dans la cathédrale et arriva vibrante et forte jusqu'aux profondeurs obscures de la sacristie. Cette voix chantait l'*Introït* de la messe de saint Pargoire. Laborie pâlit, et mon oncle, debout sur le marchepied du vestiaire, eut un tressaillement.

— C'est Rusca, monsieur le curé, c'est le misérable Jacopo Rusca! s'écria notre ermite, furiqond.

— Frère, de nouveau, je vous ordonne de vous calmer.

— Cependant, ce Rusca...

— Je le verrai après la messe, je le questionnerai, et...

Alibert Tabarot, entrant, annonce que tout est prêt. Mon oncle prend le calice, et, moi premier, Laborie deuxième, le célébrant troisième, nous nous acheminons processionnellement vers le maître-autel.

Jusqu'au *Gloria in excelsis*, il me fut impossible d'apercevoir le Santi-Belli. Sa présence toutefois n'était pas douteuse, car, sans parler de sa voix qui venait de détailler le *Kyrie eleison* avec des modulations, des variantes dont cet artiste fantaisiste avait

l'habitude d'agrémenter le plain-chant, trop uniforme, trop nu, trop banal pour lui, l'enseigne de son commerce, visible à tous, dénonçait son arrivée à Lignières-sur-Graveson. Croiriez-vous que cet impudent Italien, se familiarisant avec Dieu, comme s'il le connaissait, lui avait parlé, avait eu l'audace d'introduire sa longue perche à médailles, à statuettes, à chapelets, dans le temple, et, à l'aide d'une ficelle passée au col de l'un des anges des gradins, de la fixer à côté du maître-autel en manière de trophée ? Quelle honte ! Ah ! si mon oncle, moins écrasé sous le poids de chagrins qui ne laissaient à son esprit torturé, à son cœur subissant la plus cruelle des agonies, la vision bien précise de rien, si mon oncle eût remarqué cet étalage de bibelots ridicules se balançant non loin du calice sacré ! Mais mon pauvre oncle Célestin, absorbé dans son martyre, ne prêta aucune attention à la marchandise du Santi-Belli et entonna le *Gloria*.

Durant ce chant d'allégresse, l'officiant, après avoir descendu les marches de l'autel, demeure assis dans sa stalle. Quel soulagement ce fut pour moi de voir mon oncle se reposer ! Certes, Rusca, se complaisant aux détours, aux méandres d'une vocalise compliquée, n'était pas fait pour précipiter le *Gloria*. Tant mieux ! mon oncle, exténué, respirerait plus longtemps. Maintenant, posé sur un tabouret de chêne à trois pas du lutrin, j'aurais pu regarder le Santi-Belli, mais mon oncle me préoccupait au point que je ne savais me distraire de lui. Il se tenait penché en avant, les deux mains abandonnées sur sa chasuble, où des plis nombreux formaient des trous noirs béants. Qu'il y avait loin de son attitude douloureuse le jour de la saint Pargoire, à son attitude noble, fière, triomphante, le jour de la saint Fulcran ! Ému d'une pitié qui, si je ne me fusse raidi vaillamment, m'eût arraché des larmes, une poussée de brusque fureur me chassa soudain de mon tabou-

ret et me planta debout, les poings serrés, un pas en avant pour m'élancer. Ah ! ce scélérat de Rusca ! c'était bien lui, lui seul qui était la cause de nos malheurs, qui, lorsque mon oncle avait commencé de se remettre à Lignières, le précipitait aujourd'hui dans le désespoir, et le précipiterait demain dans la mort.

— Laborie, dis-je à l'ermite assis à côté de moi, regardez-le, cet impie qui a le front de chanter le *Gloria* dans une église, regardez-le !

— Chut ! mon fillot.

— Mais voyez donc la figure de ce Rusca du Diable !

— Tais-toi, je t'en prie.

— Cette figure, c'est absolument celle de notre nouveau-né du Prieuré.

— Tu vas affliger M. le curé, s'il t'entend.

— Moi, j'ai remarqué les traits de l'enfant de Marie Galtier, et ce sont en petit les traits de Jacopo Rusca. Son nez surtout...

— M. le curé se lève...

En effet, mon oncle, le *Gloria* fini, regagnait l'autel à pas lents.

Malgré mes résolutions de prier, de prier avec ferveur pour notre pastoure, j'avais cédé à bien des distractions jusqu'ici. Désormais, je ne suivis plus la messe. La vue de Rusca m'avait enflammé d'une haine intense, et, allant à droite, à gauche, pour le service de l'officiant, auquel à certaines minutes Laborie ne suffisait pas, cette haine m'aveuglait complétement. Le trouble occasionné par ma folie en arriva au point que je confondais tout : les burettes qu'il fallait vider dans le calice avec le missel à déplacer, l'encensoir à garnir d'encens avec la sonnette que je devais agiter au moment unique de l'*Élévation*.

— Attention, petiot, attention ! me répétait à voix très basse Laborie.

A la communion, je récitai le *Confiteor* tout de travers, et j'avoue même qu'il me fut impossible de l'achever. Comme je bredouillais ces mots : *Sanctis Apostolis Petro et Paulo...*, Jacopo Rusca, demeuré jusque-là assis sur le banc du lutrin, traversa le chœur, les deux mains jointes ramenées sur la poitrine dévotement. Où courait ce misérable, sur les pas des ermites Agricol Lambertier et Gratien Pastourel ? Est-ce que, par hasard, ce criminel oserait aller à la Sainte-Table pour y recevoir la sainte communion ? Je ne pus supporter l'idée d'un si monstrueux sacrilège, et, désertant le marchepied de l'autel où je me tenais agenouillé, d'un élan impétueux de tout moi-même, je me précipitai à la rencontre du Santi-Belli.

— Brigand ! brigand ! lui répétai-je exaspéré et lui plantant ma griffe en pleine poitrine.

Il s'arrêta, et, me souriant :

— Bonjour, cher petit, bonjour !

Sa main superbe, car il avait une main d'évêque, ce malfaiteur, détacha délicatement la mienne accrochée à son gilet.

— Si vous avez le front de vous présenter à la Sainte-Table, je crie à tout le monde de cette église que c'est vous qui avez mis à mal Marie Galtier.

Ses yeux eurent un éclair qui m'éblouit.

— Où est Marie Galtier ? me demanda-t-il, continuant à me sourire.

— Elle a eu un enfant cette nuit, Marie Galtier, et peut-être va-t-elle mourir à cause de ça..

— ... *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollis peccata mundi...*, articula mon oncle, la face tournée vers l'assistance et montrant, entre le pouce et l'index de sa main droite, une hostie blanche consacrée.

Tout en accompagnant l'officiant vers la Sainte-

Table, je ne laissais pas d'observer Jacopo Rusca. Quelle scène, s'il avait poussé la scélératesse jusqu'à venir prendre place à côté des ermites Lambertier et Pastourel ! Qu'aurai-je dit? Je ne sais. Dans tous les cas, à défaut de longues paroles, j'aurais trouvé un cri d'indignation, de révolte au fond de mon gosier d'enfant pieux. Le drôle devina tout, et non-seulement il ne vint pas recevoir sa part *du repas des anges*, comme mon oncle appelait souvent la communion ; mais, ayant délié sa perche, sans s'inquiéter si sa présence était encore nécessaire au lutrin, il quitta le chœur furtivement. Je le vis s'esquiver par une porte latérale, la petite porte de notre cathédrale donnant sur le Berlou. Il avait peur. Il s'échappait.

Jacopo Rusca venait de sortir, et l'officiant renfermait à peine le saint-ciboire, quand une sorte de tumulte se produisit au fond de l'église. C'étaient des chaises violemment déplacées, puis un grand bruit de voix. Mon oncle, incliné vers le tabernacle ouvert, ne bougea pas ; mais je regardai, moi, et de mes deux yeux. Un homme se débattait là-bas dans la foule des assistants, plus nombreuse, plus compacte ce jour-là que je ne l'avais jamais vue. M. Saturnin Boyer, planté dans le banc de la mairie, son écharpe tricolore au ventre, faisait des signes et semblait donner des ordres. Tiens ! non loin du banc de la mairie, je démêlai Thomas Galtier, puis, à côté de lui, son odieuse Galtière, avec une coiffe blanche, un fichu de cent couleurs, assez propre, je dois l'avouer, ce fichu.

Cependant, le trouble-fête s'était frayé un passage à travers l'énorme paquet de paysans entassés et avait émergé dans la pleine lumière de la cathédrale, dont le soleil inondait de rayons les trente fenêtres colossales vers midi. O surprise ! c'était Simonnet Garidel.

— Frère ! Frère !... murmurai-je à notre ermite portant le missel du côté de l'Épître.

Laborie n'avait pas repris sa place au bas du marchepied, que Simonnet le touchait.

— Marie Galtier est au plus mal, chuchota notre ami des Aires, et, si M. le curé veut l'*administrer*, il faut faire vite.

L'officiant, très attentif à promener la patène sur le corporal, afin de recueillir les plus légers fragments qui avaient pu y tomber au moment où il partageait l'hostie en deux pour communier, n'avait pas entendu Simonnet. Notre ermite, chancelant presque, gravit les marches de l'autel et lui apporta l'épouvantable nouvelle. Mon oncle, penché sur le calice, encore plein *du sang de Jésus-Christ*, se redressa ; puis, je vis le long de son dos, violemment convulsé, toute la chasuble trembler de haut en bas. J'escaladai le marchepied à mon tour, et, tandis que Laborie tenait la droite du célébrant, je me portai à sa gauche, prêt, comme le Frère, à secourir mon oncle si son état réclamait du secours. Lui pourtant, le calice vidé jusqu'à la dernière goutte, l'essuyait lentement, le couvrait de la patène, de la palle, du voile. Il demeura plusieurs secondes les yeux attachés sur la porte du tabernacle. Enfin, il se retourna vers les fidèles se bousculant déjà pour la sortie. Naturellement, il allait chanter l'*Ite missa est !* et nous rentrerions en hâte au Prieuré. Il n'en fut rien. Mon oncle, d'une voix de temps à autre coupée moins par la maladie que par des sanglots héroïquement contenus, prononça les paroles suivantes :

— Mes frères, en ce saint jour de fête patronale, il plaît au ciel de menacer la paroisse d'un grand malheur... Tous, ici, vous avez connu Marie Galtier. Cette enfant pieuse, trompée par un misérable qui aura à rendre compte de son crime, effrayée d'une faute qui était la faute d'un autre, quitta Lignières. Cet hiver, pauvre, presque nue, elle a erré en dix endroits de

la montagne. Partout éconduite, partout repoussée, Dieu lui a permis de regagner le pays natal, et, cette nuit, elle a été découverte dans les ruines du *Castélas*... Malheureusement, elle ne se soutenait plus, et nous n'avons dû songer qu'à une chose : lui procurer tout de suite un lit où il lui fût permis enfin de se reposer et de recevoir les soins que réclamait sa position... Mes frères, Dieu veut que l'épreuve soit terrible pour les parents de Marie Galtier, pour toute la paroisse de Lignières-sur-Graveson. Après une délivrance des plus pénibles, cette victime pitoyable du péché d'autrui est mourante, et je vous invite...

Les larmes, montant comme un flot de son cœur brisé, inondèrent son visage, et il fut contraint de s'interrompre.

— C'est vous ! c'est vous ! criait la Galtière, osant montrer le poing à mon pauvre oncle Célestin, râlant, crucifié.

— ..... Et, reprit-il, je vous invite tous à venir prier pour elle, tandis que je vais lui administrer les derniers sacrements.

La Galtière, pareille à une louve forçant dans l'Escandorgue la porte de quelque bergerie, avait forcé la balustrade de la Sainte-Table et s'était précipitée dans le chœur, vomissant des imprécations, gesticulant avec fureur. Mon oncle, la tête troublée par des événements trop forts, la regardait sans bouger. Elle se rua vers l'autel, et certainement elle en aurait franchi les marches, si notre ermite, si moi, si Simonnet Garidel, nous n'avions harponné cette enragée tous à la fois. Mais M. Saturnin Boyer accourut.

— Laissez cette femme, vous autres, dit-il.

Et, s'adressant à la tisserande :

— Venez avec moi, Galtière. Justice sera faite.

Tandis que la furie, grommelant et jurant, se laissait emmener par M. le maire, mon oncle, revenu au sentiment de la situation, avait retiré le saint-ciboire

du tabernacle, et, moi tintant de la sonnette, nous traversions la cathédrale, portant le bon Dieu à notre pastoure à l'agonie. Le remue-ménage était énorme dans l'église, où l'on ne craignait pas de parler, de s'indigner, les uns en faveur de mon oncle, les autres contre lui. Mais ces éclats de voix, ce bruissement de colère, si inconvenant sur le passage du Saint-Sacrement, diminuèrent quand nous fûmes en plein air, et ils avaient cessé complétement au moment où le cortège arriva sur notre terrasse. M. Saturnin Boyer, toujours enveloppé de son écharpe, préoccupé d'ailleurs des privilèges de son rang, s'était placé à la droite de M. le curé, et, chose qui m'ennuyait un peu, je voyais mon oncle lui sourire à travers ses pleurs, et quelquefois je l'entendais lui parler. Je n'étais pas content.

Nous pénétrons dans notre cabinet de travail, puis dans notre salle, puis, par le spacieux corridor des cellules, nous gagnons la chambre de Marianne, je veux dire de Marie Galtier. C'est moi qui soulève le loquet, et bien doucement, comme le matin... Que se passe-t-il ici? La fenêtre est ouverte, et le soleil brutal de midi entre librement avec des bouffées d'air très chaud. M. Anselme Benoît est assis sur une chaise basse, ses lunettes vertes ont glissé au bout de son nez, et ses yeux me font peur par l'expression d'un désespoir farouche inconnu. Il s'élance au-devant de mon oncle.

— Je n'ai pu la sauver, dit-il.

Et d'un geste il montre le lit.

Je glisse un regard. Je vois Marie Galtier blanche, immobile comme un des anges en marbre de la cathédrale. Une peur effroyable me saisit. Je me sauve hors de la chambre, hors du Prieuré, et je m'élance à bride abattue le long du Berlou, que je remonte jusqu'à la digue des moines, près du *Castélas*. Là, rendu de fatigue, de chagrin, de mille peines inexprimables et cuisantes, je tombe sur le gazon de la

haute futaie de frênes, et je pleure toutes les larmes de mes yeux.

VI

Pendant deux jours, notre Prieuré, si discret, si solitaire, devint une sorte de place publique. Non seulement tout Lignières, ému de la mort mystérieuse de Marie Galtier, après l'aventure de sa disparition, défila à travers notre salle à manger, nos cellules, notre cuisine, gémissant, se lamentant, levant les bras au ciel ; mais la fête patronale nous versa les étrangers accourus des quatre coins du pays. Me croira-t-on quand je dirai que, par les fentes du volet de la chambre de mon oncle, où nous nous étions réfugiés, nous autres, dans cette foule se ruant vers nous comme une avalanche, j'aperçus le Sauvage, ses plumes multicolores à la tête et aux reins, sa longue rapière au poing.

Tant que dura cette invasion cruelle, mon oncle ne bougea pas de son fauteuil de paille, installé près de son lit. Braguibus, Simonnet, moi, nous montions la garde à ses côtés, tandis que Laborie, armé de son bourdon, se tenait en faction dans la salle, permettant bien aux curieux de circuler dans le presbytère, mais leur montrant le bout ferré de sa latte pour peu qu'ils fissent mine d'approcher de la porte derrière laquelle nous nous trouvions tous rapprochés les uns des autres, un peu haletants, semblables à un troupeau perdu dans l'âpre mon-

tagne cévenole sous quelque effroyable tempête de neige, de pluie ou de vent.

— Halte-là ! entendions-nous crier notre ermite, halte-là !

Cependant cette porte, qui nous abritait de la multitude grondante et hostile, ne demeurait pas obstinément close. Bien que Laborie, surexcité par la douleur, jeté d'ailleurs hors de son caractère par l'audace inouïe de ces paysans se précipitant par bandes dans notre maison, ne fût pas commode à convaincre, mon oncle avait exigé de lui que Thomas Galtier, que la Galtière, que leur nichée piaillante de marmots, que M. le Maire trouvassent un libre accès dans sa chambre à toute heure du jour et de la nuit. Aussi se passait-il peu de minutes où quelqu'un des Galtier ne se montrât. Tantôt c'était Thomas Galtier, le visage noyé de larmes : il regardait stupidement le petit de Marie sur les genoux de Marianne ou sur ceux de Liette, puis s'en allait avec un redoublement de sanglots. Tantôt c'était la Galtière, le visage sec et dur : elle n'avait pas même un coup d'œil pour le nouveau-né ; elle se contentait d'arrêter sur mon oncle, sur nous tous ses yeux méchants, traversés par des flammes rouges, et sortait. Une fois, ce fut Lonlon et Norette, suivis d'un de leurs frères court comme une botte, Théodore ou *Dodore*, si je ne me trompe. Les enfants ont des grâces exquises, et ceux-ci, encore qu'issus du flanc rèche de la Galtière, furent charmants. Le premier mouvement de Lonlon, de Norette, de Dodore fut d'embrasser à pleines lèvres le nouveau-né ; puis, comme la pauvre Marie était leur sœur, croyant dans leur naïveté avoir un frère de plus :

– Petit frère, lui répétaient-ils avec les plus ravissants sourires, petit frère, *frérou ! frérou !*

Dodore fut celui des trois mioches de la Galtière qui fit le moins de frais : il faut avouer à sa décharge qu'il avait à peine quatre ans, et que d'ailleurs une

tasse de M. l'abbé Combescure, laissée sur un tabouret remplie de lait mêlé de gruau, lui causait des distractions. Ma foi, il ne résista pas à son envie dévorante : tandis que son frère et sa sœur continuaient à faire fête à leur *frérou,* lui d'une main leste, souple comme la patte d'un chat, saisit la tasse et la vida.

— Gourmand ! lui dit Marianne.

Toute la bande, effarouchée, s'esquiva.

M. Anselme Benoît ayant déclaré que, dans l'état d'extrême faiblesse où se trouvait M. le curé, il fallait lui éviter l'émotion terrible des funérailles de Marie Galtier, notre Laborie proposa de courir à Vasplongues et d'en ramener M. le desservant Barnier. Sitôt dit, sitôt fait, et, en un coin de la chambre il attachait les cordons de ses sandales, quand mon oncle, l'avisant :

— Où allez-vous, Frère ? lui demanda-t-il.

Notre ermite balbutia quelques explications.

— Je vous défends de quitter Lignières. Je veux avoir la joie triste d'accompagner ma pastoure bien-aimée jusqu'au cimetière et de lui envoyer une dernière bénédiction.

— Pensez à votre santé, monsieur le curé.

— Que Dieu, s'il me juge prêt à paraître à son tribunal, me fasse mourir durant cette cérémonie; mais aucun autre prêtre que moi ne récitera le *Requiem* sur le cercueil de cette pauvre enfant.

Sur les dix heures, au milieu des rugissements sourds du bourdon, doucement ébranlé, mon oncle gagna son église. En traversant le Cloître, Laborie, redoutant de le voir broncher, voulut lui offrir son bras; il le refusa fièrement et marcha plus droit, plus ferme que je ne l'avais vu marcher depuis longtemps. C'est incroyable avec quelle liberté, quelle vigueur des bras il s'habilla pour le chœur dans la sacristie ! Visiblement, Dieu l'armait d'une plus robuste énergie.

La cathédrale, que vingt villages des environs n'auraient pas remplie, paraissait vide ; pourtant tout Lignières se trouvait là, les hommes debout, la barrette au poing, les femmes à genoux sur les dalles, le chapelet aux doigts. En dépit de M. Saturnin Boyer, dont la présence m'effraya un peu, quand nous traversâmes l'église de haut en bas, marchant vers la cure où devait avoir lieu la levée du corps, il ne s'éleva pas un cri, pas un murmure. Devant l'officiant, enveloppé de la chappe noire, coiffé du bonnet carré, chacun s'inclina et ne souffla mot.

Sur les sollicitations de Marianne, entêtée à ne pas fournir à la foule l'occasion d'envahir de nouveau le presbytère, de le souiller, de le bouleverser de fond en comble, Simonnet Garidel et M. Anselme Benoît avaient porté le cercueil de Marie Galtier dans le Cloître et l'avaient déposé juste sur la pierre tombale du prieur Bernard. Je connaissais ces dispositions, moi qui avais une oreille à tout, mais mon oncle les ignorait, et il parut surpris quand notre ermite, en tête du cortège, au lieu de prendre à droite vers la terrasse du Prieuré, tira à gauche vers la galerie des tombeaux.

L'émouvant spectacle ! A cette époque, un usage de la plus haute antiquité chez nous voulait qu'une jeune fille morte fut portée au cimetière la face découverte. La tradition se fondait sur ce texte de saint Paul : — « Le front des vierges plaît à Dieu, *placuit Deo frons virginum.* » — Aux yeux de mon oncle, la maternité imposée à Marie Galtier par un attentat avait laissé entière sa virginité, et, donnant des ordres à Laborie pour l'ensevelissement de notre pastoure, je l'avais entendu prononcer ces paroles :

— On en pensera ce qu'on voudra dans le village et ailleurs, mais j'exige que cette enfant, notre enfant, plus pure devant Dieu et plus sainte que nous, jouisse jusqu'aux bords de la fosse de tous les privilèges des

jeunes filles. Marie n'a pas été mère, puisqu'elle n'a pas connu sa maternité.

Parti de cette idée qu'il fallait rendre à notre chère défunte de la cure les honneurs rendus aux vierges, tandis que Marianne et Liette habillaient Marie d'une robe blanche cousue en hâte par Marton, la femme d'Alibert Tabarot, Laborie, aidé de Simonnet, de Braguibus, de M. Anselme Benoît lui-même, avait ravagé les bords du Berlou, les bords du Graveson, les ruines du *Castélas*, et avait accumulé, dans une des cellules des moines bénédictins, de véritables cargaisons de fleurs sauvages, de branchettes fleuries arrachées aux arbustes, à toutes les haies des environs.

Prévenu le matin même, au petit jour, de cette expédition à travers le pays pour faire à notre jeune sainte du Prieuré une couchette qui la parfumerait jusqu'au paradis, j'avais refusé d'être de la partie, ne sachant me décider désormais à me séparer de mon oncle, à le laisser un instant seul. Que ne pourrait-il pas lui arriver en mon absence, quand je l'abandonnerais défaillant au milieu de ses ennemis ? Pourtant, lorsque, sur la large dalle illustrée de l'inscription latine, Marie m'apparut dans son cercueil inondé de frais rameaux d'aubépine, de lilas, d'amandier, de brindilles de bruyères roses, j'éprouvai un remords cuisant.

Je ne l'avais jamais vue si belle. Véritablement, il suffisait de regarder son visage lumineux pour se convaincre que déjà elle avait aperçu Dieu et reçu comme un rayonnement de sa vision. Les croûtes, les taches terreuses, toutes les impuretés qui déshonoraient ses traits, étaient soudainement tombées. La mort l'avait revêtue d'une gloire qui ne se bornait pas à transfigurer son visage, mais qui s'était étendue jusqu'à ses mains croisées sur sa poitrine, incomparablement plus fines, plus délicates. Notre ermite, Marianne, Liette, Braguibus, M. Anselme Benoît, Simonnet

avaient plutôt assis Marie dans son cercueil qu'ils ne l'y avaient couchée. Aussi, du milieu de la profusion du feuillage, embelli de touffes de plantes, de gramins épanouis, la ligne gracieuse de la poitrine se dégageait-elle renflée comme si l'air y pénétrait encore, si notre pastoure respirait, endormie seulement dans la fraîcheur de la galerie des tombeaux en gardant sa Zite bien-aimée. Le cou un peu grêle et soutenant, non sans peine, la tête qui s'affaissait par l'inflexion très douce d'un lis s'inclinant vers sa tige, le cou ressemblait au fût brisé de quelqu'une des colonnettes du Cloître diminué par le temps.

Cependant mon oncle, à qui notre ermite venait de tendre l'aspersoir, avait lancé des gouttes d'eau bénite, et vingt bras enlevèrent le cercueil. Au même instant, une branchette d'aubépine, qui formait une couronne adorable autour de la tête de Marie, détachée par le mouvement trop brusque des porteurs, tomba à mes pieds. Je tendis une main avide, mais une main plus prompte à la fois et plus âpre saisit le rameau et le garda.

— Abominable Galtière, voulez-vous rendre ces fleurs à Marie ! m'écriai-je, furieux.

Je n'avais pas parlé, que je recevais en pleine figure la branchette hérissée d'épines. J'éprouvai une douleur très vive ; puis trois gouttelettes de sang tachèrent le devant de ma chemise. Pour le coup, je ne me contins plus, et je m'élançai contre l'horrible femme, prêt à mordre, à déchirer, à tuer si je le pouvais. La Galtière, ses crins levés, l'œil d'un rouge de braise, me harponna griffes serrées et me précipita sur le sol du Cloître avec une telle violence que j'y demeurai quelques secondes n'ayant la notion claire de rien, complétement étourdi, mort. Et le plus effroyable, dans cette lutte disproportionnée entre cette campagnarde monstrueuse, musclée comme une louve de l'Escandorgue, et moi, un enfant de treize ans, tout d'ardeur, de passion, mais ne disposant que des faibles forces

de son âge, c'est qu'elle pût avoir lieu devant cinquante paysans sans que personne songeât à intervenir en ma faveur. En ma faveur ! Ces paysans, ces paysannes auraient plutôt pris le parti de la Galtière que le mien, s'ils se fussent rangés d'un côté. Leurs faces de brute, à la fois satisfaites et curieuses des incidents du combat, ne me laissaient aucun doute sur leurs dispositions. J'en veux particulièrement à M. Saturnin Boyer qui, d'un mot, aurait pu arrêter la harpie cévenole acharnée après moi, et qui ne desserra pas les dents. Lui aussi, il regardait méchamment, stupidement.

— Monsieur le maire ! implorais-je.

Il ne m'entendait pas... Voyant le cortège entrer dans notre cathédrale, comme je tentais un premier effort pour me mettre debout, je sentis deux bras robustes me soulever. Laborie sans doute, qui, alarmé de mon absence, avait pu quitter mon oncle un instant. Non pas, c'était M. Anselme Benoît.

— Vous êtes des lâches ! vous êtes tous des lâches ! criait l'officier de santé.

— Comment l'entendez-vous ? demanda M. Saturnin Boyer d'un ton important.

— Vous, maire de ce village, qui permettez qu'on coure sus à un enfant, non-seulement vous mériteriez qu'on vous arrachât votre écharpe, mais qu'on vous étranglât avec.

Et, désignant la Galtière hissant par-dessus les épaules environnantes sa tête hideuse de furie :

— Atroce marâtre, qui avez causé la mort de la fille de votre mari, osez toucher encore le neveu de M. le curé Célestin, osez le toucher !

La Galtière avait dans les veines le sang d'une bête féroce ; exaspérée par un défi qui, subi en silence, lui devenait la plus cruelle des humiliations, elle creva la barrière des paysans, impuissants à la retenir, et arriva devant nous, ramassée sur sa taille, courbée, toute la machine comprimée pour quelque énorme

effort en avant. Convaincu d'instinct qu'elle allait bondir sur nous d'un brusque élan et nous dévorer, je me sauvai à toutes jambes à travers le Cloître, gagnant l'église et appelant:

— A moi! à moi!

Simonnet Garidel et Alibert Tabarot gravissaient les dernières marches du parvis; ils se retournent

— Vite, prévenez mon oncle que des gens de Lignières veulent assassiner M. Anselme Benoît, leur dis-je.

Tabarot se précipite en l'intérieur de la cathédrale, et, Simonnet se repliant avec moi, nous galopons vers les tombeaux des moines bénédictins. Il n'était que temps de dégager M. Anselme Benoît, pressé, harcelé par la troupe hurlante des paysans. L'officier de santé, robuste comme un châtaignier de Margal, nous apparaît hissé sur un fût de colonne échoué par là. Il a rejeté son paletot pour laisser plus d'aise à ses bras, et son poignet velu, d'une rondeur de boule à jouer, est armé d'un couteau long, effilé, pointu.

— J'éventre le premier qui m'approche de trop près! crie-t-il.

— Attendez, monsieur Anselme Benoît, intervient Simonnet.

Comme on ne se hâte pas de nous ouvrir un passage, ainsi qu'il l'avait fait devant la chapelle de Saint-Fulcran pour happer M. Benjamin, il baisse sa tête carrée, sa tête violente de jeune taureau, et, bousculant celui-ci, écrasant celui-là, renversant cet autre, tout en me remorquant dans cette poussée où je fais œuvre, moi aussi, des jambes, des coudes, des griffes, il touche jusqu'au fût renversé de la colonne où se trouve perché M. Anselme Benoît. Nous surgissons tous les trois debout sur ce piédestal improvisé.

— C'est le curé qui a perdu Marie! vocifère quelqu'un.

— Il nous contait qu'elle était partie, mais il la gardait au Prieuré ! beugle un autre.

— Je vous dis que c'est moi qui l'ai découverte dans votre *Castélas !* riposte le médecin des Aires de l'entière vigueur de ses poumons.

— Marie était si jolie ! réplique M. Saturnin Boyer.

— Monsieur le maire, je vous somme d'ordonner à ces gens-là de nous laisser passer, ou bien il arrivera des malheurs !

Il va, à n'en pas douter, ouvrir quelque tranchée sanglante, quand Simonnet, s'élançant :

— Voici M. le curé, monsieur Anselme Benoît, voici M. le curé !

Plus mort que vif, ne sachant trop comment me défendre si on m'attaquait, ne sachant non plus de quel côté tirer, tant le cercle de nos ennemis nous étreignait étroitement, j'étais resté planté sur la colonne, point qui me plaçait pour le moment hors d'atteinte. Je vis mon oncle du haut de mon observatoire. Il accourait avec Laborie, Braguibus, puis avec Alibert Tabarot entraînant un gros de paysans. Dans ce groupe, j'avisai nombre de visages familiers : les marguilliers, les chantres, le fossoyeur Michel, une dizaine de tisserands, de tisserandes, très attachés à Laborie, et devenus, par lui, les amis dévoués du Prieuré. Enfin, s'il fallait se battre, on pourrait le faire à présent avec quelque chance de gagner la bataille. Je me sentis, avec une bouffée d'air frais qui pénétra les profondeurs de ma poitrine oppressée, un courage de lion, et, malgré la Galtière grommelant à trois pas, je sautai de mon fût de colonne et me plaçai bravement entre Simonnet Garidel et M. Anselme Benoît.

Mon oncle, éternellement confiant en Dieu, au moment de se jeter en je ne sais quelle mêlée obscure, s'était fait précéder de la croix d'argent. L'ermite Braguibus portait cette croix magnifique, reste de

l'ancienne splendeur du Prieuré de Lignières, et la balançait très haut dans les airs. L'effet fut prodigieux. Non seulement, quand Braguibus toucha nos ennemis, aucun d'eux n'osa lui lancer un mot mal sonnant ; mais tous, effrayés, reculèrent, lui abandonnant le passage libre jusqu'à M. Anselme Benoît, jusqu'à Simonnet, jusqu'à moi.

M. le curé, à la droite duquel se tenait Laborie, le bourdon en arrêt, M. le curé, écrasé sous la chape noire, trop lourde désormais pour ses épaules débiles, arriva. Il ôta son bonnet carré, qui chargeait sa tête défaillante, et, harassé par une course précipitée, demeura plusieurs secondes devant nous, impuissant à articuler une parole, peut-être à la trouver dans son esprit à l'agonie. Ce silence eut quelque chose de particulièrement lamentable, de particulièrement déchirant. Mes yeux, d'où tombaient de grosses larmes muettes, virent M. Saturnin Boyer baisser la tête, puis deux ou trois tisserands se détacher du groupe hostile et regagner d'un pas furtif le village par les passerelles du Berlou.

— Mes amis, dit enfin mon oncle, ne faites pas un jour de scandale de ce jour de douleur. Tous les détails relatifs à notre pauvre Marie Galtier vous seront fournis... Vous connaîtrez les derniers mois de sa vie, vous connaîtrez sa mort, que les soins les plus empressés des gens de la cure, le dévouement le plus touchant de M. Anselme Benoît, des Aires, n'ont pu conjurer...

M. Saturnin Boyer, embarrassé, presque fuyant, se retourna.

— Quand vous avez vu Marie à l'article de la mort, votre devoir était de prévenir sa famille, cria-t-il.

— J'ai craint, dans l'état grave où se trouvait ma pastoure, que la vue de la Galtière ne lui fût fatale.

— Ma vue ! ma vue ! hurla la marâtre, glissant des mains des paysans et se plantant devant mon oncle, sur qui elle osa lever la main.

— C'est moi que vous soufflетterez, Galtière, et non pas M. le curé, intervint Laborie, couvrant mon oncle de nos corps.

Et il fit passer sous le nez de cette femme épouvantable la pointe aiguë de son bourdon.

M. Saturnin Boyer, alarmé par les défections nombreuses de son armée fondant à vue d'œil, ne jugea pas à propos de pousser les choses plus avant. Seulement, comme M. Anselme Benoît, Simonnet, moi, la plupart des paroissiens, un instant égarés et redevenus fidèles, nous entourions mon oncle Célestin, le maire, battant en retraite avec ses derniers soldats, lui lança ces paroles, cent fois plus cruelles que les menaces de la Galtière, que les ignominies dont on l'avait abreuvé :

— Soyez tranquille, M. Clochard est parti pour Montpellier, et il nous apprendra bientôt ce que pense Monseigneur de votre histoire avec Marie **Galtier.**

On rentra dans la cathédrale en grand tumulte. Ma première préoccupation, tandis que Laborie et Simonnet guidaient mon oncle vers la sacristie, où il devait dépouiller la chape et revêtir la chasuble noire pour la messe, fut de rejoindre Marie. Le cercueil avait été déposé devant la porte de la Sainte-Table, entre quatre cierges allumés. La jeune morte me parut encore plus belle ici, dans le demi-jour des arceaux emplis d'échos sonores, que là-bas dans la lumière brutale du Cloître, où nul arbre ne jetait sa tache d'ombre, ne faisait entendre le bruissement de ses rameaux. Oui, vraiment, c'était tout à fait sainte Philomène, des Aires, dans sa châsse, avec des fleurs que les anges lui auraient jetées à pleines mains. Les deux yeux attachés sur elle, avec quelle ardeur je priais ! Certes, elle était au ciel, ma pauvre Marie, de Lignières-sur-Graveson ; mais j'aurais voulu que le bon Dieu lui attribuât là-haut une des premières places, et je répétais, répétais le *Pater* chaque fois

avec une ferveur plus vive, des élans plus passionnés. Un rayon splendide de ce soleil indifférent, qui, malgré nos tristesses, continuait au dehors la joyeuse fête du renouveau, passa par quelque vitre brisée d'une des fenêtres et vint mettre une auréole autour du front de Marie. Non, je ne trouverai jamais de mot pour exprimer ce que cette flèche de flamme, imbibée de la lueur douce, amortie des vieux vitraux de la cathédrale, fit de la tête aux lignes si pures de ma pauvre amie, de celle que j'aimais de toutes les forces obscures, de toutes les forces inconnues de mon être qui n'avait pas encore aimé. Sous cette illumination subite, véritable attouchement de Dieu la rappelant peut-être à la vie, comme le fils de la veuve de Naïm, dont j'admirais quotidiennement la gravure d'après Jouvenet, les yeux de Marie s'entr'ouvrirent, se portèrent vers moi, et ses lèvres balbutiantes murmurèrent très distinctement :

— Oui, monsieur le neveu...

— Oui, quoi, ma Marie ?... lui demandai-je.

— Chut, monsieur le neveu, chut ! dit quelqu'un derrière moi.

Je me retournai. Je reconnus Thomas Galtier, accroupi sur les dalles, les paupières rouges, bouleversé, méconnaissable.

— Où étiez-vous tout à l'heure, quand tout le monde voulait faire du mal à mon oncle ? lui soufflai-je furieusement dans l'oreille.

— Moi, je suis resté dans l'église, monsieur le neveu.

— Il fallait venir dans le Cloître avec les autres.

— Est-ce que je pouvais laisser Marie seule, monsieur le neveu, à présent qu'elle est morte ?...

Soudain, de clairs nuages bleus parfumés me voilèrent la face de Marie. Mon oncle, la messe dite, promenait, décrivant des cercles rapides, l'encensoir autour du cercueil... Tout était donc fini ? Notre pas-

toure allait donc disparaître à jamais ?.. Tabarot éteignit les cierges sur les gradins de l'autel ; puis huit jeunes filles, huit robustes campagnardes, vinrent vers nous. Quatre d'entre elles tenaient chacune une serviette roulée, tordue en manière de câble. Ces cordages d'un nouveau genre furent passés sous le cercueil, qui se trouva soulevé.

Une minute après, j'étais en plein air, marchant parmi de hautes herbes, des fougères, surtout des genêts épineux rabougris. J'allais très lentement ; mais c'était encore aller trop vite, car j'avançais avec une peine énorme. Aux Aires, dix fois j'avais accompagné mon oncle au cimetière, et, caquetant tout le long du chemin avec Pierre Sureau, de Margal, je n'avais trouvé les enterrements ni trop pénibles ni trop longs. J'avouerai même discrètement que, Pierre Sureau comme moi, nous n'étions pas fâchés de sonner les glas, et sur les bords de la fosse de passer à l'officiant la pelletée de terre qu'il devait jeter sur le cercueil, dans le trou. — Pourquoi cette effroyable dureté de cœur ? me demanderez-vous. — Mon Dieu ! voici la chose : il n'était pas rare qu'à la fin de la cérémonie, en franchissant la porte du cimetière, les affligés laissassent pour nos peines tomber quelques sous en nos mains, qui n'étaient pas tendues précisément, oh non ! mais qui attendaient avides hors de nos poches affamées. Une fois, — et tenez, ce fut à l'enterrement du père de Simonnet Garidel — Pierre Sureau et moi, nous eûmes à nous partager jusqu'à dix sous. Or, vous devinez ce que dix sous, en 1846, devaient résumer de satisfactions, de plaisirs de toutes sortes pour deux enfants dans la montagne cévenole...

Mais tout l'argent, tout l'or du monde ne m'auraient pas fait avancer jusqu'à la fosse qui allait engloutir notre Marie, et je fusse mort mille fois avant de trouver le courage de tendre à mon oncle l'horrible pelletée de terre... Laborie, ou Simonnet, ou Tabarot,

s'arrangerait pour ça... Tout d'un coup, mes jambes plièrent sous moi, et laissant le cortège poursuivre plus loin, je m'affaissai sur une grande pierre tombale toute neuve, toute blanche, où je restai. Je n'en pouvais plus, et je sentais mon cœur arrêter son tic-tac dans ma poitrine. — Ma foi, si je meurs, pensai-je, on m'enterrera à côté de Marie. — Je me trouvais très bien là où j'étais, dans une bande d'ombre épaisse projetée par une ligne de cyprès. Quelle délicieuse fraîcheur ! Le murmure des dernières prières arrivait jusqu'à moi ; mais ma tête n'était plus à cette cérémonie trop cruelle, dont elle avait réussi à se sauver par l'égarement. Ils chantaient le *Libera*, les autres, et moi j'épelais les lettres gravées sur la pierre où, éperdu, je me tenais à demi couché... Ciel ! je suis assis sur la tombe de M. l'abbé Combescure. Je me remets sur pieds vivement... A cette seconde même, la foule, ayant abandonné Marie dans le cimetière, je ne sais où, redescend vers la cathédrale... Honteux de n'avoir pas pris ma part tout entière dans cette solennité funèbre, je ne veux pas qu'on me remarque et je me cache derrière les cyprès... Le village défile. La Galtière passe au milieu de nos ennemis. Puis viennent nos amis : le bon Alibert Tabarot, Marianne, qui a vieilli de dix ans. Mon oncle Célestin paraît entre Laborie et M. Anselme Benoît. Mon oncle ne pleure pas. Il n'a plus de larmes, sans doute...

On est parti. Le cimetière est désert. Une curiosité insurmontable me pousse. Maintenant, je veux savoir la place où repose Marie. Un homme m'apparaît là-haut. Il travaille. Je cours à lui. C'est Michel, le fossoyeur de la paroisse.

— Doucement, lui dis-je, doucement, ne lui faites pas de mal.

Il ne m'écoute pas et continue à grandes pelletées.

— Si vous faites doucement, je vous donnerai quelque chose.

Il rit, et les pelletées dégringolent plus nourries, plus grosses.

— Écoutez, j'ai cinq sous...

Le fossoyeur arrête la besogne net, ne souffle mot, tend la main. Je lui compte sa monnaie pièce à pièce. Il ressaisit la pelle, puis verse la terre lentement, par menus tas...

A toute minute, j'éprouvais des mouvements intimes qui me poussaient hors du cimetière, et pourtant je ne m'en allais pas. Les pieds plantés dans les herbes vivaces de ce coin de terre, où j'étais à peine venu une ou deux fois depuis notre arrivée à Lignières, je considérais le fossoyeur accomplissant son œuvre et ne bougeais aucunement. Rentrer, moi aussi, au Prieuré sur les pas de mon oncle, sur ceux de Laborie, me semblait chose impossible. Comment, en effet, laisser Marie toute seule en cet endroit perdu derrière la cathédrale, en cet endroit où personne ne passait jamais ? Je regardais toujours, tantôt de mes deux yeux bien ouverts, tantôt à la dérobée comme si quelque terrible peur me saisissait tout à coup.

— Marie ! ma Marie ! balbutiai-je, claquant des dents.

— Que voulez-vous y faire, voyons, puisqu'elle est morte, me dit l'homme qui avait comblé le trou.

Je ne sus rien lui répondre. Il passa à son col de vieillard, terreux, croûteux, affreusement ridé, la bretelle de son bissac, dont une gourde très apparente gonflait la toile éraillée, ramassa sa pelle, sa pioche, et, me frappant sur l'épaule avec une familiarité qui me terrifia :

— Soyez tranquille, la terre nous attend tous, monsieur le neveu.

Monsieur le neveu !

Ces trois mots que tant de fois j'avais entendu prononcer par Marie, et si gentiment, me furent cruels à entendre articulés par la bouche édentée du fos-

soyeur Michel. Le bouleversement de mon esprit, affolé de douleur, avait, je ne sais comment, retenu mes larmes. Elles recommencèrent à couler avec abondance... L'homme s'éloignait. Moi je pleurais... L'homme s'arrêta là-bas dans le point d'ombre des cyprès de M. l'abbé Combescure, et je le vis, s'étant appliqué la gourde aux lèvres, boire un long, un très long filet de vin. Moi, je continuais à pleurer... L'idée de la mort, cette idée qui a tant de peine à entrer dans la cervelle des enfants, saturée de vie jusqu'aux bords, faisait brèche dans la mienne, et l'entamait profondément. Marie était morte, mon oncle mourrait, mes parents mourraient, je mourrais moi-même à mon tour. Mais alors pourquoi étais-je né à Bédarieux ? pourquoi avais-je connu tous ceux que j'aimais, puisqu'il faudrait se séparer, ne plus se voir, ne plus s'aimer ?..

J'entendis une voix chevrotante. J'écoutai.

« A l'automne,
Le raisin
Dans la tonne
Fait le vin... »

Le vieux Michel chantait... Il gagna les bords du Berlou. Là-bas, bien loin, je l'aperçus franchissant les passerelles sur le ruisseau...

Mon œil a rasé la terrasse du Prieuré. Je pense au gîte où m'attendent les miens. J'ai le sentiment que je fais mal ; mais, d'une seconde à l'autre, je me détache de la tombe de Marie. Déjà mes pieds se sont dégagés de la terre fraîchement remuée et j'éprouve une impatience qui me fait rougir. Comme l'enfant ressemble à l'homme ! comme son cœur tout neuf, encore que le dur froissement des êtres et des choses n'en ait pas atteint les générosités, les élans primitifs, recèle bien le germe des égoïsmes féroces, des dépressions malsaines, des lâches abandons !..

Décidément, sans en avoir pleine conscience, j'ai fait dix pas vers la maison. J'aime Marie, ce n'est pas sans déchirement que je m'éloigne ; mais j'aime mieux mon oncle, et, pourquoi ne pas l'avouer ? j'aime mieux moi... Un prétexte ! un prétexte ! et je quitte ce cimetière, où je tremble de tous mes membres, pour voler vers le Prieuré... Le ciel entend mes pensées scélérates, les exauce. Zite paraît. Oui vraiment, c'est bien Zite qui folâtre, bondit, cabriole à travers les tombes, sans épargner celle de M. l'abbé Combescure. Je l'appelle. Elle accourt par bonds énormes. Mon Dieu ! cette folle, elle gratte de ses pieds à palmettes touffues le tertre si frais de Marie. Je veux m'emparer de la cordelette attachée à son cou. Zite saute, gambade de l'autre côté, m'échappe. Je m'élance d'une ardeur insensée. Je saisis la chèvre aux cornes. Zite, domptée, me suit docilement, et je quitte le cimetière, la tête basse, traînant des pas lourds, enchaînés par des remords qui me font mourir.

— Adieu, Marie ! adieu, Marie ! je m'en vais !... ne puis-je m'empêcher de murmurer à mesure que je place un pied devant l'autre, péniblement, douloureusement, mais inflexiblement.

J'arrive au Prieuré : c'est plus fort qu'elle, la Vie ne veut pas de la Mort.

VII

En nous quittant, le lendemain, avec nos amis des Aires, M. Anselme Benoît fit plusieurs recommandations à mon oncle.

— Surtout, insista-t-il, après l'avoir embrassé une seconde fois, surtout, dès que Zite aura chevroté, ne craignez pas d'abuser de son lait.

Zite, arrivée de Grangelourde dans un état des plus intéressants, eut son cabri vers la fin de la même semaine, et mon oncle but du lait à pleine jatte et à plein bol. Mais, hélas ! rien n'était assez efficace pour calmer sa toux persistante, cette toux cruelle qui ne lui laissait plus de repos. Quels déchirements, quand la nuit, de ma chambrette, dans le silence profond du Prieuré, j'entendais tout à coup éclater une quinte ! Une chose nous étonnait : la voix, un moment abolie, se relevait. Elle n'avait certes pas la sonorité claire, les vibrations unies des anciens jours, elle se ressentait du dépérissement général où tout l'homme était tombé, mais l'oreille la plus fine n'y eût constaté ni enrouement, ni éraillure, ni soubresauts du son. Elle était faible, très faible, voilà tout.

Par une délicieuse journée d'avril, nous étions, l'ermite, Marianne et moi, sur la terrasse. D'un œil attentif nous suivions mon oncle récitant, avant le déjeuner de midi, les *Petites Heures* à travers le Cloître inondé de soleil.

— Alors, Frère, votre avis est, dit notre gouvernante, qu'il ne faut pas remettre à M. le curé le papier que vient d'apporter le facteur?

— Mon avis est que M. le curé est assez malheureux comme cela, répondit l'ermite.

— Qui sait si cette grande lettre ne lui apporte pas quelque joie ? poursuivit Marianne.

— M. le curé Célestin n'a à attendre aucune joie de l'évêché.

— Vous êtes donc sûr que cela vient de l'évêché?

— Comment, Marianne, voilà vingt-cinq ans et plus que vous servez M. le curé Célestin, et vous ne reconnaissez pas encore les papiers de Monseigneur ! Vous êtes bien d'Eric-sous-Caroux, vous, par exemple ! Moi, je n'avais pas bouté pied dix fois dans un presbytère,

que je savais ces choses sur le bout du doigt...

Il s'empara du paquet de la poste que la servante tenait dans sa main.

— Vous qui êtes une personne de bon œil et de bon esprit, lui dit-il, avez-vous vu beaucoup de lettres pliées comme celle-ci ? D'abord, une lettre, ça se cachette avec des pains à cacheter, et, si on n'a pas de pains à cacheter, avec de la mie de pain tout simplement, et on ne l'enveloppe pas de longes de papier entre-croisées. Je parierais une fève contre un grain de mil menu que vous ignorez comment s'appellent ces longes de papier entre-croisées ? Attrapez toujours ça : ces longes s'appellent des *bandes*. Or il n'y a que Monseigneur qui entoure ses lettres de bandes. Les bandes appartiennent aux évêques, qui ne payent pas de port de lettres...

— Vous avez raison, Frère, cette lettre vient tout droit de l'évêché, interrompis-je.

Et, posant un doigt sur l'une des bandes :

— Je lis là : *Évêché de Montpellier ;* puis au dessous : *Le secrétaire-général, chanoine honoraire...* Ah ! pour la signature du *secrétaire-général, chanoine honoraire*, elle est absolument indéchiffrable...

— Il ne faut pas que M. le curé ait cette lettre. Je devine, moi, ce que lui veut Monseigneur, à M. le curé Célestin.

— Et que lui veut-il ? interrogeâmes-nous simultanément, Marianne et moi.

— Du mal, beaucoup de mal... Hier, Saturnin Boyer m'a arrêté par le pan de ma robe et m'a lancé ceci : « — Soyez tranquilles, gens de Prieuré, vous faites les fiers ; mais le temps approche où l'on va vous rabattre la crête sur le jabot. Apprenez que M. le doyen Clochard est à Montpellier et que vous ne serez pas longtemps sans avoir l'idée de Monseigneur sur la mort de Marie Galtier. » — L'idée de Monseigneur ! Mes ongles la tiennent, l'idée de Monseigneur, et mes ongles vont en faire des morceaux.

— Si, avant de le détruire, on le lisait, ce papier ? hasardai-je.

— Tu n'es pas la moitié d'un sot, garçonnet, me dit-il. Hardi ! hardi !

Je lus avec mes yeux troubles :

« Monsieur le curé,

» Le tribunal de l'Officialité diocésain se réunira le » 20 avril courant, à neuf heures du matin, dans le » lieu ordinaire de ses séances, rue Saint-Charles, 3. » Vous êtes cité à comparaître devant ce tribunal, » aux jour et heure ci-dessus indiqués... »

— Monsieur le curé ! monsieur le curé ! cria Marianne.

En effet, mon oncle se dirigeait vers la terrasse du Prieuré.

— Ah ! on cite M. le curé ! grommela Laborie. Eh bien ! moi, j'empêcherai que M. le curé Célestin ne passe en justice, devant leur tribunal, comme un voleur...

Il froissa la feuille de papier dans ses gros doigts et courut vers la cuisine, où nous le suivîmes en lui criant :

— Faites attention, Frère ! faites bien attention !

Mais lui, sourd à nos conseils, à nos plaintes, à nos remords, avait déjà lancé dans le feu la lettre de Monseigneur et la regardait brûler en se frottant les mains.

Nous entendons la voix de mon oncle. Il parle à quelqu'un dans la salle. A qui parle-t-il ? Je me précipite. C'est Marton Tabarot avec l'enfant de Marie Galtier, le petit Célestin, *Tintin*, ainsi que nous l'appelons au Prieuré.

Il faut que je vous conte qu'après la mort de notre bien-aimée pastoure, mon oncle, avant tout respectueux des liens de famille, avait fait proposer aux Galtier de leur donner l'enfant de Marie en garde et

de le leur abandonner complétement s'ils le désiraient. Bien entendu, M. le curé, qui se réservait le privilège de subvenir aux frais d'entretien de son filleul, se réservait également le droit de veiller sur lui, d'aller le voir chez les Galtier ou de le faire venir au Prieuré toutes les fois que cela lui conviendrait. L'appât d'un gros bénéfice, au fond duquel il découvrait peut-être plus d'une bonne bouteille à vider, séduisit Thomas Galtier, et il acquiesça aux propositions de la cure; mais la Galtière, cent fois plus âpre au gain que son mari, refusa net de mêler *le bâtard de M. le curé Célestin* à la bande de ses enfants, des enfants honnêtes, venus dans le monde par le droit chemin des œuvres légitimes, et comme notre ermite, chargé de cette négociation délicate, persistait à lui faire entrevoir les avantages du séjour de Tintin chez elle, cette créature, plus allumée qu'une flamme de l'Enfer, osa pousser le Frère par les épaules et lui fermer la porte de sa hutte aux talons.

Que décider de cet enfantelet mignon de Marie, dont l'œil de jour en jour s'ouvrait sur nous un peu plus vif, un peu plus bleu ? Il y eut conseil plénier dans le cabinet de mon oncle, et chacun fut invité à donner son avis. Naturellement mon oncle, avec cette imprudence des grands cœurs, qui ne voient jamais de danger à réaliser le bien, opina pour conserver son filleul à la maison. Moi, je fus de son avis, déclarant que, puisque Laborie gardait Zite désormais, je m'offrais à garder Tintin et à l'amuser. Marianne m'interrompit, et même assez brusquement: son opinion était que l'enfant de Marie ne pouvait rester plus longtemps au Prieuré. On avait assez jasé dans le village; il convenait de fermer les bouches, à la fin.

— Et comment ? demanda mon oncle.

— J'ai un moyen, dit le Frère. Puisque sa famille refuse de recevoir le petit, confiez-le moi, et je vous

promets que je le placerai en un endroit où il ne manquera de rien.

— Où le placerez-vous ?

— La sœur Combescurette soigne des orphelins à Lodève...

— Mon filleul à l'hôpital !

Le Frère n'osant pas insister, nous fûmes un long moment silencieux.

— Puisque Marton Tabarot a fait téter le petit depuis sa naissance, si nous le lui laissions tout à fait en nourrice ? dit notre gouvernante. L'enfant de Marie ne serait pas à l'hôpital, et il ne serait pas au Prieuré, puisque Marton le prendrait chez elle... Maintenant cette femme ne donnera pas son lait pour rien sans doute, et s'il faut la payer...

— Nous la payerons, interrompit mon oncle.

— Je vous prie de ne pas vous mêler de cela, monsieur le curé. J'arrangerai l'affaire sans vous.

Le jour même, la femme d'Alibert Tabarot emportait le poupon dans sa maisonnette des bords du Berlou.

C'est Marton, par exemple, qui nous visitait souvent ! Tintin certes couchait chez elle dans la cabane du Berlou, mais il passait ses journées au Prieuré. Marianne, surprise tantôt confectionnant sa fameuse soupe de viande, tantôt rôtissant un jeune poulet de grain, enrageait de ces assiduités de la nourrice, capable des plus révoltantes indiscrétions : à présent, de tremper une croûte dans le *toupi* ; une autre fois, de détacher un membre de la bête à peine retirée du feu. L'ermite, lui aussi, ne paraissait pas content, et je l'entendais maugréer à la cantonade. On se résigna à la longue, non-seulement à voir Marton Tabarot avec le petit Célestin venir chez nous à toute heure, mais s'ils tardaient à paraître, le Frère ou moi nous courions les chercher. Hélas ! dans les malheurs qui l'avaient accablé, dont l'aiguillon aigu était resté dans ses chairs,

l'enfant de Marie Galtier était devenu pour mon oncle une consolation délicieuse, comme un baume répandu sur ses plaies.

Ce matin-là, — le matin mémorable où Laborie avait brûlé la citation épiscopale — mon oncle, à qui son mal faisait connaître tous les caprices des gens affaiblis, voulut que son filleul déjeunât avec nous. L'ennui fut grand pour Marianne, peu flattée de servir la femme du tisserand Alibert Tabarot. Elle eut des soupirs énormes à la proposition de M. le curé, et Laborie, désormais chargé d'approvisionner la maison, ne pouvant supporter la pensée que la nourrice allait diminuer son butin, osa murmurer... Quel charmant déjeuner ! Que mangeâmes-nous ? Il ne m'en souvient guère. Ce que je n'ai pas oublié, ce sont, tandis que la nourrice se bourrait gloutonnement, les regards souriants de mon oncle arrêtés sur son filleul, les mines aimables qu'il lui faisait, les paroles affectueuses qu'il lui adressait.

— Que tu es beau, mon Tintin, que tu es beau ! lui disait-il... Tu as les yeux bleus de ta mère, des yeux purs comme les yeux des anges.

Il se tourna vers moi.

— Que c'est touchant la vue d'un enfant ! J'ignore si c'est parce que je ne puis distraire ma pensée de la mère de mon filleul que mes yeux se remplissent de larmes, chaque fois que je le regarde. Le fait est certain, je ne puis le voir sans être pris d'une irrésistible envie de pleurer... Peut-être, dans ce que je crois être un profond sentiment d'affection pour ce pauvre orphelin, n'y a-t-il qu'un profond sentiment d'égoïsme, né tout entier de mon être misérable qui voudrait se rattacher à la vie... Non, non, je me trompe : j'aime l'enfant de notre infortunée pastoure. Que Dieu ait pitié de moi et m'accorde, dans son infinie miséricorde, de voir grandir ce petit que j'ai adopté dès le sein de sa mère, qui ne me quittera jamais !...

Laborie déposa sur la table le bol de lait crémeux que mon oncle prenait à la fin de chaque repas, et dans une tasse de M. l'abbé Combescure, s'il vous plaît ! Cette tasse de M. l'abbé Combescure était une ingénieuse gâterie de Marianne, à l'affût des moindres vœux, des moindres désirs, des plus minces satisfactions de M. le curé.

— Frère, dit mon oncle, après une première gorgée, nous baptiserons bientôt mon filleul.

— Puisqu'il est ondoyé, il peut attendre, répondit l'ermite, jaloux d'épargner à M. le curé la fatigue d'une cérémonie aux fonds baptismaux.

— Et savez-vous qui le baptisera, mon filleul ?

— Ce ne sera donc pas vous ?

— Moi, je serai le parrain ; je ne serai pas le célébrant, ce jour-là !

— Qui donc sera le célébrant ?

— M. Carpezat, archiprêtre de Saint-Fulcran, Vicaire-Général honoraire du diocèse de Montpellier... La dernière fois que je vis M. l'archiprêtre, il me promit de me visiter aux beaux jours. Les beaux jours sont venus. Avril est particulièrement adorable en ce coin reculé... Demain, Frère, vous irez à Lodève porter à M. l'archiprêtre un mot où je lui rappellerai sa promesse. Peut-être aurez-vous le bonheur de nous ramener M. Carpezat. Une fois ici, je le connais assez pour savoir qu'il se fera une joie d'administrer le saint sacrement du baptême à notre agneau blanc du Prieuré... D'ailleurs, poursuivit-il après une pause assez longue, j'ai besoin, pour moi-même, de voir, d'entretenir M. l'archiprêtre. Pliant sous le fardeau de mes péchés et manquant de force pour aller à Lodève, plus d'une fois j'ai été au moment de vous envoyer à Vasplongues pour prier M. l'abbé Barnier de venir me confesser !... Puis, puis j'ai hésité. Oui, je préfère M. Carpezat. La présence de M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran à Lignières, chez moi, ne peut produire que le meilleur effet sur

mes ouailles, un peu prévenues par-ci par-là contre leur malheureux curé. Enfin, je ne serais pas fâché de raconter par le menu à ce prêtre vénérable le terrible dénoûment de la si lamentable histoire de notre Marie. Il pourra me donner un conseil, me protéger encore une fois si par malheur, ainsi que le prétend M. Saturnin Boyer, la méchanceté de M. Clochard devait s'acharner à me poursuivre.

Ces derniers mots furent articulés non sans effort. La voix s'éteignait. Mon oncle, terrifié à l'approche d'une quinte dont il éprouvait les premiers agacements, les premières cuissons, demeurait immobile dans son fauteuil, attendant avec anxiété. Tout à coup, il déposa sur la table la tasse de M. l'abbé Combescure à demi pleine et approcha la serviette de ses lèvres... Il ne toussait pas cependant... Allons, nous en serons quittes pour la peur... A la minute même où nous nous laissions pénétrer par cet espoir, mon oncle Célestin, dont la face, d'une pâleur mortelle, s'était colorée de vagues flammes rouges, serra plus fortement la serviette contre sa bouche... Mon Dieu! mon Dieu ! qu'avait-il?... Par l'effet d'un abattement insurmontable, son bras se détendit, et la serviette tomba sur ses genoux : elle était parsemée de larges gouttes de sang.

VIII

La situation de mon oncle empirait de jour en jour, et la faiblesse fut telle à la longue, qu'il dut renoncer à l'espoir d'aller entretenir l'archiprêtre Carpezat et des affaires de sa conscience et du bap-

tême projeté du petit Célestin. Après nous en être concertés dans un conciliabule secret, l'opinion de Laborie, celle de Marianne, la mienne, furent d'amener mon oncle à donner sa démission à Monseigneur et à se retirer immédiatement dans sa famille, à Bédarieux. On prit ces grandes résolutions le deuxième dimanche du mois de mai, vers les cinq heures de l'après-midi, durant un long assoupissement de mon oncle, exténué par les cérémonies de la journée. Il fut convenu que le Frère, sur l'ascendant duquel il nous était permis de compter, prendrait le premier la parole, et que nous le soutiendrions de tout notre pouvoir. Le fauteuil de mon oncle cria dans le salon. Nous accourûmes, et l'ermite ouvrit le feu bravement. Notre cher malade écoutait, ne disait rien...

— A Bédarieux, insista Laborie, non-seulement vous auriez les soins de votre famille, de nous tous qui ne vous quitterions pas, mais vous auriez surtout ceux de M. le médecin Barascut, bien plus savant que M. Anselme Benoît... D'ailleurs, M. Anselme Benoît serait plus près de vous et pourrait vous visiter plus souvent.

Mon oncle leva la main. Il allait parler.

— C'est impossible, Frère, murmura-t-il.

— Si vous le vouliez pourtant, mon oncle, mon bon oncle Célestin... hasardai-je.

— C'est impossible, répéta-t-il avec fermeté. M. Carpezat me l'a dit sur tous les tons : « — Tant que cette désastreuse affaire de Marie Galtier n'est pas terminée, ne quittez pas Lignières-sur-Graveson. »

— Mais elle est terminée, cette désastreuse affaire de Marie Galtier, elle est terminée, dis-je, pénétré d'un ennui profond.

— Non, non ! s'écria-t-il avec force... Ne savons-nous pas par M. Saturnin Boyer que M. le doyen Clochard est à Montpellier? Que n'aura-t-il pas insinué à Monseigneur pour me perdre, ce prêtre à qui je n'ai

rien fait — je n'ai jamais rien fait à personne — et qui me déteste avec fureur !..... Assurément il y a folie de ma part à former de pareilles comparaisons; mais quelquefois, dans les longues réflexions de mes longs jours de maladie, je ne puis m'empêcher de penser à mon saint patron. Célestin, lui aussi, connut, éprouva la haine d'un prêtre, et d'un prêtre qui était pape, qui possédait par conséquent le sacerdoce dans sa plénitude. Quand Célestin V, désabusé du pouvoir pontifical, laissa la tiare à Boniface VIII, sollicitant la faveur unique de regagner son ermitage dans le royaume de Naples et d'y vivre dans la prière et la mortification, pourquoi Boniface VIII, engagé par des serments solennels, envoya-t-il des soldats pour appréhender Célestin V, redevenu Pierre de Morone, et l'arracher au désert de la Calabre, où il lui aurait été doux de mourir en paix ?

— Oui, pourquoi fit-il cela, ce Boniface VIII ? m'écriai-je.

— A Rome, il dit à Célestin en l'embrassant : — « Pars et sois heureux dans ta cellule; moi, je me » charge du gouvernement de l'Église. » — Puis il se ligue avec le roi de Naples, arrache à sa chère solitude le saint ermite qu'il a dépouillé, et le jette en prison.

— Aussi, pourquoi saint Célestin se laissait-il dépouiller? intervint Laborie. Quand on est un saint, il faut faire honneur au bon Dieu et ne pas lâcher ce qu'il nous a une fois donné.

— Vous avez bien lâché votre ermitage de Notre-Dame-de-Nize, vous ! lui riposta mon oncle le regardant fixement.

— C'est vérité pourtant : M. Clochard m'a chassé de ma maison, gémit le Frère.

— Et qui sait, continua mon oncle, dont la voix s'anima d'un dernier souffle et l'œil d'une dernière flamme, et qui sait si, à ce moment même, M. Clochard, à Montpellier, auprès de Monseigneur, ne

s'acharne pas à me chasser de l'Église ? Frère, l'Église est ma maison, à moi, « *Domus mea, domus orationis vocabitur.* »

— Oh ! pour ça, la besogne serait grosse, par exemple ! se récria notre ermite, incrédule.

— Détrompez-vous, Frère : tout est possible au pervers... Je pense toujours à Célestin V. Pour lui arracher la tiare de la tête et les clefs pontificales des mains, vous ne devineriez jamais à quels artifices indignes recourut Boniface VIII, « cet homme rusé, *hunc virum dolosum* », pour rapporter une expression de Ferreti Vincentini, au livre deuxième de son *Histoire*, page 966.

Il se recueillit trois minutes. Puis, tout à coup :

— Heydegger est un historien un peu suspect; pourtant de bons auteurs ne dédaignent pas de le citer. Je trouve ceci dans son *Histoire du Papisme*, première partie, page 196, ligne cinquième :

« Boniface VIII persuada à Célestin V de se défaire » du Papat. Voici la fourbe dont il se servit. Il in» troduisit une sarbacane dans la chambre de Céles» tin, et par ce moyen il lui criait pendant plusieurs » mois, comme si c'était un ange qui parlât : — *Cé*» *lestin, Célestin, cède le Papat, c'est une charge* » *au-dessus de tes forces.* — Le pauvre pape, croyant » entendre une voix céleste, céda le Papat au *scélé*» *rat* — il y a ce mot affreux dans le texte — au » *scélérat* qui le convoitait. »

— Et il a raison, le texte, d'appeler Boniface VIII un scélérat, me hâtai-je de conclure.

Mon oncle eut un léger frémissement. Marianne lui tendit la jolie tasse de M. l'abbé Combescure, mise désormais à sa disposition sans ménagement. Il but une gorgée de lait et poursuivit avec une animation singulière :

— Il y a des siècles que Boniface VIII a paru devant Dieu, et il n'a établi nulle sarbacane dans les murs du Prieuré de Lignières-sur-Graveson. Il n'est

pas moins vrai que, depuis la mort de notre Marie, des voix inconnues traversent mes insomnies et me troublent. L'avant-dernière nuit, j'ai entendu distinctement ces mots : — « *Prends garde à toi, Célestin !... Célestin, prends garde à toi !...* »

Le ton prolongé et singulièrement sourd dont mon oncle, en proie aux plus douloureuses hallucinations, articula ces paroles, nous terrifia à ce point que, l'ermite, Marianne et moi, nous demeurâmes tête basse, n'osant ni remuer, ni parler. Il reprit :

— Je n'ai pas la simplicité sainte du pape Célestin, dont, hélas ! il ne me sera pas donné d'achever la *Vie ;* puis le sentiment de mon indignité est trop profond en moi pour croire à une intervention quelconque de Dieu dans les agitations, dans la fièvre de mes nuits de malade. Ces voix que j'ai entendues dans l'épaisseur des ténèbres sont les voix de ma conscience qui s'alarme, me reproche certaines imprudences, certaines erreurs...

— Mon oncle Célestin, vous n'avez jamais commis ni imprudences ni erreurs ! interrompis-je.

— Cette nuit, les phrases qui sont parvenues à mes oreilles étaient plus longues et, chose bizarre ! à plusieurs reprises, il m'a semblé entendre M. Clochard. C'était le même verbe brusque, saccadé, menaçant : — « Célestin, tu as eu tort de recueillir » Marie Galtier au Prieuré... Célestin, quand tu as » découvert Marie Galtier au *Castélas*, tu as eu tort » de la cacher chez toi. Il fallait la conduire, non » pas dans ta maison, mais dans la maison de ses » parents... Célestin, tu as tort de conserver au pres- » bytère l'enfant de Marie Galtier, qui n'est pas ton » enfant, qui est l'enfant ou de Jacopo Rusca, ou de » Barthélemy Pigassou, ou d'Agricol Lambertier, ou » de Gratien Pastourel, des vagabonds de grand » chemin... Célestin, un prêtre se garde mieux que » tu ne te gardes. »

Il s'arrêta. L'ermite et Marianne, épouvantés, re-

gardaient le pavé stupidement, tandis que moi, les mains aux genoux, la tête farcie de visions lugubres, j'attendais. J'attendais quoi ? Que mon oncle continuât d'imiter les voix qui lui parlaient dans la nuit. Oh ! ces voix ! je frissonnais de tous mes membres, quand notre malade, non moins effrayé que nous, s'essayait à les contrefaire. Qui m'assurait que, dans cet immense Prieuré, débris d'un monastère en ruine, occupant toute la rive du Berlou, où l'on pouvait pénétrer par vingt portes, M. Clochard ne se fut pas glissé nuitamment, guidé par M. Saturnin Boyer, et n'eut pas établi une sarbacane pour harceler mon oncle, comme Boniface pour harceler Célestin ?

Mon oncle murmura très bas :

— Frère, vous l'avez vu, j'ai manqué expirer à l'autel aujourd'hui. Je le prévois, dimanche prochain, il me sera impossible de célébrer les offices. Il faut songer à la paroisse. Si je vivais mieux avec mon doyen, vous iriez à Lunas à la fin de la semaine et demanderiez à M. Clochard de me faire suppléer par son vicaire. Je dois renoncer à prévenir M. Clochard. Mais si Lignières-sur-Graveson dépend du canton de Lunas, il dépend aussi de l'archiprêtré de Saint-Fulcran, et quand M. Carpezat connaîtra que j'ai besoin de lui... Vous partirez demain matin. M. Carpezat ne quitte jamais Lodève le lundi. Il a accordé ce jour-là à ses desservants et à ses succursalites.

— Je serai à Lodève plutôt à cinq heures qu'à six.

— J'aurais voulu vous charger d'une lettre. Mais hélas ! Dieu, qui, chaque jour, me retire un peu plus de la terre — que fera-t-il de moi ? — Dieu m'éprouve dans tout mon corps. Croiriez-vous que hier, comme pour obéir aux recommandations de M. Carpezat, mon directeur et mon guide, j'essayais de noter sur mon registre quelque-unes de mes impressions de la veille, je n'ai pu écrire un mot ! Non-seulement ma main trop faible s'est trouvée incapable de gouverner

la plume, qui s'en allait dans tous les sens, mais mes yeux obscurcis ne distinguaient même pas les lignes tracées au crayon bleu sur les pages de mon cahier. Moi qui avais une vue si bonne! moi qui, du haut de notre clocher de Lignières, aurais aperçu un homme sur le roc de Tantajo, près Bédarieux! Tenez, je suis plein de jours, de souffrances, de tortures, et il me tarde de rejeter ma couronne d'épines, les clous aigus qui me trouent la chair et de paraître devant le souverain juge, « *le Juge à qui rien ne demeure caché, le Juge qui venge tout.* »

Et, avec une ardeur inattendue, il nous jeta ce verset du *Dies iræ*:

« *Judex ergo cum sedebit,*
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remanebit. »

Mais, retrouvant l'ordre de ses pensées:

— Frère, M. Carpezat vous connaît, il a confiance en vous, et votre bouche fera mieux que ne ferait la lettre la plus longue. Vous expliquerez au vénérable archiprêtre de Saint-Fulcran l'impuissance où je suis réduit... Je ne vous défends pas de lui toucher un mot de la situation très pénible que tentent de me créer mes ennemis... Je vous autorise à lui rapporter les discours de M. Saturnin Boyer, en insistant sur ce point que M. Clochard est à Montpellier... Au cas où M. Carpezat vous demanderait si j'ai reçu de l'évêché quelque pièce de nature à me faire concevoir des alarmes, vous lui répondriez que je n'ai absolument rien reçu.

— Soyez tranquille, monsieur le curé, interrompit précipitamment notre ermite.

— Si, par malheur, M. l'archiprêtre ne pouvait pas venir à Lignières cette semaine, vous le supplieriez de nous envoyer un de ses prêtres pour le service de dimanche prochain... A propos, n'oubliez

pas de dire à M. l'archiprêtre que je n'ai pas songé un instant à quitter ma paroisse, que j'endurerai mille morts avant de déserter le poste où mon honneur me commande de rester...

Il se mit debout. Huit heures sonnèrent à notre pendule. Tandis que Marianne allait traire Zite pour obtenir une nouvelle tasse de lait chaud de la mamelle, Laborie et moi nous conduisîmes notre malade dans sa chambre et l'aidâmes à se coucher.

IX

Il fallait recevoir dignement M. l'archiprêtre Carpezat. Marianne, très préoccupée de l'arrivée de cet hôte illustre, était au moment de descendre à la basse-cour afin de saigner le plus gras de nos jeunes poulets, quand notre ermite, parti pour Lodève dans la nuit, surgit au seuil de la maison.

— Vous, Frère, vous! s'écria notre gouvernante.

— Et M. Carpezat? lui demandai-je.

— Je reviens seul... Où est M. le curé?...

— Il prend le soleil sur la terrasse.

Bien qu'il fût à peine onze heures du matin, mon oncle, qui s'était levé à huit heures seulement, dormait dans son fauteuil de paille, à l'ombre claire de nos treilles de jour en jour plus touffues. L'ermite assourdit le bruit de ses pas, se posa un doigt sur les lèvres, et tous trois nous nous assîmes sur le banc de pierre, ou nous demeurâmes silencieux. De temps à autre, la respiration de mon oncle, courte mais régulière, semblait s'embarrasser. Alors, de sa bouche entr'ouverte, s'échappait un long soupir. Peut-être souffrait-il de son attitude trop inclinée sur le côté

gauche. Dix fois, lorsque le souffle lui manquait, j'eus envie d'essayer de le soulever pour lui faire prendre une posture qui lui serait moins pénible. Puis je n'osais pas, redoutant de le réveiller... Quelle maigreur, mon Dieu ! Je l'avais connu bien chétif, bien mince, bien fluet; mais, aux Aires, s'il ne remplissait pas son fauteuil, au moins l'occupait-il sans laisser paraître de trop grands vides. Désormais, la paille nue, que ne suffisaient plus à couvrir ni le corps réduit aux plus mesquines proportions, ni la soutane collée aux membres, se montrait partout, et certainement, sans le gêner, j'aurais pu prendre place à côté de lui. Et la tête, quelle pâleur ! Puis quels trous, particulièrement aux tempes et aux joues, effroyablement décharnées ! Et les oreilles, quel énorme développement elles avaient acquis tout à coup ! Les yeux étaient deux cavernes noires où les ténèbres prenaient comme plaisir à s'accumuler. Une fois pourtant, un vent léger ayant soulevé les pampres, une flèche de soleil, se divisant sur l'arrête vive du nez, éclaira l'obscurité des arcades sourcilières, et des points nacrés éclatèrent au fond de chacune d'elles. Ces points lumineux, c'étaient les paupières baissées, d'une blancheur mate de cire vierge et qu'un rayon venait d'animer. Le front, d'une ligne parfaite, bien qu'un peu fuyante, était très beau. Comment, mon oncle Célestin, tordu au feu de tant de chagrins, avait pu conserver ce front superbe, inaltéré ! Partout, sur la face, les stigmates douloureux des tortures endurées; ici, rien, une sérénité admirable, presque divine. Il ne fallait pas en douter, c'était par un miracle que le siège de tant de pensées généreuses et nobles avait été préservé des meurtrissures, des dépressions, des dépravations environnantes. Visiblement, Dieu avait imprimé là son sceau, et le doigt de la mort, tâtant son bien, était passé sans y toucher.

— Seigneur, pourquoi suis-je triste, lorsque mon

ennemi me poursuit ? *Quare tristis incedo, dum affligit me inimicus*, murmura mon oncle.

Et, nous apercevant :

— Comment, vous êtes là, Frère?

— Oui, monsieur le curé, je suis arrivé il y a dix minutes.

Mon oncle n'avait pas l'air de comprendre. Soudain, sa mémoire, diminuée avec tout le reste, lui revenant :

— Et M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran, où est-il?

— Je n'ai pas trouvé M. l'archiprêtre à Lodève. Il est à Sylvanès, dans le Rouergue.

— A Sylvanès ?

— Il assiste à l'entrée de Monseigneur Vidalenc dans sa ville épiscopale.

— M. le vicaire-général Vidalenc a été nommé évêque ?

— M. Barnier, curé de Vasplongues, m'a conté ça.

— M. Vidalenc, évêque ! M. Vidalenc, évêque ! répétait-il... M. Clochard doit être bien content, car, après le dévouement qu'il a montré à M. Vidalenc, le voilà sans doute, lui aussi, sur le chemin des honneurs.

— Mais non, monsieur le curé, mais non !... En retournant de Lodève, ce matin, j'ai rencontré M. Barnier dans les environs de Campestre. Il regagnait sa paroisse, après un voyage à Montpellier. Si vous l'aviez vu le long de la côte, il s'esclaffait de rire à chaque minute, en pensant à M. Clochard. — « Frère, remarquez ça, quand vous rencontrerez M. le doyen : il a le nez long d'une aune. »

— Il est donc arrivé malheur à M. Clochard ? demanda mon oncle, intéressé malgré lui.

— Un malheur très grand : M. Vidalenc, depuis qu'il est évêque, ne veut plus entendre parler de lui. Croiriez-vous ça ? pendant plus de quinze jours que M. Clochard a passé à Montpellier, car à la première nouvelle de la nomination de M. le Vicaire-Général, il a galopé là-bas, il n'a pu voir M. Vidalenc une

seule fois. Le nouveau Monseigneur a reçu tout le monde, même M. le curé de Vasplongues, qui, se trouvant sur les lieux, est allé le féliciter, mais sa porte est restée fermée pour M. le doyen de Lunas.

— Que signifie ce revirement subit ?

— Cela signifie que Dieu triomphe à la fin des fins... Du reste, M. Barnier a une idée qui ne me paraît pas une idée sotte.

— Quelle idée ?

— Il pense que c'est M. Carpezat qui a brouillé les cartes entre Monseigneur Vidalenc et M. Clochard... Bien joué, ça !... Figurez-vous que, lorsque M. le curé de Vasplongues, lequel est plus rusé qu'un merle du *Castélas*, est allé faire ses honnêtetés au nouvel évêque de Sylvanès, il l'a trouvé en grande conversation avec M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran... Attrape, Clochard !... Il paraît même qu'ils riaient un brin entre eux, M. Carpezat et Monseigneur Vidalenc, ce qui n'est pas plus défendu aux prêtres et aux évêques qu'aux ermites et aux gens quelconques d'ici-bas. Rire en toute liberté du bon Dieu, cela prouve qu'on n'a pas la conscience chargée et qu'on a l'estomac tranquille... C'est bon... Mais, une fois devant ces deux grands personnages de notre sainte religion, qui sont devenus sérieux pour l'entendre, voilà notre pauvre petit curé de Vasplongues plus embarrassé qu'un rat avec trois noix, et sa langue desséchée par la peur ne lui fournit pas un mot. A ce moment où M. Barnier fondait en eau, comme un fromage s'égouttant dans la faisselle, la porte s'ouvre, et un prêtre, qui demeure assis dans une chambre à côté pour faire attendre les visiteurs, entre avec un morceau de papier à la main. Monseigneur Vidalenc jette un coup d'œil et passe le morceau de papier à M. Carpezat, qui hausse les épaules d'un air de mépris.

« — Alors, vous êtes d'avis, mon ami ?... demande Monseigneur Vidalenc.

» — Mon avis est que Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Sylvanès ne connaît pas M. l'abbé Auguste Clochard.

» Tout de suite, Monseigneur s'est adressé au jeune prêtre qui avait remis le papier.

» — Je pars aujourd'hui même pour mon diocèse, et cent occupations ne me permettent pas... d'*entretenir*... oui, je crois, d'*entretenir* M. le curé de Lunas.

» Vous comprendrez l'étonnement de M. Barnier, à qui M. Clochard avait conté souvent, en mangeant à Vasplongues des truites de Cazilhac, que M. Vidalenc était son meilleur ami. Son étonnement a été si grand que, le jeune prêtre au morceau de papier se retirant, il s'est retiré avec lui, ne sachant que souhaiter à Monseigneur Vidalenc, mais crevant de rire dans sa peau.

— Vous avez raison, Frère, le bras de Dieu se montre dans la nue.

— Encore une minute, monsieur le curé. Non, il n'est pas dans nos contrées de bon vivant comparable à ce bon vivant de M. Barnier. C'est la pêche qui l'entretient comme ça en joyeuse humeur... Que diriez-vous si je vous avouais qu'après avoir ri dans l'escalier de Monseigneur Vidalenc à en laisser tomber le rabat de son cou, M. Barnier riait encore dans la rue. Mais voilà que soudainement toute sa gaieté lui rentre dans l'estomac. Une main s'est posée sur son épaule, et, bien qu'il soit gros comme une barrique de dix setiers, il flageole sur ses jambes. M. Clochard, après avoir appris le refus de Monseigneur Vidalenc, est sorti furieux, et s'est lancé sur la piste de M. Barnier.

— Il est évident que M. Clochard a dû se déchaîner contre Monseigneur Vidalenc.

— Oui, certes, il en a bramé de toutes les couleurs sur le compte de Monseigneur Vidalenc, mais il en a bramé davantage sur le compte de M. Carpezat et sur votre compte, à vous, monsieur le curé.

— Sur mon compte ?

« — Vois-tu, Barnier, lui disait-il tout en marchant, c'est l'abbé Célestin qui me vaut ces humiliations. »

— Moi ?

« — ... Sois tranquille, Barnier, continuait cette langue infernale de Lunas, sois tranquille, sous peu de jours, l'abbé Célestin aura de mes nouvelles. »

— L'Écriture a raison : « *Le pervers est toujours armé.* »

— Dans le fait, il faut que je sois assez de mon pays pour vous conter les colères de M. le curé de Lunas, quand vous êtes encore malade et que mes dires peuvent vous inquiéter.

— Ils ne m'inquiètent nullement, balbutia-t-il, l'air de plus en plus effaré.

— Si, si, monsieur le curé, ils vous inquiètent, intervint Marianne.

Laborie, maté, demeura silencieux une minute. Puis, de nouveau :

— Deux mots encore, monsieur le curé, tant seulement pour vous assurer que, dimanche, Lignière ne manquera pas d'offices, et que, vous, vous ne manquerez pas, dans la semaine, de confesseur. A Lodève, on attend M. l'archiprêtre jeudi, et MM. les vicaires de Saint-Fulcran m'ont promis de vous l'envoyer tout de suite. Du reste, M. Barnier m'a dit qu'il serait très heureux de vous rendre service, et que, dimanche, il vous remplacerait à l'autel et vous confesserait au besoin, si cela devait vous faire plaisir. Comme je lui ai conté votre maladie, il m'a promis de venir vous voir demain.

Mon oncle n'eut pas un mot. Il paraissait plus anéanti que jamais. Il tenait ses deux yeux fermés et était d'une immobilité effrayante. Il se rendormait peut-être. Marianne, consternée par cet accablement qui frisait la syncope, en voulut à Laborie, coupable de l'avoir provoqué, et, lui appliquant une tape rude sur l'épaule :

— On vous a gardé votre soupe, lui souffla-t-elle d'une haleine ardente ; vous la trouverez dans le placard ; allez la manger.

L'ermite ne répliqua pas. Comme il allait franchir la porte vitrée, mon oncle, se plantant debout :

— Frère ! Frère !

Laborie revint docilement.

— Frère, vous ne vous trompez pas, je me tourmente. Quand M. Saturnin Boyer nous annonçait le voyage de M. Clochard à Montpellier, renseigné sur la méchanceté de cet homme, je pouvais conserver des doutes ; après ce que vous venez d'apprendre de la bouche de M. Barnier, aucun doute n'est plus possible. M. Clochard est allé à Montpellier, et y a travaillé, y travaille peut-être encore contre moi. Vous devinez si je suis intéressé à connaître ses moindres démarches... Frère, il s'agit plus que de ma vie ; il s'agit de mon honneur, de mon honneur sacerdotal, quelque chose de plus haut que l'honneur humain. J'entends donc, je veux que, loyalement, avec la sincérité ordinaire de votre cœur, vous me répétiez tout ce qu'a pu vous dire M. Barnier.

— Mais, mon bon monsieur le curé, reposez-vous un moment, et demain si vous voulez .. balbutia notre ermite, qui ne riait plus.

— Parlez !

— M. Clochard et M. Barnier allaient par les rues, ayant l'air de se disputer. — « Depuis quinze jours, voilà quinze fois que je frappe à la porte du nouvel évêque de Sylvanès sans avoir la chance de me la faire ouvrir, criait le curé de Lunas. Carpezat, qui me déteste, est toujours là pour empêcher un bon mouvement de Vidalenc. Et pourquoi me déteste-t-il, ce gros Carpezat ? Uniquement parce qu'il aime l'abbé Célestin et qu'il m'accuse de persécuter *cet agneau*. Eh bien, moi, je prouverai que cet agneau... »

Laborie s'arrêta net.

— Continuez ! commanda mon oncle sévèrement.

« — Je prouverai que cet agneau de Lignières-sur-Graveson n'est pas l'agneau sans tache de l'Écriture... Je prouverai... »

Laborie s'interrompit encore.

« — Je prouverai ?... » répéta mon oncle, héroïque.

« — Je prouverai que Marie Galtier n'a jamais quitté la maison de l'abbé Célestin, que... »

— Finirez-vous bientôt de nous lancer des sottises, vous ? s'écria Marianne, tirant notre ermite par le bras pour l'entraîner.

— Frère, je suis le maître ici, et à moi, à moi seul vous devez obéissance, lui cria mon oncle d'un ton d'autorité rude. Poursuivez !

« — Je prouverai que... que..., bredouilla Laborie, le front ruisselant de grosses gouttes de sueur glacée, que... » — Je vous demande excuse, au moins, mon excellent monsieur le curé. — « Je prouverai que Marie Galtier a été mise à mal par l'abbé Célestin..., que la rencontre au *Castélas* est une sornette arrangée entre lui et quelques amis de son ancienne paroisse des Aires... Je prouverai que... que l'enfant de Marie Galtier étant demeuré au Prieuré de Lignières, M. Célestin, au grand scandale de sa paroisse, s'est en quelque sorte dénoncé son père publiquement... »

— Il me faut tout, Frère.

« — Je prouverai à Monseigneur et à tout le tribunal de l'Officialité que M. Célestin, contre toute décence, a pleuré durant la cérémonie des funérailles de Marie Galtier, enterrée le visage découvert comme une vierge, quand tout le monde savait qu'elle était morte à la suite d'un accouchement... Je prouverai que le santi-belli Jacopo Rusca, accusé par M. Anselme Benoît, n'a paru à Lignières-sur-Graveson qu'une fois dans sa vie, le jour même de la mort de Marie Galtier... Je prouverai... » — Ah ! tenez, monsieur le curé, la mémoire ne me fournit plus rien... et pardon, je vous en prie, pardon...

— Jurez que vous avez raconté tout ce que vous savez !

— C'est-à-dire, monsieur le curé, murmura Laborie assiégé de scrupules... c'est-à-dire...

— Je veux boire le calice jusqu'à la lie.

— Eh bien, au moment où M. Clochard et M. Barnier se sont séparés, à la porte de l'évêché...

— A la porte de l'évêché?...

— ... A la porte de l'évêché, M. Clochard a dit ceci : « — Ah ! M. Célestin, après m'avoir pris Carpezat, me prend Vidalenc !... Ah ! il est cause que je ne suivrai pas cet ingrat de Vidalenc à Sylvanès, quand l'énorme Carpezat ira se prélasser chez le nouvel évêque et accaparer charges et dignités, ce qui m'appartient, ce qui m'avait été promis ! Nous verrons ! nous verrons !... » — M. le curé de Vasplongues m'a déclaré qu'ils s'étaient quittés là-dessus... Du reste, puisqu'il viendra vous voir demain, vous pourrez lui demander à lui-même...

— Je ne lui demanderai rien, Frère. J'ai pu vous interroger, vous qui êtes un ami pour moi, pour moi délaissé du monde entier ; mais je craindrais d'abaisser le caractère auguste dont je suis revêtu en adressant à M. le curé de Vasplongues la moindre question ayant trait aux faits et gestes de M. Clochard... Je mourrai bientôt, et, quoi qu'il arrive, je prie Dieu de me préserver de toute faiblesse qui m'amènerait diminué devant le suprême tribunal de sa justice, un tribunal gardé par les anges et qui ne ressemble pas plus au tribunal de l'Officialité que la terre ne ressemble au ciel... Maintenant, Frère, allez manger votre soupe et mangez-la de bon appétit... Marianne, mon cher enfant, ajouta-t-il, s'efforçant de nous sourire, éloignez-vous : j'ai besoin de me trouver un moment seul avec Dieu.

X

Le mardi matin, mon oncle se leva de meilleure heure. En dépit des émotions de la veille, il avait dormi. Il se souvenait d'avoir toussé une fois seulement. A la suite de cette quinte, deux ou trois gouttes de sang avaient bien taché son mouchoir; mais c'était si peu de chose, deux ou trois gouttes de sang!

— Quel temps superbe, Frère! dit-il à l'ermite, en voyant un joyeux soleil inonder sa vaste chambre exposée au midi.

Laborie voulut lui offrir le bras pour l'accompagner jusqu'à son fauteuil de paille, dans la salle.

— Non, non! Je veux marcher seul.

Marianne avait disposé sur la table le joli pot au lait de M. l'abbé Combescure, plein de racahout fumant; une tasse, une tasse de M. l'abbé Combescure, étincelait dans sa soucoupe, à côté du ravissant pot au lait. En apercevant ces objets précieux étalés comme pour une fête, mon oncle Célestin demeura fixe. Puis, au lieu de sourire aux porcelaines, ainsi qu'il en avait l'habitude, en souvenir des vertus de son saint prédécesseur à Lignières-sur-Graveson, ses yeux se troublèrent, et de petites larmes parurent au bord de ses cils.

— Déjeuner! déjeuner! répéta-t-il.

— Ça vous remontera un peu, ce racahout au salep, intervint notre gouvernante.

— Marianne, depuis plus de vingt-cinq ans que vous êtes à mon service, combien de fois ai-je manqué de dire ma messe, le matin?

— Jamais, monsieur le curé.

— Ce sera aujourd'hui la première fois, depuis mon ordination, que je ne monterai pas à l'autel.

Ses jambes tremblaient. Il s'assit. Tandis que Marianne taillait dans notre miche des mouillettes de pain bien étroites et bien minces, que Laborie les enduisait en les cassant un peu d'une couche de beurre blanc très frais fourni par notre Zite, moi je présentai la tasse débordante de racahout à mon oncle Célestin. Il fut un long moment sans toucher à rien, perdu dans ses pensées.

— Voilà la première fois de ma vie, sanglota-t-il, que je sens réellement la droite du Seigneur appesantie sur moi.

— Voulez-vous que je vous porte jusqu'à l'église, monsieur le curé ? s'écria l'ermite, ne tenant pas à la vue d'un si complet désespoir.

Mon oncle fit un effort pour se lever ; mais, comme assommé par sa douleur brusque, il ne put y parvenir.

— Dieu ne le veut pas, gémit-il.

Et, sentant peut-être la vie lui manquer, il porta à ses lèvres la première mouillette de pain, puis avala une gorgée de racahout.

Ce racahout incomparable, ce merveilleux racahout de Marianne opéra efficacement. Il est vrai que, le petit déjeûner à peine fini, Tintin parut aux bras de Marton, et que sa présence ne contribua pas médiocrement à divertir notre malade de la multitude de ses soucis. Je n'ai jamais compris cela : cet enfant de Marie Galtier agissait sur l'humeur de mon oncle Célestin d'une façon qui tenait du miracle. On expliquerait cette sorte de fascination, si le filleul avait pu répondre à son parrain, entendre ses longs discours. Mais le petit Célestin, âgé de deux mois à peine, voyait peu de chose, bien que ses yeux fussent superbes comme ceux de sa mère, et ses oreilles mignonnes ne percevaient rien certainement. Cela n'empêchait pas que la vue de ce pauvre orphelin

ne transportât mon oncle de joie, à travers la maladie et la persécution. Il goûtait un extrême plaisir à lui parler, à le caresser, à le tenir dans ses bras, à l'y serrer étroitement. Quelquefois, il le gardait couché sur ses genoux, le contemplait des heures, puis lui prenait ses menottes dans les siennes et paraissait heureux de les sentir là l'une et l'autre, au gîte, pareilles à de jeunes oisillons retirés fraîchement du nid.

— Sois tranquille, mon ange, lui disait-il ce matin-là, tu n'attendras pas longtemps le baptême. Si M. Carpezat ne vient pas jeudi, comme de toute nécessité il faudra qu'un prêtre célèbre les offices à Lignières dimanche, je te ferai baptiser dimanche... Mais, au fait, puisque M. Barnier doit me visiter aujourd'hui, pourquoi ne profiterions-nous pas de l'occasion?...

Un fracas d'assiettes bousculées retentit jusqu'à nous.

— Allons, encore cette Marton Tabarot qui me mange quelque chose, s'écria notre gouvernante bondissant à la porte vitrée.

— Attendez, Marianne ! dit l'ermite.

Il retira des mains de mon oncle, qui le laissa aller de lassitude, le petit Tintin et le remit à la vieille servante. Puis, l'accompagnant jusqu'à l'entrée du cabinet de travail, mon ouïe démêla ces paroles de l'ermite :

— Commandez à la nourrice de rentrer chez elle avec son nourrisson. M'est avis que, lorsque M. le curé de Vasplongues viendra, il vaudrait mieux qu'il ne rencontrât pas ici l'enfant de Marie Galtier.

Mon oncle passa avec nous presque l'après-midi toute entière sur la terrasse, l'esprit libre, causant de l'avenir de Tintin, de M. Carpezat, de l'arrivée prochaine de M. Barnier. Vers cinq heures, au moment où le soleil, passant par-dessus les toits du Prieuré,

nous versait l'ombre épaisse des hautes murailles du monastère, notre cher malade eut un tremblement de tout son corps qui nous effraya.

— Le temps se refroidit, dit-il, se soulevant péniblement de son siège.

Laborie le reçut dans ses bras et le porta plutôt qu'il ne le soutint jusque dans la salle, dont Marianne, la tête à tout, avait entretenu le feu.

— Je me trouve mieux, dit-il, après un repos de cinq minutes. La préoccupation de M. Barnier à la longue m'avait donné la fièvre... C'est étrange la passion que je mets aux choses où je crois mon salut intéressé ! Une pareille ardeur est certainement le fait d'une conscience troublée. Pourquoi ma conscience est-elle troublée ? J'ai péché, *peccavi*... Pourvu que mon implacable ennemi de Lunas n'ait pas interdit à M. le curé de Vasplongues son voyage projeté à Lignières-sur-Graveson ! Certainement, je ne dois plus l'attendre à cette heure tardive. Il m'aurait été doux de confier la multitude de mes misères à ce confrère que je ne connais pas, et de recevoir de lui l'absolution de mes fautes... Suis-je assuré qu'il me sera accordé d'entretenir encore une fois M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran ?...

Il s'arrêta, et nous lança des regards pleins de mélancolie qui semblaient implorer pardon pour le mal qu'il nous faisait. Ni Laborie, ni Marianne, ni moi, nous ne sûmes répondre à cette suprême tendresse de son âme, tentant un effort pour nous donner de l'espoir, quand elle n'espérait plus.

Il poursuivit, s'interrompant après chaque phrase :

— Une chose triste, une chose cruelle, une chose injuste, c'est l'abandon où se trouve relégué, à l'heure dernière de sa vie, un prêtre qui n'a connu, qui n'a voulu connaître que son devoir, et qui a pratiqué son devoir dans la pleine mesure de ses forces... Il est écrit aux Saintes Écritures : — « *Væ soli !* malheur à l'homme seul !... » — Pourquoi suis-je seul ?

Qu'ai-je fait pour être condamné à cette solitude épouvantable, lorsque j'aurais tant besoin d'être encouragé pour mourir ? Le passage est si rude qui mène à Dieu ! Au grand séminaire, j'eus beaucoup d'amis : d'abord l'abbé François Vidalenc, aujourd'hui évêque de Sylvanès, puis Auguste Clochard, aujourd'hui... J'ai connu, j'ai aimé cent autres ecclésiastiques. Aucun n'est près de moi, quand je défaille devant le Juge qui m'attend, « le Juge qui doit venir, *Judex venturus*... » Je touche aux morts, et nul ne saura à quel point je suis altéré des vivants... Terre, terre, quitte-moi donc, quitte-moi...

Après un silence, tendant les bras vers nous d'un mouvement brusque :

— Je vous ai tous les trois, murmura-t-il.

— Voulez-vous permettre, mon oncle, que Laborie aille à Bédarieux pour prévenir mon père, ma mère ?... demandai-je.

— Si je ne vais pas mieux demain, le Frère ira les chercher... Voici la nuit... Marianne, si vous me donniez un doigt de lait de notre Zite ?

Il but trois gouttes chaque fois, mais il revint à plusieurs reprises à la tasse de M. l'abbé Combescure. Il ferma les yeux. Il parut s'assoupir. Nous ne bougions pas de peur de troubler ce repos qui lui était un bien, après les fatigues de son cerveau et les angoisses de son cœur. Était-ce le lait de notre chèvre ? était-ce seulement le reflet des braises se consumant dans le foyer ? quoi qu'il en soit, je trouvais à mon oncle meilleure mine, et certainement nos soins assidus le sauveraient, dans le présent, de cette crise, comme ils l'avaient sauvé de tant d'autres crises, dans le passé. Demain, Laborie ne ramènerait pas seulement mes parents de Bédarieux, il en ramènerait aussi M. Barascut. Je me réservais de lui faire mes recommandations à cet égard, quand il quitterait le Prieuré.

Mon oncle Célestin dormait toujours. Je regardais

tour à tour Marianne, Laborie, essayant par des signes, puisqu'il m'était interdit de leur parler, de leur faire partager les espoirs qui me débordaient. Mais eux, graves, les traits tirés, n'avaient pas l'air de me comprendre.

— Personne n'est venu? interrogea mon oncle, rouvrant les yeux.

— Personne, répondis-je.

— C'est singulier ! il m'a semblé qu'on frappait... Je rêvais sans doute... Je ne sommeille pas une seconde sans être assiégé par des rêves, des visions... Croiriez-vous que, tout à l'heure, non-seulement j'ai entendu heurter à la porte du Prieuré, mais que j'ai vu entrer ici M. l'abbé Barnier. Un mouvement que j'ai fait pour tomber à genoux et me confesser, m'a réveillé... Je goûterais à me confesser une grande consolation. Puis, sait-on si l'âme, redressée par l'allègement des fautes qui la plient, ne redresserait pas le corps ?... J'aurais besoin de vivre encore pour aller à Montpellier.

— A Montpellier ! s'écria Laborie. Et pourquoi faire, à Montpellier ?

— Pour voir Monseigneur, lui expliquer toutes choses... M. Carpezat ne refuserait pas de m'accompagner certainement... Frère, il est un supplice pire que tous les supplices de l'Enfer, c'est d'être innocent devant Dieu, et de se reconnaître impuissant à faire éclater son innocence devant les hommes... L'innocence ne devrait avoir besoin que de se montrer, et il faut descendre à cet abaissement : la prouver... Je l'avoue avec amertume, jamais les hommes ne me parurent plus petits, plus misérables, plus déshérités des intuitions divines, que depuis que, par le fait de leur aveuglement, je suis menacé de voir déshonorer ma vie... Alors, la vérité peut être sacrifiée ? Alors, parce qu'il se trouve un abbé Clochard ici-bas, il faut de toute nécessité qu'ici-bas un abbé Célestin succombe ?... Cela serait horrible...

Non ! mille fois non ! Dieu me pardonnera mon orgueil : Dieu est mon guide, Dieu est ma force, j'ai en Dieu une confiance agrandie de toute l'étendue de mon malheur, et Dieu ne permettra pas que le bon soit lâchement, traîtreusement, ignominieusement immolé par le méchant... Je sais bien que Célestin V mourut en « une prison fâcheuse, » pour rappeler l'expression d'un vieux manuscrit ; mais Boniface VIII, d'ailleurs si atroce dans sa poursuite, ne songea pas à mettre en question l'honneur de celui à qui il avait tout pris, la dignité du suprême sacerdoce et la vie...

Ces derniers mots furent prononcés avec une rare vigueur. Épuisé par l'effort, mon oncle, quelques minutes agité, gesticulant, retomba dans son immobilité de statue.

— Au fait, murmura-t-il, il est préférable que je me couche.

Assis à son chevet, Marianne et moi, nous eûmes la satisfaction de le voir dormir d'un sommeil paisible. Tout d'un coup, notre ermite, qui se tenait debout dans l'embrasure de la fenêtre, inspectant à travers les trous des volets les choses du dehors, — peut-être espérait-il encore M. Barnier, — nous fit un signe. Nous le suivîmes dans la salle sur la pointe des pieds. Doucement, bien doucement, il referma la porte de la chambre de mon oncle: puis, à voix très basse :

— J'ai aperçu un prêtre sur la passerelle du Berlou. J'étais bien sûr que M. le curé de Vasplongues visiterait aujourd'hui M. le curé de Lignières. M. Barnier est bon enfant, il attendra le réveil de notre malade... Vite, Marianne, une *pompe !* Il fait noir ici comme dans la gueule d'un loup.

Il saisit sur la tablette de la cheminée une allumette soufrée et la présenta au feu. — Nous les fabriquions nous-mêmes, ces allumettes, avec du soufre et des brins de genêt dépouillés de leurs étoupes. — Dans la flamme bleuâtre qui soudain

éclaira notre salle de lueurs fantastiques, contre la porte accédant au grand escalier du Prieuré, une forme noire se dessina vaguement.

— Bien le bonsoir, monsieur le curé de Vasplongues, bien le bonsoir ! murmura Laborie, à qui Marianne tendait le bec de la *pompe*.

On fit un pas vers nous. L'allumette, dont le soufre était consumé, éclata en pétillements et en jets très clairs de lumière. Dieu ! ce n'était pas M. Barnier qui demeurait planté là devant nous, c'était M. Clochard, M. Auguste Clochard, le curé-doyen de Lunas.

— Vous, monsieur le doyen ! dit notre ermite, reculant d'un pas.

— Où est M. le curé ? demanda M. Clochard de sa voix forte.

— Chut !... Il dort, répondit Laborie d'un ton de singulière détresse.

— Il faut le réveiller.

— Vous ne savez pas à quel point mon oncle est malade, monsieur le doyen, dis-je.

Et, poussant notre fauteuil de paille au devant de M. Clochard :

— Si vous étiez assez bon pour attendre quelques minutes, monsieur le doyen... Mon oncle s'éveillera bientôt, sans doute...

— Je ne puis pas attendre... M. le maire de Lignières m'a invité à souper et...

— Vous pourriez souper ici, monsieur le doyen, si vous le vouliez, interrompis-je... Oh ! cela nous ferait bien plaisir... Marianne est bonne cuisinière... Vous verrez...

Il me regarda. Ses yeux, me parut-il, avaient maintenant une expression moins dure qu'à son entrée chez nous. Il s'assit.

— Merci, monsieur le doyen. — Vite, Marianne, tuez un poulet ; moi, je vais mettre le couvert.

Comme je m'élançais vers le buffet, M. Clochard,

allongeant un bras, me saisit au pan de la veste.

— Va réveiller ton oncle, petit, me dit-il, j'ai besoin de lui parler tout de suite.

— Et pourquoi voulez-vous voir M. le curé Célestin ? interrogea notre ermite.

— Cela ne regarde pas les gens de votre espèce, frère Laborie, riposta M. Clochard sèchement.

L'ermite baissa la tête, et, encore qu'il eût senti le coup de fouet, ne répliqua pas un mot. Puis, après un moment, hasardant un pas vers M. le curé de Lunas, il tomba à ses pieds.

— Eh bien ? eh bien ? dit celui-ci, se plantant debout.

Laborie se traîna un peu et réussit à s'emparer d'une de ses mains...

— Monsieur le doyen, sanglota-t-il, écoutez-moi... Par le bon Dieu mort sur la croix, oh ! écoutez-moi une minute... D'abord, je vous demande pardon de vous avoir offensé, quand j'étais ermite de Notre-Dame-de-Nize. A présent, un tout petit service... un tout petit service... Excusez-moi si je me trompe, mais j'ai peur que votre voyage à Lignières ne soit pas pour causer grande réjouissance à M. le curé Célestin, et, si vous avez quelque chose de pénible à lui apprendre..

— J'ai quelque chose de très pénible à lui apprendre.

— Oh ! alors, monsieur le doyen, nous vous en prions, revenez un autre jour.

— Je suis chargé d'accomplir ma mission aujourd'hui même.

Il essaya de dégager sa main de l'étreinte où elle était retenue et ne sut y parvenir. Laborie, aux abois, nous regarda fixement. C'était un appel. Marianne et moi, à notre tour, nous nous précipitâmes à genoux ; mais quand nous voulûmes parler, il ne sortit de notre gorge tarie que des sanglots étouffés.

— Il n'est pas possible, monsieur le doyen, que

vous n'ayez pas pitié de cet enfant et de cette vieille qui pleurent, continua notre ermite. Moi, je ne compte pas ; mais Marianne, mais le neveu de M. curé Célestin ne vous ont rien fait...

— M. l'abbé Célestin est mon ennemi ! s'écria M. Clochard, retirant sa main d'entre les mains de Laborie et lançant un pas en avant.

— Ne criez pas... Il est là dans sa chambre... Il vous entendrait....

— Il faudra bien qu'il m'entende ! Il m'a brouillé avec M. Carpezat.

— Ce n'est pas vrai !

— Je veux lui parler.

Nous nous étions tous trois replantés sur nos jambes et nous dévisagions M. Clochard avec des yeux agrandis par une terreur muette, indicible, l'échine courbée, les membres tremblants.

— Voyons, reprit-il farouche, oui ou non, allez-vous prévenir M. le curé que je suis là ?

— Oui, monsieur le doyen, je vais le prévenir, répondit Laborie d'un accent très humble... Et que faudra-t-il lui dire ? ajouta notre ermite, le plus retors des paysans.

— Vous lui direz que M. le doyen de Lunas vient à Lignières-sur-Graveson envoyé par Monseigneur.

— Et si M. le curé Célestin me demande ce que lui réclame Monseigneur, à cette heure de nuit ?

— Ah ça ! finirez-vous de me questionner !... Au fait, ajouta M. Clochard, naïf comme tous les violents et donnant tête baissée dans le piège, il n'y a aucun inconvénient à ce que vous prépariez M. l'abbé Célestin au coup qui va lui être porté...

— Les coups font du mal d'ordinaire, mâchonna notre ermite avec une goguenardise redoutable. C'est donc vous qui devez le lui allonger sur les épaules, ce coup, monsieur le doyen ?

— C'est moi.

Laborie se tenait à trois pas de M. Clochard,

Il marcha vers lui gravement. Puis, relevant sa tête, demeurée jusque-là rabattue sur sa poitrine, et, touchant presque de la pointe de sa barbe frissonnante le visage dur, rigide du doyen de Lunas :

— Écoutez ceci, dit-il, s'efforçant d'assourdir sa voix qui grondait malgré qu'il en eût, écoutez ceci : Tant que le frère Adon Laborie ne sera pas à cinq pieds sous terre, ni vous, ni Monseigneur, ni un autre, vous n'arriverez jusqu'à M. le curé Célestin pour l'achever... M. le curé Célestin n'est pas votre ennemi ; mais moi, c'est différent, et je vous conseille de vous en aller.

— Nul ne m'empêchera de signifier à M. l'abbé Célestin les décisions du tribunal de l'Officialité.

M. Clochard, droit, raide comme une de nos colonnes du Cloître noircie par l'incendie qui ruina le Prieuré, eut un pas vers la porte de la chambre de mon oncle. Laborie, se rejetant à droite, se dressa devant lui de toute sa taille.

— Prenez garde, mauvais prêtre que vous êtes, je suis capable de tout !

— Je le sais, ricana M. Clochard.

Et, tirant à gauche soudainement, il avança encore. Notre ermite ne lutta plus contre sa rage, et sa lourde main s'abattit sur la poitrne du curé de Lunas. Sous ce coup d'une violence inouïe, M. Clochard rétrograda de plusieurs semelles. La bataille engagée, il nous la fallait gagner à tout prix. Marianne et moi, nous nous ruâmes pour soutenir le Frère qui, si on songe à son âge, pouvait bien ne pas être le plus fort. On fait ce que l'on peut à ces minutes où la bête a supprimé l'homme complétement. Tandis que Laborie, la griffe toujours à la soutane du doyen, déshonorée par la perte de plus d'un bouton, maintenait notre agresseur — n'était-ce pas lui qui venait nous attaquer ? — Marianne lui avait saisi le bras droit, et moi je m'étais jeté dans ses jambes pour l'empêcher de pousser plus loin. S'il voulait essayer un pas, il

faudrait qu'il se résolût à me fouler aux pieds, à m'écraser. On haletait fortement de part et d'autre. Pas un mot, un silence formidable. De seconde en seconde, pour me renseigner par l'inspection de son visage sur les dispositions du curé de Lunas, je lui décochais un regard aigu, où j'infiltrais tout ce que mon âme pouvait contenir de haine et aussi de désespoir. Lui, cependant, les muscles de la face tendus, presque noirs de bile et de sang mêlés, d'une impénétrabilité de pierre, ne bougeait pas. L'étreinte du Frère, ravageant son habit, devait lui être pénible à supporter ; il la supportait stoïquement, je pourrais ajouter avec dignité. Cette pensée ne me vint pas alors, mais elle m'obsède aujourd'hui : M. Clochard, de corps solide, dans toute la vigueur de l'âge, en dépit d'un sanglant affront, refusa de ravaler son caractère à je ne sais quel honteux pugilat avec deux vieillards et un enfant. Dans la bagarre où nous avions, nous, perdu la tête, cet homme effroyable eut le sang-froid de se souvenir qu'il était prêtre, et la puissance, héroïque pour un tempérament comme le sien, de se résigner à une inaction absolue.

— Je pense, Laborie, que vous vous lasserez de me déchirer ainsi la soutane, dit-il enfin d'une voix calme.

— Allez-vous en ! articula difficilement l'ermite.

Le doyen de Lunas, saturé d'humiliations, fatigué de demeurer à notre merci, sans user le moins du monde de ses bras pour nous repousser, se dégagea de nos mains par l'effort unique de sa machine nerveuse, souple et robuste, eut un haut-le-corps violent et se trouva libre. Il s'empara d'une chaise. Il s'assit. Puis, arrêtant sur nous des yeux fixes, cruels, d'une voix qui eut des explosions de foudre :

— J'attendrai, cria-t-il. Je veux que M. l'abbé Célestin apprenne de ma bouche que, depuis hier, il n'appartient plus au clergé, qu'il est interdit.

Anéantis du coup, hébétés, stupides, nous le re-

gardions bouche béante, quand la porte de la chambre de mon oncle s'entr'ouvrit doucement. Ciel ! mon oncle. Ce n'était plus qu'un cadavre. Il pliait sur ses genoux ; sa soutane, qu'il avait dû passer seul, bâillait de toutes parts ; sa tête était meurtrie, creusée jusqu'aux os très apparents ; ses yeux semblaient éteints au fond de grands trous noirs ; ses deux mains décharnées s'appuyaient aux boiseries.

— Moi, monsieur le doyen, moi... interdit ! gémit-il, expirant.

— Vous, répondit M. Clochard.

— Mais le tribunal de l'Officialité... ne m'a pas entendu, et...

— Pourquoi avez-vous refusé de paraître devant lui ?

— Je n'ai pas refusé, monsieur le doyen...

— L'évêché vous a adressé trois convocations.

— Je n'ai rien reçu, monsieur le doyen... je vous le jure devant Dieu !

— C'est moi qui ai pris au facteur les papiers de l'évêché, intervint Laborie.

— Et qu'en avez-vous fait ? lui demanda mon oncle.

— J'étais las, à la fin des fins, des tracas qu'on vous causait, et je les ai brûlés.

— Malheureux !...

Avant qu'il nous fût permis de le soutenir, mon oncle s'était affaissé sur lui-même. Il roula sur les dalles avec un faible cri.

— Seigneur-Jésus ! gémit Marianne.

Mais Laborie avait relevé M. le curé. Il l'assit dans un fauteuil de paille, près du feu. Marianne alluma une autre *pompe*. Nous vîmes beaucoup mieux mon pauvre oncle Célestin. Il était d'une blancheur de cire et ne faisait pas le moindre mouvement.

— Il s'est trouvé mal, balbutia Marianne. — Le vinaigre, petit, le vinaigre !

M. Clochard s'était rapproché. Son œil profond scrutait le visage de mon oncle. Une de ses mains, glissée entre nous, s'était posée sur le côté gauche de

notre cher évanoui. Il la retira ; puis, à pas très lents, il gagna la porte sur le Berlou. Moi, j'avais pris dans le placard la burette du vinaigre et Marianne en imbibait une serviette à gros jets.

— Tout cela est inutile, nous dit le doyen de Lunas d'un ton de gravité solennelle : M. l'abbé Célestin est mort.

Il disparut dans les ombres de l'escalier.

FIN.

7389. — L.-Imprimeries réunies, 2, rue Mignon, Paris.

PQ
2241
F3M6

Fabre, Ferdinand
Mon oncle Celestin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY